

(Janvier 1807).

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE,
OU
JOURNAL DES SCIENCES,
DES LETTRES ET DES ARTS

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, Conservateur
des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la
Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archæologie, Membre
de l'Académie de Goettingue, etc. etc.

Prix de ce Journal, tant pour Paris que pour les
Départemens, franc de port :

pour trois mois 10 fr. 50 cent.
pour six mois, 21 francs.
pour un an, 42 francs.

Les hommes les plus célèbres dans chaque partie des
Sciences et de la Littérature, se sont plu à coopérer
à cette entreprise utile, et la collection des neuf années
du *Magasin Encyclopédique* est devenue précieuse, en
ce qu'elle présente une réunion de Mémoires intéressans,
qui ne se trouvent point ailleurs, et dont les Auteurs
jouissent d'une grande réputation. On y trouve en effet,
des Dissertations, des Mémoires, ou des Opuscules de
MM. ALIBERT, BARBIER, BARBIÉ DU BOCCAGE, BAST,
BICHAT, CAILLARD, CHARDON LA ROCHETTE, CUVIER,
DEILLE, DESGÉNÈTES, DESFONTAINES, DUMERIL, FON-
TANES, FOURCROY, GEOFFROY, HALLÉ, HAÛY, LACROIXE,

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

VOYAGE.

Excursion au Mont-Auxois et au château de Bussy, par A. L. Millin, Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur. 5

HISTOIRE.

De Sacrificiis veterum Sueo-Gothorum. Des Sacrifices des anciens Suédois, par Jacob Axel Lindblom, autrefois Professeur d'éloquence et de politique à Upsal, et maintenant Evêque de Linkœping, etc. 24

ZOOLOGIE.

Mémoire sur le *Proteus-anguinus*, par M. le baron de Zoës. 39

MYTHOLOGIE.

De Sacerdotio Comanensi omninoque de Religionum cis et trans Taurum consensione; Commentatio recitata in consessu Societatis R. scient. Gœtting., die 15 martii 1806, à Chr. G. Heyne. 49

BIBLIOGRAPHIE.

Lettre sur Conrad Heulit, un des collaborateurs de Guttemberg. 61

MÉLANGES.

Anecdotes sur Lafaille, sur l'Iphigénie en Tauride de Guimond de la Touche, et le Spartacus de Saurin, extraites des Mémoires manuscrits de Collé. 65

BEAUX-ARTS.

Notice sur le célèbre Sculpteur Canova, et sur ses ouvrages. 86

Liste des ouvrages de Canova 131

MONUMENS CHRÉTIENS.

Note sur le vase que l'on conservoit à Gènes, sous le nom de *Sacro Catino*, et qui est actuellement dans le Cabinet des Antiques de la Bibliothèque Impériale. 137

POÉSIE.

La République des Animaux, apologue.

VARIÉTÉS, NOUVELLES CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES

Nouvelles d'Angleterre.
 — de Hollande.
 — du Duché de Weimar.
 — d'Autriche.
 — de Turquie. *ibid.*
 — de Hanovre. 15
 — de Suède. *ibid.*
 — de Dannemarck. *ibid.*
 — de Russie. *ibid.*
 — d'Espagne. 138
 — de France. 161
 — de Paris. 165

THÉÂTRES.

Octavie. 173
 Omasis. 174
 Koulouf, ou les Chinois. *ibid.*
 Le Séducteur en Voyage, ou les Voitures versées. 176
 Madame Favart. 178
 Théâtre des Variétés étrangères. *ibid.*

LIVRES DIVERS.

Sciences et Arts.

Journal de Physique, de Chimie, d'Histoire naturelle et des Arts, avec des planches en taille-douce, par J. C. Delametherie. 180

Minéralogie.

Journal des Mines, ou recueil de Mémoires sur l'exploitation des mines, et sur les Sciences et les Arts qui s'y rapportent; par MM. Coquebert-Monbret, Vauquelin, Baillet, Brochant, Tremori et Collet-Descotils. *ibid.*

Physiologie.

Coup-d'œil physiologique sur la Folie, ou réflexions et recherches analytiques sur les causes qui disposent à cette maladie et sur

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE.

ANNÉE 1807.

TOME I.

8.1000.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

O U

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'INSTITUT et de la LÉGION d'HONNEUR, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de la Société royale des sciences de Gœttingue, de celle de Turin, de celle des Curieux de la Nature à Erlang, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle et de minéralogie d'Iéna, de l'Académie royale de Dublin, de la Société linnéenne de Londres, des naturalistes de Moscou; des Sociétés d'Histoire naturelle, philomathique, galvanique, de statistique, celtique, médicale d'émulation, de l'Athénée des arts de Paris, de l'Athénée de Lyon; des Sociétés des Sciences de Rouen, d'Abbeville, de Boulogne, de Poitiers, de Niort, de Nismes, de Marseille, d'Alençon, de Caen, de Grenoble, de Colmar, de Nancy, de Gap, de Strasbourg, de Mayence, de Nantes, etc., etc., etc.

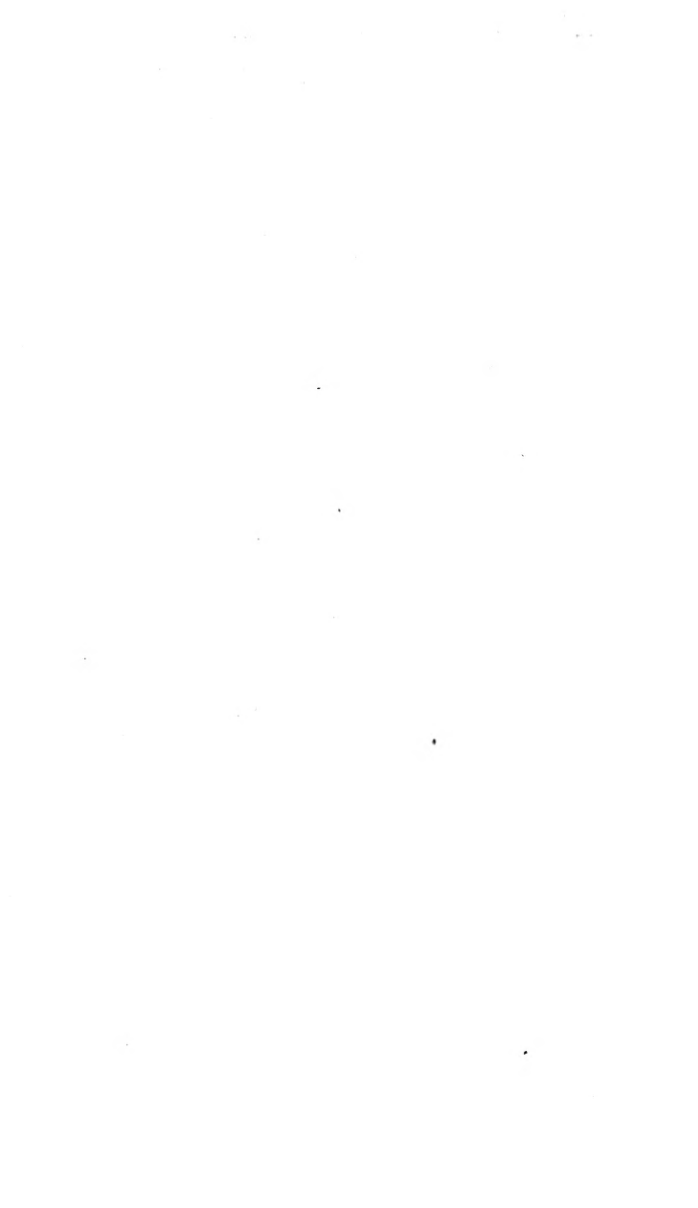
ANNÉE 1807.

TOME I.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE BIBLIOGRAPHIQUE,
rue Gît-le-Cœur.



MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'INSTITUT et de la LÉGION d'HONNEUR, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque impériale, etc. etc.

CE Journal compte actuellement onze années d'existence. C'est un recueil précieux de dissertations et de mémoires qui ont été composés par des savans et des hommes de lettres du premier ordre, et la réunion de ces morceaux lui assigne une place parmi les collections académiques; son titre indique suffisamment quelle doit être sa variété, et l'estime qu'on a bien voulu lui accorder, garantit son importance.

Il est divisé en trois parties : la *première* contient des MÉMOIRES PARTICULIERS sur différentes questions relatives aux sciences , et plus spécialement aux lettres et aux beaux arts ; une suite de sujets piquans de littérature , d'histoire ou d'érudition y sont ainsi traités. On y joint des morceaux intéressans traduits des langues étrangères , et des extraits approfondis des meilleurs ouvrages nouveaux.

La *seconde partie* est consacrée aux NOUVELLES LITTÉRAIRES ; on y trouve tout ce que l'extrait des divers journaux étrangers et la correspondance très-étendue de l'auteur peuvent offrir d'utile ou de curieux à savoir : on y rend compte des travaux des sociétés savantes , on y donne des notices biographiques sur les hommes célèbres ou distingués que la mort enlève aux lettres , on y indique les principales curiosités des beaux-arts, et enfin cette partie est toujours terminée par une notice abrégée des nouveautés dramatiques.

La *troisième partie* , sous le titre de LIVRES DIVERS , contient les annonces

d'un très-grand nombre de productions nationales et étrangères. Les notices qu'on y joint sont toujours suffisantes , pour faire connoître le but et le plan de l'ouvrage annoncé , et l'intérêt qu'il peut offrir. Le volume de ce journal, le caractère de l'impression permettent de donner à cet article assez d'étendue pour qu'il renferme à-peu-près toutes les nouveautés un peu importantes ; on peut assurer qu'aucun autre ne contient un aussi grand nombre d'annonces , et que pour la littérature étrangère il n'y en a point qui présente les mêmes avantages.

On ajoute des *gravures* lorsqu'elles sont nécessaires pour l'intelligence du texte ; la partie typographique est très-soignée et rien n'est négligé pour la parfaite exécution d'un ouvrage que l'on doit autant considérer comme un recueil de mémoires et d'opuscules , que comme un journal.

MM. les souscripteurs se sont plaint de la lenteur et de l'inexactitude dans les livraisons , on a pris des mesures pour ne plus encourir le même reproche, et à l'ave-

nir les exemplaires seront remis exactement à la poste le premier de chaque mois.

On s'adresse, pour l'Abonnement, à Paris, chez M. DOUBLET, à l'IMPRIMERIE BIBLIOGRAPHIQUE, rue Gît-le-cœur.

Prix de ce Journal, tant pour Paris que pour les
Départemens, franc de port :

pour trois mois	10 fr. 50 cent.
pour six mois	21 francs.
pour un an	42 francs.

A V I S.

On peut s'adresser au Bureau du *Magasin Encyclopédique*, à l'IMPRIMERIE BIBLIOGRAPHIQUE, rue Gît-le-Cœur, n.º 7, pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Etranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions et d'éditions en langues anciennes et modernes.

Les Livres nouveaux sont annoncés, dans ce Journal, aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau, c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Il faut affranchir les Lettres et les Envois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.

M A G A S I N

ENCYCLOPÉDIQUE.

V O Y A G E.

EXCURSION au Mont-Auxois et au Château de Bussy , par A. L. MILLIN , membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur (1).

Nous venons de parcourir une grande partie de la Bourgogne , et je donnerai des détails sur les objets que nous avons pu y observer. Si le lecteur veut nous (2) suivre aujourd'hui dans l'intéressante excursion que nous avons faite le 23 avril 1804 ; il assistera en idée à une des plus mémorables batailles livrées par des peuples vaillans pour se soustraire à un joug étranger ; nous visiterons un lieu réputé saint par une antique religion ; nous pénétrerons dans un château rempli d'emblèmes qui peignent l'amour trompé dans son espoir , et l'ambition malheureuse dans ses projets.

(1) Ce morceau est tiré de mon *Voyage dans les départemens du midi de la France* , qui paroîtra au commencement de l'année 1807 , chez M. Tournaisen , fils , rue de Seine , à Paris.

(2) J'étois accompagné de mon ami M. WINCKLER , employé au Cabinet des médailles , et qui fournit souvent à ce Journal des mémoires et des extraits intéressans.

Notre aimable conducteur (3) nous avoit beaucoup parlé du château de Bussy, et des singulières peintures dont il est décoré ; ce qu'il en avoit dit avoit fait naître en nous une vive curiosité ; d'ailleurs, pour s'y rendre, il falloit passer sur le lieu où César vainquit les nations Gauloises armées pour la défense de leur liberté. Que de motifs pour nous engager à faire cette excursion ! Nous prîmes à la poste un cabriolet, si l'on peut donner ce nom à un horrible caraba, qui nous fut loué fort cher ; et nous partîmes vers dix heures du matin.

Le chemin, toujours effroyable, étoit rompu par les pluies ; nous fûmes forcés de descendre vingt fois, et de laisser la voiture près d'un moulin à foulon, à quelque distance du village de Sainte-Reine, où le postillon avoit ordre de nous attendre. Là, nous pûmes contempler le champ célèbre où tant de braves Gaulois trouvèrent une mort honorable, en défendant courageusement leur liberté. Le vaillant Vercingetorix, qui jusqu'alors avoit conduit habilement la guerre, avoit été nommé général. Après un engagement malheureux, il s'étoit jeté dans *Alesia*, ville principale du pays des *Mandubii*, peuples qui dépendoient des *Ædui* : César vint l'y assiéger. Cette place étoit au sommet du Mont-Auxois, qui a une forme conique, et qui est assez élevé ; le pied de la montagne est baigné par deux petites rivières, l'Ose et l'Oserain. César fit tracer des lignes autour de la ville ; ses forti-

(3) M. Bruzard, jeune savant établi à Sémur où il cultive avec un grand succès la minéralogie.

fications consistoient en deux fossés parallèles ; celui qui étoit dans la vallée avoit été rempli par l'eau des rivières. Pendant ce temps-là , Vercingetorix s'étoit aussi retranché sous les murs de la ville , et son camp étoit fortifié par un fossé et un mur de pierres sèches , de six pieds de hauteur : il renvoya sa cavalerie , et donna à chaque cavalier l'ordre de revenir avec tous ceux qui étoient en état de porter les armes , en leur observant qu'il n'avoit de vivres que pour un peu plus de trente jours. Les Gaulois choisirent dans chaque peuple une troupe d'élite : la Gaule fit un grand effort pour se soustraire à l'esclavage ; deux cent cinquante mille hommes de pied et huit mille cavaliers se rendirent au pays des Æduens. Le commandement fut déferé à quatre chefs ; et cette redoutable armée marcha vers Alesia comme à une victoire certaine. César se trouvoit lui-même entre les assiégés , toujours prêts à faire une vigoureuse sortie , et cette multitude d'hommes animés du desir de la vengeance : mais sa fortune ne l'abandonna point et seconda les efforts de son génie ; les auxiliaires , engagés dans une gorge , furent battus ; il en fit un carnage épouvantable ; et Vercingetorix , ayant perdu tout espoir , fut forcé de se rendre à discrétion (4).

Beaucoup d'auteurs ont décrit toutes les circonstances de cet événement mémorable , qui sera toujours un point curieux d'histoire , de géographie et d'antiquité militaire (5). Je n'entreprendrai point

(4) CÆSAR, *de Bello Gallico*, VII, 67, 68.

(5) Quelques auteurs ont prétendu que Sainte-Reine-d'Alise

de les concilier : sans m'arrêter à des objets de détail, il suffisoit , pour élever notre ame , de con-

ne peut pas être considérée comme l'ancienne *Alesia*. Le P. Capucin , auteur de la *Dissertation sur les frontières de la Gaule et de la Province romaine où l'on découvre la fameuse Alesia* , 1707 , in-4.° , prétend qu'*Alesia* est Alais dans les Cévennes. Consultez encore : *Éclaircissemens sur la dispute d'Alise en Bourgogne et d'Aléz* , au sujet de la fameuse *Alesia* , par l'auteur des *Nouvelles découvertes sur l'état de l'ancienne Gaule* ; — *Recherches géographiques sur quelques villes de l'ancienne Gaule* , dans les *Mémoires de Trévoux* , 1739 , pag. 1643 ; — *Extrait d'une lettre de D. Duval, Bénédictin, contre les Recherches précédentes* , dans le *Mercur de France* , 1739 , septembre , pag. 2162. Mais l'opinion reçue et démontrée est que Sainte-Reine-d'Alise est véritablement l'ancienne *Alesia* ; c'est celle du P. LEMPEREUR , dans ses *Dissertations historiques sur divers sujets d'antiquités* , Paris , 1706 , in-8.° M. l'abbé BELLEY , dans ses *Éclaircissemens géographiques sur l'ancienne Gaule, précédés d'un Traité des mesures itinéraires des Romains et de la lieue Gauloise* , par d'ANVILLE , Paris , 1741 , in-12 , met la chose hors de doute. Tous les commentateurs de César ont adopté cette opinion. Quant aux détails militaires , on peut consulter le Mémoire de l'abbé Belley , qui fait très-bien connoître la situation d'*Alesia* et toutes les circonstances du siège ; les *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains* , à la Haye , 1758 , 2 vol. in-4.° de Charles GUISSARD , connu sous le nom de QUINTUS IULIUS ; tome 1 , p. 282 ; *Mémoires sur plusieurs points d'antiquités militaires* , par le même , Berlin , 1773 , 4 vol. in-8.° , tome IV , p. 131. M. Bruzard possède un mémoire manuscrit composé par un militaire instruit ; nous l'avons lu sur le terrain. M. le comte de TURPIN , dans ses *Commentaires historiques sur César* , tome II , p. 7 , a donné quatre plans qui représentent les dispositions de César et de Vercingetorix pour l'attaque et la défense d'*Alesia* ; mais ces cartes n'ont été faites que d'après le récit de César et non sur le terrain. Une petite gravure d'ISRAËL SYLVESTRE représente très-bien l'état actuel de cette contrée.

templer ce sommet où le dernier défenseur de la liberté des Gaulois fut forcé de se rendre ; la pente de cette montagne où César fit creuser ses lignes inexpugnables ; les hauteurs environnantes sur lesquelles les Gaulois confédérés vinrent camper ; ce mont que Vergasillaunus tourna à la pointe du jour, en faisant un long circuit pour surprendre un ennemi qui étoit toujours sur ses gardes ; cette gorge où il eut l'imprudence de s'engager ; celle par laquelle César, ayant fait lui-même un détour, vint tomber sur ses derrières, ce qui décida la victoire. Nous donnâmes un souvenir douloureux à la mémoire de ces généreux Gaulois, sans pouvoir refuser à leur ennemi ce sentiment d'admiration que commandent l'audace et le génie.

Alesia étoit alors une des principales villes des Gaules. Selon Diodore, Hercule, en revenant de Sicile, en avoit posé les fondemens, et elle fut appelée *Alesia*, du mot grec *ἄλῆ*, *terreur*. L'origine donnée par cet écrivain à cette ville est aussi ridicule que l'étymologie assignée à son nom, qui devoit dériver de quelque mot celtique ; mais cette opinion indique qu'on lui attribuoit une haute antiquité. Il est probable que César la détruisit : elle fut rebâtie sous les empereurs, et ce fut dans Alesia qu'on imagina d'argenter au feu les ornemens des chevaux et le joug des bêtes attelées aux voitures roulantes (6). Plusieurs voies romaines y conduisoient, et attestent encore son importance. Enfin,

(6) PLIN., XXXIV, 17.

lors de la chute de l'empire d'Occident , c'étoit le chef-lieu d'un pays étendu , qu'on appelloit *Pagus Alesiensis* : il en est fait mention dans les capitulaires des rois de la seconde race ; et c'est de-là que s'est formé le mot *Auxois* , nom qu'on donne à cette contrée dont Semur étoit la capitale. On ne peut déterminer le temps où Alesia a été ruinée. En 865 , il n'en restoit plus que des vestiges. Des instrumens de sacrifices , des ustensiles de ménage (7) , des armes , des médailles , trouvés sur la montagne , concourent encore à confirmer l'antique existence de ce lieu mémorable.

Quoiqu'Alesia eût été ruinée , il y restoit encore quelques habitations : elle reçut un nouvel éclat lors de la translation des reliques de Sainte-Reine , qui depuis ont été transportées à Flavigny. Cependant le culte de Sainte-Reine s'est perpétué à Alise : on croit qu'après avoir résisté aux séductions d'Olybrius , et bravé la rage des bourreaux , elle souffrit le martyre dans ses murs (8).

(7) On y a trouvé plusieurs de ces meules dont les Romains faisoient usage pour leurs moulins à bras : elles ont quinze à dix-huit pouces de diamètre et trois pouces d'épaisseur moyenne ; elles sont concaves d'un côté et planes de l'autre ; leur épaisseur est réduite à un pouce vers le milieu , où est un trou d'un pouce de diamètre , qui donnoit passage à l'axe de la meule. On voit qu'elles ont été usées par le frottement. Leur matière est une roche composée d'un quartz blanc un peu laiteux , de mica noir et de petites parties de talc. Elles diffèrent ainsi des autres meules des Romains qui sont ordinairement de basalte , ainsi que l'a fait voir mon confrère M. MONGEZ , dans un savant mémoire qu'il a lu à l'Institut national , et qui sera imprimé dans ses Recueils.

(8) *Life de Sainte-Reine* , par D. VIOLE ; Dijon , 1724 , in-8.°

Alesia avoit reçu le nom de *Sainte-Reine-d'Alise* ; depuis la révolution , le nom de la sainte avoit été supprimé , et le village se nommoit seulement *Alise*. Au pied de la colline sont des quartiers de pierre qu'on dit avoir appartenu au tombeau de la sainte : on y distingue principalement quatre grosses pierres de forme ronde ; ces pierres se détruisent chaque jour par la piété des fidèles qui veulent en avoir des petits morceaux. Le jour de la fête de *Sainte-Reine* attiroit autrefois à ce tombeau et dans le village un nombre considérable de pèlerins ; on en a compté jusqu'à vingt mille : ce pèlerinage recommence depuis le concordat , à la grande satisfaction des habitans du village , qui trouvent le débit de leur vin et de leurs chapelets , dont ils fabriquent une grande quantité ; ils en font les grains avec la partie du milieu des os de la jambe des animaux domestiques ; les extrémités servent à carreler les chambres , et ce singulier parquetage est regardé comme une des curiosités du village de *Sainte-Reine*.

Le tombeau de la sainte n'est pas la seule chose qui attire à *Sainte-Reine* ; il y a aussi une fontaine célèbre , dont les eaux paroissent contenir quelque sel purgatif (9) : on leur attribue des effets miraculeux pour la guérison des dartres ; aussi entretient-on un hôpital dans ce village , qui est habité par des baigneurs pendant un certain temps de l'année.

(9) *Lettres de MM. GUÉRIN et LEGIVRE sur les eaux de Sainte-Reine et de Forges* ; Paris , 1702 , in-12.

On lit encore à Alise cette curieuse inscription, découverte en 1652 (10).

TI. CL. PROFESSVS. NIGER. OMNIBVS.
HONOBIBVS. APVD. AEDVOS. ET.
LINGONAS. FVNCTVS. DEO. MORITASGO.
PORTICVM. TESTAMENTO. PONI.
IVSSIT. SVO. NOMINE. IVLIAE.
VIRGVLINAE. VXORIS. ET. FILIARVM.
CLAVDIAE PROFESSAE. ET. IVLIANAЕ. VIRGVLAЕ.

C'est-à-dire, *Ti. Claudius Professus Niger*, après avoir passé par toutes les charges chez les *Ædui* et les *Lingones*, a ordonné, par son testament, qu'on élevât au dieu *Moritasgus* (11) un portique, en son nom, et en celui de sa femme *Julia Virgulina*, et de ses filles *Claudia Professa* et *Juliana Virgula*.

Elle est placée au-dessus d'une fontaine, dans le jardin des ci-devant Cordeliers; elle est en partie couverte de mousse, ce qui tend à la détruire et la rend presque indéchiffrable. On devrait la faire transporter dans la bibliothèque de Semur.

Les coteaux de Sainte-Reine, ainsi que ceux de Semur, de Montbart, de Vitteaux et de Flavigny,

(10) SPON, *Miscell.*, 109, et *ignot. deor. Aræ.* 6, 5; REINES. *Syntagm. Inscr. Ant.* I, 189; CELLAR. *Not. Orb. ant.*, I. FLEETWOOD, *Inscr. Syll.*, 37; REIN. et BOS., *Epist.*, 217; LEMPEREUR, *Diss. sur divers sujets d'antiq.* p. 5; BOUQUET, *Script. rerum Gall.* t. I. in Ep. ex inscr. gr. 130; MARTIN, *Rel. des Gaul.*, t. II, p. 367; SCHOEPFLIN, *Alsatia illustr.*, I. 17; *Éclaircissemens géogr. sur l'ancienne Gaule*, par D'ANVILLE et BELLEY, p. 494.

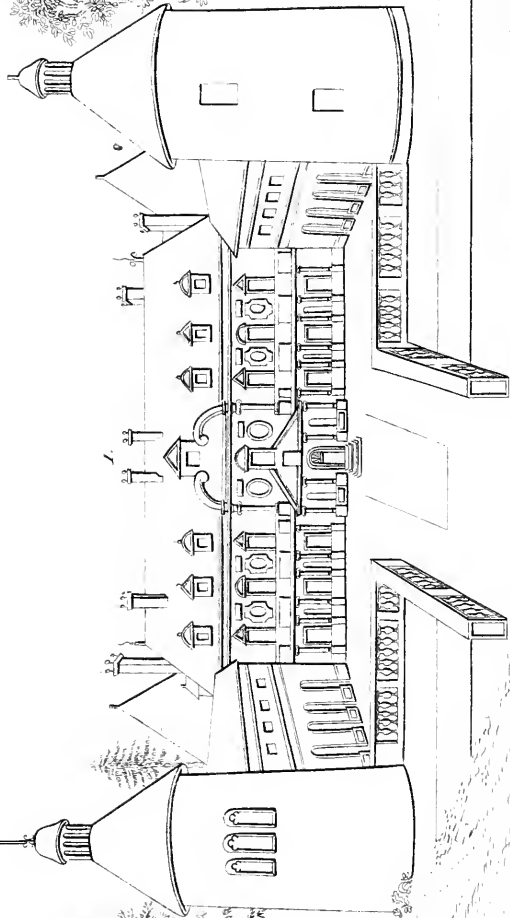
(11) Moristagus étoit un dieu des Gaulois.



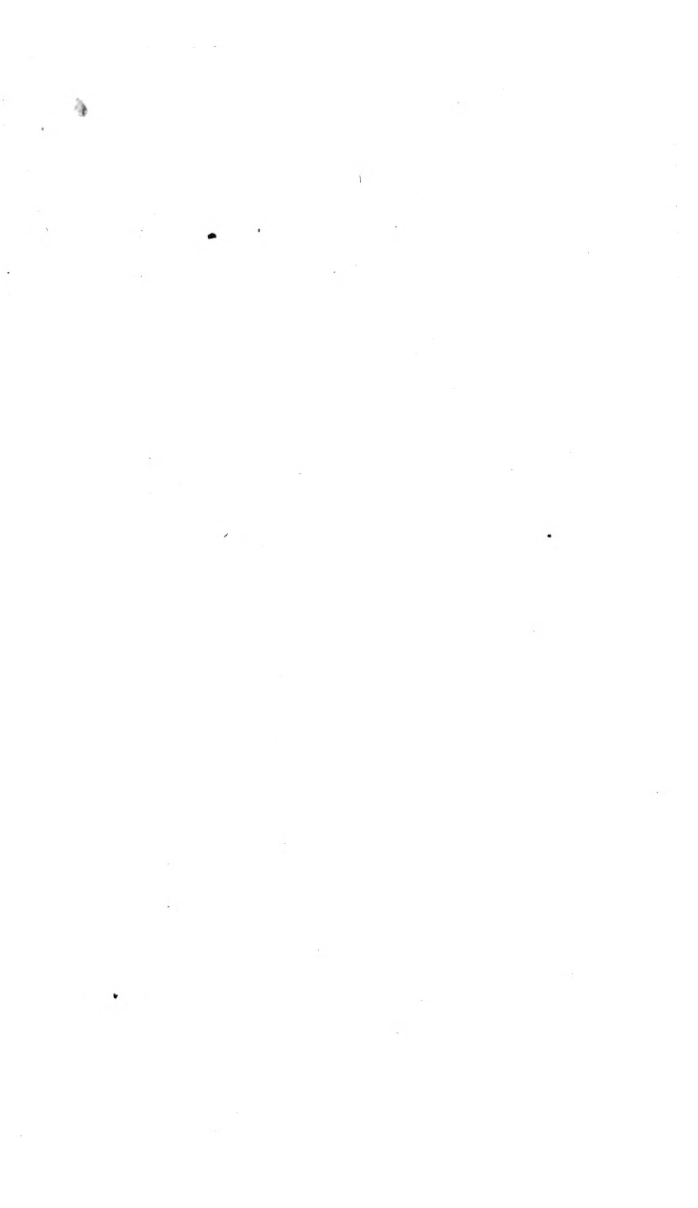
2.



3.



1.



produisent en abondance des vins communs, qui se consomment dans le pays, ou dont on fait des eaux-de-vie; les blés vont au marché de Dijon, ou à Paris par Auxerre.

Le chemin d'Alise à Bussy est impraticable; nous suivîmes à pied les bords de l'Ose. Pour trouver le château de Bussy, il faut tourner la montagne, et on ne le voit que quand on est près d'y entrer. Il est situé dans une gorge de montagnes et de rochers ombragés par des arbres résineux, et est entouré de fossés remplis d'eau.

C'est dans ce château que Roger, comte de Rabutin, a passé les dix-sept années de son exil, depuis 1665 jusqu'à 1682 (12). Bussy avoit un grand dégoût pour la chasse, qui auroit pu le distraire; il se livra à la méditation, à l'étude, et même à la dévotion, par désœuvrement. Il fit couvrir les murs de son château d'une multitude de peintures qui retracent l'orgueil de son caractère, son penchant à la galanterie, et le regret qu'il avoit de ne plus faire le métier de courtisan.

L'édifice, pl. 1, n^o. 1, consiste en un corps-de-logis et deux aîles, dont l'ensemble forme un fer à cheval. Le corps-de-logis paroît avoir été construit du temps de Rabutin: les deux aîles sont d'une architecture plus ancienne, et décorés de deux frises avec des reliefs sculptés, *ibid.* n^o. 23; le goût en est bien préférable à tout ce qu'offre la façade du corps-de-logis, et annonce qu'elles doivent avoir

(12) *Mémoires de Bussy*, édit. de 1731, tome II, pag. 421.

été construites vers le règne de Henri II. Dans l'aîle à gauche, étoit la bibliothèque, au bout de laquelle on entroit dans la chapelle.

La tour, qui est à l'autre extrémité de la galerie de la bibliothèque, est la partie la plus remarquable. Les embrasures des fenêtres de cette tour sont ornées de petits Amours; chaque groupe est suspendu à une bandelette chargée d'inscriptions galantes. La plupart de ces inscriptions sont extrêmement communes, et n'annoncent pas un grand talent pour la poésie (13). Voici une des moins insipides :

Casta est quam nemo rogavit.

Savez-vous bien comment elle a gardé son cœur ;
C'est qu'on n'a pas tâché de s'en rendre vainqueur.

Tous les panneaux inférieurs sont remplis par des sujets de la mythologie : *Orphée, Vénus et Adonis, Céphale et Procris, la Chûte de Phaëton, les Centaures, le Lion de Némée, l'Enlèvement d'Europe*. Au bas sont encore des inscriptions en vers.

Sous le tableau de Pygmalion, on lit :

Tout le monde en amour est tous les jours dupé ;
Les femmes nous en font accroire ;
Si vous voulez aimer, et n'être point trompé,
Aimez une femme d'ivoire.

Sous Procris on lit :

Éprouver si sa femme a le cœur précieux,
C'est être impertinent autant que curieux.
Un peu d'obscurité vaut en cette matière,
Mille fois mieux que la lumière.

(13) Les mémoires et les lettres de Bussy-Rabutin sont remplis de pièces de vers d'un goût pitoyable.

Céphale est coiffé d'une énorme perruque à la mode du temps.

Au-dessous de ces panneaux sont les portraits de onze femmes ; au milieu domine celui de Roger Rabutin lui-même. Ces portraits sont tous accompagnés d'inscriptions. Voici les plus singulières :

1°. GILLONE DE HARCOUR, *marquise de Piennes en premières nocés, et en secondes comtesse de Piesque*. Femme d'un air admirable, d'une fortune ordinaire et d'un cœur de reine.

2°. ISABELLE - CÉCILE HURAUT DE CHEVERNY, *marquise de Montglat*, qui, par son inconstance, a remis en honneur *la matrone d'Ephèse* ; et les faines (14) d'*Astolphe* et de *Joconde* (15).

3°. MARIE DE BEAUVOIR LE LOUP, *femme de N. de Choiseuil, duc du Plessis-Praslin*. Jolie, vive, fort éclairée, et particulièrement sur les défauts d'autrui ; grande ménagère de son amitié, mais ne ménageant rien pour ceux à qui elle la donne.

4°. CATHERINE DE BONNE, *marquise de la Beaume*. La plus jolie maîtresse du royaume et la plus aymable, si elle n'eust été la plus infidelle (16).

(14) L'orthographe de ces inscriptions est quelquefois vicieuse ; nous avons copié exactement les mots tels qu'ils sont écrits.

(15) Cette Dame est précisément celle dont l'inconstance causa tant de peine à Bussy. Voyez plus bas, page 20.

(16) Ce fut elle qui trahit la confiance que Bussy lui avoit faite du manuscrit des *Amours de la Comtesse de Châtillon et de la Comtesse d'Olonne*, et qui fut cause de son emprisonnement et de son exil. Il pensa se battre pour elle avec le chevalier

5°. LOUISE - ANTOINETTE - THÉRÈSE DE LA CHATRE, *fille d'Edme de la Chatre, colonel des Suisses, marquise d'Humières, dame du palais près de Marie - Thérèse d'Autriche.* Femme d'une vertu qui, sans être austère ni rustique, eût contenté les plus délicats.

6°. MADELAINE D'ANGENNES, *maréchalle de la Laf-ferté Senneterre.* Belle et de bonne intention, mais à la conduite de qui les soins d'un mari, habile homme, n'ont pas été inutiles.

7°. CATHERINE D'ANGENNES, *comtesse d'Olonne.* La plus belle fame de son temps; mais moins fameuse pour sa beauté que pour l'usage qu'elle en fit (17).

9°. ISABELLE DE HARVILLE PALOISE, *femme de N. de Montmorency.* Digne d'un homme non pas de plus grandes qualités, mais d'un homme plus aimable.

du Plessis. *Mém. de Bussy*, ann. 1664-1665. M. GROUVELLE, dans son excellente édition des *Lettres de Madame de Sévigné*, t. I, p. cxviii, s'est trompé en disant que cette inscription étoit sous le portrait de Madame de Montglat.

(17) Bussy, dans une lettre à Madame de Montmorency, est étonné que Madame de Nemours lui refuse son portrait, dans la crainte qu'il n'y mette une inscription injurieuse. Il se défend de ce reproche, et prétend qu'on ne trouveroit pas une inscription offensante sous les trois cents portraits qu'il possède dans son château de Bussy. Il n'y en a, dit-il, qu'une seule à double sens; c'est celle-ci: *Adélaïde de ***, la plus belle femme de etc.* Il cite donc l'inscription qu'il avoit mise sous le portrait de la Comtesse d'Olonne; mais il ne la nomme pas, et il ajoute qu'on pourroit parler ainsi de la plus belle et de la plus dévote femme du royaume, qui auroit tout quitté pour se jeter dans un couvent. Il prétend que ce n'est pas lui qui a fait la satire, mais ceux qui expliquent la souscription. Cette excuse ne peut guère être admise. Et Rabutin n'est pas non plus de bonne-foi, quand

10°. LUCIE DE TOURVILLE, *femme de N. de Gouville*. Belle, aimable, de bon esprit, autant capable que femme du monde de rendre un homme heureux si elle vouloit l'aymer, une des meilleures amies qui fut jamais.

11°. ISABELLE-ANGÉLIQUE DE MONTMORENCY, *filie de Boutteville, duchesse de Chatillon, princesse de Mecklebourg*. A laquelle on ne pouvoit refuser ni sa bourse ni son cœur, mais qui ne faisoit pas cas de la bagatelle.

Le plafond est décoré d'emblèmes. Les tableaux du troisième rang ont tous été enlevés. Tous les cadres sont dorés et peints en arabesques. Ces portraits sont bien exécutés ; ils ne sont pas en pied, mais on voit les mains ; quelques-uns sont, dit-on, de Lebrun.

Auprès est la chambre de Bussy. Les lambris sont ornés de peintures en camaïeu bleu, qui représentent des Sibylles ; au-dessus il y a deux rangées de portraits de personnages de la maison de Rabutin (18), placés immédiatement l'un auprès de l'autre : les deux derniers sont ceux de M.^{me} de Sévigné et de sa fille M.^{me} de Grignan ; ils sont très-agréables.

il assure n'avoir mis sous ses portraits aucune inscription offensante ; celle du n.º 4, à l'occasion de la Marquise de la Beaume ; celle du n.º 2, sur la Marquise de Monglat, dont il est vrai qu'il avoit à se plaindre ; celle du n.º 9, où il offense le Marquis de Montmorency ; celle du n.º 11, sur la Comtesse de Châtillon, sont les preuves du contraire.

(18) Roger de Rabutin étoit très-fier de sa noblesse. Il avoit rédigé lui-même sa généalogie et l'histoire de sa maison ; il en est question dans ses *Lettres*, tome 11, lettr. xx, xx1.

Le salon est décoré de deux rangées de portraits de grands capitaines, avec des inscriptions qui indiquent leurs noms, leurs qualités, quelquefois des circonstances de leur vie, et leur degré de parenté avec les Rabutins. Entre les deux croisées sur la cour, il y a des emblèmes :

1^o. Une main qui tient une balance. (pl. 11, n.° 1.) Dans un des bassins est la figure d'une femme qui l'avoit trompé (19); elle est emportée par le bassin vide. On lit : « *Levior aurâ* [Plus légère que le vent]. »

2^o. La Fortune, (*ibid.* n.° 2) dont les traits sont ceux de la même Dame. On lit : « *Leves ambo, ambo ingratae* [Changeantes toutes deux, et toutes deux ingrates] » (20).

(19) La marquise de Monglat (voyez , page 15 , l'inscription placée sous son portrait) étoit l'amie de Mademoiselle de Montpensier , qui en parle sous le nom de la reine Uralinde. Voyez *l'Histoire de Paphlagonie* , à la suite des *Mémoires de Mademoiselle de Montpensier* , Mæstricht , 1776 , tome VII , p. 80. La princesse a aussi tracé le portrait de son amie , *ibid.* , p. 198 , portrait xx.

(20) Cette ingrate a rendu Rabutin bien malheureux. On voit dans ses *Mémoires* , édition de 1731 , tome II , page 298 et suiv. , qu'il en étoit fort amoureux , et qu'il la croyoit très-éprise de lui , lorsque , par l'indiscrétion de la marquise de la Beaume , il fut mis à la Bastille. Alors la belle s'éloigna de lui ; et , pour colorer son changement , elle feignit probablement des remords et un retour à la religion : c'est du moins ce qu'on peut présumer de plusieurs passages des lettres de Bussy. Voyez *tome III, lett. LV, LXXXIX ; tome V, lettre XXXII*. Mais la cause réelle de son changement fut la disgrâce de Bussy et le renversement de sa fortune. Il paroît avoir été plus sensible à cette perfidie qu'à son emprisonnement et à son exil ; car il parle de l'infidelle en cent

Les ornemens du salon sont des faisceaux d'armes et le chiffre de Rabutin.

La bibliothèque est dans une longue galerie, dont les solives sont ornées de petits pendentifs dorés. Cette galerie étoit aussi décorée d'une grande quantité de portraits également accompagnés d'inscriptions : il n'en reste que quelques-uns. Ces portraits formoient plusieurs séries ainsi désignées.

1°. LES GRANDS HOMMES DANS LES LETTRES.
Voici quelques-unes des inscriptions :

« GUY DU FAURE, seigneur de Pibrac, avocat général au parlement de Paris. Homme adroit, civil, éloquent, agréable; a fait des quatrains où toute la morale chrétienne et civile est renfermée ».

« MICHEL DE MONTAIGNE, gentilhomme gascon, qui,

endoigts de ses lettres. Il en écrit à plusieurs dames; et même au R. P. Dom..., à qui il adresse une longue lettre (*ibid.* XLVII.) sur le même sujet. Il paroît toujours essayer ses forces contre elle; il répète mille fois, en vers et en prose, qu'il est absolument guéri : ce qui prouve qu'il y pense toujours. Enfin, dit-il, après avoir failli en mourir, il ne veut plus qu'en rire et en faire rire les autres, et il cite, dans une de ses lettres à Mademoiselle d'Armentières (*tome V, lettre XXXII*), les deux devises que je rapporte ici. Cette ironie amère est le signe d'un cœur blessé : le silence auroit mieux prouvé l'indifférence. Bussy pensa réellement à son infidèle bien plus longtemps qu'il ne l'avoue; car nous voyons par ses lettres (*tome VII, lettre CLXVIII*), qu'en 1691, c'est-à-dire, quatorze ans après, il faisoit encore des vers contre elle. Il est malheureux que le dépit ne l'ait pas mieux inspiré; on ne peut pas dire *fecit indignatio versum*.

dans un livre intitulé *ses Essais*, a mis tout le bon sens du monde ».

« RABELAIS, etc., *curé de Meudon*, ayant fait un livre qu'on n'estimoit point, parce qu'il étoit d'un savoir très profond, composa cette folle et fine satire contre son siècle, qui eut un cours merveilleux, et qui en aura toujours ».

2°. LES GRANDS HOMMES D'ÉTAT. En général il en fait l'éloge.

3°. LES MAÎTRESSES ET LES BONNES AMIES DES ROIS. Je ne rapporterai que cette inscription :

« DIANE DE POITIERS, mariée au sénéchal de Normandie, puis veuve, devint maîtresse de Henri II, qui la fit duchesse de Valentinois. Elle étoit vive et insinuante à son arrivée à la cour; mais après sa faveur, elle devint hautaine et intéressée; ce qui la fit haïr de toute la France. Elle eut du roi, Diane, duchesse de Castres en premières noces, puis maréchalle de Montmorency en secondes ».

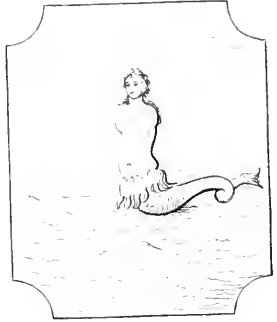
4°. Au-dessus des croisées, étoit la suite des PORTRAITS DES ROIS DE FRANCE : ils ont tous été enlevés pendant la révolution.

Le salon du rez-de-chaussée est entièrement orné de peintures. La rangée d'en haut représente une suite des plus belles maisons royales ou de celles des princes, et quelques monumens de Paris : *Chambord, Saint-Cyr, l'Observatoire, Saint-Cloud, le Luxembourg, Bernis, les Invalides, Saint-Germain-en-Laye, Vincennes, Gaillon, Anet, Villers-Cotterets, Sceaux, Versailles, les cascades de Versailles, la Beaume, Ruelle.* Il pa-

4.



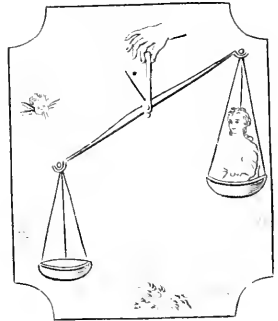
3.



2.



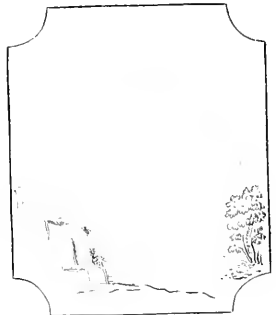
1.



5.



6.



roît que Bussy vouloit rappeler ainsi à sa mémoire les lieux où il avoit été comblé des faveurs de l'amour et de la fortune.

La rangée inférieure présente une suite d'emblèmes, avec des devises pareilles à celles que l'on trouve dans les recueils de Ménétrier et d'autres ouvrages de ce genre. Dans l'embrasure des deux fenêtres, les devises et les emblèmes ont rapport à la belle infidelle dont il vient d'être question :

1°. Une Sirène (pl. II, n.° 3) : « *Allicit ut perdat* » [Elle attire pour perdre]. »

2°. Une hirondelle à tête de femme, traversant la mer (*ibid.* n.° 4) : « *Fugit hiemes* [Elle fuit le mauvais temps]. »

3°. Une tête de femme dans un croissant (*ibid.* n.° 5) : « *Haec ut illa* [L'une comme l'autre]. »

Ces trois têtes offrent des traits de la belle infidelle, la marquise de Montglat.

4°. Un arc-en-ciel : (*ibid.* n.° 6) « *Minus Iris* » *quam mea* [Moins Iris que la mienne (21).] »

Nous remarquâmes, dans la salle à manger, un grand tableau qui représente *Sébastien de Rabutin*, avec cette inscription : « *Sébastien de Rabutin*, seigneur de Savigny, donné (22) de Frère

" (21) Il y a ici un calembourg assez compliqué. Il faut savoir que dans les milliers d'insipides vers composés par Bussy avant et après l'infidélité de sa maîtresse, il ne la nomme jamais qu'*Iris* ; *Iris* est aussi le nom de l'*arc-en-ciel* : il veut donc dire que l'*arc-en-ciel* est moins changeant et prend moins de couleurs que son *Iris*.

(22) C'est-à-dire, *bâtard*.

» Hugues de Rabutin , chevalier de Malte , et com-
 » mandeur de Pontaubert , qui fut huissier de la
 » chambre du Roi Henri II , et tua cette bête (une
 » louve) » qui épouvantoit tout le pays. Cette action
 » plut si fort au roi , qu'il fit peindre ledit Sébas-
 » tien dans la salle des Suisses de Fontainebleau.
 » Thevet, dans sa Cosmographie, dit que ledit Sé-
 » bastien lui a raconté cette action faite en 1548. »
 Le héros vainqueur de la louve est représenté dans
 le costume du temps de Henri II, tenant une épée,
 une dague, et portant une petite carabine. Il est
 en bas, sans souliers.

Ce tableau a pour pendant un autre grand
 portrait représentant en pied « FRANÇOIS DE RA-
 » BUTIN , frère cadet de Sébastien de Rabutin , et
 » donné de Frère de Hugues Rabutin, chevalier de
 » Malte, etc., qui fut gendarme de la compagnie
 » de Nevers , auquel il dédia des mémoires de
 » guerre ; intitulés : *Commentaires des guerres de*
 » *Henri II* , qui sont fort bien écrits. »

Il y a encore, dans cette salle à manger, une vue
 du château, du côté de la cour; une autre prise
 du côté des jardins; quelques autres vues, et un
 tableau qui représente Amé de Rabutin, sous son
 pavillon de drap d'or, accompagné de quatre pa-
 ges vêtus de drap d'argent (23).

Il étoit deux heures, et la faim nous pressoit :
 nous reprîmes la route de Sainte-Reine. Le pos-

(23) Le château de Bussy appartient à-présent à M. Vuillerot,
 riche marchand de vin à Dijon.

tillon ne nous avoit point attendu au rendez-vous ; nous fûmes obligés de faire un long trajet dans des terres grasses labourées. Nous eûmes occasion d'observer la pierre calcaire qui forme le plateau des montagnes de l'Auxois : elle est composée de débris coquillers , réduits en parcelles extrêmement petites et très-brillantes , et recouverte de *spath calcaire cristallisé*. Cette pierre couvre une autre pierre calcaire , grise , coquillière , dans laquelle il y a des bélemnites. Enfin le postillon vint nous rejoindre , et nous rentrâmes dans Semur , bien crottés , bien fatigués ; mais très-satisfaits de notre excursion , qui fut , pour nous , un agréable sujet de conversation , au sein de l'aimable famille qui nous avoit reçus d'une manière hospitalière.

A. L. M.

HISTOIRE DU NORD.

DE SACRIFICIIS veterum Sueo-Gothorum:
Des Sacrifices des anciens Suédois , par
Jacob Axel LINDBLOM, autrefois Professeur
d'éloquence et de politique à Upsal , et
maintenant Evêque de Linkœping , etc.
Upsal , 1785. In-4.° (1).

LES peuples ont tous pensé que la colère céleste ne pouvoit être apaisée que par des sacrifices. Des bords de l'Afrique jusqu'aux montagnes du nord , on a vu le sang des victimes humaines et des animaux arroser les autels des Dieux. L'opinion que les hommes se sont faite de ces êtres supérieurs , a varié selon le caractère des nations et les modifications des climats. Cependant ils choisirent à peu près le même moyen pour s'assurer de la faveur des Dieux , ce fut celui des sacrifices et des libations. Cet accord général des peuples sur la manière d'apaiser la Divinité , semble venir d'une source commune et avoir été propagé par des traditions orales ; ou , si l'on adopte une autre opinion , on est forcé de recourir à la nature même de l'esprit humain , pour expliquer un phénomène dont on ne pourroit donner sans cela aucune raison plausible. En effet , c'étoit la manière la plus facile et

(1) Cet article est tiré d'un journal très-intéressant intitulé *Nordische Blaetter*, (feuille du Nord,) rédigé par M. Eck. Nous en avons déjà fait mention plusieurs fois. A. L. M.

la plus commode de se réconcilier avec les Dieux ; et elle devoit d'autant plus trouver faveur parmi les hommes , que c'étoit sans enchaîner leurs penchans et leurs passions qu'ils croyoient pouvoir la pratiquer. Enfin les législateurs , qui ne vouloient rien négliger de tout ce qui pouvoit contribuer à resserrer les liens de la société , marquèrent les sacrifices d'un caractère sacré et du sceau de l'autorité publique ; et ils leur assurèrent une consistance encore plus durable par la pompe des cérémonies et les époques particulières qu'ils leur assignèrent.

Le culte des Scandinaves, dès les temps les plus reculés , consistoit principalement dans des sacrifices. Ils adoroient , dans les premiers temps , un Dieu suprême (2) ordonnateur et maître de toutes choses (3). Voici comme l'Edda en parle : « il vit et gouverne son empire dans tous les siècles. Il y dirige les plus petits comme les plus grands événemens ; il a fondé le ciel et la terre , et formé l'espèce humaine qu'il a douée d'une ame immortelle , bien que le corps puisse être réduit en poussière ou en cendre. Tous les hommes vertueux vivront et ils seront avec l'Etre suprême dans un lieu appelé *Gimble* ou *Vingust* ; mais les méchans seront précipités dans l'*Héla* (4) ».

(2) Le Créateur de l'univers , le Dieu père de tous les peuples du nord , Odin , le Roi du ciel , fut ainsi appelé dans la suite comme étant , selon les idées des anciens Suédois , le père de tous les autres Dieux. *Edda Myth.* xviii.

(3) *Allfodr* , *Alfadur* , c'est-à-dire *panto pater* , père de tout.

(4) KEYSER. *Antiq. sept.* p. 180. *Helam vocem primi*

Mais avec la progression des siècles cette idée saine s'altéra, et les hommes partagèrent avec d'autres êtres des honneurs qui n'appartenaient qu'à la divinité suprême. Les anciens Suédois, ainsi que les autres peuples de l'antiquité, offrirent leurs adorations au Soleil, à la Lune, etc., à la Terre, où ils croyoient découvrir des traces d'une essence divine. Ils ne se bornèrent pas à cela, les hommes qui, pendant leur vie, avoient rendu des services signalés, furent adorés après leur mort comme des Envoyés célestes; et c'est ainsi que *Thor, Odin et Frigga*, devinrent des êtres sacrés et furent honorés avec toute la vénération qu'inspiroit le souvenir de leurs actions.

Au reste, chacun de ces noms ne désignoit pas un seul et même individu, mais on adora collectivement, sous ces dénominations, plusieurs Divinités. Il y eut ainsi deux *Thors*, *Gamle Thor* et *Auke Thor* (5), plusieurs *Odins*; et nos anciens mo-

Christiani ex majoribus nostris retinuerunt et post modum in Hælle (mot allemand qui signifie l'Enfer), transformarunt, infernum æternosque cruciatus indicantes. Il en est de même du mot Himmel (ciel) qui dérive de l'ancien mot Gimle; c'est-à-dire le lieu destiné au séjour des Bienheureux. Voy. EDDA. Myth. xv. « Le Gimle subsistera quand même le ciel et la terre passeroient, car les Justes doivent vivre éternellement ».

(5) C'est-à-dire le *vieux Thor* et le *Thor roulant*, parce qu'on pensoit que lorsqu'il tonnoit c'étoit ce Dieu qui parcouroit les airs sur un char flamboyant traîné par deux chèvres. L'ancienne mythologie du nord prétend que le *Thor tonnant* est fils du Soleil (*Odin*) et de la Terre qu'on adoroit sous les noms de *Fiærgyna, Kiællna* et *Hloduna* (*Latone*), c'est pourquoi *Thor* est appelé aussi le fils de la Terre.

numens semblent confondre sous le même personnage, *Frigga*, *Gæya* et *Disa*. Il est très-probable, d'après cela, qu'on désigna, autrefois, sous ces noms, le Soleil, la Lune et la Terre. On vit enfin arriver chez nos ancêtres, encore barbares, un Asiatique, *Sigge*, qui se distingua autant par son courage que par son esprit. Il prétendit être *Odin* ; il faisoit passer son fils pour *Thor*, et son épouse pour *Frigga* ; et, par l'ascendant qu'il sut se ménager sur les esprits, il transféra à lui et aux siens le culte que les Suédois avoient jusqu'alors réservé aux anciennes Divinités. Il rangea parmi les Dieux, les principaux de sa suite, et une multitude d'autres personnes ; mais il ne leur donna que des places très-secondaires à celle qu'il occupoit conjointement avec son fils et son épouse. Venoit ensuite la foule des Génies, espèces de Divinités protectrices à qui il commettoit la garde des forêts, des ruisseaux, des montagnes et des maisons, pour lesquelles il exigeoit également un culte religieux.

Avant de parler des sacrifices, formons-nous une idée exacte de l'opinion qu'on se faisoit de ces Dieux. Les anciens Suédois, comme en général tous les peuples idolâtres, reconnurent deux Êtres différens qui présidoient aux destinées des hommes. L'un de ces Êtres étoit *le principe du bien* ; l'autre *le principe du mal*.

Thor étoit le bon principe. C'étoit un Être d'une douceur et d'une bienveillance particulières pour l'espèce humaine.

On imploroit sa protection contre la foudre ; contre la fureur des élémens, la faim, les passions ; c'est de lui qu'on attendoit les riches moissons et l'abondance. Lorsque le tonnerre se faisoit entendre, on l'invoquoit par ces exclamations : *Go-Far ! Go-Bonde ! Go-Gubben* (6) !

Odin, le Dieu de la guerre, le principe du mal et de la destruction, étoit représenté comme un Etre d'un caractère sauvage et barbare.

On le nommoit *Valfader* (7), et on tâchoit de l'appaiser par des sacrifices expiatoires, afin d'échapper à la fureur des ennemis ou d'en triompher par leur destruction ; et comme d'ordinaire les hommes redoutent davantage le mal, qu'ils ne se montrent reconnoissans du bien qu'ils reçoivent, nos pères ambitionnèrent davantage la bienveillance d'*Odin*, qu'ils ne cherchèrent à conserver celle de *Thor*.

On regardoit *Frigga* comme la Déesse de la joie, et c'est d'elle qu'on croyoit recevoir la paix, les heureux mariages, et toutes les autres espèces de jouissances. Les Divinités inférieures et particu-

(6) *Le bon père, le bon père de famille, le bon vieillard.* Ces titres d'attachement lui étoient prodigués à cause de l'heureux effet qu'ont les pluies d'orage sur la fertilité des terres.

(7) *Valfodr, Valfodur, Valfauder*, c'est-à-dire, *le Dieu de la bataille, ou de ceux qui y ont péri.* *Val* signifie la destruction. On lit *EDDA Myth.* XVIII, il (*Odin*) s'appelle aussi le Dieu de ceux qui périssent dans des combats, à cause que tous ceux qui y perdent la vie sont ses enfans chéris qu'il transporte à *Valkalla* (le séjour des Bienheureux) ; et à *Wingolf* (le Temple éternel de l'amitié).

lières qui présidoient aux arts , aux vertus , aux penchans , etc. étoient aussi nombreuses que les divers objets commis à leurs soins.

Nous ne trouvons pas que dans la plus haute antiquité , les hommes aient consacré des lieux particuliers au culte religieux , ou qu'ils aient représenté la Divinité sous des formes sensibles. C'étoit en plein air , sur des éminences , mais particulièrement au sein des forêts , au pied de quelque arbre antique et propre à inspirer une vénération religieuse , qu'on offroit des sacrifices aux Dieux. On considéroit comme sacrés , ces lieux , ces forêts où les cérémonies de la Religion étoient pratiquées. Ils étoient d'ordinaire entourés d'un clos , et on auroit regardé comme le plus horrible crime d'en arracher un arbre.

Dans la suite on représenta la Divinité sous une forme humaine. L'intempérie du climat favorisa l'idée de fonder des Temples , mais ils ne consistèrent d'abord qu'en un simple toit , et on n'auroit pu les enceindre de murs , dans l'idée où l'on étoit que la Divinité étendoit son pouvoir sur toute la terre , quelque vaste que soit son étendue.

Enfin , après qu'*Odin* eût enseigné aux Scandinaves l'art de construire des maisons , on transféra à *Sigtuna* le siège de l'Empire et du culte religieux , et c'est-là que fut fondé le Temple le plus sacré. Dans la suite les sacrifices solennels et les fêtes religieuses furent célébrés à *Upsal* où il y eut dès-lors un grand concours de Suédois et d'étrangers , et où *Yngue-Frejer* fonda le Temple le plus fa-

meux. Au reste, les Dieux avoient aussi des Temples dans d'autres provinces; chaque famille avoit même ses Dieux particuliers auxquels elle offroit des présens, et les Génies étoient honorés en d'autres endroits.

Les sacrifices des anciens Suédois étoient ou ordinaires ou extraordinaires. Les premiers étoient offerts à certaines époques, soit par toute la nation ou par les Prêtres seulement. Les sacrifices extraordinaires étoient également publics ou particuliers; c'étoit quelque circonstance importante qui y donnoit lieu. Les sacrifices publics et ordinaires se célébroient tous les neuf ans; le Roi, les principaux du royaume, et tout le peuple devoit se rassembler des différentes provinces du royaume, à Upsal, pour implorer solennellement le secours des Dieux; ceux qui ne pouvoient pas assister à cette cérémonie étoient obligés d'envoyer des présens. Outre cette grande fête on en célébroit encore annuellement trois autres, l'une au commencement de l'hiver, pour rendre grâces à la Divinité des heureuses moissons qu'on avoit récoltées pendant l'été; la seconde fête, appelée *Jul*, étoit la plus solennelle; elle se célébroit au milieu de l'hiver et étoit destinée à entrer avec plus de solennité dans la nouvelle année; elle duroit depuis le 21 décembre jusqu'au 13 janvier. Il est ridicule de croire que cette fête ait tiré son nom de Jules César, avec qui les anciens Suédois n'eurent jamais aucune relation; il est plus raisonnable de dériver ce nom du mot *Hjul*, qui signifie une roue

qui est le symbole du soleil et de la continuité de ses révolutions.

La troisième fête se célébroit au commencement de l'été. On invoquoit, avec beaucoup de ferveur, le secours des Dieux pour prévenir les dangers de la guerre et de la navigation.

On ignore également quel est le fondateur de ces fêtes et quel est le Dieu en l'honneur de qui elles étoient célébrées. Cependant on peut présumer qu'Odin en fut le véritable fondateur; c'est du moins l'opinion commune qu'il régla, par une loi, le temps précis où elles devoient avoir lieu.

A ces trois fêtes annuelles on doit ajouter celle qui avoit lieu au mois de février en l'honneur de *Disa*; mais quoiqu'elle commençât toujours par des sacrifices, il est probable qu'elle étoit moins consacrée à la Religion qu'à ce qui concernoit les intérêts politiques du royaume et l'échange des objets de commerce (8). Si cette fête doit son origine à *Gæya*, fille de *Thor*, pour la délivrance

(8) *Disa* ou *Thisa* étoit la Reine des Dieux, l'épouse de *Thor* et la Déesse de la magistrature. La grande fête qu'on célébroit en son honneur à Upsal commençoit au 6 de janvier. Les anciens Scandinaves donnoient, en général, à toutes les Déeses, le nom de *Dises*, et ce nom s'appliquoit spécialement, comme un titre d'honneur, aux *walkyres*, qui, sur la terre, étoient les terribles Divinités des massacres; et dans le *Valhalla*, des Vierges aimables, compagnes des héros qui y habitoient ce séjour de béatitude. Les Dieux s'appeloient *Asen*, parce qu'ils étoient venus avec *Odin* du Nord-ouest de l'Asie et des bords de la mer Caspienne et du Don; et on sait qu'en langage scythe *as* signifie Dieu. *Voy. OL. WORM. Lexic. runic. p. 9.*

desquels les Suédois établirent leurs conférences à Upsal, on s'explique pourquoi les Scandinaves fixèrent leurs assemblées au mois de février, et pourquoi ils appeloient ce mois *Gæye mánad*, c'est-à-dire, *mois de Gaeya*. Les sacrifices particuliers étoient offerts par les Prêtres dans le Temple d'Upsal, quoique le peuple, qui y assistoit, fut très-peu nombreux, et ils les répétoient au neuvième mois pendant neuf jours avec une pompe très-brillante.

Outre cela on offroit journellement des sacrifices, et particulièrement aux Divinités par le nom desquelles les jours de la semaine étoient désignés. Comme, dès les plus anciens temps, le premier jour de la semaine étoit consacré au Soleil, le sacrifice qui se faisoit ce jour-là étoit appelé *Sonnu Blot* (sacrifice au Soleil). *Les sacrifices extraordinaires* étoient annoncés au peuple lorsque quelque calamité publique, quelque guerre ou des maladies contagieuses menaçoient l'Etat, ou lorsqu'il arrivoit quelque autre événement important. *Les sacrifices particuliers* étoient destinés à implorer des Dieux les heureux mariages, la bonne santé, les moissons abondantes et une longue vie; ces sacrifices s'appeloient *Alva Blot* (sacrifices aux Génies), et les sacrifices publics *Disa Blot* (sacrifices à Disa):

Au commencement on n'offrit aux Dieux que les prémices des champs; mais la superstition fit bientôt naître d'autres idées, et on crut que la bienveillance des Dieux ne pouvoit être gagnée que par le sang. Cependant les Suédois n'observèrent pas ces distinctions dans le choix des vic-

times qu'on voyoit pratiquées par d'autres peuples, mais ils offroient indifféremment des bœufs, des chevaux, des béliers, des chiens, des coqs, etc. En temps de guerre on sacrifioit sur-tout des chevaux à *Odin*. Selon *Sturleson* ils offroient aussi des taureaux : on les engraissoit jusqu'à ce qu'ils devinssent furieux, afin qu'ils fussent pour les Dieux un festin plus agréable.

On enfermoit de même le plus gras sanglier qu'on pût prendre, et on l'engraissoit pour le sacrifier au mois de février à *Frigga* ou *Freya*. On offroit chaque jour à *Thor* quatre pains, des viandes et d'autres alimens selon le besoin et l'appétit des prêtres. On se ménageoit aussi la faveur des Dieux domestiques par des festins et des habits qu'on leur consacroit. Les frais qu'exigeoient les sacrifices publics étoient payés du revenu des contributions imposées sur tous les particuliers, des présens, et de l'argent qu'on tiroit des trésors du roi à *Upsal* et dans d'autres provinces.

Passons maintenant à un culte horrible qu'inventa la superstition, et dont les anciens monumens des Suédois laissent trop de preuves pour qu'on puisse douter qu'il ait été pratiqué dans leur pays. Si l'on s'imagina qu'on pouvoit apaiser les Dieux par des sacrifices, on ne tarda pas à croire que les victimes humaines devoient être à leurs yeux d'un prix supérieur à toutes les autres. D'après cette idée d'un enthousiasme cruel, on commença par offrir aux Dieux des esclaves et des prisonniers ; l'habitude, le fanatisme consacrerent ces spec-

tacles d'horreur ; et lorsque quelque danger menaçoit l'état ou qu'on crût prévenir la volonté des Dieux , leurs autels furent arrosés du sang des citoyens que la volonté du peuple ou le sort désignoient. Au reste ces malheureuses victimes étoient loin de regarder la mort comme un mal et de murmurer d'une barbare destinée. Elles s'offroient à l'autel avec le plus grand calme et ne considéroient que le bien de la patrie qu'elles alloient assurer , la réputation immortelle , et la félicité qu'elles se promettoient après leur mort. Mais si la colère des Dieux ne s'adoucissoit pas par des témoignages de respect aussi signalés , on rejetoit sur le roi la cause de leur courroux , et sa tête sacrée étoit offerte en sacrifice.

C'est ce qui arriva sous le règne de Domald. Une famine cruelle ravageoit la Suède : elle ne put être appaisée pendant deux ans ni par les animaux, ni par les victimes humaines qui furent sacrifiés. A la troisième année le roi lui-même fut égorgé , et dès ce temps-là cet usage se maintint comme un moyen efficace d'arrêter le courroux des Dieux dans les grandes calamités. C'étoit particulièrement pendant les fêtes qui se célébroient tous les neuf ans et à celles qui se faisoient à l'honneur de Disa qu'on offroit des sacrifices humains ; et, dans cette dévotion cruelle, on n'épargnoit pas même ses propres enfans.

Aune Hin Gamle sacrifia ses neuf enfans , dans l'idée que les Dieux ajouteroient aux années de sa vie celles qu'il leur enlevait. L'usage s'étoit introduit d'offrir aux Dieux ses femmes et ses es-

claves , de les brûler vivans sur des tombeaux , et de se précipiter soi-même du haut d'un rocher pour honorer Odin , lorsqu'on étoit affoibli par le poids des années. Mais il n'y avoit que le sang des hommes qu'on crût pouvoir effacer les crimes. Le premier qui introduisit les sacrifices humains en Suède fut *Fro* : on les regarda comme infiniment agréables à *Odin* et même à *Thor*.

Le culte religieux fut, dans le principe, extrêmement simple , et il ne consistoit que dans des prières et l'entretien continuel du feu sacré. Le nombre de ces cérémonies augmenta , et *Odin* en ajouta beaucoup d'autres. Le culte religieux commençoit au son de la trompette. Après les prières et l'imposition des mains sur les victimes , on les immoloit solennellement en présence du peuple. Leur chair étoit en partie suspendue aux arbres des bois sacrés , ou consumée sur l'autel. On en cuisoit une autre partie dans des vases accrochés devant le temple. On en buvoit le bouillon , et la graisse se mangeoit sur du pain. On trouvoit, dans ces sortes de festins , une délicatesse toute particulière à la viande de cheval. Quelquefois les hommes étoient sacrifiés vivans , mais le plus souvent on les précipitoit du haut d'un rocher. On séparait la tête du tronc , qu'on jetoit dans un puits destiné à cette cérémonie. Le corps, retiré du puits, étoit suspendu aux branches des arbres sacrés et brûlé après un certain temps ; mais la tête étoit d'abord consumée dans les flammes en l'honneur des Dieux. Le sang des animaux et des victimes hu-

maines étoit reçu dans des vases d'airain , et c'étoit dans les flots de ce sang aussi bien que dans les viscères des animaux, par le plongement du corps dans l'eau , par la fumée des sacrifices , etc. , qu'on tâchoit de surprendre le secret des Dieux sur les destinées futures de l'état. On coloroit de ce sang leurs statues, et les lieux où elles siégeoient ; on en aspergeoit les parois du temple, les arbres sacrés, les prêtres et toute l'assemblée. Dans les grandes solennités on choisissoit ordinairement neuf animaux de chaque espèce. Ce nombre étoit en général sacré , mais on ignore les motifs de cette prédilection. Après la consommation du sacrifice , le peuple se livroit à tous les transports de la joie. On préparoit des festins, et les coupes étoient vidées en l'honneur de *Thor*, d'*Odin* et de *Frigga*, pour le bien de l'état qu'on réclamoit de leur bienveillance. Le souverain portoit ce toast au roi ; celui-ci aux grands du royaume , et après cela on buvoit consécutivement en observant le rang qu'on occupoit. On buvoit ensuite à la mémoire des héros immortels et des amis, et on recommençoit la cérémonie jusqu'à ce que la liqueur eût produit son effet. Enfin , on terminoit la fête par des danses , des chants et toutes sortes de jeux. On se livroit partout à ces épanchemens de la joie à la fête de *Jul* , et on tâchoit d'y oublier les soins et les inquiétudes de la vie.

Le mois où cette fête avoit lieu étoit appelé *Skæmdings manad* , (le mois de la honte), parce que beaucoup de jeunes filles prodiguoient alors leurs faveurs. Plusieurs de ces fêtes se sont encore

conservées parmi le peuple. Les autres se célébroient avec moins de licence ; on y observoit même beaucoup de gravité , à cause des affaires d'état qu'on y discutoit.

Le culte religieux fut, dès les anciens temps, intimement lié avec la constitution civile. Aussi, lorsqu'*Odin* fut parvenu au souverain pouvoir, il ajouta à toutes ses dignités celle de premier pontife. Il se choisit douze adjoints qui veilloient aux sacrifices. On les nommoit *Drottar* (seigneurs) ou bien *Diar* (hommes divins), et leurs contemporains les honorèrent comme des Dieux.

A chacune des divinités principales on assigna quatre prêtres, qui se succédoient chaque année dans leur office : ils se distinguoient par leur habillement blanc auquel ils suspendoient un œuf de serpent ; ils proclamoient les oracles des Dieux, veilloient à tout ce qui concernoit la religion, initioient dans leurs mystères les jeunes prêtres, et décidoient des différens du peuple ; ils possédoient de très-grandes richesses qui étoient encore augmentées par la générosité du roi et du peuple. Leur ascendant étoit si grand, que tout ce qu'ils proposoient étoit regardé comme venant du ciel. Personne n'hésitoit à leur témoigner toute l'obéissance qu'on devoit à leur autorité, et ils s'opposèrent souvent aux intérêts et à la puissance du roi. Outre ces premiers pontifes, il y avoit encore beaucoup d'autres prêtres d'un rang inférieur, qui vaquoient au service des divinités particulières. Les monumens qui nous restent prouvent,

de la manière la plus positive, que les femmes n'étoient pas exclues du pontificat; elles étoient même particulièrement attachées au culte de Frigga.

On sait avec certitude que ces sacrifices furent encore en usage en Suède après l'introduction du christianisme. Les anciens Scandinaves demeurèrent attachés à leurs idées avec toute l'opiniâtreté qu'on montre pour les préjugés. Cependant les premiers héraults du christianisme furent reçus avec bienveillance. Le christianisme ne pouvoit triompher de l'idolâtrie sans des efforts longs et soutenus; et s'il ne fit pas des progrès aussi rapides que dans d'autres contrées, on doit en accuser en grande partie l'indiscrétion, la fierté et l'ambition de ceux qui l'annoncèrent dans les premiers temps, et qui furent souvent victimes de leur imprudence.

Les provinces méridionales montrèrent plus de dispositions à adopter la religion chrétienne que les provinces voisines de la capitale et du siège principal de l'ancien culte.

Lorsque les rois eurent embrassé le christianisme, ils ménagèrent avec toute la tolérance possible la liberté des consciences, et ils prévinrent, par cette sage politique, les soulèvemens auxquels les insinuations des prêtres n'auroient pas manqué de donner lieu. Ainsi les hommages religieux furent partagés pendant un temps entre J. C. et les Dieux du paganisme. Mais enfin le triomphe du christianisme fut complet, et l'abolition du siège de l'ancien culte à Upsal, par *Ingo*, en fut le signal.

G. D.....y.

Z O O L O G I E.

R E P T I L E S B A T R A C I E N S.

Mémoire sur le Proteus Anguinus, par M. le Baron de Zoïs (1).

ON trouve le *proteus anguinus* dans la Carniole, entre Sittich, ancien monastère, situé à la distance de huit lieues de Laybach, sur la chaussée de Neustadt, et un petit village appelé *Vir* en langue slave, et *Weyer* en allemand (voyez la carte de la Carniole, par Grünfeld).

La roche des collines de Sittich est une masse calcaire compacte, stratifiée, qui s'élève au centre de nos Alpes jusqu'à la hauteur de 1500 toises au-dessus du niveau de l'Adriatique, et dont le caractère géologique est d'être parsemée d'enfoncemens en forme d'entonnoirs à la superficie, ainsi que de grottes et de cavernes dans l'intérieur.

C'est au pied d'une portion de cette roche calcaire, au fond du vallon de *Vir*, qu'aboutissent deux ouvertures, ou bouches de grottes, de 15 à 18 pouces de diamètre, élevées de trois à quatre pieds au-dessus du sol, et éloignées de deux toises l'une de l'autre, ayant chacune une voie d'eau fraîche et limpide, et au-dessous de petits bassins, dont les versans se perdent dans le sol à 750 pas au-delà du village. C'est uniquement dans ces bas-

(1) Cet article a été traduit de l'italien en français, sur le manuscrit de M. de Zoïs, par M. STAUVE, commissaire des guerres, actuellement à Udine. A. L. M.

sins que l'amphibie en question a été trouvé jusqu'à présent en Carniole. Comme il n'y paroît cependant qu'à la fonte des neiges ou après de fortes pluies, on pense que le regorgement des eaux le pousse hors des réservoirs souterrains auxquels il appartient. Les paysans de *Vir* qui le connoissent par tradition et par expérience, l'appellent *belariba*, poisson blanc, ou *zhloveshka-riba*, poisson qui a quelque chose d'humain ; savoir : les articulations des doigts et la couleur de chair.

La première connoissance de cet animal fut donnée au public par le docteur LAURENTI en 1768, dans son ouvrage intitulé *Synopsis reptilium*. Il en fit la description d'après un individu conservé dans l'eau-de-vie par le chanoine Hochenwart de Clagenfurt. Laurenti le considéra comme un animal parfait, et lui donna le nom de *proteus anguinus*.

En 1772, le docteur Scopoli, qui étoit médecin en chef aux mines de mercure d'Idria, eut occasion de voir cet amphibie vivant ; il en donna une description bien plus détaillée que celle de Laurenti dans son *Annus V. Historico-Naturalis*, page 73. Voici ce qu'il dit à l'occasion de ce reptile singulier : « *Linneus cui iconem misi, habet pro larva lacertæ ; mihi videtur genus singulare* ».

Depuis Scopoli personne n'a fait mention de cet animal, jusqu'à Jean HERMANN, qui en parle dans son *Commentarius Tabulæ affinitatum animalium* 1783, page 256 *in notâ* ; et J. G. SCHNEIDER, dans son *Historia amphibiorum*, 1799, *Fascic. 1.^{us}*, page 40.

Ces deux écrivains prétendent absolument que le *proteus* de Sittich est un animal imparfait : ils se moquent de Laurenti et de Scopoli , et donnent même tort à Linné d'avoir hésité de le déclarer tel.

L'opinion de Linné est consignée dans une note de la 13.^e édition de son *Systema* , imprimée à Léipsick en 1789, par GMELIN, tome 1.^{er}, part. 3.^e, page 1056. Voici comment il exprime ses doutes :
« *Si vera sint generis perfecta animalia protei,*
» *a Soelmano omni anni tempore observati : trito-*
» *nus a Schrankio , anguinus a Laurenti , ambo in*
» *lacubus Austriæ interioris , reperti , enumerati ,*
» *delineati , huic loco inferendi mihi quidem vi-*
» *dentur : at summa cum Gyrinis , atque Bran-*
» *chiostegis , similitudo hactenus obstat , donec*
» *conspirantibus et curatissimis plurium observa-*
» *tionibus , constet nullam amplius , tardio rem*
» *forte subire metamorphosin ».*

Pour accélérer la solution du problème , j'engageai le docteur SCHREIBER , qui est actuellement professeur d'histoire naturelle à l'université de Vienne , à entreprendre la dissection anatomique du *proteus* , et je lui fis parvenir plusieurs individus conservés dans l'eau-de-vie. Le résultat de ses recherches est exposé dans les *Philosophical transactions* de Londres pour l'année 1801 , sous le titre : *a Historical et Anatomical description of à Doubtful amphibious animal of Germany , Called by LAURENTI , proteus anguinus , with 2 plates.*

Quant à la manière de vivre du *proteus*, considéré comme animal parfait ou non, son caractère principal se fait remarquer dans une antipathie bien prononcée pour la clarté du jour. Exposé au soleil, il s'agite d'une manière extraordinaire et fait des efforts continuels pour fuir. Cependant il n'a pas d'yeux au-dehors, ni, comme l'a dit Scopoli : *Tubercula bina loco oculorum*. C'est M. Schreiber qui a découvert le premier ses petits yeux noirs subcutanés qu'on aperçoit quelquefois, mais rarement; et encore n'est-ce que dans des individus maigris par une abstinence forcée, et dont l'épiderme est devenu très-mincé.

En marchant sous l'eau, le *proteus* se sert tantôt de ses pattes ou pieds, tantôt de sa queue en différentes manières. Sa marche est lente et circonspécte; mais quand il est irrité il fuit avec vitesse en décrivant des sinuosités comme font les anguilles. Il ne fait alors aucun usage de ses pieds, et, comme ceux de derrière pourroient s'opposer à la rapidité de sa marche, il les tient collés contre son corps. Pendant le jour il aime à se cacher et à ne changer que rarement de place; pendant la nuit, au contraire, on le voit toujours se promenant au fond de l'eau, et il est souvent tenté d'en sortir.

Les individus captifs n'ont jamais voulu toucher aux alimens qu'on leur a présentés, tels que des œufs de poissons frais, des fibres de poissons ou de grenouilles, des vers aquatiques, des polypes, des conferves, etc., pas même à l'*Helix thermalis*,

quoiqu'il soit certain que dans l'état de liberté ils avalent un grand nombre de ces testacés : car j'ai trouvé jusqu'à 84 de ces coquilles , de la grosseur d'une petite tête d'épingle, dans les excréments d'un *proteus* bien nourri, qui s'en déchargea à trois reprises le second jour de sa captivité. Lorsqu'on lui en apporta de vivantes, il en prit une avec la bouche , mais il la rejeta sur-le-champ à deux pouces de distance ; dans la suite , il aima mieux leur laisser le temps de se multiplier que d'en goûter.

Malgré cette obstination à refuser toute espèce de nourriture , ces animaux vivent longtemps dans l'eau pure pourvu qu'on les tienne à l'ombre dans des baquets de bois , dont la capacité soit de 15 à 18 pouces de diamètre et d'une égale hauteur , et que la température de l'eau , qui doit être renouvelée tous les quatre à cinq jours , ne soit pas au-dessous de 8° R. Placés dans l'eau froide , qui charrie de la neige , je les ai vus éprouver des sensations pénibles , manifestées par leur agitation , et mourir dans l'espace de 24 heures.

En société ils paroissent s'entre-connoître , car les nouveaux venus se familiarisent aussitôt avec les anciens , et ils font même entendre quelquefois un cris fort doux , qui semble annoncer leur tranquillité (2) : quand au contraire ils sont irrités par

(2) Le *Proteus* paroît posséder le sens du tact dans un degré éminent. J'ai souvent pris plaisir à le voir promener ses petites mains sur les individus de son espèce.

Quoi qu'il en soit , le rapport des pattes antérieures avec la

la curiosité des spectateurs , ou par un coup de soleil , ils sifflent d'un ton sec , fort différent du précédent , et lâchent en même temps des bulles d'air par la bouche et par les ouïes. On peut distinguer le degré de leur agitation par le plus ou moins de gonflement des aigrettes ramifiées qui débordent les ouïes , ainsi que par leur couleur , qui prend la teinte d'un beau carmin dans cet état ; et alors ces aigrettes , grossies à l'aide d'un microscope , ressemblent à des branches de corail : mais quand l'animal est tranquille , ces aigrettes tombent , deviennent flasques et d'un blanc livide.

Avec une loupe de moyenne force on aperçoit dans ces aigrettes , dont les branches sont autant de canaux , le mouvement de la sistole et de la diastole ; et on voit les globules rouges de sang monter et descendre à chaque vibration : j'ai compté 45 à 48 vibrations par minute.

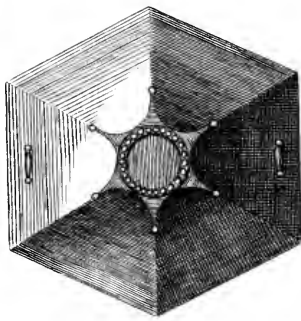
En sortant de l'eau , le proteus ne peut s'éloigner au-delà de quelques pieds de distance , parce que la substance gluante dont il est enduit se sèche trop tôt , et l'attache au sol par le point sur lequel il se traîne : plusieurs individus sont morts

main de l'homme , la belle carnation de ce joli animal , cet épiderme transparent , qu'on est tenté de comparer au réseau délié qui couvre les chairs d'une belle femme , l'espèce de cri d'amour que pousse le *Proteus* quand on lui donne un compagnon ; tout cela m'a fait rêver plus d'une fois. Je ne sais si le *Proteus* n'a pas une intelligence plus qu'ordinaire ; il n'est pas jusqu'à son obstination à refuser toute espèce de nourriture , dans l'état de captivité , qui ne m'intéresse en faveur de *l'homme poisson* , comme l'appellent les Carnioliens. S.





1



2



3

4



chez moi dans cet état. En ayant surpris un qui donnoit encore des signes de vie , je le détachai avec la main , mais il périt deux jours après , ayant un sillon rouge , qui marquoit l'inflammation le long du côté par où il avoit été attaché ; d'autres , après lui , qui furent détachés moyennant un bain d'eau , ont continué de vivre. Dans tous les individus morts sous mes yeux , j'ai observé un signe hippocratique infallible de leur fin prochaine. Le gluten dont ils sont enduits commence à se détacher du corps , et devient visible dans l'eau ; il nage autour d'eux par flocons , et s'attache surtout aux pattes et à la queue ; ils finissent alors par se renverser sur le dos , et viennent bientôt mourir à la surface de l'eau.

La gravure ci-jointe (pl. III , n.º 1) d'un *proteus anguinus* figuré d'après nature , donne une idée exacte de ses formes extérieures. Quant à la grandeur , on en a trouvé de sept à huit , de douze à treize , et même de quinze à seize pouces (pied de Vienne) de longueur , sur un diamètre de six à dix-huit lignes. Ces dimensions ne paroissent pas convenir aux salamandres aquatiques ; d'ailleurs , il n'y a pas d'autre reptile en Carniole qu'on puisse faire entrer en comparaison avec le *proteus*.

Je possède actuellement trois individus , qui vivent dans l'eau pure depuis deux ans et quatre mois : ils sont maigris et diminués de la moitié de leur grosseur , et même la nageoire , qui forme la queue , paroît s'être racourcie ; cependant ils n'en sont pas moins bien portans. Je ne laisserai pas de

faire des observations sur la durée de leur vie ; mais je commence à me persuader que la période vague que Linné assigne par cette phrase : *Tardiorum forte metamorphosin* (il ont peut-être une tardive métamorphose) ne soit déjà suffisamment accomplie.

La principale analogie du *proteus* avec les larves de quelques amphibiens, qui l'a fait confondre avec elle (3), d'après l'opinion de plusieurs auteurs, consiste dans les ouïes, communes aux unes et aux autres. M. Schreiber observe au contraire que celles du *proteus* diffèrent essentiellement de celles des larves et des poissons par leur couleur rouge, c'est-à-dire, par le sang que le *proteus anguinus* y fait circuler avec plus ou moins d'abondance et à son gré.

Quant aux organes de la respiration, M. Schreiber assure qu'ayant disséqué un grand nombre de salamandres aquatiques larvées, il n'a jamais trouvé le moindre rapport de système avec celui qu'il a découvert dans le *proteus*. M. Schreiber convient plutôt de l'analogie du *proteus* avec la *siren lacertina* de Linné, dans l'hypothèse que l'un et l'autre

(3) La question paroît aujourd'hui décidée, et les *Protées* sont décidément regardés comme formant un genre distinct dans la famille des *Urodèles*, outre le *Proteus anguinus* qui étoit déjà connu par des figures et des descriptions, mais sur les mœurs et les habitudes duquel M. le Baron de Zoëns donne ici des détails nouveaux et intéressans, MM. HUMBOLT et BONPLAND en ont encore observé, au Pérou, une autre espèce dont la peau et les membres sont absolument semblables à ceux des Salamandre^s

aient des ouïes et des poumons : mais l'existence des poumons dans la sirène, admise par Hunter, a été niée par Camper ; et l'opinion du dernier de ces deux anatomistes également célèbres , a prévalu ; en sorte que la *siren lacertina* a été séparée de la classe des amphibiens et transportée dans celle des poissons , sous le nom de *muræna siren* : il n'y a donc rien de décidé, et les doutes ne font qu'augmenter. Cependant M. Schreiber observe que la sirène diffère du *proteus* , en ce qu'elle n'a que deux pieds, la tête courte, sans bec , la bouche petite et pointue, les yeux très-apparens , avec des sourcils ; et en ce que les poumons , quoiqu'également formés d'une seule membrane , sans divisions cellulaires , courant le long des deux côtés du corps , ne présentent ni les divers détours , ni les boules très-remarquables de ceux du *proteus*. Nonobstant toutes ces différences , M. Schreiber est de l'opinion que ces deux animaux ont une grande affinité.

Il n'est pas possible de consigner dans cet extrait tous les détails anatomiques que contient le mémoire de M. Schreiber , ni de faire connoître ceux de la planche annexée au mémoire qui les représente. D'ailleurs , il n'est pas étonnant que dans un travail fait sur des individus conservés depuis longtemps dans l'eau-de-vie , il ait eu de la peine à découvrir et à déterminer toutes les parties de l'organisation et surtout les organes sexuels ; il a cependant vu des ovaires , et même quelque chose qui a la forme d'un uterus, mais il ne s'est pas per-

mis d'insister d'avantage sur ces premiers aperçus.

J'espère qu'il réussira enfin à décider la question, moyennant la dissection des individus que j'ai trouvé le moyen de lui faire parvenir vivans. Les sources de Vir n'en avoient fourni depuis 1798 que trois, quatre à cinq par an. Le 26 décembre 1804, à la fonte des grandes neiges, on m'en apporta quatorze à la fois. Ils se trouvent actuellement à Vienne, en partie sous les yeux de M. Schreiber, et en partie dans un canal souterrain, sous les circonstances les plus favorables pour leur nourriture, et pour leur reproduction en cas qu'ils en soient susceptibles (4).

(4) L'Archiduc Jean a fait construire un souterrain en pierre de tuf. Une source d'eau vive se promène dans les sinuosités qu'on a pratiquées, et remplit les différens bassins dans lesquels se trouvent les *Protées*; on a eu soin de choisir une source dont les eaux charient des insectes propres à leur nourriture, et l'on s'est ménagé le moyen de porter au besoin un œil observateur sur cette petite peuplade, quand il en sera temps. Il seroit à souhaiter, pour les gourmands, qu'on pût multiplier le *Proteus*; sa chair est blanche, délicate et d'un goût exquis: M. le Baron de Zoïs, qui en a mangé, m'a assuré lui avoir trouvé ces qualités réunies. S.

MYTHOLOGIE.

RELIGION DES COMANIENS.

DE SACERDOTIO Comanensi omninoque de Religionum cis et trans Taurum consensione ; Commentatio recitata in consessu Societatis R. scient. Gotting., d. 15 martis 1806, à Chr. G. HEYNE. — In-4.º (1).

IL y avoit autrefois deux Temples appelés *Comaniens*, où l'on observoit une même Religion, l'un en Cataonie, qui faisoit partie de la Cappadoce ; l'autre dans le Pont. Strabon, qui étoit d'Amasée, ville voisine de ces Temples, s'exprime ainsi en parlant de celui de Cataonie : « Il y a, (2) ; dans l'Antitaurus, des vallées profondes et serrées, où sont situés *Comane* et le Temple de la Déesse Bellone, *Ἐρῶ* ; les habitans appellent aussi ce Temple *Comane*. La ville est considérable ; elle est remplie d'une grande multitude d'hommes inspirés (3) et d'esclaves attachés au service des Prêtres (4). Les Cataoniens habitent la ville, et quoique soumis à un Roi, ils obéissent aussi au Souverain pontife. La caste Sacerdotale est principale-

(1) Cette dissertation, que le savant et respectable M. HEYNE a fait tirer séparément, est insérée dans les Mémoires de l'Académie de Göttingue, pour l'année 1806.

(2) STRAB., XII, p. 809, (535. 6).

(3) τῶν θεοφορέτων.

(4) ἱεροδούλων.

ment maîtresse du Temple ; et quant aux esclaves des Prêtres , dans le temps où Strabon fit un voyage à Comane , ils étoient , tant hommes que femmes , au nombre de plus de six mille. « Au Temple , continue Strabon , appartiennent de grandes propriétés en champs , dont le Prêtre tire les revenus ; celui-ci a la seconde place , après le Roi , parmi les Cappadociens , et le plus souvent c'est dans la même famille qu'on choisit les Prêtres et les Rois ». Voici maintenant ce que rapporte Strabon du Temple de Comane , ville du Pont (5). « Il y a , dit-il , dans le Pont , un Temple du même nom que celui qui existoit en Cappadoce ; il étoit consacré à la même Divinité , et il tiroit son origine du premier. Ces deux Temples ont les mêmes rites tant pour le service religieux , que pour les inspirations divines. Le Prêtre jouit de la même dignité ; il la possédoit surtout dans tout son éclat sous les premiers Rois de Pont , lorsque dans les fêtes solennelles qui se célébroient deux fois chaque année en mémoire de ce qu'on appelloit le départ de la Déesse , il portoit un diadème , et recevoit , après le Roi , les premiers honneurs ».

M. Heyne entre dans le détail de ce que la Religion des Comaniens avoit de remarquable et de particulier. Il la compare à celles des autres peuples voisins ; par-là il est conduit à distinguer certaines familles de religions qui répandent réciproquement de nouvelles lumières sur leur histoire ,

(5) STRAB. , lib. XII , p. 835 , B. C. (p. 557. al.)

par les rapports qu'on rencontre plus ou moins entr'elles.

M. Heyne examine, dans sa Dissertation, sous quatre sections différentes : I. la Divinité des Comaniens comparée avec celles des autres peuples ; II. les Inspirés employés au culte de cette Divinité ; III. le sacerdoce, dans ses rapports avec la puissance royale, et les attributions de la hiérarchie sacerdotale ; IV. la propagation de ce culte en Asie, tantôt par la ressemblance des rites, tantôt par leur différence même. V. Enfin l'auteur donne son jugement particulier sur cette religion.

I. Les Cappadociens tiroient leur origine des Syriens ou autrement appelés Assyriens. Leur nom venoit du fleuve Cappadoce.

La Divinité des Assyriens, appelée *Mylitta*, étoit la même, selon Hérodote, que celle qui étoit honorée par les Arabes sous le nom d'*Alitta*, et par les Perses sous celui de *Mitra* (6). C'est, selon quelques-uns, encore la même que *Vénus* et *Vénus Uranie*. Les Phœniciens, et principalement les Sidoniens, adoroient une Divinité qu'ils nommoient *Astarte*, et les Syriens *Atargatis* ou *Athara* ou *Astharo*; elle est vulgairement connue sous celui de *Derceto*, si ce dernier nom ne désigne pas une autre Divinité. Le culte de ces Divinités éprouva de nombreux changemens; plusieurs ont pensé que la Déesse des Assyriens étoit la même que Diane,

(6) HÉRODOT., I, 131.

et ils ont comparé la Divinité des Comaniens à la *Diane Tauriqua*. Les Grecs pensoient que l'image de la Déesse avoit été consacrée, par Oreste et Iphigénie, dans le Temple de Comane; mais l'on sait que les Scythes du mont Taurus n'ont eu d'autre Divinité domestique, que celle qu'ils enlevèrent, par hasard, aux Assyriens, et qu'ils consacrèrent parmi eux. Les Colons grecs crurent trouver une ressemblance, dans le culte qu'on lui rendoit, avec celui qui étoit d'usage dans la Grèce pour Diane. Il y avoit, à Castabale, ville de la Cappadoce, une Diane *Perasia* que l'on confondoit avec la Diane *Tauropolos*. Dans les cérémonies de son culte, les Prêtres marchaient nus pieds sur des charbons ardents; la fable d'Oreste et d'Iphigénie fut encore accréditée par les poètes. C'est pourquoi on montrait, dans les Temples de la Grèce, une image de la Déesse qu'on disoit avoir été rapportée du mont Taurus par Oreste.

D'autres ont prétendu, d'une manière plus ingénieuse, que la divinité des Assyriens étoit la lune, qui, à cause des bienfaits qu'elle procure en rafraîchissant les nuits et en prodiguant les rosées et la fécondité de la terre, étoit confondue avec la nature. C'est de là peut-être que la divinité de Pessinonte est comparée par Plutarque à celle de Comane et celle-ci à la lune.

D'autres enfin ont cru que Rhéa étoit la même que la divinité des Assyriens.

Strabon désigne par le mot *Ερμιά*, Bellone la divinité des Comaniens, et il ajoute qu'on croit que

son culte fut apporté de la Scythie Taurique à Comane, par Oreste et Iphigénie. Ce seroit donc Diane et non pas Bellone. Plutarque, en parlant de la divinité de Pessinonte (Cybèle), que Sylla vit en songe, la compare à la divinité des Capadociens; que ce soit, dit-il, la lune ou Minerve, ou Bellone. Tous ces jugemens si incertains semblent conduire à quelque chose de plus sûr, et nous font croire que la divinité adorée à Comane étoit la même que celle des Assyriens, c'est-à-dire, Vénus ou Junon Uranie; et selon d'autres, Diane et la Lune, désignées par les Grecs sous d'autres noms et par d'autres attributs.

L'opinion de Strabon a été suivie par l'auteur de la Guerre Alexandrine, chap. 66, où l'on voit que César vint de Mazaca à Comane, temple très-saint et très-sacré de la déesse Bellone; mais si l'image de la déesse des Comaniens étoit représentée armée, et si les Grecs et les Romains étoient plus disposés à la désigner sous celui de Bellone que sous celui de Pallas, il paroît qu'on doit en voir la cause dans l'inspiration des ministres attachés à son culte; car l'on sait qu'en Grèce et à Rome, les prêtres consacrés à Bellone étoient embrasés de ses fureurs lorsqu'il y avoit quelque guerre à entreprendre, et que c'étoient eux, qui en parcourant les villes, communiquoient au peuple l'esprit belliqueux qui les animoit.

Après la divinité de Comane, la plus célèbre fut *Anaitis*. Elle étoit principalement adorée par les Arméniens, qui lui consacrèrent un temple à Aci+

silène. Il y avoit une foule de personnes des deux sexes qui étoient attachées à son culte. Les filles qui avoient pendant longtems prodigué leurs faveurs en l'honneur de leur divinité , étoient après cela données en mariage. Plusieurs peuples adoptèrent cette divinité : elle fut honorée par les Perses et les Lydiens ; et Strabon nous apprend qu'il y avoit entre les Arméniens, les Syriens et les Arabes beaucoup de ressemblance, tant pour le langage que pour les mœurs , et même la forme du corps.

On adoroit la même déesse à Zéla, ville de Pont. Ailleurs, Strabon rapporte que les usages religieux des mages furent mêlés avec ceux qui étoient consacrés à Zéla en l'honneur d'Anaïtis, mais il ne paroît pas que la même chose ait eu lieu pour le reste de l'Arménie.

Il y avoit encore dans l'Asie Mineure un culte célèbre , qui étoit celui du Dieu *Mensis* (mois). Le temple le plus fameux, consacré à ce Dieu, étoit à *Cabira*, bourg au-dessus de Comane, dans le Pont sur le mont *Paryadres*. Strabon dit que ce temple étoit consacré à la lune comme tous ceux du Dieu *Mensis*. De là vient qu'il est souvent appelé Dieu *Lunus*, quoique M. Leblond ne veuille point admettre cette identité (7). On sait d'ailleurs que les Cappadociens et d'autres peuples marquoient le cours des mois d'après celui de la lune.

Strabon parle de plusieurs autres temples du

(7) Voy. *Observ. sur le prétendu dieu Lunus*, Mém. de l'Ac. des inscript., tom. 42 ; p. 381.

dieu *Mensis* ; l'un à Albanum, sur les frontières de l'Ibérie et de l'Arménie, où l'on voit que le culte religieux étoit absolument le même qu'à Comane ; un autre à Hiérapolis en Phrygie ; un autre à Antioche en Pisidie.

Après les conquêtes des Perses, leur religion se composa des rites de la plupart des peuples vaincus. Strabon rapporte que sous Artaxerxes, fils de Darius Ochus, le culte de *Vénus Anaïtis* se répandit dans plusieurs provinces du royaume, que sa statue fut érigée à Babylone, et que le roi ordonna de l'adorer. Ce passage ne semble pas être d'une extrême exactitude, et il paroît plus probable, d'après ce que dit Hérodote, que le culte de cette divinité étoit plus ancien.

Le culte que les Phrygiens rendoient à la mère des Dieux étoit absolument le même que celui des Assyriens. Les Phrygiens adoroient la terre, à qui ils donnoient plusieurs noms, suivant ses divers attributs. Ce culte se répandit en Grèce et en Italie, et on peut croire que c'est la divinité de Pessinonte qu'il faut entendre dans le passage de Plutarque (*in Sulla*, pag. 457), que nous avons rapporté plus haut.

II. L'état extatique des prêtres employés aux cérémonies religieuses, qu'on trouvoit répandu dans presque toute l'Asie, paroît surtout avoir été d'usage en Cappadoce et en Arménie. Les prêtresses syriennes partageoient ces fureurs religieuses.

C'est une nécessité d'admettre que cet usage,

consacré chez les Phrygiens au culte de Cybèle et de Pellone, étoit très-ancien parmi eux, ou qu'il leur vint des Assyriens ou de quelque autre peuple.

Dans leurs cérémonies religieuses, plusieurs prêtres des Assyriens mettoient des habits de femme. Cet usage venoit des différentes idées qu'on se formoit de la nature ou de la lune que l'on considéroit sous l'un et l'autre sexe.

III. Chez les Syriens, il y avoit plus de 300 personnes employées aux cérémonies religieuses; elles étoient sous l'autorité immédiate du grand-prêtre. On comptoit outre cela une multitude d'hommes et de femmes inspirés, attachés également au service du temple. Les sacrifices journaliers ne suffisoient pas pour l'entretien d'un corps si considérable: on y pourvut d'une autre manière. C'est pourquoi des propriétés furent adjudgées à la caste sacerdotale, et des gens furent employés à les faire valoir (8).

Voilà ce qu'on retrouve aux deux temples de Comane; les esclaves qui appartenoient au temple de Comane en Cataonie, étoient au nombre de plus de six mille, tant hommes que femmes. On sait que chez les Ægyptiens, les Hébreux, dans l'Inde, chez les Mèdes et les Perses, les prêtres jouissoient aussi de biens et de privilèges particuliers, et qu'ils formoient des familles ou des castes séparées

(8) *ιεράδοσλοι.*

du reste du peuple. Les barbares faisoient présent à leurs temples de statues d'or ; mais ce qui contribuoit à en augmenter la magnificence , c'est qu'à certaines fêtes les peuples s'y rendoient de toutes les parties du royaume , et profitoient de cette réunion pour faire des échanges de commerce.

On conçoit que toutes ces circonstances devoient contribuer à augmenter le crédit et le pouvoir des prêtres , et il n'est pas étonnant de leur voir en quelque sorte partager avec le roi la suprême autorité.

IV. D'après tout ce que nous avons dit de la divinité de Comane , d'Anäitis , etc. , on peut penser que la religion des Assyriens se propagea en Orient et en Occident, tant par la superstition des peuples que par les conquêtes des Assyriens, et par les nations auxquelles ces contrées furent successivement soumises. Les relations commerciales de cette partie de l'Asie ne furent pas une des causes qui influèrent le moins sur cette propagation.

Le mélange des divers cultes et le zèle des prêtres contribuèrent à augmenter leurs richesses. Ajoutez à cela les miracles et les divinations. Le concours des peuples étendoit au loin la célébrité du temple où ils se réunissoient , et il est à remarquer que ceux qu'on choisissoit pour être ainsi un centre de réunion étoient toujours situés près d'une route fréquentée. C'est un avantage dont jouissoient les temples de Comane et de Zéla ,

comme on peut le voir par les itinéraires et d'autres anciennes cartes géographiques.

Les femmes et les prêtres inspirés devoient offrir un attrait particulier aux étrangers. Le plaisir et le merveilleux sont bien propres à séduire la curiosité du peuple.

Pour faire valoir les propriétés sacerdotales, on chargeoit quelque personnage considérable de la surveillance des esclaves sacrés ; mais on tâchoit de limiter son pouvoir, par la crainte qu'il n'en fit un abus.

V. En comparant les divers cultes des peuples de l'Asie, et en trouvant entr'eux tant de traits de ressemblance, il paroît que les divinités qu'ils adoroient, sous des noms et des attributs différens, ne désignoient, dans l'origine, qu'un seul et même être, la *nature*. La religion ne paroît pas avoir été l'invention d'un seul homme. Elle a puisé ses élémens dans la première origine de la société, et tous ses membres y ont contribué. Les changemens et les progrès dans la civilisation, la différence des climats, des relations politiques ont varié ses formes ; mais quelles que soient celles qu'ont revêtu les systèmes religieux des différens peuples, ils nous laissent toujours apercevoir quelques traits de leur principe originel. Il sembleroit donc qu'il existe dans l'homme une espèce d'instinct religieux, si je puis ainsi dire, qui le ramène dès le premier développement de son esprit à l'idée d'un être supérieur, quelles que soient d'ailleurs les notions er-

ronées qu'il s'en forme , et les qualités bonnes ou mauvaises qu'il lui attribue , selon qu'il est affecté de crainte , d'espérance ou de plaisir.

Mais supposé même que la première idée d'un être suprême , naissant de l'étonnement qu'inspiroient les merveilles de la nature , ait pu se rapprocher de la dignité de celui qui en étoit l'objet , l'ignorance et le goût du merveilleux durent bientôt la défigurer. Chaque objet de la nature eut son génie personnifié. De-là vinrent les hommages rendus aux esprits occultes , comme étant chargés spécialement de la conduite des parties du grand tout , en un mot le *culte des Dieux fétiches*. Et c'est de la même source que sont nés les Faunes , les Dryades , les Hamadryades , les Naiïades , etc.

Mais les termes du langage ne purent pas exprimer avec assez d'énergie ce qui devoit être le sujet du culte , et rappeler des objets d'une vénération religieuse. L'art fut appelé à son secours , et des images retracèrent aux yeux ce que l'esprit n'auroit pas assez bien conçu.

L'observation des astres dut particulièrement inspirer aux hommes l'idée d'un être supérieur. Les bienfaits qu'on reconnut dans certains astres , et les maux qu'on crut attachés à la présence d'autres , déterminèrent deux espèces de cultes différens , et chaque astre fut adoré selon le caractère favorable ou nuisible qu'on lui supposa.

Mais la source primitive et créatrice de toutes choses , perdue en quelque sorte de vue par l'invention de divinités particulières et plus rappro-

chées des besoins des hommes, ne fut pas cependant absolument ignorée. Les Romains et les Grecs la désignèrent par le nom de *nature* : et c'est elle peut-être que les Assyriens et tous les autres peuples de l'Asie avoient adoré sous des dénominations si multipliées d'Anaitis, de Mitra, etc., et qu'on retrouve au temple de Comane, divinités qui changèrent d'attributs selon les temps et les lieux, et qui, considérées d'après les idées qu'on s'en forma postérieurement, permettoient à peine de croire à ce qu'elles furent dans l'origine.

A. L. M.

BIBLIOGRAPHIE.

LETTRE sur Conrad HEULIT, un des collaborateurs de GUTTEMBERG.

TANDIS que le pinceau nous met sous les yeux ; dans Paris , les honneurs rendus à *Raphaël*, le ciseau prépare à *Guttemberg*, dans Mayence , un monument semblable à celui qu'on érigea à *Erasme* au milieu de Rotterdam. Après ces souvenirs seroit-il déplacé de rappeler , à la mémoire des gens de lettres , un autre genre de reconnaissance. S'il est vrai que *Jean GUTTEMBERG* ait été l'inventeur de l'imprimerie , et qu'il ait eu , pour collaborateurs , *Jean FUST* et *Pierre SCHÆFFER* , il est également certain que les deux derniers associés s'en étant attaché un troisième, *Conrad HEULIT*, ne tardèrent pas à publier, entr'autres ouvrages , *les Epîtres de Saint-Jérôme*, en 2 vol. in-fol. vél. ; c'est un chef-d'œuvre de typographie égal à la célèbre Bible de Mayence dont se glorifioit le Gymnase luthérien de Francfort. La bibliothèque de Saint-Victor de Paris ne tarda pas à attacher la même valeur aux Lettres du Saint Docteur , dont elle fit acquisition vers 1470. On mit un prix considérable à cet ouvrage , il fut acheté douze écus d'or ; les acquéreurs ne se tinrent pas quitte , par cette somme , envers les vendeurs , le spirituel suppléa au temporel , et ceux-ci furent mis au nombre des bienfaiteurs de la maison , ce qui est ainsi exprimé au 30 octobre ,

où cet article est consigné en caractères bien différens de ceux qu'on employoit au quinzième siècle, et que nos imprimeurs imitèrent avec tant de perfection. Voici cette annotation :

« *Anniversarium honorabilium virorum, Petri*
 » SCOFER et Conrardi HEULIT, ac Joannis FUST,
 » *civium de Moguntia, impressorum librorum, nec*
 » *non uxorum, filiorum, parentum, amicorum et*
 » *benefactorum eorundem : qui Petrus et Conrar-*
 » *dus dederunt nobis Epistolas Beati Hieronymi*
 » *impressas in pergameno, acceptâ tunc summâ*
 » *duodecim scutorum auri, quam præfati impres-*
 » *sores receperunt per manus domini Abbatis hujus*
 » *Ecclesiæ* ».

Le second de ces habiles sociétaires n'est guères connu, je crois, que par cette citation. Si sa publicité pouvoit conduire à la découverte de ce qu'étoit et de ce qu'est devenu *Conrard HEULIT*, ce seroit un éclaircissement de plus sur cette matière, et j'en profiterois avec autant de reconnoissance que d'empressement (1).

Il existe encore, dans le même Nécrologe, un autre monument où ce même texte est rendu, en style lapidaire, sur une pyramide qui a pour base un autel en forme de tombeau, surmontée d'une urne funéraire demi-crêpée d'un voile soutenu par

(1) M. LA SERNA SANTANDER n'en a pas fait mention dans son excellent *Dictionnaire bibliographique*, où il a donné une liste des principaux imprimeurs du xv.^e siècle. Personne ne peut mieux réparer cette omission que notre savant Bibliographe M. BARBIER, bibliothécaire du Conseil d'État. A. L. M.

deux des Génies qui sont dans le ciel de la gravure , au - dessus des torches qui accompagnent l'inscription conçue en ces termes :

Quam pavebat Hieronymus tubam ,

Nunc ea

PETRI SCHOEPHER.

Nomen et artem

Prædicet ,

Qui luculentas Doctoris Stridonensis Epistolas

Elegantibus typis à se mandatas et excusas

Librariæ nostræ Victorinæ

Non tam vendidit quàm donavit :

Pro cujus anima et sociorum

CONRARDI HEULIT ac JOANNIS FUST

Anniversium quotannis celebrabitur ,

Ad operis pretium velut appendix ,

Ut nomina eorum scripta sint et in libro vitæ.

Mais cette épitaphe , ou plutôt cette *mémoire* est de date beaucoup plus récente , et ne donne pas un résultat beaucoup plus satisfaisant sur l'imprimeur qu'on voudroit connoître autant que les autres. Les vers , formant sixain sur le devant de l'autel , ne répandent pas plus de jour sur ce point de biographie , et si je les copie ici , c'est pour les indiquer à celui qui voudra se livrer à de plus amples recherches.

Schæpherius , comitesque die memorantur eodem ,

Per quos Jeronymum nos apud esse datur.

Mercedem accepere quidè̄m , Aureolasque Salutes ;

At non sat justo venditus asse liber.

*Majus erit pretium , si vota precesque quotanis
Solvantur ; merces sit sua ut ipse deus (2).*

Agréez l'assurance de mon attachement ,

GUIOT , ancien Bibliothécaire de
St.-Victor , aujourd'hui Curé
au Bourg-la-Reine.

(2) La dernière pensée est la même que celle de ROLLIN , dans
une des *Epitaphes* de SANTEUIL :

Mercedem poscunt carmina sacra deum.

Et cette citation conduit naturellement à parler du rival de
COMMIRE et de RAPIN , de MÉNAGE et de DUPERRIER , ses
contemporains. Des éphémérides avoient dit , d'après le Duc DE
SAINT-SIMON , que notre hymnographe avoit trouvé sa fin dans
un breuvage mêlé de tabac d'Espagne , et cette assertion a été
relevée dans un journal , de manière , ce semble , à ne laisser
aucun doute sur ce point. Mais il en est une autre à terminer ,
c'est la *déposition* de son corps au Lycée de la Culture , rue St.-
Antoine , où il attend les honneurs qui ont été décrétés pour lui
procurer un monument semblable à celui de DESCARTES , BOI-
LEAU , etc.

M É L A N G E S.

ANECDOTES SUR LAFAILLE, sur l'Iphigénie en Tauride de GUIMOND DE LA TOUCHE, et le Spartacus de SAURIN, extraites des Mémoires manuscrits de COLLÉ (1).

VOICI une épigramme de M. DE LA FAILLE contre l'Abbé ABEILLE, auteur des tragédies d'*Argelie*, de *Coriolan* et de *Lyncée*; on lui attribue aussi les deux tragédies de *Soliman* et d'*Hercule*, qui sont imprimées dans le Théâtre de La Tuilerie. L'abbé Abeille étoit Secrétaire de M. de Luxembourg, fils du fameux Maréchal de Luxembourg; il étoit fort prévenu en sa faveur, au-dessous du médiocre et méprisé des gens de lettres; il a été de l'Académie par la protection de son patron.

Abeille, arrivant à Paris,
D'abord, pour vivre, vous chantâtes
Quelques messes à juste prix;
Puis, au théâtre vous lassâtes
Les sifflets par vous renchéris;
Quelque temps après ennuiâtes
De Mars un des grands favoris,
Chez qui pourtant vous engraisâtes;
Enfin, digne aspirant, entrâtes
Chez les quarante beaux-esprits;

(1) On a publié une première partie des Mémoires de COLLÉ, et il en a été rendu compte dans ce Journal; il reste encore une suite de ces Mémoires qui est inédite, c'est celle dont nous avons extrait cet article. A. L. M.

Et sur eux-mêmes l'emportâtes
A forger d'ennuyeux écrits (2).

Je veux parler d'*Iphigénie en Tauride*, que les comédiens ont aussi reçue à la fin de l'année dernière 1757, mais postérieurement à Adèle. J'en avois entendu la lecture, avant que l'auteur en eût fait une aux comédiens; j'y trouvai le *vis tragica*, la chaleur et les semences d'un génie fier et hardi; mais un maudit épisode d'amour gâtoit cet ouvrage; nous le dûmes franchement à l'auteur, et lui présentâmes quelques moyens foibles pour ôter cet épisode (3).

La lumière la plus foible éclaire un grand talent. Cet homme, en quatre mois, a changé sa pièce à ne pas la reconnoître; il en a fait, à mon gré, un chef-d'œuvre; et je ne crains pas de dire que cette

(2) C'est ainsi que notre célèbre poète LE BRUN a dit dans un épigramme :

Il faudroit que vous chantassiez
Et que vous nous répétassiez
Tous les beaux vers que vous rimâtes, etc.

A. L. M.

(3) Cette tragédie est restée au théâtre, et y restera. C'étoit un très-grand talent tragique, que feu M. DE LA TOUCHE. La teinte forte et mâle des caractères d'Oreste et de Pilade est du ressort du génie. Jamais l'on ne peignit sur la scène, avec plus d'énergie, le fanatisme de l'amitié. Le défunt avoit celui de son art. Il n'alloit point dans le monde, et travailloit toujours. Une aventurière italienne, fille de condition, et du bel air, honnête, et fort adonnée à la lubricité, le faisoit travailler toutes les nuits à d'autres pièces que la pudeur m'empêche de nommer. Ce double travail l'a tué. Rien n'est exagéré dans ce que je dis là. Tout en est vrai. (*Note de l'Auteur, écrite en 1780*).

tragédie annonce un puissant génie tragique. J'ose le dire, avant que le public en ait décidé, c'est un homme pour la nation.

L'intrigue me paroît aussi bien combinée que ce sujet fabuleux peut le permettre. Les caractères d'Oreste et de Pylade sont faits de main de maître. Jamais sur aucun théâtre, pas même sur celui des Grecs, Oreste n'a été mieux peint. L'amitié de ces deux héros n'a point encore été mise en action et exprimée avec tant de chaleur. Il a rendu Iphigénie fort intéressante, et son caractère est d'une grande beauté, quoiqu'inférieur à ces deux premiers; celui de Thoas est aussi bien soutenu et à une grande force. Tous les personnages se disent bien ce qu'ils doivent se dire; il n'y a point de ces tirades épiques, de cette ambition d'esprit, qui refroidissent l'action. La versification en est forte, aisée, noble, et n'a rien d'ampoulé. Enfin j'avoue de bonne foi, dussé-je voir, par la suite, que je me suis trompé, que la seconde lecture que j'en ai faite ces jours-ci, m'a ravi, transporté, enthousiasmé! jamais aucune pièce n'a fait sur moi un effet pareil, et je prononce hardiment que cette pièce aura le plus grand succès.

Après avoir parlé de la pièce, disons un mot de l'auteur: c'est M. DE LA TOUCHE, fils de M. Guymond de la Touche; Procureur du roi à Châteauroux. Son père, qui aime apparemment les lettres et la gloire avec une espèce de fanatisme, lui écrivit cet été, que si sa pièce étoit reçue des Comédiens, il consentoit qu'il restât à Paris, et qu'il

lui feroit 1500 livres de pension ; dans le cas contraire , il lui ordonnoit de revenir , pour le marier et l'établir dans sa province. C'est un père bien philosophe ou bien fou. Le métier d'homme de lettres est un terrible métier , pour ceux mêmes qui vont au plus grand ; tout le monde sait que Corneille et La Fontaine sont morts de faim , Racine , de chagrin , et que l'envie n'a cessé de les poursuivre et de les persécuter ; dès l'instant que l'on a été forcé de les reconnoître pour des génies. Ce père met donc furieusement au hazard , le bonheur et la tranquillité des jours d'un fils qui doit lui être bien cher. Il est vrai que si le génie maîtrise le fils , le père feroit de vains efforts pour l'empêcher de s'y livrer , mais , du moins , les obstacles qu'il lui auroit opposés feroient son excuse envers son fils. Au reste , ce ne sont point là nos affaires , et , si c'est un grand homme , c'est le cas de dire : *oportet unum pati pro omnibus*.

Ce M. DE LA TOUCHE , a vingt-huit ans , a fait de très - bonnes études , et s'est nourri des poètes grecs ; il a été Jésuite ; il a toute la naïveté et toute la simplicité du génie. Il pleuroit et admiroit lui-même sa pièce pendant que nous lui en faisons la lecture , M. Bret et moi.

Le samedi , 4 juin , je ne manquai pas d'aller à la première représentation. Les spectateurs m'en parurent aussi éivrés que j'en avois été enthousiasmé. Depuis vingt ans , je n'ai pas vu applaudir avec cette fureur ; Mérope , même , ne l'a point autant été. On demanda l'auteur , comme à la

tragédie de Voltaire ; mais avec encore plus d'a-charnement et de violence.

Le pauvre La Touche avoit perdu la tête ; au premier coup d'archet , il avoit pensé s'évanouir , et on fut obligé de lui faire respirer des liqueurs spiritueuses : on peut , par ce commencement , ju-ger de son état pendant sa pièce ; surtout , pen-dant le second acte , qui fut sur le point d'être hué , parce que les acteurs le jouèrent à faire hor-reur. Après cette épreuve , et quelques autres auxquelles sa pièce fut exposée au quatrième acte qui , sans contredit , est le moins chaud de tous , et qui fut encore refroidi par le jeu des acteurs , qu'on juge de son ravissement , quand , au cin-quième , et après la pièce jouée , il s'entendit ap-plaudir des pieds et des mains , et demander à grands cris , pendant plus de six minutes.

Bellecourt étoit monté à sa loge ; il l'en fit des-cendre sans qu'il s'en apperçût (4). Ensuite , Ma-demoiselle Clairon le traîna sur le théâtre, où, sans savoir où il étoit et ce qu'il faisoit , il fit une révé-rence de très-mauvaise grace au public , qui re-doubla ses applaudissemens : les larmes m'en vin-rent aux yeux. En se retirant , il s'évanouit encore sur les marches qui conduisent du théâtre au foyer , où on le transporta ; on lui jeta de l'eau sur le vi-sage , et ce ne fut qu'après quelques minutes , qu'il revint de cet évanouissement , mais comme un homme égaré. J'ai rapporté , d'une façon détaillée,

(4) C'est le premier auteur dramatique qui ait paru sur la scène après la représentation de sa pièce. A. L. M.

cette anecdote théâtrale , à cause de sa grande singularité ; je n'ai rien exagéré , et je n'ai dit que ce que j'ai vu , et que ce que l'auteur , lui-même , m'a depuis fait l'amitié de me conter ingénument , et bien naïvement.

Les changemens qu'il a faits à sa pièce , un mois encore auparavant de la faire représenter , sa docilité à écouter les conseils , et la facilité avec laquelle il les suit , et étend les idées qu'on lui fait seulement appercevoir , le génie qu'il y met lorsqu'il les a saisies , ne font plus douter qu'il ne soit un jour un très-grand poète tragique. Ce qui me confirme encore que c'est un homme de génie , c'est que malgré le succès prodigieux qu'a son ouvrage , pendant un été le plus chaud que nous ayons eu depuis douze ans , la tête ne lui a point tourné ; au contraire , il disoit , ces jours-ci , à Madame de Graffigny et à moi , qu'à la représentation de sa pièce , il avoit vu des défauts sans nombre qu'il n'avoit point apperçus en la composant ; qu'il vouloit les corriger , et que quand on lui offriroit quarante mille francs de l'impression , il ne voudroit pas la faire paroître dans l'état où elle est. Il compte retirer sa pièce demain samedi 2 juillet , pour la corriger , et la faire reprendre cet hiver ; elle aura eu en tout treize représentations ; lundi dernier a été le seul jour foible. Enfin , ce qui n'étoit pas arrivé depuis plus de vingt années , la recette des sept premières représentations a monté à trente mille livres. Passons à l'examen de la pièce.

Le premier acte est beau , et expose le sujet d'une

façon bien naturelle. On pourroit y critiquer avec raison , le double songe d'Iphigénie ; j'appelle ainsi le premier songe qu'elle dit avoir eu lorsqu'elle fut sacrifiée en Aulide et celui qu'elle vient d'avoir la nuit même , et qu'elle détaille fort au long à sa confidente. Indépendamment de ce que ces rêveries-là sont fort usées dans la tragédie , il me paroît encore qu'elles annoncent et découvrent trop le dénouement. Je conviens que , dans un sujet aussi connu que celui-ci , on ne court aucun risque ; mais dans un sujet où la catastrophe seroit ignorée , un songe la feroit trop entrevoir , et diminueroit ou ôteroit totalement l'intérêt de curiosité. Le premier songe , ici , est ridicule ; c'est une longueur et un manque de goût. Cet endroit , au reste , a été applaudi , et ces sortes de fautes le sont ordinairement , lorsqu'elles sont bien faites ; je veux dire , lorsque les images en sont grandes et fortes , et que la magie d'une poésie mâle les couvre.

Thoas achève d'exposer le sujet , mais en action et d'une manière très-adroite. Rien ne l'est davantage que la peinture qu'il fait d'Oreste poursuivi par les Furies.

.
Il semble articuler le noms d'ami.... de mère.

.
Ils ont cru voir , dit-on , des spectres l'entourer.

.
Quel peut être le sort de ce mortel impie ?

Dans son farouche cœur , quel crime affreux s'expie ?

Ces idées , jetées avec beaucoup d'art , préparent l'arrivée d'Oreste au second acte , et préviennent

le spectateur sur l'état cruel où est ce malheureux. Si Paulin , qui a joué le rôle de Thoas , s'en étoit un peu douté , et l'eût mieux rendu , non seulement il eût fait un grand effet ; mais ce même effet eût beaucoup influé sur la réussite du second acte , qui pensa faire *capot*.

Ce second acte , qui est fort beau , a été aussi mal joué , de la part de Le Kain et de Belcoûrt , qui faisoient Oreste et Pylade , que le premier l'avoit été de celle de Paulin , c'est-à-dire exécrationnellement. Ces deux écoliers (5) n'ont fait qu'un long contre-sens en rendant tendrement , ce qui doit être joué avec la plus grande vivacité et la plus grande force.

De pareils Comédiens, disoit Piron , lorsque son Montezuma fut massacré par de moins mauvais que ceux-ci , *feroient tomber l'Évangile* , s'ils le jouoient ; et si , *il y a dix-sept cents ans que cette pièce se soutient*.

Iphigénie seroit tombée , si nous n'eussions été qu'à deux ou trois ans de la retraite de Dufresne , mais heureusement pour M. de La Touche , on ne se souvient plus de cet acteur admirable. Et à propos de cela , j'oserois prédire que si Dieu avoit un jour pitié de nous , et qu'il nous envoyât deux acteurs comme Dufresne , et qu'on remît cette tragédie-ci , le public ouvreroit des yeux grands comme des salières , et seroit tout étonné d'y voir des beautés , qu'il n'a pu apercevoir , parce que les acteurs ont eu le soin de les lui voiler ; et enfin ,

(5) Le premier est devenu maître. A. L. M.

il ne reviendrait pas de sa surprise, en découvrant que le rôle de Pylade est aussi beau, et même plus intéressant que celui d'Oreste. Pour en finir sur les acteurs, j'avoue que je n'ai pas été aussi content de Mademoiselle Clairon que je m'y étois attendu; et je demeure très-convaincu que Mademoiselle Dumesnil eût donné à ce rôle beaucoup de feu qui manque à Clairon. Elle a joué la reconnaissance froidement, et je me disois dans ces momens : *Dumesnil, où es-tu!* Ce n'est pas le sentiment du public, mais c'est le mien, et peut-être un jour le public sera de mon avis, si jamais Dumesnil joue ce rôle-là.

Le grand défaut de cette tragédie, et qui se fait sentir dès le second acte, c'est que ce n'est point Iphigénie qui agit, c'est sa confidente. Les expédiens, pour sauver les victimes humaines qu'on la force d'immoler, sont toujours imaginés par Isménie; les moyens même sont aussi de cette confidente, c'est Isménie qui fait mouvoir les ressorts, c'est elle qui les invente, qui les présente; Iphigénie ne fait que les approuver et s'en servir.

Thoas n'est pas non plus assez en action, il ne paroît qu'au premier et au cinquième actes; il eût dû, au moins, être vu et agir dans le troisième ou dans le quatrième; son caractère, d'ailleurs, n'est point tel qu'il devrait être pour justifier Pylade de le tuer. S'il étoit peint, dans toute la pièce, des couleurs les plus noires; s'il étoit présenté comme un tyran, un monstre, détesté de tous ses sujets, alors sa mort feroit plus d'effet, et il y auroit plus

de vraisemblance dans la manière dont Pylade en vient à bout, attendu qu'il seroit secondé de ses peuples qui l'auroient en horreur. Que reproche-t-on à ce malheureux Roi ? Tout son crime consiste dans son obéissance aux Dieux de son pays, qui lui ordonnent de leur immoler des victimes humaines, sous peine de perdre la vie et le trône ; il y a même un oracle précis qui lui commande ces horribles sacrifices ; après cela peut-il paroître coupable de ces cruautés ? il faudroit plutôt tuer les Dieux que leurs dévots superstitieux.

Le troisième acte est, sans contredit, le plus beau de la pièce. La dispute d'Oreste et de Pylade, à qui mourra, est une de ces scènes qui feroit honneur aux plus grands maîtres ; elle est dans le goût des belles de Corneille, pour la force des raisonnemens ; elle prépare aussi, d'une manière très-adroite, la scène qui suit, et dans laquelle Pylade accepte la vie, vis-à-vis d'Iphigénie, qui, par un secret pressentiment, vouloit la sauver à Oreste plutôt qu'à lui. C'est dans cet acte qu'est déployé tout le *vis tragica*, et c'est d'après cet acte seul, qu'à la lecture, j'osai prédire, et que je dis encore que M. de La Touche doit être un jour un grand poète.

Le quatrième acte est, de tous, le plus foible ; non que je trouve la reconnoissance d'Oreste et d'Iphigénie mal traitée et froide, comme bien des gens l'ont pensé ; car j'ose dire que c'est à l'actrice qu'il faut se prendre du peu de chaleur de cette scène : Mademoiselle Clairon l'a déclamée et ne l'a

point jouée. Un jour cette scène , jouée par d'autres , doit faire un grand effet ; elle est bonne en soi , et le seul reproche qu'on lui puisse faire est un air de ressemblance avec la reconnoissance de l'*Iphigénie* de l'Opéra , que j'avoue pourtant être au-dessus de celle-ci. Mais le grand reproche que l'on est fondé à faire au reste de ce quatrième acte , c'est qu'il est sans action.

Le commencement en est languissant et froid ; *idem* , le récit du Confident , qui vient annoncer à Iphigénie , qu'il ne sait ce qu'est devenu l'Etranger (Pylade) ; qu'il l'avoit caché dans le creux d'un rocher , ayant entendu un bruit qui lui faisoit craindre qu'ils ne fussent poursuivis ; qu'étant retourné , il ne l'y avoit plus trouvé , et qu'apparemment la mer l'aura englouti : cette histoire péche si fort du côté de la vraisemblance , qu'elle détruit toute illusion ; il faut que les beautés qui sont dans le reste de l'ouvrage , soient d'un genre bien supérieur , pour que l'on n'ait point été refroidi à n'en pas revenir , par une fable aussi puérile et aussi absurde.

Le cinquième acte , qui est le meilleur après le troisième , relève la pièce avec bien de la vivacité ; tout y est en action. La dernière scène est de la plus grande beauté ; ce n'est point le coup de théâtre qui la termine , qui me plaît le plus , c'est la façon dont Oreste et Iphigénie soutiennent leurs caractères ; la noblesse et le feu avec lesquels ils répondent à Thoas ; c'est l'enthousiasme dans lequel entre la Prêtresse , et la manière forte et ma-

jestueuse , avec laquelle elle parle au nom de la Déesse , et empêche les gardes même du Tyran , de poignarder Oreste.

Le meurtre de ce premier , fait par Pylade , étoit préparé par Arbas , confident du Roi , qui venoit lui annoncer que l'Etranger , que l'on croyoit péri dans les flots , s'avançoit , et avoit forcé le Palais , ensorte que Pylade ne paroissoit pas tomber des nues exprès pour tuer le Tyran. Mais le jour même de la première représentation , Mademoiselle Clairon , qui avoit demandé une répétition , le matin de ce jour-là , fut bien étonnée , ainsi que toutes ses camarades , quand , au cinquième acte , le sieur Le Grand , qui jouoit le rôle d'Arbas , et qui étoit par conséquent chargé du récit qui préparoit l'arrivée de Pylade , déclara tout net : *qu'il n'avoit pas pu apprendre par cœur , les dix ou douze vers qui composoient ce même récit ; et qu'il lui étoit impossible de les savoir jamais.* Cela ne paroît pas vraisemblable , et rien n'est pourtant plus vrai. M. La Touche fut obligé de monter dans une salle d'assemblée , et de mettre , dans la bouche de Pylade , ce que disoit Arbas , et de faire annoncer l'arrivée de Pylade (qui ne se trouve plus amenée d'une façon vraisemblable) , par un cliquetis d'épées , que tous les gens , qui connoissent un peu le théâtre , ont trouvé ridicule. Ce défaut , joint à tout ce que j'ai dit sur le caractère de Thoas , a rendu le dénouement sans vraisemblance , et par conséquent mauvais aux yeux des bons juges , quoiqu'il ait fort réussi. Mais la première faute ne se trouvera plus

à la reprise ; et l'on peut, avec une douzaine ou une vingtaine de vers répandus dans la pièce , et qui peindront Thoas comme un monstre , corriger la seconde faute , sans toucher au fond du sujet ; et ce ne sera point une chose contradictoire , que de joindre au caractère superstitieux de Thoas , l'inhumanité , la cruauté, la tyrannie la plus barbare : ce sont des vices faits pour aller ensemble.

Voici des vers du commencement du cinquième acte, qui ont été rayés à la police , ainsi que je m'y attendois bien. Thoas est en fureur contre la Prêtresse , de ce qu'elle n'a point exécuté ses ordres , et n'a point sacrifié l'Etranger à Diane ; il balance s'il la fera mourir elle-même , mais le caractère dont elle est revêtue l'arrête ; sur quoi son confident lui dit :

A R B A S.

Pourquoi d'un faux respect , Seigneur, être victime ?
 Jusque sur les autels , on doit punir le crime ;
 Tout est , dans un état , sujet au frein des lois ;
 Et la justice humaine étend sur tous ses droits.
 Le ministère saint n'en défend pas le Prêtre :
 Il doit être puni , s'il mérite de l'être.
 Et que sont , après tout , les Ministres des Dieux ?
 Hommes , ainsi que nous , souvent plus vicieux.

T H O A S.

Oui , mais , au ciel , ils sont uniquement coupables.
 Jusque dans leurs forfaits , ils nous sont respectables.

A R B A S.

Ne nous en faisons point des Dieux et des Tyrans.

T H O A S.

Leur rang , leur sainteté....

A R B A S.

Rend leurs crimes plus grands.

La versification de ce poète est actuellement inégale, mais elle n'est pas ce qu'elle sera quand il aura plus d'usage. Dans les endroits que l'on appelle *de remplissage*, elle est assez communément mauvaise, quelquefois empoulée; des métaphores tirées de trop loin, trop chargées d'épithètes, souvent obscure. Mais dans les morceaux de sentiment, on y trouve des vers de génie et qui ne peuvent être mieux faits; en général, il a le vers dramatique, ce que n'a jamais eu et n'aura jamais Voltaire, dont la versification est presque toujours épique dans ses pièces de théâtre. Il n'a pas non plus un défaut, reproché avec tant de justice à ce grand poète, je veux dire ses tirades, qui sont belles par elles-mêmes, mais qui n'appartiennent point au fond du sujet, et qui seroient tout aussi bien ou tout aussi mal ailleurs.

On a beau dire que ce sont de ces défauts que peu de poètes sont capables d'avoir, ce n'en sont pas moins des défauts; et je dirois à M. de Voltaire, et quelquefois à Racine lui-même: Oui, Messieurs, voilà de beaux vers, ils sont divins, *sed non erat hic locus*; mais sont-ils à leur place? Mais votre héros doit-il parler aussi bien, aussi élégamment, aussi harmonieusement, etc.? Les beautés de M. de la Touche tiennent toujours au fond de son sujet, il ne s'écarte point, il ne s'égare pas, et c'est une chose bien rare dans un premier ouvrage.

Cette tragédie a eu le sceau des plus grands succès. On y a couru avec fureur, et on en a dit un bien et un mal outrés; elle a fait des enthousiastes, et en

très-grand nombre, mais elle a soulevé contre elle des critiques qui se déchaînent avec acharnement. Il vient de paroître même, dans la dernière feuille de Fréron, une lettre d'un M. Yon, auteur rapsodiste de mauvaises petites comédies, à scènes à tiroir, qui nous ont fait bailler, une lettre, dis-je, qui est odieuse et d'un malhonnête homme. Il blâme le coup de poignard qui fait le dénouement d'Iphigénie, par la raison que Thoas n'étant point un tyran, il n'y a aucune vraisemblance que ses peuples laissent échapper Pylade et Oreste, ses meurtriers. La critique est judicieuse, elle est permise, il n'y auroit rien eu à lui dire; mais que pendant deux pages, il fasse une application maligne et scélérate de ce coup de poignard à celui qu'à reçu Louis xv dans le mois de janvier, et qu'il dise expressément que cet attentat, dans une tragédie, est d'un mauvais exemple, et qu'il insiste là-dessus de la façon la plus noire et la plus odieuse, un trait pareil est encore plus d'un coquin que d'une bête.

Le 14 février 1760, est mort, à l'âge de vingt-neuf ans, M. Guymond de la Touche, auteur de *Iphigénie en Tauride*, et qui, selon moi, promettoit à la nation un génie véritablement tragique; il est tombé malade le dimanche et est mort le jeudi, d'une fluxion de poitrine et d'un crachement de sang que l'on n'a pu arrêter. C'étoit un homme de la complexion la plus vigoureuse; il a conservé sa connoissance jusqu'au dernier moment. Une heure avant, il a composé et dit à un

de ses amis , deux vers qu'il a faits sur la mort. M. de la Touche avoit les mœurs douces, étoit d'une simplicité et d'une naïveté qui n'appartiennent qu'à l'homme de génie ; il n'avoit aucune espèce d'usage du monde, et les élégans, qui ne jugent les hommes que par ce côté, n'auroient pas balancé à décider que c'étoit une bête. Il avoit fait des études excellentes ; il possédoit ses poètes grecs et latins, mais il ne connoissoit que très-imparfaitement nos bons auteurs français, ce qui étoit cause que son style n'étoit pas encore formé. Il y travailloit ; car on le lui avoit dit, et il aimoit à entendre la vérité. Il me dit, il y a quelques mois, qu'il avoit arrangé le plan d'une tragédie, auquel il travailloit depuis la mort de Madame de Graffigny : il ne m'en a jamais dit le titre ni le sujet ; ce qu'il m'a fait entendre, c'est que c'étoit un sujet d'imagination. Ainsi je ne puis penser que ce soit *Régulus*, ainsi que l'on commence à le publier dans le monde ; l'on doit, au reste, trouver ce plan dans les manuscrits qu'il laisse. Il m'a répété bien des fois qu'il ne vouloit consulter que ma femme et moi, et Clairon sur cette tragédie. Il me faisoit en vérité plus d'honneur que je n'en mérite ; c'est un homme que je regretterai toute ma vie, et pour moi et pour les lettres.

Le mercredi des cendres, 20 février 1760, l'on donna aux Français la première représentation de *Spartacus*, tragédie de M. Saurin ; je ne pus m'y trouver, mais je sus, dès le soir même, que cet ouvrage avoit été mal reçu et encore plus mal exé-

cuté. Les acteurs, excepté Clairon, ne savoient point leur rôle; Clairon même et Le Kain manquèrent le jeu de théâtre qui fait le dénouement; cependant, malgré le mal que l'on en disoit, je vis, le lendemain, les sentimens partagés; et beaucoup de gens d'esprit la soutenoient, malgré sa chute. Si elle tomboit, j'eus la consolation du moins d'être sûr qu'elle ne tomboit qu'avec estime de l'ouvrage et de l'auteur.

Ce même jour, qui étoit le jeudi, après avoir vu représenter à Bagnolet *l'Avocat patelin*, dans lequel M. le Duc d'Orléans joua le rôle de M. Guillaume, mieux, j'ose le dire, que défunt Duchemin, je revins à Paris avec Mademoiselle Lamothe, ancienne comédienne, qui avoit joué la Madame Patelin; cette fille, qui est au fait de tout ce qui se passe dans le tripot de la comédie, me dit qu'elle savoit que depuis la querelle des mousquetaires avec le Duc d'Aumont, au sujet des entrées aux comédies, les deux compagnies avoient arrêté que tant que le duc d'Aumont gouverneroit les spectacles, ils siffleroient toutes les nouveautés au Théâtre français, ce qu'ils n'ont point manqué d'exécuter jusqu'à présent. J'étois déjà instruit de cette résolution par mon ami M. de Saint-Vaast, qui est aussi l'intime de M. Saurin, pour lequel il a négocié dans cette occasion, et voici ce qui est arrivé de cette négociation: M. de Saint-Vaast, quelques jours avant la représentation de *Spartacus*, engagea Saurin à faire des vers flatteurs pour les Mousquetaires. Je les ai lus; ils furent

donnés par Saint-Vaast à M. le Marquis de Verac , qui est dans les Mousquetaires gris ; ceux-ci en furent très-contens et en prirent tous des copies. Malheureusement ils oublièrent ou ne les firent point passer assez tôt à la compagnie des Mousquetaires noirs, qui , en conséquence de la convention subsistante , se sont crus obligés de siffler Spartacus à sa première représentation. Je suis sûr de ce fait. Saurin m'a dit avoir la certitude d'un autre ; c'est que Fréron avoit une cabale répandue par lui dans le parterre ; que , du premier banc de l'amphithéâtre, il en dirigeoit tous les mouvemens, sur des signes dont ils étoient convenus ; de-là il applaudissoit à contre - temps , pour empêcher d'entendre les endroits les plus brillans de la pièce ; ou bien donnoit le signal de brouhaha , dans ceux qui étoient véritablement foibles , et qui auroient pu glisser sur le public. Mais quand j'accorderois que ces deux faits ne sont vrais ni l'un ni l'autre , je serois bien éloigné encore de penser que cette tragédie eût mérité le sort qu'elle a eu à cette première représentation.

J'ai vu la seconde , qui fut donnée le samedi 23 , et sur le jeu seul de Le Kain , je ne suis point surpris que le public , même sans aucune cabale, ait pris le change sur Spartacus ; je ne trouve point de termes assez forts pour exprimer à quel point d'absurdité , de froideur , de contre-sens , le rôle de Spartacus a été joué par Le Kain ; avec quel air ignoble , quelle lenteur , quel défaut d'intelligence , il a rendu des endroits pleins de dignité et

de chaleur. Brizard, qui fait le rôle du consul, est une statue de neige, à laquelle il semble que Vaucanson ait donné la parole; et Bellecourt, qui est chargé du rôle de Nauricus, quelque détestable qu'il soit, ne l'a pas été davantage que ces deux premiers acteurs. Il ne reste donc dans cette pièce, pour la jouer, que la seule et unique Clairon, à laquelle, m'a-t-on encore assuré, la tête tourna au cinquième acte, le jour de la première représentation. En de pareilles circonstances, je demande comment l'on peut juger du mérite d'un ouvrage? C'est un peu trop pour un auteur, que d'avoir contre soi le jeu détestable des comédiens et les fureurs des différentes cabales.

Cependant, à cette seconde représentation, la pièce parut aller aux nues. Les premier, second et troisième acte furent applaudis avec fureur; le quatrième ne le fut point du tout, mais il faut avouer que cet acte est fort dépourvu d'action, et n'est qu'une scène répétée du Consul et de Spartacus dans le troisième; le dernier acte, et surtout le dénouement, qui présente un grand et beau tableau théâtral, mit le comble aux applaudissemens, et fit demander à grands cris l'auteur, qui eut la foiblesse de venir faire la révérence au public. Ce succès passager ne sera pas, je le crains bien, de plus longue durée que celui de plusieurs pièces qui ont été jugées aussi sévèrement à la première représentation et battues à la seconde. Si on l'examine à la rigueur, je pense qu'il seroit difficile d'excuser le défaut de chaleur qui manque

à ce poëme ; le caractère de Spartacus est beau ; mais il est seul , mais il est fait aux dépens du reste de la pièce. Le Consul n'est point un véritable Romain ; ni ce qu'il fait , ni ce qu'il dit , ne présentent rien de grand , rien d'héroïque ; c'est une ombre très-foible du tableau de Spartacus. Emilie , fille du Consul , fait passer difficilement , dans un sujet de cette nature , l'amour qu'elle a pour Spartacus ; si Corneille ou Crébillon eussent mis Spartacus au théâtre , ils n'y auroient point mis d'amour. La scène qu'Emilie a , au cinquième acte , avec Spartacus , est belle ; mais elle ne l'est qu'aux dépens de la foiblesse du caractère du Consul. Le personnage de Nauricus est calqué sur celui de Perpenna dans *Sertorius* ; excepté que dans la pièce de Saurin , il tient bien moins au fond du sujet que Perpenna dans *Sertorius*.

Le style et la versification de cette tragédie sont infiniment au-dessous de ce que Saurin a jamais écrit. Son dessein est de retirer sa pièce avant qu'elle tombe dans les règles , afin de la pouvoir faire reprendre après la Saint-Martin ; il se donnera par ce moyen , dit-il , le temps de corriger les défauts de fond , et d'en soigner les vers. Je souhaite qu'il en vienne à bout , mais s'il avoit voulu suivre les conseils de ses meilleurs amis , il auroit gardé sa pièce un an ; il eût eu tout le temps pour la perfectionner , et ce ne seroit point *res judicata* ; elle a eu six représentations. Les comédiens ont engagé Saurin à y retravailler pour la reprendre après Pâques , en ajoutant à la troisième ou qua-

trième représentation , sa comédie des *Mœurs du temps* , qui est en deux actes et en prose. Saurin m'a prié d'y faire un divertissement et un vaudeville , et je ne demande pas mieux que de lui rendre ce petit service , si je puis trouver quelque'idée.

B E A U X - A R T S.

NOTICE sur le célèbre Sculpteur CANOVA, et sur ses Ouvrages (1).

LES changemens que la peinture et la sculpture ont éprouvés depuis environ vingt ans sont si étonnans, qu'ils seront marqués dans l'Histoire de l'art comme le commencement d'une nouvelle période. Deux artistes ont surtout contribué à les élever au point où nous les voyons à présent. DAVID a été le fondateur d'une nouvelle école de peinture dont l'esprit et le goût se propagent avec une rapidité étonnante, et CANOVA a ouvert une nouvelle carrière, dans l'art de la sculpture, qu'il continue à parcourir avec des succès toujours mieux mérités.

Ces deux artistes, en adoptant un goût et un style absolument différens, se sont également éloignés des principes de ceux qui les ont précédés, soit en Italie, soit en France, et l'esprit original, que chacun a déployé, a trouvé partout de nombreux admirateurs. Les heureux effets qui ont suivi ces nouveaux efforts de l'art, ont été d'augmenter le nombre de ceux qui le cultivent, et de leur inspirer plus d'émulation; et à consi-

(1) Cet article a été extrait d'un ouvrage intéressant composé par M. Charles Louis FERNOW, amateur éclairé des arts, qui a demeuré très-longtemps à Rome. Cet ouvrage, intitulé *Römische Studien* (Etudes Romaines), a été publié en 1806. Ce morceau a été extrait par M. G. D., jeune homme qui embrasse avec succès la carrière des lettres. A. L. M.

dérer la marche sûre et rapide qu'il fait de nos jours, tout nous promet, pour l'avenir, une époque aussi brillante peut-être que celle où il soit jamais parvenu.

Ces progrès de l'art se remarquent surtout d'une manière frappante dans la sculpture, lorsque vers la fin de la première moitié du dix-huitième siècle, les élèves de Bernini se furent pour ainsi dire épuisés à peupler les églises de Saints, d'Apôtres et de mausolées, l'art tomba dans un tel état de foiblesse et d'abandon, que pendant les vingt premières années qui précédèrent Canova, on ne vit paroître à Rome aucun ouvrage de sculpture qui méritât qu'on en fit mention. CAVACEPPI, le seul sculpteur de ce temps qui eût quelque réputation, s'occupoit presque uniquement à restaurer quelques statues mutilées des Musées de Rome, et de la collection qui faisoit le fond de son commerce. WINCKELMANN raffina, parmi les grands de l'Italie et des pays étrangers, le goût des beaux modèles de l'antiquité. Les mauvaises productions du temps commencèrent à être méprisées; les ouvrages qui sortoient de l'Académie de Saint-Luc n'eurent plus de prix, et l'enthousiasme aveugle pour Bernini, qui avoit duré près d'un siècle, parut enfin aussi froid que les ouvrages qui l'avoient inspirés. Les chefs-d'œuvres antiques, rendus à leur première dignité par MENGES et WINCKELMANN, commencèrent à purger le goût des idées bizarres qui l'avoient alors altéré.

Pendant le temps où la sculpture fut dans une

espèce de sommeil, c'est-à-dire, où elle commençoit à laisser libre la carrière du génie qui devoit la parcourir avec une nouvelle gloire, depuis 1760 à 1780, on ne trouve aucun ouvrage sorti des ateliers de Rome, qui produise quelque sensation; et le *tombeau de Benoît XIV*, par *Pietro BRACCI*, est le dernier monument qu'enfanta le mauvais goût dans les travaux de l'Eglise.

Ainsi les préjugés se dissipent, les esprits se montrent disposés à admirer des ouvrages plus conformes au bon goût. On attendoit le génie heureux qui devoit les faire éclore, et *CANOVA* parut dans ces circonstances où il sembloit naître pour combler les vœux des admirateurs des belles productions de l'art.

Après la mort de *TRIPPEL*, qui s'étoit rendu célèbre à Rome presque dans le même temps que *Canova*, ce dernier occupa long-temps la première place parmi les sculpteurs sans compétiteurs. *Trippel* mourut en 1793, après avoir lutté constamment contre les obstacles que la fortune lui présentait de toutes parts. La justesse de son goût, qui s'étoit nourri de l'étude des anciens, laissoit concevoir, pour l'avenir, les plus belles espérances. Sa mort fut une perte pour l'art; et si *Canova* n'avoit pas besoin d'un Emule pour nourrir son activité, *Trippel* ne pouvoit nuire à une réputation pour laquelle le premier auroit toujours conservé des droits irrécusables.

Après les deux premières années où *Canova* eut assuré, par une foule d'ouvrages de mérite, sa

réputation en Italie et dans les pays étrangers , un sculpteur de Copenhague , THORWALDSEN , voulut courir aussi la carrière de la gloire , et s'annonça par un ouvrage qui attira l'attention et l'admiration de tous les connoisseurs , et même du premier artiste d'alors. Son *Jason* sera toujours un ouvrage précieux.

Si la réputation de Canova n'a pu être ébranlée par les productions des artistes dont il a ranimé l'activité et les talens , plusieurs au moins ont aspiré , depuis quelque temps , à en mériter une aussi brillante.

Aussi longtemps que Canova n'eut point d'émules , ses admirateurs ne le rangèrent jamais que sur le rang des premiers artistes de l'antiquité et des temps modernes ; et si les ouvrages de ce sculpteur gagnèrent en quelque sorte , par une qualité de douceur et d'agrément qui leur est particulière, l'affection de tous ceux qui les voyoient , le caractère de leur auteur ne contribuoit pas moins à nourrir ces sentimens de bienveillance. La postérité jugera peut-être avec plus de sévérité ces mêmes ouvrages , les éloges souvent outrés qu'on leur a prodigués pourront aiguïser encore les traits de la critique , mais elle ne pourra jamais étouffer ce qu'ils ont de vrai , puisque les beautés qui ont inspiré ces éloges , ne pourront cesser de frapper les esprits qui en sont susceptibles.

Plusieurs des chefs-d'œuvres de Canova ont été mis par des connoisseurs , qui se piquent d'une haute sagacité , à côté des chefs-d'œuvres de l'an-

tiquité. Son *Persée* a été comparé même avec avantage à l'Apollon du Belvédère, et la perte de celui-ci, pour le musée du Vatican, n'a pas paru irréparable. L'artiste lui-même n'a pas répugné à laisser aux connoisseurs la faculté de faire cette comparaison; et dans le temps de la première exposition du *Persée*, on voyoit à côté une copie en bronze de l'Apollon. Pendant plusieurs années le groupe d'*Hercule furieux* et de *Lychas* fut exposé à côté de l'*Hercule en repos* de GLYCON. A vrai dire, si on ne connoissoit pas combien l'esprit de Canova est sans prétention, on pourroit induire de ce parallèle une opinion qui ne seroit point à son avantage, et ce qu'il ne faisoit assurément que pour l'agrément des connoisseurs, paroîtroit une sornanerie ridicule.

Le pape a confirmé les éloges qu'on avoit donnés au *Persée* et au deux *Pugiles*, par l'acquisition qu'il en a faite pour le musée *Pio-Clementin*, où jusqu'à lors il n'y avoit eu que les chef-d'œuvres des anciens, et le *Persée* a rempli la place vacante de l'*Apollon*. Un décret du pape, du même temps, qui charge Canova de la surveillance des arts et des monumens anciens dans les Etats de Rome (2), le désigne par le titre d'émule de Phidias et de Praxitèles. Cette apothéose n'a été prodiguée à aucun artiste moderne, et sans compter la dignité de Chevalier dont il a été également honoré, Canova jouit des plus grands honneurs qui aient jamais été accordés à un artiste.

(2) Voy. *Magasin Encyclop.*, IX. e année, t. 111, p. 224. A. L. M.

Soutiendra-t-il aux yeux de la postérité la réputation que supposent des éloges si pompeux, c'est ce que nous ne hazarderons pas de décider; mais au moins pouvons-nous croire que les éloges des contemporains ne peuvent faire prévaloir une célébrité qui n'est pas méritée; et l'exemple de Bernini, jouissant dans le dix-septième siècle des mêmes faveurs et du pape et du public, suffit pour justifier cette idée. Nous ne disputons point aux Romains dont les yeux et le goût sont continuellement exercés par les chef-d'œuvres qu'offre leur ville, en si grand nombre, qu'ils ne soient plus à même de juger des productions de l'art que tout autre peuple d'une grande cité, mais l'enthousiasme du moment peut faire illusion sur les défauts d'un ouvrage, ces défauts semblent même se présenter souvent sous un jour favorable par l'éclat des talens de l'artiste qui semble les environner; et pour mesurer son enthousiasme à la juste hauteur de l'ouvrage qui le fait naître, pour prononcer de sang froid sur les fautes qui le déparent, il ne faut point que la considération et l'intérêt particulier de l'artiste se mêlent dans le jugement qu'on veut donner de ses productions.

Antoine CANOVA naquit en 1757 à Possagno, village des états de Venise, du diocèse de Trevigi. Il manifesta de très-bonne heure un goût décidé pour la sculpture; à l'âge de douze ans, il servit sur la table de M. *Falieri*, seigneur de son village, un *lion en beurre*. Cette petite circonstance fait voir, que déjà, à cet âge, le lion étoit son

animal favori, et explique peut-être pourquoi il l'a si bien exécuté depuis. Quoiqu'il en soit, ce lion fixa l'attention du seigneur sur notre jeune artiste. Il le mit à même de suivre de bonne heure une carrière qu'il devoit parcourir avec tant de succès. A l'âge de quatorze ans il entra en apprentissage chez un sculpteur médiocre de Bassano. Là, il s'exerça pendant quelques années à manier le ciseau et à faire des modèles; mais son génie attendoit, pour se développer, des circonstances plus heureuses. A l'âge de 17 ans, où il finit son apprentissage, il exécuta une *Eurydice* de demie grandeur, en marbre mou; il fut alors envoyé à Venise à l'Académie des beaux-arts, où ses talens trouvèrent, dans de bons modèles, des guides sûrs pour en diriger les essais. Il remporta plusieurs prix à l'Académie. Les ouvrages qu'il exécuta jusqu'à l'âge de 25 ans qu'il séjourna à Venise, commencèrent à établir sa réputation, et à faire naître les belles espérances qu'il a réalisées au-delà de ce qu'elles sembloient promettre.

Voici quels sont ces ouvrages :

Un groupe représentant *Apollon et Daphné*;

Le buste du Doge *Paolo Renieri*;

Un *Æsculape*;

Un *Orphée*, qui sert de pendant à la statue d'*Eurydice*, qu'il a exécuté à Bassano;

Une figure de dix palmes de haut, en argile, pour s'essayer dans les formes en grand;

Un *Jeune Hercule* étouffant les serpens.

Tous ces ouvrages n'étoient que des essais des-

tinés au concours. Il exécuta ensuite, de grandeur naturelle et en marbre, la *statue du marquis Poleni*, pour la Ville de Padoue. Il acheva son groupe de *Dédale* et *d'Icare*, en marbre de Carrare, à l'âge de vingt-un ans. On voit à Rome, dans son atelier, une copie en plâtre de ce groupe. Dédale est représenté comme un vieillard qui porte dans ses traits tous les caractères de caducité qui conviennent à un âge avancé, mais il produit par cela même un effet désagréable. Icare forme le contraste le plus opposé. Il regarde d'un air doucereux et avec une complaisance affectée, son père, qui est sur le point de lui attacher ses ailes. On ne retrouve point dans ce groupe les premières traces de la marche que l'artiste a suivie depuis. Ce groupe, qui appartient au chevalier Pisani, valut à son auteur une récompense qui l'honore, ainsi que les magistrats qui la lui décernèrent. Le sénat de Venise lui accorda un traitement de 300 ducats par an, et l'envoya à Rome. Il partit à la suite de l'Ambassadeur vénitien Zuliani, qui fut envoyé dans cette ville, vers la fin de 1779.

Canova s'appliqua avec beaucoup de zèle, pendant les premières années de son séjour à Rome, à l'étude des antiques. Il fit, pour le prince Rezzonico, son illustre protecteur, *Apollon se couronnant de lauriers*. Cette statue est d'un caractère médiocre, mais on y trouve déjà quelque empreinte du beau idéal, et elle marque en quelque sorte le passage d'une imitation servile de la na-

ture à l'union des beautés qui y sont disséminées.

Le groupe de *Thésée assis sur le Minotaure* qu'il vient de tuer (3), est le premier ouvrage qui fit connoître Canova à Rome. Ce groupe, exécuté en 1783, est de grandeur naturelle, et en marbre de Carrare; mais quoique l'idée en elle-même n'ait rien de bien remarquable, cet ouvrage réunit plusieurs genres de beautés, et mérite d'être rangé au nombre des plus célèbres de cet artiste. Thésée a dans ses traits tout le caractère d'un héros. On lui desireroit, il est vrai, plus de force et de grandeur, mais en prenant cette statue dans ses détails, on remarque déjà le goût et le style antique où Canova cherchoit alors à atteindre. Cependant il quitta tout-à-coup cette marche qu'il avoit suivie jusqu'à lors, et son génie, s'affranchissant de toute espèce d'entraves, voulut se frayer lui-même une carrière nouvelle et la parcourir à son gré.

Si l'étude de l'antique développa et forma son goût, il n'y trouva pas des traces légères du nouvel idéal que son génie devoit se composer. Son caractère le portoit à des sentimens doux et touchans, et il craignoit que dans l'expression de ces sentimens les anciens ne fussent pas parvenus à toute la perfection qu'ils déployent sur tant d'autres sujets. M. Quatremère de Quincy, qui se trouvoit à Rome dans le temps où l'artiste étoit encore indécis sur la route qu'il devoit suivre, lui conseilla

(3) *Morghen* a fait une très-belle gravure de ce groupe.

cependant de s'appliquer exclusivement à l'étude des anciens, de s'identifier avec leur goût, leur style, et de rivaliser avec eux dans l'observation de leurs propres principes. Ce conseil étoit assurément le plus sage, dans un temps où l'art, plongé dans une espèce de sommeil, laissoit encore aux anciens toute leur prééminence, et où il avoit besoin d'un génie tel que celui de Canova pour reprendre un nouvel essor.

Cet artiste voulut rivaliser avec les anciens, mais sans se soumettre aux conditions qu'on lui imposoit. Une circonstance favorable vint lui offrir un moyen d'acquérir une réputation nouvelle et originale, il fut chargé en 1783, du monument qu'on érigeoit dans l'église *des Apôtres* à Rome, à la mémoire du pape Clément XIV. Ici l'artiste trouva un champ qui n'avoit point encore été frayé avant lui, et où il pouvoit céder, dans la marche qu'il avoit à suivre, à toute l'impulsion de son génie. On sait que depuis un siècle la sculpture destinée à l'embellissement des églises s'étoit formé un style particulier, qui s'écartoit absolument de celui des modèles que l'antiquité profane avoit laissés. Le monument érigé à la mémoire de Benoît XIV, dans l'église de Saint-Pierre, fut le dernier où ce style de l'église fut consacré, et ce mausolée qui perpétuoit le souvenir de Clément XIV, devoit ouvrir une nouvelle période. Mais comment notre artiste, qui n'étoit point encore d'accord avec son propre génie, qui ne portoit que les premiers pas dans la carrière, qui après s'être

élevé au-dessus du goût erroné de l'école de Bernini, n'avoit pu réunir assez de connoissances et d'expérience pour former le sien, pourra-t-il marquer, d'un caractère de perfection, un monument où il ne fera qu'essayer ses moyens, et où il n'aura d'autres modèles à suivre que ceux d'une imagination riche, à la vérité, mais dénuée encore des guides qui doivent assurer ses efforts. Canova laissa appercevoir partout, dans son nouvel ouvrage, l'inexpérience et le vague de l'expression. Quoique ce monument fut infiniment supérieur à ceux où le goût ecclésiastique avoit dominé, il paroîtroit peu digne de son auteur, si le souvenir de l'âge où il l'exécuta ne venoit effacer, aux yeux de la critique, une partie de ses défauts.

Ce mausolée est placé au-dessus de l'entrée de la Sacristie. L'ensemble présente, comme à l'ordinaire, un groupe pyramidal. La *Moderation* et la *Douceur* gémissent sur le sarcophage du Pontife dont l'image est représentée assise, décorée des ornemens d'usage; on voit le Pape donnant sa bénédiction. La *Moderation*, qu'on reconnoît au frein qui lui sert d'attribut, se penche sur le sarcophage; mais sa douleur se remarque plutôt à la contenance de son corps qu'à cette expression simple et sans affectation qui naît d'un sentiment profond de tristesse. La *Douceur*, qui est représentée sur la gauche du sarcophage, semble aussi indifférente à cette scène, que la brebis allégorique qui repose près d'elle. La draperie de ces

figures est jetée au hasard ; tantôt elle s'applique à nud sur le corps, ou bien elle se ramasse dans une multitude de petits plis sans grace et sans intention. La figure du Pape est sans dignité ; sa main droite, qui est étendue, semble plutôt vouloir semer quelque chose dans l'air que donner la bénédiction.

Canova recueillit au moins de ce monument plus d'expérience, et son goût commença à distinguer le but qu'il devoit atteindre. Il avoit modelé, en argile, le groupe de l'*Amour et de Psyché*. Il fut chargé, par un Anglais, de l'exécuter en marbre ; mais la guerre qui survint en Italie en empêcha l'envoi, et il est au Prince Murat qui l'a acheté (4).

Il est remarquable que ce fut d'après ce groupe, qu'on commença à se faire une juste idée du goût original de l'artiste, tandis qu'il sembloit n'avoir à suivre, dans l'exécution d'un pareil sujet, que les modèles que lui fournissoit l'antiquité. Le choix du sujet convenoit parfaitement à la nature de son génie, qui tendoit, de préférence, à l'expression des affections douces, tendres et sentimentales ; et si Canova prit quelquefois un essort plus sublime, et fit naître de son ciseau des situations pathétiques et terribles, le génie de l'art ne souscrivit point toujours à l'ambition de ses efforts, et il dut le ramener, par ces mêmes refus,

(4) Il est dans la belle galerie du Prince, à Neuilly-sur-Seine.

au choix des sujets où il lui prodiguoit toutes ses faveurs.

Psyché, couchée par terre, paroît accablée des travaux que lui a imposés l'inflexible Vénus. L'Amour tâche d'adoucir ses souffrances par de tendres caresses. Il y a plus d'art que de vraie beauté dans l'exécution de ce groupe. L'idée est tirée d'un tableau trouvé à Herculanium, où l'on voit un Faune caressant une Nymphé qui repose, et penchant sa tête pour lui donner un baiser. L'Amour s'est approché de Psyché, à genoux, et pour lui donner un baiser il baisse sa tête, que Psyché tâche de saisir en étendant les bras; cette situation, plutôt naïve et gaie que sentimentale, ne semble pas convenir au sujet qu'avoit choisi l'artiste. D'ailleurs elle appartient plutôt à la composition d'un tableau, qu'à un ouvrage de sculpture; l'entrelacement des bras et la position incommode des têtes ne produisent, sous le ciseau, qu'un effet médiocre, et, de quelque côté qu'on envisage le groupe, il n'y en a aucun où il se présente d'une manière satisfaisante, et où l'on remarque à-la-fois l'expression de tendresse qui doit animer les deux visages.

Canova cherche, par l'espèce de poli qu'il donne à ses ouvrages, à produire, dans le spectateur, une impression qui réponde à celle que doit inspirer le sujet de ses compositions. Il fait prendre au marbre l'apparence d'une substance molle et délicate, et, lorsqu'il a reçu le dernier poli au moyen de la pierre ponce, il se sert d'un mor-

dant pour adoucir l'éclat de sa blancheur et lui faire prendre une couleur tirant sur le jaune. Les connoisseurs qui aiment à trouver , dans une statue , la beauté des formes dessinée avec toute la pureté possible, n'approuvent point ce procédé qui semble l'altérer ; mais il concourt parfaitement à nourrir le plaisir de l'amateur , qui se prête plus facilement à l'enthousiasme, et mesure le plus souvent la perfection d'un (5) ouvrage au degré de satisfaction qu'il lui procure.

Les ouvrages de Canova qui suivirent ce groupe, furent : le *portrait du jeune Prince polonois Zartorisky* , et le *groupe de Vénus et d'Adonis*.

Le jeune Prince est représenté sous la figure de l'Amour armé de son arc et de ses flèches. L'artiste a fort bien réussi dans l'expression douce et aimable qu'il a donnée à sa statue, mais il a laissé quelque chose de gêné et de roide dans l'attitude où il représente l'Amour ; il est tombé dans le même défaut en copiant deux fois cette statue pour l'Irlande et pour l'Angleterre, et ses propres aveux confirment ce jugement.

M. Quatremère de Quincy fait mention du groupe de Vénus et d'Adonis. Il n'en reste que le modèle ; l'artiste brisa lui-même ce groupe qui

(5) Cet artifice étoit connu des anciens, ainsi qu'on peut le voir, sur-tout en examinant la belle statue de l'Amazone, au Musée Napoléon, n.º 112. M. QUATREMÈRE DE QUINCY en parle dans le beau Mémoire qu'il a lu à la *Classe d'histoire et de littérature ancienne*, de l'*Institut*, sur la *Sculpture polychrome*. Il sera inséré dans les Mémoires de la Classe.

lui sembloit faire naître des idées un peu licencieuses. Vénus assise avec Adonis lui posoit une couronne sur la tête , dans le temps qu'il la retenoit par de tendres embrassemens.

Le Prince Rezzonico chargea bientôt après Canova du monument que sa famille destinoit à *Clément XIII*. Dans le dôme immense de l'Eglise de Saint-Pierre , où toutes les proportions sortent de la mesure ordinaire , un monument ne peut fixer l'attention du spectateur , qu'autant qu'il partage ces mêmes formes colossales. Celui de Clément XIII , qui s'y trouve depuis 1792 , est parfaitement proportionné à la grandeur de l'édifice qu'il sert à orner ; il se distingue facilement de tous ceux qui sont destinés au même but , et qui ont été exécutés dans le style de l'Eglise.

A droite du sarcophage, *la Religion* paroît debout tenant la Croix de la main droite , et appuyant la gauche sur le cercueil. Sa tête est ornée d'une couronne d'étoiles ; à gauche du sarcophage *un Génie*, sous la forme d'un jeune homme , tient un flambeau renversé ; il s'appuye sur l'urne sépulcrale , et élève languissamment ses regards. Aux deux côtés du médaillon qui est sur le sarcophage, on lit l'inscription : CLEMENTI. XIII. REZZONICO. P. M. FRATRIS. FILII. On voit, en relief, deux Vertus assises qui se tournent le dos ; la *Bonté*, ayant les deux mains croisées sur la poitrine , et l'*Espérance* qui tient une couronne dans sa main droite , et a près d'elle l'ancre , son autre attribut. Derrière le sarcophage est *la statue*

du Pape décoré de ses habits pontificaux ; il prie à genoux sur un coussin , et termine l'extrémité de l'ensemble pyramidal que présente le groupe. On voit sur la base du monument , deux lions qui reposent aux pieds de la *Religion* et du *Génie* ; la statue du Pape a dix-sept pieds de haut ; celle de la *Religion* et du *Génie* en ont chacune douze.

Le goût original de l'artiste se déploie d'une manière plus frappante dans ce mausolée que dans celui qu'il exécuta pour le Pape Ganganelli. On le voit procéder d'une manière plus assurée , et quoiqu'en général ce monument n'ait rien qui le distingue par la nouveauté et la grandeur de l'idée , quoique les figures allégoriques n'aient rien de brillant pour le caractère symbolique , il est certain cependant qu'on n'y peut méconnoître le génie et les talens d'un grand maître ; il n'est guère possible d'exécuter avec plus de perfection les deux lions qui sont aux pieds de la *Religion* et du *Génie*. La statue du Pape ne pouvoit être représentée d'une manière plus intéressante et plus touchante ; dans toute l'expression du visage on remarque une ferveur profonde ; la draperie est faite avec beaucoup d'art ; la *Religion* ne mérite point les mêmes éloges , c'est une figure roide et sans ame. Ses ornemens sont arrangés sans goût ; une croix de bois , qui s'élève à plus de douze pieds au-dessus de sa tête , produit un effet ridicule et barbare. Les rayons qui ornent son front , et qui ont chacun plus d'un pied de long , ressemblent aux rais d'une roue ; mais la critique, en re-

levant les défauts de cette statue , ne doit pas oublier que le génie de l'artiste étoit soumis à la volonté des fondateurs. A la vérité , il avoit le champ parfaitement libre pour la figure qui représente un Génie ; il pouvoit se former un idéal de beauté en exprimant celle d'un jeune homme , et l'antiquité lui fournissoit de nombreux modèles ; mais , en général , on peut remarquer que Canova est moins heureux dans l'invention de ses figures caractéristiques , que dans l'expression d'une beauté douce et agréable. Cette dernière est parfaite dans le Génie dont nous parlons , mais on ne peut lui trouver aucun caractère ; ses formes n'ont rien de déterminé et son attitude est vague et insignifiante.

Ce dernier monument , en établissant la haute réputation de Canova , l'avoit mis dans le cas d'exécuter , par lui-même et en marbre , des ouvrages de sa propre invention.

Les premières années qui suivirent celle où il le termina , virent sortir de son ciseau plusieurs ouvrages nouveaux : un *Amour debout et ailé* ; une copie du *groupe de l'Amour et de Psyché* avec quelques changemens dans l'habillement , pour le Prince russe Jusopow ; un groupe de *Vénus et d'Adonis* ; un *monument pour le Chevalier Emo* , et *Psyché tenant un papillon entre ses doigts*.

Les travaux de Canova sont si nombreux qu'il ne peut plus mettre que la dernière main aux ouvrages qui sortent de son atelier. Il s'est parfaitement instruit de l'antiquité par la lecture

qu'on lui fait , pendant son travail , des ouvrages qu'elle nous a laissés ; ensorte que si on ne la retrouve point dans tout ce qu'il exécute , on doit ne l'attribuer qu'à son goût particulier.

Son *Adonis* est une imitation de celui du musée *Pio Clementin* , habillé à la moderne. L'indifférence qu'on remarque dans ses traits répond assez à l'idée qu'on a de lui , et contraste avec les desirs de *Vénus* ; mais en représentant cette déesse , l'artiste n'a point été aussi heureux qu'on auroit pu l'attendre : elle n'a ni les grâces , ni la beauté de formes , ni l'expression d'amour qui lui conviennent. Ce groupe , de grandeur naturelle , appartient au Marquis Berio , à Naples.

Le *mausolée du Chevalier Emo* , exécuté par l'ordre de la République de Venise , est destiné à orner le côté d'une salle. Sur une table de marbre blanc , qui représente les vagues de la mer , on voit une chaloupe canonnière de la forme de celle qu'inventa le Chevalier Emo , dans son expédition contre Alger. Le buste de cet amiral est placé sur une colonne d'environ trois pieds de haut. A la base de cette colonne , la *Muse de l'histoire* , grave en lettres d'or , le nom du Chevalier. Toute cette partie du monument est en ronde bosse ; le reste est en relief. Le *Génie de la renommée* vient poser sur la tête du buste une couronne , signe de la gloire qui immortalise le héros. Ce Génie est d'un style efféminé et doucereux , et le buste du Chevalier n'a rien de remarquable.

L'idée de *Psyché* , qui considère avec satisfac-

tion un papillon qu'elle tient par les ailes , est exécutée avec beaucoup de grace : on reconnoît Psyché au papillon. Il est probable que la statue antique d'un enfant qui tient un oiseau , a fourni à l'artiste l'idée de cette Psyché : elle appartient au comte Mangili à Venise.

Canova , comme nous venons de le voir , n'avoit exécuté que fort peu d'ouvrages en demi-relief ; il voulut s'essayer encore dans ce genre de composition. On voyoit en 1803, dans son atelier , seize bas-reliefs en plâtre de sa composition :

Socrate sauvant la vie à Alcibiade , à la Bataille de Potidée ; — Socrate parlant pour sa défense devant l'Aréopage ; — Socrate , dans sa prison , se séparant de sa famille ; — Socrate sur le point de boire 'la ciguë ; — Socrate entouré de ses Amis après sa mort ; — Briséis enlevée de la tente d'Achille ; — la Mort de Priam ; — une Procession des Dames troyennes ; — les jeunes Phœaciens dansant devant Ulysse , à la cour d'Alcinoüs ; — le Retour de Télémaque à la Maison paternelle ; — Vénus dansant avec les Graces , en présence de Mars ; — la Naissance de Bacchus ; — la Mort d'Adonis ; — une Ecole d'Enfans ; — la Bienfaisance distribuant du pain à des Pauvres ; — la ville de Padoue sous la figure d'une femme assise.

Ce dernier bas - relief est le seul qui ait été exécuté en marbre ; il sert à décorer la salle du Conseil du Sénat de Padoue : tous les autres sont en plâtre ; plusieurs embellissent le palais du prince Rezzonico. L'*Ecole d'Enfans* et la *Bienfaisance* sont placés dans une école fondée aux dépens de ce prince , pour l'instruction des pauvres.

L'artiste fit présent du bas-relief d'*Alcibiade* à l'Académie de Lucques dont il avoit été reçu membre. Tous ces bas-reliefs ne sont point de la même grandeur. Celui de la ville de Padoue est de demie-nature. Au reste la plupart laissent apercevoir des défauts essentiels dans la manière dont les figures sont groupées. Le dessin ne présente rien de ce beau idéal qui fait le charme de toutes les productions de l'art ; les figures sont sans grace et sans caractère ; on ne trouve aucune trace du style antique dans la forme et la disposition des draperies. Ce dernier défaut se remarque surtout dans la *Procession des Dames troyennes*. L'artiste a placé, dans le bas-relief de la *Bienfaisance*, une figure dont il semble avoir fait l'idéal de la pauvreté. On la retrouve, pour ainsi dire, copiée en grand, dans le *mausolée de Christine d'Autriche*. Le bas-relief de la *ville de Padoue* est le meilleur de tous. La figure assise se groupe fort bien, les formes en sont bien tracées, et les draperies sont faites avec beaucoup d'art.

On peut remarquer facilement en examinant tous ces bas-reliefs, qu'ils exigent, dans leur exécution, un talent particulier dont un artiste, fort bon statuaire d'ailleurs, peut n'être pas doué. On conçoit à peine que Canova ait pu tomber à un tel point, au-dessous de lui-même.

La *Madeleine repentante* est un des ouvrages les plus parfaits de Canova. Il n'a suivi, dans cette belle statue, que l'inspiration de son génie ; Madeleine vient de prier à genoux ; son corps accablé

par le sentiment de la douleur et du repentir, est penché languissamment en arrière ; les bras reposent sur ses genoux pliés sous elle. Elle tient une croix formée de deux roseaux liés ensemble. On voit près d'elle une tête de mort. Elle est en grande partie nue. Un grossier vêtement, retenu à sa ceinture, tombe jusqu'au milieu de ses jambes. Ses cheveux descendent sur ses épaules. Des pleurs coulent de ses yeux, et des sanglots semblent s'échapper de ses lèvres entr'ouvertes. Toute cette posture annonce la douleur accablante d'un repentir profond. Jamais l'artiste n'a poussé si loin la langueur et la mollesse qu'il tâche de donner aux formes. Les yeux sont si gonflés par les larmes, que les paupières semblent disparaître. Cette statue appartient à un particulier de Paris (6).

La statue d'Hébé produit un effet plus gai. Elle verse, en dansant sur un nuage, le nectar des Dieux. Les deux vases sont de métal doré. C'est la jeunesse dans toute sa fraîcheur, des joues arrondies, un sein qui commence à se développer, une figure pleine de gaieté et d'innocence. La partie supérieure du corps est nue jusqu'à la ceinture. Un léger vêtement qui descend jusqu'à la cheville du pied, laisse apercevoir les formes gracieuses des cuisses et des jambes. Le seul défaut qu'on pourroit trouver à cette charmante statue seroit dans la draperie, où le talent de l'artiste a

(6) M. Duveyrier. A. L. M.

toujours trouvé un écueil. Elle appartient au Marquis Albrizzi, à Venise.

Canova a un genre qui lui est particulier pour l'arrangement des cheveux. Les anciens se contentoient d'en dessiner en gros les directions, et ils produisoient, avec toute la simplicité imaginable, un effet plein de graces. Canova est recherché en voulant être plus naturel, il fait des cheveux deux portions distinctes, dont l'une est roulée en boucles, et l'autre est lisse. Ces deux parties alternent comme dans les figures du Corrège et du Parmesan. Les cheveux d'Hébé ont été un peu plus ménagés; ils sont simplement retenus par une bandelette. L'artiste a voulu figurer diverses étoffes, par la différence de teinte qu'il a donnée au corps, en laissant tout l'éclat du marbre à la draperie. Il a ajouté des ornemens dorés partout où il les a cru convenables. La ceinture, la bandelette sont dorés, et nous avons vu que les vases que la jeune déesse tient dans ses mains sont également de métal. Tous les connoisseurs n'approuveront pas cette méthode de Canova. L'autorité qu'il pourroit tirer de plusieurs statues de l'antiquité qui étoient décorées d'ornemens d'une nature étrangère à la matière dont elles étoient faites (7), perd beaucoup de son poids, si l'on fait attention que cette pratique n'étoit observée que pour les statues placées dans les chapelles et les temples des Dieux, et qu'on ne la retrouve jamais dans celles qui avoient une autre destination. Mais en général, ne semble-

(7) Voyez la note 5. A. L. M.

t-il pas que des ornemens recherchés et minutieux doivent être bannis d'un art qui a moins pour objet d'éblouir par quelque chose de brillant, que de laisser une impression plus profonde en fixant l'attention du spectateur sur ce qui est uniquement l'ouvrage du génie.

Mais nous allons voir Canova s'essayer sur des sujets d'un genre bien différent de ceux auxquels son génie semble l'appeler.

Hercule furieux, qui précipite Lychas dans la mer, voilà le sujet que notre artiste se propose lui-même. La figure principale est plus grande encore que l'Hercule Farnèse. Le sujet est véritablement tragique. L'action est une, et conforme aux règles de l'art. La fureur du fils d'Alcmène, et le malheur de Lychas, contrastent fort bien par les sentimens différens que chacun inspire ; mais ici la partie n'est pas égale. Lychas peut-il opposer quelque résistance à Hercule, et l'intérêt ne se change-t-il pas en un sentiment d'horreur pour la barbarie du héros ? D'ailleurs l'artiste n'a pas fait assez ressortir Lychas du côté où le groupe doit produire son principal effet. Le Héros le couvre presque en entier ; et pour le considérer d'un autre côté avec plus d'avantage, il faut renoncer à voir le visage d'Hercule. La manière dont celui-ci enlève Lychas, en le prenant d'une main sous la plante du pied, et de l'autre par les cheveux, est peu naturelle. Les cris affreux que ce malheureux semble pousser, et la fureur barbare marquée dans tous les traits d'Hercule, présen-

tent une scène moins pathétique qu'horrible. La figure d'Hercule est défectueuse. Elle a les reins trop serrés en proportion de la largeur de la poitrine ; et de la manière dont le héros soulève Lychas , il est impossible qu'il le puisse jeter loin. La robe empoisonnée qu'il a sur le corps , semble être un emplâtre , par la manière dont elle y est appliquée. Ce groupe appartient au duc della Miranda , à Naples.

Les deux Pugiles Kreugas et Damoxenos sont mieux exécutés (8). Ils sont chacun sur une base différente , mais ils forment essentiellement un groupe, puisqu'on ne trouveroit aucun but dans la disposition qu'ils affectent s'ils étoient séparés. L'histoire de ces deux Pugiles a été rapportée par Pausanias. Kreugas et Damoxenos avoient combattu toute la journée sans qu'aucun d'eux eût succombé ; pour décider la victoire les deux combattans convinrent que chacun donneroit , à son gré , un coup à son adversaire. Kreugas frappa le sien sur la tête de Damoxenos sans pouvoir le renverser ; celui-ci exigea , à son tour , que Kreugas élevât le bras gauche en l'air , et il lui porta alors un coup si violent sur le ventre , qui étoit tendu

(8) On a vu à Paris un plâtre du pugile Kreugas. Il a été le sujet de judicieuses observations de M. QUATREMÈRE DE QUINCY, dans sa *Notice sur Canova, sur sa réputation, sur ses ouvrages et sur sa statue du Pugilateur*, insérée dans les *Archives littéraires*, 1804, t. III, p. 3. On sera bien-aise de confronter l'opinion d'un juge aussi éclairé avec celle de M. FERNOW, et c'est ce qui m'a engagé à placer la notice de celui-ci dans le *Magasin Encyclopédique*. A. L. M.

par cette position, que sa main s'enfonça dans les entrailles du malheureux qui resta mort sur la place. L'artiste a pris le moment où Kreugas élève le bras en l'air pour recevoir le coup que Damoxenos se dispose à lui donner ; mais il est clair que la circonstance n'est pas heureusement choisie, car Kreugas, qui conserve à la main gauche le ceste dont se servoient les Pugiles, semble plutôt être l'agresseur que le patient.

L'artiste est tombé particulièrement dans un défaut, en voulant donner, à ses combattans, des membres proportionnés à la vigueur qu'ils annoncent, il a rendu les muscles souvent si fortement prononcés, qu'ils semblent moins promettre de la force et de la souplesse que de la pesanteur.

Quelques défauts qu'on puisse trouver à ce groupe, il est certain, cependant, que c'est celui où Canova a le mieux réussi dans le genre héroïque ; si on peut appeler, de ce nom, le combat de deux Pugiles.

Nous trouvons dans la suite des ouvrages de Canova, un nouveau groupe de *l'Amour et de Psyché*, où il a imité en partie la Psyché qui tient un papillon. Ce groupe est, ainsi que le précédent, dans la galerie du Prince Murat.

L'Amour a l'âge d'un jeune garçon de douze ans, il embrasse Psyché avec une expression pleine de tendresse. Psyché saisit de sa main gauche celle de l'Amour, sur laquelle elle pose un papillon. Psyché qui se livre à l'Amour ; voilà le sens de cette allégorie.

S'il est facile de déprécier jusqu'à sa juste valeur un ouvrage plein de défauts, il est souvent impossible de rendre un éloge digne de l'objet qui l'inspire ; et nous sentons notre insuffisance pour ceux que nous voudrions donner au groupe admirable dont nous parlons. Qui pourroit en effet rendre les graces charmantes de Psyché, les formes séduisantes de l'Amour, leurs contours moelleux, la contenance expressive et élégante avec laquelle l'amour embrasse la tendre Psyché, ce feu et cet enthousiasme innocent qui anime leurs visages ! Jamais l'art moderne n'a porté à un tel degré de perfection tout ce qui peut former un idéal de ce qu'il y a de plus charmant, de plus gracieux, de plus doux et de plus aimable. La plus belle unité règne dans toute cette composition. L'invention et l'exécution sont également admirables, et toutes les parties de l'ouvrage rivalisent de perfection. Sans qu'on puisse trouver le moindre défaut à Psyché, l'Amour semble être cependant d'une composition encore plus divine. On admire Psyché, et on reporte ses regards sur l'Amour avec un nouvel enthousiasme. La chevelure de l'Amour un peu gênée, la draperie de Psyché un peu commune, sont peut-être les seuls points sur lesquels la critique la plus sévère puisse s'exercer.

Presque dans le même temps où les Pugiles furent exposés dans son atelier, on vit paroître un *Palamède* de 6 à 7 pieds. Cette statue représentoit un jeune homme nud s'appuyant sur un tronc d'arbre ; il tient dans sa main droite à demi-ou-

verte des dés, et dans sa gauche la poignée d'une épée qui reposoit sur son bras. On sait que c'est à ce héros qu'on attribue l'invention des dés et de l'alphabet grec. Aussi, remarquoit-on quelques caractères de cet alphabet tracés sur la lame de l'épée. Cette statue, qui devoit être un pendant de celle de Persée, fut renversée et brisée par le débordement du Tibre qui pénétra, en 1805, jusque dans l'atelier de Canova.

Ce fut dans les années 1796 et 1797 que cet artiste exécuta le modèle du *mausolée de l'Archiduchesse Christine d'Autriche*, épouse du Duc Albert de Saxe-Teschen. Ce monument a été placé, en 1805, dans la chapelle de l'église des Augustins à Vienne, où est le tombeau de l'Empereur Léopold II (9), exécuté par Zauner.

Sur une base carrée de marbre de Carrare de 4 palmes de haut et de 32 de large, s'élève une pyramide de marbre d'environ 28 palmes. L'entrée du monument qui est à la base de cette pyramide, est placée au-dessus de deux marches, et se resserre vers la partie supérieure. On lit sur l'architrave cette inscription : CONIVGI. OPTIMAE. ALBERTVS. Sur le champ de la pyramide qui est au-dessus de l'architrave, l'artiste a représenté la figure d'une femme de grandeur naturelle; c'est la *Feli-*

(9) Nous avons déjà inséré dans le *Magasin Encyclopédique*, année 1806, t. II, p. 384, une description détaillée de ce superbe monument, écrite par M. VAN DE VIVÈRE; mais il étoit nécessaire de placer ici la notice qu'en donne M. Fernow, pour ne point interrompre la série des ouvrages du célèbre Canova.
A. L. M.

cité céleste qui porte en élevant son vol vers le ciel le médaillon de l'Archiduchesse Christine ; vis-à-vis de cette figure , on voit celle d'un jeune *Enfant* ou d'un *Génie* qui vole également en tenant une palme dans sa main. Autour du médaillon, qui est entouré par un serpent, symbole de l'éternité, on lit ces mots : MARIA. CHRISTINA. AUSTR. Toute cette partie du mausolée est en relief.

Sur les degrés de la pyramide est figuré à droite un tapis de marbre blanc qui s'étend jusqu'à l'entrée du mausolée. Ce tapis sert comme de base générale pour la réunion des six figures qui se présentent sur le devant ; elles sont disposées en deux groupes qui forment une pompe funèbre.

La figure principale du premier groupe représente *la Vertu*. Elle est vêtue d'une longue tunique. Ses cheveux, retenus par une guirlande d'olivier, retombent sur ses épaules. Elle tient dans ses mains l'urne qui contient les cendres de celle qu'elle regrette. A ses deux côtés sont deux *jeunes Filles* qui portent des flambeaux. Leurs cheveux tombent en boucles sur leurs épaules, et elles penchent languissamment la tête vers la terre. Elles sont vêtues de longues tuniques couvertes par un manteau qui descend jusqu'au milieu du corps. Ce groupe est près de l'entrée du tombeau, vers lequel les figures tournent le visage, ensorte qu'on ne les voit que par derrière. Une guirlande de fleurs qui entoure l'urne, est soutenue aux deux bouts par les *Enfans* qui accompagnent la *Vertu*, et elle sert à réunir encore

davantage les figures qui composent ce premier groupe.

L'autre est à quelque distance, du côté droit, sur la marche qui mène au tombeau. La figure principale est celle d'une femme qui paroît un peu plus jeune que la première ; elle représente la *Bienfaisance*. Elle s'avance la tête panchée ; la douleur est peinte dans tous ses traits , ses mains sont croisées sur sa poitrine. Un *vieillard* aveugle, se soutient à l'un de ses bras ; il est conduit par une jeune fille pauvre, âgée de cinq à six ans, qui a les mains jointes et la tête baissée. Le vieillard lève sa tête vers le mausolée avec toute l'expression de la plus profonde douleur. A gauche, sur la marche inférieure, un *Génie* ailé, sous la figure d'un jeune homme, repose près d'un lion et appuie son bras sur sa crinière. Il porte des regards pleins de tristesse sur les armoiries de la maison d'Autriche , qui sont du côté de l'entrée du tombeau. Sa main gauche repose sur les armes de la maison de Saxe. La partie inférieure de son corps est couverte légèrement d'un long manteau qui retombe sur la dernière marche.

Ce mausolée diffère infiniment , comme on le voit , des tombeaux modernes exécutés depuis le seizième siècle. Cette idée, d'une pompe funéraire et théâtrale, est absolument nouvelle et originale. L'artiste avoit déjà formé le plan d'un monument de ce genre , qui devoit être érigé aux frais de la République de Venise , à la mémoire du Titien. Le *Génie de l'art* portoit l'urne cinéraire. La *Pein-*

ture, la Sculpture et l'Architecture accompagnoient la pompe funèbre, et étoient désignées par leurs attributs particuliers. La révolution empêcha l'exécution de ce monument, mais il est facile de voir combien cette allégorie étoit supérieure à celle du mausolée de l'Archiduchesse Christine. Comment pouvons-nous reconnoître que la première figure doit représenter la Vertu, et si la simple couronne d'olivier suffit pour dissiper toutes les incertitudes, comment se fait-il que nous retrouvions encore la Vertu dans la figure qui appartient au second groupe? Mais, dira-t-on, c'est la Bienfaisance, et la première femme désigne la Vertu en général. Voici donc une abstraction et les attributs de cette abstraction personnifiés. Nous voyons ici la vertu considérée d'une manière abstraite et d'une manière concrète. Ces subtilités, à vrai dire, jettent beaucoup de vague dans le sens de l'allégorie; et si les vertus peuvent se reconnoître à quelques attributs qui les caractérisent individuellement, il est difficile d'en trouver qui réunissent, dans leur ensemble, tous les caractères qui conviennent à la vertu prise d'une manière abstraite et générale.

On ne saisit l'allégorie du troisième groupe, qui représente un Génie appuyé sur un lion, que par des recherches et une analyse aussi subtiles.

« On sait, dit M. *Van De Vivere* (10), que l'Ar-

(10) Auteur de la description insérée dans le *Magasin*, et que j'ai cité dans la note précédente. A. L. M.

chiduchesse étoit épouse du Duc Albert de Saxe-Teschen ; que ce Prince occupe un des premiers rangs dans les armées de la maison d'Autriche ; qu'il a toujours aimé tendrement cette épouse ; qu'il trouvoit , dans le courage de celle qui n'est plus , le plus grand soulagement aux peines de la vie ; qu'il ne peut se consoler de sa mort ; que le souvenir de sa grandeur d'ame peut seul adoucir la douleur que lui a causé sa perte ; enfin , que c'est à sa mémoire que cet époux illustre a fait élever ce magnifique mausolée : toutes ces circonstances sont rendues , dans ce groupe , d'une manière admirable. Le *Duc Albert*, symbolisé par le Génie , est le premier objet qui frappe la vue. Il est drapé de la chlamyde et paroît accablé de la douleur la plus profonde ; il repose sur le lion, symbole du courage , et jette un regard plein d'expression sur le blason de la maison d'Autriche , tandis qu'il tient , de la main gauche, l'écusson de Saxe. Aucun artiste , que je sache , n'a fait un emploi plus ingénieux des blasons doubles de deux époux , que M. Canova. Ce sont , le plus souvent , des hors-d'œuvres ; mais ici ils sont intimement liés aux symboles qu'ils servent à expliquer , et ils forment des parties essentielles de la composition. Le lion , appuyant sa tête sur les armes de la maison d'Autriche , prouve assez qu'il est le symbole du courage de l'Archiduchesse sortie de cette maison. L'écusson de Saxe , placé sous le soubassement de la pyramide , est à la seconde place , et indique que le mausolée a été érigé par

un Prince de la maison de Saxe ; et pour ne rien laisser à désirer , ces deux blasons sont unis par la force de l'amour conjugal , allégorie fine et charmante ».

On peut cependant s'étonner que des idées aussi raffinées et aussi subtiles aient pu entrer dans la composition d'un mausolée , qui doit joindre , à la profondeur des sentimens qu'il inspire , autant de simplicité que de grandeur et de clarté dans les allégories ; si bien que ce n'est qu'après avoir fait de longues et minutieuses recherches , que le spectateur est mis en état de bien saisir le sens de cette ingénieuse composition , et qu'il peut raisonnablement comprendre et admirer ce groupe dont on vient de lire un éloge si brillant ; on ne peut donner aucun caractère au génie , il n'explique rien par lui-même , il faut être préalablement instruit qu'il représente le duc Albert.

Ajoutons encore un défaut qui ne peut échapper aux connoisseurs , c'est que le principal groupe ne se présente que par derrière , et perd nécessairement une grande partie de l'effet qu'il doit produire. Le tapis de marbre saute aussi trop aux yeux , on voit clairement qu'il n'a été imaginé que pour réunir les deux groupes , qui sans cela auroient laissé le spectateur dans l'incertitude sur l'unité de leur but.

Mais quelque juste que puisse paroître toute cette critique , les beautés sans nombre que présente ce mausolée , les talens supérieurs qu'il annonce , l'idée en elle-même extrêmement touchante

des vertus qui viennent verser des pleurs sur la cendre de la Princesse qui les portoit dans son cœur, la douleur peinte avec une vérité admirable, un même sentiment aussi varié dans son expression que l'âge et le caractère des figures, la beauté des formes, l'art des draperies, la contenance touchante et vraie des personnages, ce magnifique ensemble de la félicité céleste qui prend son vol vers le séjour éternel, et contraste par la joie douce qui anime ses traits avec le deuil et les regrets des autres personnages, mille choses parfaites qui frappent à-la-fois la vue du spectateur, tout concourt en un mot à élever ce mausolée au-dessus de tous ceux que nous présentent dans ce genre les temps modernes, et à l'offrir à la postérité comme devant faire une époque brillante dans l'histoire de l'art.

Les deux jeunes porteuses de flambeaux sont placées d'une manière admirable, elles forment avec la Vertu le plus beau groupe possible : c'est l'innocence et la candeur et la majestueuse gravité de la vertu. L'expression de leur visage est sans apprêt comme leur cœur. La draperie qui n'annonce rien d'étudié est faite avec un art parfait, et sa simplicité ajoute des graces charmantes aux personnages. La Charité s'avance d'un air noble et touchant. La douleur d'un enfant est parfaitement caractérisée dans celle de la jeune fille qui la suit, et le vieillard contrasteroit parfaitement, s'il étoit représenté d'une manière moins ignoble, et qui ne détruisit pas une partie du charme qu'inspire la vue de toutes les autres figures qui sont nobles et

gracieuses. Peut-être l'artiste auroit-il mieux réussi à faire naître une même impression par l'ensemble des personnages, si au lieu de représenter un mendiant il n'avoit fait paroître qu'un vieillard, qui ne ramenât pas l'imagination du spectateur sur les idées toujours triviales et désagréables de la pauvreté.

Le lion et le génie sont supérieurement exécutés. Le génie présente l'idéal parfait de toute la beauté des formes et l'agrément de la physionomie d'un jeune homme ; sa contenance est naturelle et convenable aux sentimens de tristesse marqués dans ses traits.

C'est par le bel ensemble des figures, dans le concours de toutes les parties à l'expression du même caractère, par la pureté du goût, la vérité des détails, l'achèvement de l'exécution que Canova a pu faire juger de l'essor que l'art a repris par l'impulsion de son génie, de l'espace immense qu'il a laissé entre lui et les artistes qui l'ont précédé depuis plusieurs siècles.

Vers la fin de 1797, Canova exécuta la *statue du roi de Naples*, pour le musée *degli Studi* à Naples. Le modèle fut à peine achevé, que Rome, et le royaume des Deux-Siciles prirent part à la révolution qui changeoit la face de l'Europe. Le vandalisme alloit exercer ses fureurs sur cette statue d'un roi ; mais l'Amour, Psyché, et Hébé, qui se trouvoient en même temps dans l'atelier de l'artiste, servirent à préserver de la destruction ce nouvel ouvrage en le garantissant des regards des furieux.

Le roi est représenté de grandeur colossale, et armé à la manière antique, avec un casque; une cuirasse et des brodequins comme ceux des Empereurs romains. Il étend la main droite pour bénir son peuple, et retient de la gauche le manteau qui descend de son épaule, et retombe jusqu'à ses pieds en formant des plis rangés avec beaucoup d'art et d'élégance. Le visage est très-ressemblant et plein de dignité. En général cette statue est un des plus beaux ouvrages de Canova. Elle fut exécutée en marbre en 1803.

Dans les années 1798 et 99, temps où les troubles politiques qui agitoient Rome ne permettoient point aux arts de respirer, Canova accompagna le prince Rezzonico dans un voyage qu'il fit en Allemagne et en Prusse. A son retour, il s'arrêta quelque temps à Venise, où il s'occupa à dessiner l'image d'un autel qu'il destinoit à orner l'église du village qui l'a vu naître. C'est le *Christ mort*, autour duquel sont *Nicodème* et *Joseph d'Arimatee*, Dieu le père paroît dans le ciel au milieu des nuages.

Le premier modèle qui fut mis sous les yeux du public après que Canova fut de retour à Rome, fut celui du *Persée*, qu'il exécuta un an après en marbre, pour le musée *Pio-Clementin*. Cette statue, occupe la place où étoit autrefois l'Apollon du Belvédère; l'auteur y a marqué l'empreinte de toute la perfection de son art, et elle a singulièrement étendu sa réputation.

Au reste, les éloges pompeux qu'on a prodigués

à cette statue , l'enthousiasme qu'elle a inspiré aussi bien aux connoisseurs qu'aux simples amateurs , sont une preuve manifeste du pouvoir des beautés d'un ouvrage , dénué d'ailleurs d'ensemble , d'unité , de caractère , sur le jugement qu'on en porte aujourd'hui. Le public forme deux classes de spectateurs , dont les uns admirent par imitation , et d'autres supposent à l'objet de l'art qu'ils jugent les beautés qui doivent mériter leur approbation. Ils connoissent , par théorie , quelques-uns des principes qui constituent la perfection d'un ouvrage , mais ils sont incapables d'en faire une juste application , et , sans entrer dans l'examen profond de ce qu'ils condamnent ou de ce qu'ils louent , ils jugent au hazard que telle partie mérite la critique qu'ils en font , et telle autre les éloges qu'ils lui prodiguent.

La première source d'erreur vient de ce que celui qui juge ne se fait point une idée exacte du but que l'artiste s'est proposé , et de l'impression qu'il a voulu faire naître. Ce point de départ , le seul qui puisse diriger les jugemens , une fois perdu de vue , doit-on s'étonner s'il s'égare aussi bien dans sa critique que dans ses éloges ?

Si le *Persée* de Canova présente des beautés parfaites dans les formes et l'achèvement de l'exécution , il n'en est pas de même de la conception du sujet. Suivant le sentiment de ses admirateurs , *Persée* n'est autre chose qu'*Apollon* présenté sous les traits d'un guerrier ; mais cet éloge annonce précisément une erreur de la part de l'artiste qui

doit mettre dans l'expression du caractère d'un Dieu ou d'un héros une différence essentielle.

La première condition d'un ouvrage parfait est assurément qu'on y reconnoisse d'une manière bien précise le caractère qui lui convient. Dans le Persée de Canova la disposition de la tête et du bras gauche qui soutient celle de Méduse, la main droite qui repose sur une épée, toute l'attitude de la partie supérieure du corps sont les mêmes que dans l'Apollon. En un mot, on ne trouve de différence que dans l'arrangement des jambes. Dans l'Apollon du Belvédère, le corps repose sur le pied droit, tandis que le gauche est porté en arrière. Persée avance au contraire le pied gauche et recule le droit. Ainsi il ne présente pas l'admirable contraste qui donne tant de graces à la contenance d'Apollon, et la statue porte entièrement sur la partie gauche; elle fait ainsi un très-mauvais effet vue de profil. La poitrine est plus large dans le Persée, les cuisses sont parfaitement bien imitées de celles de l'Apollon, mais les jambes sont un peu plus fortes. Ces différences donnent à l'ouvrage de Canova un air d'originalité. Le visage n'annonce point le caractère d'un héros, c'est une figure molle et efféminée qui semble se complaire dans sa beauté. D'ailleurs, la tête est si tournée, qu'il ne seroit pas possible de la porter naturellement au même point sans contraindre à de pénibles efforts les muscles du col. Il est impossible encore que Persée puisse voir de cette manière la tête de Méduse. Ainsi le fameux Persée de Canova, admirable dans l'exécution de

ses parties, ne présente point une unité d'action et de caractère bien déterminée ; et il semble , selon la remarque d'un critique , que c'est plutôt une collection de statues qu'une seule statue qu'on vient d'admirer. Les épaules , le dos , la partie inférieure du corps , les cuisses , les pieds offrent mille beautés de détail , dans les formes , la douceur et la souplesse des chairs. Les muscles s'arrondissent d'une manière extrêmement moëlleuse. Sous tous ces rapports l'exécution ne laisse rien à désirer , et c'est cette perfection supérieure qui enchante tous les admirateurs du Persée.

La forme du casque est tout-à-fait manquée pour la vérité du costume , car il ressemble à ceux de Pâris et de Mithras ; et l'on sait , que selon la Fable, Persée avoit reçu d'Orchus celui qu'il portait.

Au lieu du tronc sur lequel repose l'Apollon du Belvédère , Canova a imaginé une longue draperie qui descend jusqu'à terre , et forme justement les saillies d'une étoffe nouvellement dépliée.

On peut regarder comme un pendant du Persée le *Mars pacifer* , dont le modèle fut exposé , en 1802 , dans l'atelier de Canova. Cette statue a les mêmes défauts que la première ; Mars tient dans sa main droite une branche d'olivier , derrière lui son casque repose sur le tronc qui lui sert d'appui ; l'épée est suspendue à côté. Si Persée n'est point un héros , Mars n'est ni un héros ni un dieu. On ne voit point l'assurance , le courage , ni les moindres traits qui caractérisent le Dieu de la guerre. Comme les autres parties de la statue , ne

sont point faites sur de bons modèles, elle n'a pas même l'avantage des beautés de détail ; la figure est en général lourde, et sans équilibre. La partie supérieure du corps est excessivement large ; en un mot, cet ouvrage n'est pas digne de Canova.

En 1802, ce grand artiste fut appelé à Paris, pour exécuter le *Buste de Napoléon*, destiné à une statue colossale de cet Empereur. A ne considérer ce buste que comme portrait, il est d'une physionomie extrêmement expressive, et le caractère bien déterminé qu'il offre au premier aspect, n'annonce pas un homme vulgaire. L'arrangement des cheveux est parfait. Il est difficile de trouver, dans tous les bustes de l'antiquité une tête qui annonce tant de force, tant de grandeur d'ame et tant de profondeur de génie. Si l'artiste a voulu présenter sous ces traits l'idéal d'un héros, il l'a fait avec tout le talent et tout le succès possibles, et on peut dire qu'il s'est élevé ici au-dessus de tout son génie. Lorsqu'on compare à ce dernier buste ceux du *Chevalier Emo*, du *Pape Rezzonico*, (Clément XIII) et du *Roi de Naples*, il est impossible de s'imaginer qu'ils soient l'ouvrage du même artiste. Il est malheureux que le reste de la statue, qui appartient à ce buste, n'ait pas la même perfection ; nous y appercevons les mêmes défauts de caractère et de force que nous avons relevés dans les autres statues du genre héroïque, du même artiste ; et ces défauts contrastent d'une manière extrêmement désagréable avec l'idée

grande et sublime qu'inspire la physionomie du héros.

Cette statue, en y comprenant la base, a quinze palmes de haut. L'Empereur avance le corps en se reposant sur la jambe droite, qui est pliée ; il tient dans la main droite un globe sur lequel est la déesse de la Victoire ; la tête est tournée à droite, aussi toute la figure se dirige sur le même côté. La jambe gauche recule très en arrière. Le bras est plié au coude, et s'appuie sur une lance. Au-dessus du bras, s'attache un manteau qui descend jusqu'aux jambes ; il forme des plis très-nombreux et remplit l'espace qui existe entre le corps et le bras qui retient la lance ; du reste, la statue est absolument nue.

On remarquera d'abord par cette seule description, qu'il n'y a point de contraste dans l'attitude du héros ; elle tombe absolument dans le même défaut que celle du Persée, et il est impossible de rencontrer un seul point de vue où elle présente un aspect agréable. Le mouvement de la figure ne marque point une circonstance bien déterminée, car elle ne repose pas absolument sur la jambe droite, et on croiroit en quelque sorte qu'elle chancelle. Il y a d'ailleurs une contradiction manifeste dans l'attitude, car, par la disposition des jambes, la figure a l'air de marcher, tandis que la manière dont elle s'appuie sur la lance, ne convient qu'à une personne en repos.

L'artiste, en costumant son héros à la manière

antique , devoit lui donner un caractère qui y fût analogue. Il n'avoit pour cela que deux routes à suivre , et les anciens lui fournissoient , à cet égardⁿ, de nombreux modèles ; c'étoit de conserver la ressemblance du visage du héros , et de se faire un idéal pour le reste , ou bien , en copiant l'individu , de le représenter dans une circonstance où il put inspirer la plus haute idée de sa personne.

Canova n'a suivi ni l'une ni l'autre de ces routes ; il n'offre ni le caractère idéal d'un héros , ni le caractère d'un individu. Ce défaut essentiel se joint à d'autres qui sont assez communs à ses autres ouvrages. La poitrine est large et pesante , le corps est trop long , les reins sont trop serrés ; les bras , les mains et les pieds n'ont aucun caractère distingué ; la tête n'est point au milieu des épaules , et l'épaule droite ne produit point un effet physique conforme à sa disposition. En général , cette statue est fort grande , sans aucun air de grandeur. Les plis du manteau sont rangés d'une manière trop minutieuse et qui ne s'assortit point à l'idée principale du sujet. Il n'est point de connoisseur qui ne préfère infiniment à cette statue celle du Roi de Naples , exécutée par le même artiste (11).

(11) Dans le temps que Canova travailloit à la statue de l'Empereur , le Pape Pie VII vint visiter l'atelier de cet artiste. Après que les ouvriers eurent été admis en sa présence , et lui eurent baisé les pieds , selon l'usage , le Pape entra dans la salle où se trouvoit la statue de NAPOLÉON , et Canova lui fit voir un bloc

Canova a exécuté depuis plusieurs autres ouvrages :

Une copie de la *Vénus de Médicis*, pour le Musée de Florence;

Une *Vénus sortant du bain*, qui couvre son sein et ses cuisses d'une draperie ;

Une statue de la *Princesse B.*, demie nue, couchée sur un lit de repos, appuyant sa tête sur une main, et tenant une pomme dans l'autre;

Le buste du Pape Pie VII ;

Le buste de l'Empereur François II ;

Un monument pour le graveur Volpato, ami de l'artiste;

Thésée terrassant un Centaure.

Ce dernier groupe est supérieur à ceux d'*Hercule et de Lychas*, et des *Deux Pugiles*. La figure de Thésée est tracée d'une manière plus ferme, et quoique la position où il se présente annonce des efforts extraordinaires, elle est cependant naturelle et n'a rien qui soit forcé outre mesure. Le Centaure est déjà courbé sur les jambes de devant, et tâche de se relever en s'appuyant fortement sur celles de derrière. Thésée presse du genou le corps humain du Centaure, et se dispose à le frapper sur la tête avec une énorme massue. Un des bras de celui-ci retient celui de Thésée, et l'autre s'appuie par terre. Le Héros n'a aucun point d'appui. Son manteau se porte en arrière, de marbre sans tache et extrêmement grand qui étoit destiné aux bustes de sa Sainteté et de l'Empereur des Français. Pie VII montra une joie singulière en apprenant que son image et celle du Héros qu'il avoit sacré, seroient formées d'un même bloc.

ou par l'effet du mouvement, ou bien parce qu'il est enflé par le vent. Mais cette draperie est pesante et gêne les mouvemens du héros. L'action est représentée dans un moment qui inspire moins de crainte que d'horreur, puisqu'il ne reste aucune incertitude sur le sort du Centaure. On aperçoit moins d'ailleurs le monstre qui doit justifier la colère du héros; que la partie humaine du Centaure, qui est plus propre à faire naître la pitié que tout autre sentiment.

Nous avons suivi Canova dans la carrière de la sculpture; parcourons encore avec lui celle de la peinture. Voici les tableaux dont il l'a enrichie.

Une *Vénus nue*; de grandeur naturelle, reposant sur un lit, et tenant un miroir; une jeune et jolie fille lui a servi de modèle; cette Vénus a été gravée;

Une autre *Vénus également nue*, dans une attitude différente; elle dort, et est épiée par un Satyre couronné de pampres;

Les trois *Graces qui s'embrassent*; les figures sont de demie grandeur;

Une *Mère avec trois Enfans*, dont l'un repose sur son sein, et les deux autres folâtroient autour d'elle;

Une *Femme nue prête à s'habiller*;

Céphale pleurant sur le corps de Procris qu'il a tuée;

Un *Joueur de luth*;

Deux têtes, de grandeur plus que naturelle, à la manière de Giorgione;

Le *Portrait d'un Vieillard*, à la manière des anciens Peintres;

Le *Portrait de Canova*, fait par lui-même.

L'examen de ces peintures confirme l'idée que nous avons voulu donner des talens de l'artiste. Les tableaux des sculpteurs décèlent ordinairement, dans la sévérité des formes, l'esprit de leur art favori. C'est ce qu'on voit surtout dans ceux de Michel-Ange, mais Canova sort de la règle commune, et sa manière se rapproche de celle de Bernini, qui donnoit aux formes plus d'agrément et d'élégance que de précision et de caractère. Les tableaux de notre artiste sont en général, foibles; la composition en est vague, les formes sont molles et sans chaleur. Ce sont plutôt les productions d'une femme, que celles du pinceau vigoureux d'un homme; mais pour le coloris, Canova est quelquefois supérieur à des peintres de profession. On y découvre les bons principes de l'Ecole vénitienne. Les couleurs ont parfaitement la vérité locale, et se fondent avec beaucoup de douceur. Elles remplissent fort bien, sans rien perdre pour cela de ce qu'elles ont de moëlleux. Les contours ne sont point marqués d'une manière assez saillante; les figures se perdent dans le fond, ou bien elles semblent enveloppées de nuages; les physionomies sont toujours pleines de graces, mais sans caractère; elles annoncent de ces ames douces sans cesse prêtes à s'é-mouvoir, et à tomber dans des extases d'une sensibilité vague, et sans pouvoir se rendre compte de ce qui fait naître en elles ces émotions.

Le choix des sujets confirme encore l'idée de la tendance particulière que nous avons cru trouver dans Canova, pour les sujets tendres et agréa-

bles. Il possède plutôt le coloris que la peinture ; en comprenant , sous cette seconde dénomination , l'art sévère du dessin. Ce sont précisément les sujets , où l'on doit remarquer quelque chose d'indéterminé dans le caractère, que Canova traite le mieux ; et c'est sans doute à quoi il faut attribuer la perfection du groupe de l'*Amour et de Psyché* , représentés debout. Les fautes nombreuses où il est tombé , dans la représentation des personnages héroïques, font voir qu'il n'est plus là dans sa véritable sphère , et que l'art ne peut toujours suppléer au vide que laisse la nature. En comparant ses différentes productions , on est pour ainsi dire sans cesse ramené à la même idée pour la détermination de son talent ; et on peut mieux reconnoître encore , par la perfection des ouvrages qui sont de son ressort , les limites qui bornent les genres qu'il ne possède que médiocrement.

On pourroit trouver beaucoup d'analogie entre le caractère moral de cet artiste , et le goût qu'il déploie dans ses ouvrages. Canova vit entièrement dans son art. C'est à son étonnante activité qu'on doit un si grand nombre de productions dans l'espace de vingt-trois ans , et les derniers ouvrages , sortis de son ciseau , font voir , par leur supériorité sur ceux qui les ont précédé , qu'il ne cesse d'aspirer à un plus haut degré de perfection. Ses qualités morales contribueront , sans doute , à ajouter à l'intérêt qu'il doit inspirer comme artiste ; un caractère de douceur et de bonté , une franchise aimable , des procédés hon-

nêtes , une extrême modestie au milieu des triomphes et des marques d'honneur que lui ont valu ses talens , des sentimens désintéressés et généreux , un cœur porté à la bienfaisance , et que la jalousie des succès des autres ne peut jamais atteindre (12). Voilà, sans doute, de quoi faire le plus bel éloge d'un homme ; et tant de vertus indépendantes des talens se trouvent si rarement réunies dans un même individu , qu'elles pourroient suffire pour élever Canova au-dessus des hommes ordinaires. Que pourroit-on dire de plus à l'avantage du caractère de cet artiste célèbre ? Ses succès brillans , si propres à inspirer l'envie de ses confrères , n'ont jamais pu exciter leur haine contre lui ; et sa douceur , en captivant les cœurs disposés à aimer , désarme au moins ceux qui ne peuvent connoître ce sentiment.

(12) J'ai eu l'honneur de connoître à Paris, Monsieur Canova. La douceur et l'amabilité de son caractère m'ont fait trouver autant de charme dans sa société, que j'éprouvois d'intérêt à voir un homme doué d'un aussi grand génie, et d'un si beau talent. A. L. M.

LISTE des Ouvrages de CANOVA (I).

I. Statues et Groupes.

<i>Eurydice</i> , en marbre mou, de demie grandeur. Page	92
<i>Apollon et Daphné</i> , groupe; modèle	ibid.
<i>Esculape</i> , modèle	ibid.
<i>Orphée</i> , pendant d' <i>Eurydice</i> , en marbre, de- mie grandeur	ibid.
<i>Figure colossale</i> , modèle en argile	ibid.
<i>Hercule jeune étouffant des Serpens</i> , modèle	ibid.
Statue du <i>Marquis Poleni</i> , de grandeur natu- relle; en marbre, à Padoue	93
<i>Dédale et Icare</i> , groupe en marbre, figure de grandeur naturelle; à Venise, chez le cheva- lier Pisani	ibid.
Les ouvrages ci-dessus ont été exécutés avant l'arrivée de Canova à Rome.	
<i>Apollon se couronnant de laurier</i> , statue de trois palmes de haut, en marbre, exécutée pour le Prince Rezzonico, à Rome	ibid.
<i>Thésée assis sur le Minotaure</i> , qu'il vient de tuer, groupe en marbre, à Naples	94
<i>Monument du Pape Clément XIV</i> , ou Ganga- nelli, en marbre; figures colossales à Rome, dans l'église St.-Pierre	95
<i>Amour et Psyché</i> , groupe couché, en marbre, dans la galerie du Prince Murat, à Paris	97
<i>Copie du même</i> , en marbre, pour le Prince Ju- supow, en Russie	102

1) J'ai joint à ce catalogue les noms des personnes à qui ces divers ouvrages appartiennent, et l'indication des pages de la Notice sur Canova, où il en a été question. A. L. M.

<i>Amour</i> , dont la tête offre le portrait du jeune Prince Zartorisky, en marbre	Page 99
<i>Copie du même</i> , avec figure de tête idéale, en marbre. Cet ouvrage est en Angleterre	ibid.
<i>Seconde copie du même</i> , en Irlande	ibid.
<i>Vénus et Adonis</i> , groupe assis, modèle brisé par l'auteur	ibid.
<i>Monument du Pape Clément XIII</i> , de la famille REZZONICO; figures colossales, en marbre; à Rome, dans l'église St.-Pierre	100
<i>Amour</i> , semblable à ceux indiqués ci-dessus, en marbre	102
<i>Vénus et Adonis</i> , groupe debout, en marbre, grandeur naturelle; chez le Marquis Berio, à Naples	103
<i>Monument du Chevalier et Amiral Emo</i> , en marbre; à Venise	ibid.
<i>Psyché tenant un Papillon</i> , en marbre; au Comte Mangili, à Venise	104
<i>Une Madeleine repentante</i> , assise, en marbre, de grandeur naturelle; à M. Duveyrier, à Paris?	105
<i>Répétition du même</i> , en marbre	ibid.
<i>Hébé</i> , en marbre; au Marquis Albrizzi, à Venise	106
<i>Répétition de la même</i> , avec quelques changemens, en marbre; à M. Duveyrier, à Paris	ibid.
<i>Hercule et Lychas</i> , groupe colossal en marbre; au Duc de la Miranda, à Naples	108
<i>Hercule tuant ses propres Enfans</i>	ibid.
<i>Kreugas et Damoxenos</i> , deux Pugiles, en marbre, grandeur idéale; le plâtre est à Paris	109
<i>Amour et Psyché</i> , debout, groupe en marbre; à S. A. M. le Prince Murat, à Paris	110

<i>Répétition du même</i> , avec de légers changemens. Page 110	
<i>Palamède</i> , en marbre, grandeur idéale; renversé et brisé par le débordement du Tibre, en 1805	111
<i>Mausolée de l'Archiduchesse Christine d'Autriche</i> , en marbre; à Vienne	112
<i>Statue du Roi de Naples</i> , grandeur colossale, en marbre	119
<i>Persée tenant la tête de Méduse</i> , en marbre, grandeur idéale; à Rome, dans le Musée Pio-Clementin	120
<i>Mars pacifier</i> , modèle de grandeur idéale	123
<i>Statue de l'Empereur Napoléon</i> , en marbre, grandeur colossale; pour Paris	124
<i>Copie de la Vénus de Médicis</i> , en marbre	127
<i>Vénus sortant du bain</i> , en marbre; grandeur naturelle	ibid.
<i>Statue de la Princesse B</i> , couchée, en marbre.	ibid.
<i>Monument du graveur Volpato</i> , en marbre	ibid.
<i>Thésée assommant un Centaure</i> , groupe colossal; modèle	ibid.

II. Bustes.

<i>Buste du Doge de Venise</i> , Paolo Reniéri, en marbre; à Venise	124
<i>Portrait du Pape Rezzonico ou Clément XIII</i> , pour son monument, grandeur colossale; à Rome	ibid.
<i>Portrait du Chevalier Emo</i> , pour son monument, en marbre	ibid.
<i>Portrait du Roi de Naples</i> , pour sa statue; grandeur colossale	ibid.
<i>Buste de l'Empereur Napoléon</i> , en marbre; grandeur colossale	ibid.

<i>Buste du Pape Pie VII</i> , en marbre	Page 127
<i>Buste de l'Empereur François II</i>	ibid.

III. Ouvrages en relief.

<i>Socrate sauvant la vie à Alcibiade</i> , à l'Académie de Lucques	104
<i>Socrate parlant pour sa défense devant l'Aréopage</i> , au palais du Prince Rezzonico; à Rome	ibid.
<i>Socrate se séparant de sa famille</i>	ibid.
<i>Socrate prenant la cigue</i>	ibid.
<i>Socrate entouré de ses amis, après sa mort</i>	ibid.
<i>Briséis enlevée de la tente d'Achille</i>	ibid.
<i>La mort de Priam</i>	ibid.
<i>Une procession des dames Troyennes</i>	ibid.
<i>Danse de jeunes Phœaciens devant Ulysse</i>	ibid.
<i>Retour de Télémaque à la maison paternelle</i>	ibid.
<i>Vénus dansant avec les Graces, en présence de Mars</i>	ibid.
<i>Naissance de Bacchus</i>	ibid.
<i>Mort d'Adonis</i>	ibid.
<i>Une Ecole d'Enfans</i> , dans une Ecole fondée par le Prince Rezzonico, à Rome	ibid.
<i>La Bienfaisance distribuant du pain à des Pauvres</i>	ibid.
<i>La ville de Padoue</i> , figure assise, en marbre; à Padoue, dans la salle du Sénat	ibid.
<i>Le Christ descendu de la Croix</i> , pour le village de Possagno, dans le pays de Venise	120

IV. Tableaux.

<i>Une Vénus nue, couchée</i>	128
<i>Une autre Vénus couchée, guettée par un Satyre.</i>	ibid.

<i>Les trois Graces</i> , demi-figures	Page 128
<i>Une Mère avec trois Enfans</i> , demi figure	ibid.
<i>Une figure de Femme</i> , demie nue	ibid.
<i>Céphale pleurant sur le corps de Procris</i>	ibid.
<i>Une Joueuse de flûte</i> , demi figure	ibid.
<i>Une Tête</i> , à la manière de Giorgione	ibid.
<i>Une autre Tête</i> , dans le même genre	ibid.
<i>Portrait d'un Vieillard</i>	ibid.
<i>Portrait de Canova</i> , fait par lui-même	ibid.
<i>Le Christ mis au sépulchre</i> , tableau pour l'autel de l'église de Possagno	ibid.

MONUMENS CHRÉTIENS.

NOTE sur le Vase que l'on conservoit à Gênes, sous le nom de Sacro Catino, et qui est actuellement dans le Cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale.

ON possédoit depuis très-long-temps, dans la ville de Gênes, un vase hexagone qu'on croyoit être d'émeraude, et par conséquent d'un prix inestimable. Par une suite des dernières révolutions d'Italie, ce vase a été apporté à Paris, et il a été déposé le 20 novembre dernier, selon l'ordre de S. M. l'EMPEREUR, dans le Cabinet des Antiques de la Bibliothèque impériale.

Ce vase étoit regardé comme une des plus précieuses reliques qu'il y eut au monde. Il n'est donc pas étonnant que dans un temps où les sciences physiques avoient fait peu de progrès, il ait été le sujet de divers récits mensongers ou exagérés. On les trouve recueillis dans un ouvrage assez rare, dont je vais donner l'analyse. Il a été publié, en 1727, par le R. P. *Fra GAETANO* de Sainte-Thérèse, Augustin déchaussé de Gênes, prédicateur, lecteur des saintes écritures et de la théologie morale, et réviseur du saint office (1).

L'Auteur dit, dans la préface, « que deux motifs l'ont engagé à composer cet écrit, le désir

(1) Voici le titre de cet ouvrage : *il Catino di smeraldo orientale, gemma consecrata da N. S. Gesù Cristo nell' ultima cena degli Azimī, e custodita con religiosa pietà dalla serenissima Repubblica di Genova, come glorioso trofeo riportato nella con-*

» de contribuer à la gloire de Dieu, en faisant
 » mieux connoître la sainteté du *catino* (2) ; et
 » celui d'accroître l'honneur de la République de
 » Gênes, qui ayant reçu de lui une si précieuse
 » relique, la garde avec le soin le plus scrupuleux
 » dans la sacristie de Saint-Laurent, comme le
 » plus beau joyau de l'Etat, et qui l'a fait figurer
 » dans la grande salle du Palais royal, en face du
 » trône, comme un des plus grands trophées des
 » Gênois dignes du nom de défenseurs de la foi
 » qu'ils ont nouvellement reçu, etc. etc. »

Il employe ensuite toute son érudition et toute sa sagacité pour prouver que le *sacro catino* est véritablement une émeraude ; que c'est le vase dans lequel l'Agneau pascal fut servi à Jésus-Christ et à ses Apôtres immédiatement avant l'époque de sa passion. Il seroit trop long de rapporter les détails dans lesquels entre le bon Père *Gaetano* ; mais comme personne n'entreprendra la lecture d'un ouvrage aussi gros et aussi confus, il ne sera pas sans intérêt de faire connoître la méthode qu'il a suivie pour établir des opinions qu'il regarde comme des vérités absolument démontrées.

quista di terra santa l'anno MCI. Si mostra la sua Antichità, Preziosità, et Santità autenticata dagli Autori, come dalle pubbliche scritture dell' Archivio. Opera storico morale arricchita di cognizioni, et Dottrine profittevoli à studiosi, e grate agli Amatori dell' Antichità. Gênes, chez Franchelli, 1727. in-4.º, 308 pages, et xxxvii de préface et d'introduction.

(2) Le mot *catino* s'applique à des vases de forme évasée, comme ceux que nous appelons *plat*, *bassin*, *saladier*, *terrine*, *écuelle*, etc.

« Afin de procéder avec ordre , dit-il , avant de
» prouver l'identité du *catino* , il faut établir la
» vérité de son *existence*. Tous les Evangélistes
» sont d'accord qu'il a existé ; celui qui mettra la
» main avec moi dans *le plat* ou *le catino* , sera celui
» qui me trahira , dit Jésus-Christ à ses Disci-
» ples , lorsqu'il veut dévoiler les projets criminels
» de Judas. Si le *catino* a existé lors de la célé-
» bration du *Passah* (la Pâques) par Notre Sei-
» gneur , on doit nécessairement le retrouver ,
» puisque la Providence divine a voulu conserver
» les objets qui ont servi à Jésus-Christ , et on
» les garde encore comme de précieux monu-
» mens de sa vie , de sa passion , et de sa mort.
» Les traces de ses saints pieds ne sont-elles pas
» aujourd'hui révérees , par les Pélerins , dans la
» Terre sainte ? A plus forte raison doit-on croire
» que la table , le couteau , l'aiguière dont il fit
» usage , le linge dont il essuya les pieds des
» Apôtres , le calyce dans lequel il a fait la consé-
» cration , la tasse dans laquelle les Apôtres ont
» bu , enfin la salière et d'autres objets semblables
» existent encore ; et ce qui est à remarquer ,
» ils existent sous la forme de gemme ! Ce qui
» est vrai , de ces différens ustensiles , doit l'être
» également du sacré *catino* ; aussi tous les com-
» mentateurs de la Bible , tous les historiens , con-
» viennent que c'est celui dont se glorifie la ville
» de Gênes.

» Après avoir rendu incontestable l'existence
» du *catino* , continue l'auteur , il reste à prouver

» son *identité*, c'est-à-dire, que le vase de Gênes
 » est le même que celui avec lequel Jésus-Christ
 » a célébré le *Passah* ».

Selon la définition des jurisconsultes, l'*iden-
 tité*, n'est pas détruite par les qualités exté-
 rieures qui surviennent à un objet. Un bateau est
 toujours le même bateau quoiqu'on ait succès-
 sivement changé toutes les planches dont il est
 composé; un tribunal est toujours le même tribu-
 nal, quoique tous les juges aient été renouvelés;
 un homme est toujours le même homme, quoiqu'il
 ait vieilli, et qu'il ait éprouvé plusieurs changemens
 dans ses qualités, ses habitudes, etc. « On peut
 » donc dire, avec autant de justesse, que le *sacro*
 » *catino* est celui dont Jésus-Christ s'est servi, lors
 » même qu'on adopteroit l'opinion de quelques
 » auteurs que Notre Seigneur l'a changé, par
 » un miracle, en émeraude, afin de fortifier les
 » Apôtres dans la foi au saint Sacrement, de
 » confondre l'avarice de Judas, et de détourner
 » son esprit de l'horrible trahison qu'il avoit pro-
 » jetée ».

Nous allons maintenant faire connoître, aussi
 succinctement qu'il sera possible, le contenu des
 treize chapitres dont se compose le singulier ou-
 vrage du bon Religieux.

Dans le premier, il raconte la manière dont il
 croit que le *sacro catino* est venu en la posses-
 sion des Gênois. Pendant la première croisade, ils
 se distinguèrent sur-tout à la prise de Cæsarée, en
 1101; dans l'immense butin qu'on y fit, étoit ce

catino. On sépara ce butin en trois parts, dont une ne comprenoit que ce vase précieux. Pour récompenser les Gênois de l'intrépidité qu'ils avoient montrée en entrant les premiers dans les murs de la ville assiégée, on leur permit de choisir les premiers; ils abandonnèrent aux autres croisés l'énorme quantité d'or, d'argent et d'objets d'un haut prix qu'on avoit recueilli dans la ville, et ils ne voulurent que le *sacro catino*.

Mais comment ce vase précieux étoit-il venu de Jérusalem à Cæsarée? c'est ce que l'auteur explique dans le second chapitre.

D'après ce que J. C. avoit prédit à ses disciples sur la destruction prochaine de Jérusalem, les premiers chrétiens s'éloignèrent bientôt de cette ville, pour se retirer dans des contrées où ils pussent se croire à l'abri des scènes d'horreur auxquelles elle alloit être livrée. L'Auteur établit par plusieurs passages des actes des Apôtres, que beaucoup d'entr'eux choisirent pour le lieu de leur retraite Cæsarée, place forte, où la protection du Gouverneur romain les mettoit à l'abri des persécutions des Juifs. Nicodème, entre les mains duquel étoit alors le *sacro catino*, le porta avec lui, dans cette ville.

Dans le troisième chapitre, l'auteur raconte comment le *sacro catino* ayant été porté à Gênes, fut reconnu pour être une gemme, et une sainte relique, et d'après cette croyance, exposé à la vénération des fidèles; il indique aussi les mesures de sûreté qu'on employa pour le conserver. Il cite

plusieurs lois et des ordonnances curieuses relatives à la garde du *sacro catino*, qu'il a tirées des archives de Gênes.

Le quatrième chapitre est consacré à rapporter les différentes opinions des auteurs sur l'origine de ce vase. Celle à laquelle *Fra GAETANO* paroît donner la préférence, est que la Reine de Saba l'avoit apporté avec d'autres choses précieuses, lorsqu'elle vint à Jérusalem admirer la sagesse Salomon.

Ce Prince, dont les connoissances étoient aussi profondes que variées, ne tarda pas à connoître la valeur inestimable du vase, dont la Reine de Saba lui avoit fait présent; il le fit déposer dans son trésor d'où il ne devoit sortir que lors de la célébration du *Passah*, c'est-à-dire, pour y manger l'Agneau pascal. « C'est ainsi que le *sacro catino* a été conservé par les Rois ses successeurs, Tant que le royaume de Juda a existé, il fut uniquement consacré à cette cérémonie, afin qu'à l'époque où son empire éternel devoit commencer. J. C. pût faire usage de ce précieux vase pour la fête commémorative de la rédemption du peuple élu ».

Selon quelques opinions, le *sacro catino* passa dans la suite entre les mains du roi Hérode; ce Prince devoit arriver à Jérusalem et célébrer le *Passah*, le même soir où J. C. envoya deux de ses disciples pour en préparer la cérémonie; d'après ces auteurs, J. C. auroit donc fait la Pâques dans la même salle qui avoit été destinée pour Hérode. Notre auteur n'adopte pas cette opinion; il pense au contraire que le texte de l'Évangile doit faire

présumer que ce vase , ainsi que tout ce qui a servi à la célébration de ce *Passah* par J. C. , appartenait au maître de la maison qui devoit être un personnage distingué , un chef des Phariséens , un Docteur de la loi , et membre du Sanhedrin. Il conjecture que ce personnage éminent descendoit de la race des rois de Juda , et que ce vase lui étoit échu par héritage , et il disserte longuement sur ce point , qui fait le sujet du sixième chapitre.

Les évangélistes ne nous ont pas conservé le nom du père de famille dans la maison duquel J. C. célébra le *Passah* ; c'est donc encore un vaste champ pour les conjectures ; l'auteur , après les avoir recueillies , se détermine pour celle qui regarde saint Nicodème , comme celui à qui ce bonheur avoit été réservé. *Fra GAETANO* traite ensuite des cérémonies observées par J. C. dans la célébration du *Passah*, et dans l'institution de l'Eucharistie ; le chapitre suivant est consacré à l'examen de la question , s'il peut exister une émeraude naturelle de la grandeur de ce vase. J. C. a consenti à vivre dans la pauvreté , comment est-il croyable que lorsqu'il mangea l'Agneau pascal il ait voulu admettre sur la table un vase d'un prix aussi considérable ? A cette objection , l'auteur répond , « que notre Seigneur l'a fait à cause de la dignité du Sacrement qu'il alloit instituer ».

Dans les chapitres onze et douze , *Fra GAETANO* a recueilli les différentes opinions des auteurs qui ont parlé du *catino* ; et dans le treizième chapitre , qui est le dernier , il trace une histoire abrégée

de l'origine de Gênes , et de ses progrès dans la valeur et dans la piété ; enfin , il raconte les actions généreuses par lesquelles cette ville a mérité d'acquérir le grand nombre de reliques précieuses qu'on y a consacré dans la cathédrale , et dont le catalogue termine son ouvrage.

Il a mis en tête la gravure de l'intérieur du *catino* , de la grandeur de l'original , et faite avec exactitude ; on ne sauroit dire la même chose de la représentation qu'il a donnée de ce vase dessiné de côté , et d'une autre qui le fait voir renversé. Ces deux dernières figures feroient croire que son élévation est presque de la même dimension que son grand diamètre ; tandis que sa hauteur n'est que de trois pouces , et que son diamètre, du milieu d'un des côtés au milieu du côté opposé , pris au bord supérieur , est de douze pouces et six lignes.

La gravure jointe à cet article (voyez pl. III) en donne une idée plus exacte. La figure n.º 2 représente l'intérieur du *catino* ; le n.º 3, le même vase vu de face lorsqu'il est placé dans son sens naturel ; et le n.º 4, le même vase renversé avec ses anses qui sont placées dessous d'une manière assez ingénieuse pour être cachées et laisser cependant la facilité de les saisir. Elles font corps avec le vase , sans agraffes ni soudure apparente ; une de ces anses a éclaté.

L'extrait de cet ouvrage fait voir à quel point ce vase devoit paroître précieux, en supposant comme véritable , tout ce que *Fra GAETANO* en rapporte.

La croyance que la matière de ce vase étoit l'émeraude, ajoutoit encore, à cet intérêt, une valeur intrinsèque inestimable, et dont on peut cependant se faire une idée, si d'après la règle de Boëce, on prise en général l'émeraude le quart de la valeur d'un diamant de poids égal. Le préjugé de cette valeur étoit tel qu'en 1319, lorsque la ville de Gênes fut assiégée par les Gibelins, la nécessité de défendre l'Etat ayant obligé de recourir à des emprunts, le *sacro catino* fut engagé au Cardinal Luc de Fiesque pour la somme de 9,500 liv. équivalente à 1200 marcs d'or; et onze ans après on le dégagea par l'acquit de cette somme.

On le gardoit dans une armoire, pratiquée pour cet usage dans l'épaisseur du mur qui sépare la Sacristie de la nef de l'Eglise de Saint-Laurent; les clefs de cette armoire étoient entre les mains des hommes les plus distingués de la République, et des lois sévères leur ordonnoient de ne jamais les confier à personne : ces lois n'exceptoient que le cas de maladie, et alors ils ne pouvoient se faire suppléer que par leurs plus proches parens.

C'étoit par une suite de cette extrême vénération, qu'on n'exposoit le *sacro catino* aux regards des fidèles, que tous les ans, dans une des grandes fêtes. Mais alors il étoit placé dans un lieu élevé, sur un pupitre ou dans une tribune; un prélat ou un chanoine, assisté d'un ou de plusieurs membres du clergé, le tenoit dans ses mains par un cordon; autour étoient rangés les Cheva-

liers, auxquels la garde de cette relique étoit spécialement confiée, et qui avoient le titre de *Clavigeri*; il étoit défendu, sous peine de cent et jusqu'à mille ducats, et même sous peine de mort, suivant l'exigence des cas (3), de toucher *le catino* avec de l'or, l'argent, des pierres, du corail ou quelque'autre matière.

Avec ces précautions, il étoit impossible aux curieux d'examiner si ce vase étoit en effet d'émeraude. Le texte de la loi qui vient d'être citée, fait voir « qu'elle avoit été portée dans l'intention » d'empêcher les curieux et les incrédules de faire » un pareil examen, pendant lequel le *catino* » auroit pu souffrir quelque atteinte, ou même » être cassé, ce qui, y est-il dit, seroit une perte » irréparable pour la république de Gênes. D'ail- » leurs, la curiosité trop ardente, dans l'examen » des choses réputées saintes, est au moins le signe » d'une tiède piété ». Le roi, les princes et les grands personnages étoient seuls exceptés et pouvoient voir et toucher cette relique.

On s'étoit contenté de la déclaration de quelques joailliers ignorans, qui ayant l'esprit prévenu par les traditions reçues, et croyant la Religion intéressée dans cette question, avoient certifié que le *catino* étoit véritablement d'émeraude. La plupart des voyageurs avoient répandu cette opinion (4); quelques-uns cependant avoient formé

(3) Loi du 24 mai 1476; voy. l'ouvrage de *Fra Gaetano*, p. 52 et 53.

(4) *MISSON*, l'abbé *RICHARD*, etc.

des soupçons contre la vérité de cette assertion, (5). mais ils n'avoient point eu d'occasion de changer leurs conjectures en certitude.

Le savant BARTHELEMY vit à Gênes le *catino*, dans l'année 1755 (6); il y observa des soufflures, qui lui firent penser qu'il étoit de verre, ainsi qu'il l'écrivit à M. de Caylus; mais il n'eut garde de laisser pénétrer des soupçons qui auroient pu lui coûter cher.

M. de la CONDAMINE eut la possibilité d'examine ce vase à la lueur des flambeaux, avec autant d'attention que pouvoit le permettre la distance à laquelle on le tenoit; il n'y a pas apperçu, dit-il, la moindre trace de ces glaces, pailles, nuages et autres défauts de transparence si communs dans les vraies émeraudes et dans toutes les pierres précieuses d'un certain volume; mais il y distingua très-évidemment plusieurs petits vides semblables à des bulles d'air de forme ronde et oblongue, telles qu'il s'en trouve ordinairement dans les cristaux de verre fondu, soit blanc, soit coloré (7).

Le célèbre minéralogiste DOLOMIEU, dans sa belle *Dissertation sur l'émeraude* (8), a fait voir que les *smaragdes* d'une grandeur démesurée, dont parlent les auteurs anciens, sont des malachites, des jaspes verds, des prases, des spaths fluors

(5) KEYSSLER, *Reisen*, p. 321.

(6) BARTHELEMY, *Voyage en Italie*, p. 18.

(7) Mém. de l'Acad. des scienc., ann. 1757, p. 340.

(8) *Magasin Encycl.*, année 1, tom. 1, p. 17-145.

et même des gypses verts, et que les prétendues *émeraudes* d'un volume très-considérable que l'on montre dans quelques trésors et quelques sacristies, ne sont probablement que des verres factices ou des fluors. Il rapporte, sur le *sacro catino*, l'opinion de M. de la CONDAMINE, qu'il paroît adopter.

Les idées des naturalistes étoient à-peu-près fixées sur le *catino*, lorsque ce vase a été remis à la Bibliothèque impériale; cependant, les Conservateurs ont désiré que sa matière fut déterminée; il leur importoit de ne pas recevoir comme une émeraude sans prix, un vase qui leur paroissoit n'être que du verre.

La chose a été mise hors de doute par une Commission de la Classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, composée de MM. Guyton, Vauquelin et Haüy; en opposant ce vase au jour, ils y ont aperçu assez près du centre, une bulle ou soufflure de la longueur d'environ deux millimètres, et plus loin une suite de très-petites bulles. Non-seulement les émeraudes du Pérou et de Sibérie rayent sa substance, mais elle se laisse attaquer par le silex hyalin ou crystal de roche, ce qui suffiroit pour décider la question. Il est donc évident que la matière du *sacro catino* de Gênes, n'est que du verre coloré.

Il reste actuellement à savoir si la certitude de ce fait détruit entièrement l'importance de ce vase, et s'il est devenu absolument indigne de la curiosité.

Je n'entrerai dans aucune discussion sur la croyance qui le fait regarder comme une des reliques de J. C. ; j'ai exposé fidèlement les raisons alléguées par *Fra GAETANO*, qui a rassemblé tout ce qu'on a dit sur ce point, et chacun peut d'après cela, juger ce qu'il en doit croire ; je parlerai seulement de l'intérêt que le *catino* peut encore offrir comme monument.

Quelle que soit l'opinion qu'on s'en fasse, il est certain que ce vase jouit depuis longtemps d'une grande vénération, et qu'il mérite d'être conservé comme un des objets de la piété des Gênois ; on pourroit même, en lui disputant tous ses autres mérites, le regarder comme un monument assez précieux de l'art de la verrerie en Orient dans le Bas-Empire.

Soit qu'il ait été le prix de la vaillance des Gênois dans Cæsarée, soit qu'il leur ait été donné, comme d'autres le prétendent, par Baudouin, empereur de Constantinople, il est toujours évident qu'il a été apporté d'Orient au commencement du douzième siècle.

Sa couleur est d'un-vert olivâtre, plus obscur que celui du *Peridot*, elle a quelque chose de gras qui rapproche plus cette composition du *plasma* des Minéralogistes allemands, que de l'*émeraude verte* du Pérou, et de l'*émeraude bleuâtre* ou *aigue marine* de Sibérie.

On n'y remarque aucun signe de christianisme ; on ne peut déterminer l'époque à laquelle il a été fabriqué, ni son usage. Plusieurs fragmens.

et quelques vases d'une grande beauté, prouvent que les anciens avoient porté l'art de fabriquer le verre à un haut degré de perfection; souvent ils le réparoient au touret, et je crois que les ronds, qui décorent le fond du *catino*, ont été faits ainsi. Ils savoient couler le verre de toutes les manières. Le Cabinet impérial possède des fragmens de verre bleu de la plus belle teinte. On trouve encore un très-grand nombre de petits cubes de verre coloré qui ont servi à fabriquer des mosaïques.

Il est donc présumable que le *catino* a été fait soit à Constantinople, soit à Cæsarée, enfin dans l'Orient, et probablement depuis le temps où Constantin établit le siège de l'Empire à l'ancienne Byzance, jusqu'à celui de la prise de cette ville par les Croisés; il mérite donc d'être soigneusement conservé comme un monument de l'art de la verrerie dans cette contrée et dans cette période:

A. L. M.

P O É S I E.

La République des Animaux.

A P O L O G U E.

A VEC la liberté confondant la licence ,
Et d'un joug qui pesoit à leur impatience ,
Les animaux , un jour , se croyant affranchis ,
Osèrent usurper la suprême puissance.
Tout fut bouleversé , l'on se crut tout permis ;
Les droits les plus sacrés dans l'oubli furent mis.
Le Loup , qui du trésor eut la surintendance ,
Prit les plus fins Renards pour ses premiers commis.
Par la Taupe jugés , loin des regards de l'Aigle ,
Des comptes frauduleux furent trouvés en règle,
Plus de propriété : l'audacieux Frélon
De l'Abeille pillà l'odorante moisson ;
Le Bouc lascif des mœurs exerça la police ;
Le Tigre fut chargé de rendre la justice ,
Et la fureur dicta ses iniques arrêts.
De l'amour conjugal édifiants modèles ,
Vos nœuds furent brisés , sensibles Tourterelles !
Et vous , foibles Agneaux , qui demandiez la paix ,
Ce bien si précieux , vous ne l'eûtes jamais.
Il fallut s'exiler. Tandis que les victimes
Fuyoient , en gémissant , ce théâtre de crimes ,
De leurs cruels bourreaux l'horrible faction
Semoit par-tout l'horreur et la confusion.
Fidèle , et trop docile aux ordres de son maître ,
Le Chien fut , sous ses yeux , égorgé comme un traître.
Le Roi des animaux par la ligue accusé
Du trouble qu'elle avoit elle-même causé ,
Succomba sous les coups de cette horde atroce.
C'est alors que l'enfer , pour venger l'innocent ,
De ses gouffres vomit une Hyène féroce ,
Qui s'abreuva de pleurs et nagea dans le sang.

Rien ne fut épargné, ni le sexe ni l'âge :
 Pas un être vivant ne seroit échappé,
 Si le monstre, à son tour, n'avoit été frappé.
 Sa mort fut comme un calme après un long orage ;
 (Calme trop court hélas ! qui n'étoit qu'apparent)
 La tyrannie encor survécut au Tyran.
 De la fange sortie une Hydre impitoyable,
 De cinq têtes armée, en sa rage effroyable,
 Durant cinq ans entiers, alla tout dévorant.
 Incessamment en proie au tourment de la crainte,
 Chacun s'interdisoit la plus légère plainte :
 Pour surcroît de douleurs, des Ours, des Léopards,
 Et des antres du Nord les habitans sauvages
 Exerçoient à l'envi, les plus affreux ravages ;
 Quand le murmure éclate enfin de toutes parts.
 Tous demandent un Chef d'une voix unanime.
 Cependant un jeune Aigle, au cœur fier, magnanime,
 Du regard et du vol pénétrant dans les cieus,
 De la patrie entend les regrets et les vœux.
 Des bords où les méchans, envieux de sa gloire,
 Avoient, en l'exilant, exilé la victoire,
 Il vole, et voit sur lui se fixer tous les yeux.
 De l'Etat chancelant il a saisi les rênes ;
 Des innocens captifs il a rompu les chaînes ;
 Les sinistres complots soudain sont découverts,
 Et l'épouvante enfin a gagné les pervers.
 L'ordre se rétablit. Avec la confiance,
 Le crédit renaissant ramène l'abondance ;
 Au dedans, au dehors, il n'est plus d'ennemis.
 Chacun des animaux à la raison soumis,
 Avouoit, grace aux lois d'un parfait équilibre,
 Que jamais il ne fut plus heureux ni plus libre.

KÉRIVALANT.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

E T

CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ANGLETERRE.

LA belle galerie de M. BECKFORD , à Font Hill , s'est enrichie de deux tableaux précieux achetés à la vente de lord Landsdown; l'un est un portrait par VELASQUEZ , l'autre une sibylle de *Louis CARRACHE*. M. Beckford a apporté de France beaucoup d'excellens tableaux , entr'autres un des plus beaux paysages de *Guaspre POUSSIN*, de la collection précieuse de M. C..... Il l'a acheté mille guinées.

On a trouvé , en faisant des fouilles dans une terre , près de Carmel , qui appartient au lord *Georges Henry CAVENDISH* , un pot de terre non vernissé renfermant 575 pièces de monnoies frappées au coin de différens Empereurs romains. Ces pièces sont très-bien conservées. Elles appartiennent maintenant au lord Cavendish.

Lord VALENCE vient de terminer un voyage qui avoit duré près de cinq ans. Il est arrivé à Portsmouth à bord du vaisseau *le Neptune*. Il a dressé des cartes de la mer Rouge , dont il a parcouru les côtes. Son secrétaire M. Sall , qui avoit fait une excursion en Abyssinie , en a ramené un jeune Prince abyssinien , parent de Negad-ba-Mahomet , dont Bruce parle souvent comme de son ami. Ces Voyageurs ont traversé l'isthme de Suez , et se sont rendus d'Alexandrie à Malthe , où ils se sont embarqués sur *le Neptune*.

On a reçu à Londres des nouvelles du célèbre MUNGO PARCK. Voici des détails traduits d'une lettre écrite par un Membre de la Société royale de Londres, en date du 23 octobre dernier :

« Ce que nous apprenons de plus certain sur notre Voyageur, est tiré de quelques lettres qu'il a écrites de Gorée à ses amis d'ici, et du récit qu'a fait un guide qui l'avoit accompagné. Il paroît que loin d'avoir été assassiné à Segou, comme on l'avoit dit, le Roi de ce pays, appelé Bambarra, l'a pris sous sa protection, et lui a permis d'acheter un bon canot que Parck a équipé à Sansendeing, lieu situé sur la rivière Jolliba, un peu au-dessous de Segou. De quarante personnes environ qui composoient d'abord l'expédition, il n'en restoit que cinq, Mungo-Parck, le lieutenant Martyn et trois soldats; tout le reste avoit péri particulièrement par les maladies. Parck n'a pas été malade un seul jour. En quittant Sansendeing, il descendit le Jolliba, pour aller à Tombucto, vers les confins du pays de Bambarra, où le guide qu'il avoit pris le laissa. Voilà les détails que je crois exacts. Les lettres écrites de Majorador n'en donnent point qui aient la même certitude. Ce ne sont que les résultats des bruits qui courent. Ces bruits portent que Parck avoit descendu sans accident le Jolliba, jusqu'à Cabra, port de Tombucto; que là il s'étoit arrêté et avoit arboré un pavillon blanc pendant tout le jour, sans que personne vînt vers lui, et qu'on lui donnât aucun signe d'hospitalité; qu'en conséquence, il n'avoit pas jugé prudent de s'y arrêter plus longtemps, et que dès le soir même il s'étoit mis à remonter la rivière, comme pour retourner à Sansendeing. Des personnes, ici, qui connoissent bien ses vues générales, pensent qu'en supposant la vérité des détails ci-dessus, il aura feint seulement de remonter le Jolliba, dans la vue de passer dans la nuit par Cabra, sans être aperçu, et de continuer son voyage

en descendant le Jolliba; le principal objet de son expédition étant de reconnoître cette rivière jusqu'au lieu où elle se termine ».

HOLLANDE.

La HOLLANDE se vante de posséder encore des Artistes qui soutiennent la gloire de son ancienne École. M. BUCH, directeur de l'Académie de dessin d'Amsterdam, passe pour un bon peintre d'histoire. On loue les *tableaux de fleurs et les marines* de DE VANOS; les *paysages* de HAAG, et les *animaux* de SCHOUWMAN sont estimés. KUIPER s'est exercé, dit-on, avec succès dans le *genre allégorique*, et PORTMAN a annoncé un talent distingué en gravant ses deux tableaux de la Paix et de la Guerre. VINCKLES et HODGES passent depuis longtemps pour graveurs habiles. SCHWEGMAN a obtenu un prix de la Société nationale d'Economie pour l'invention d'une nouvelle gravure au crayon, et la Société d'Harlem en a accordé un à HORS-ROCK d'Alkmaer, qui a trouvé un moyen de rendre la couleur d'eau plus durable.

KUIPER et PORTMAN ont été chargés, le premier de dessiner, et l'autre de graver un sujet allégorique destiné par la Société *pour l'utilité générale*, à perpétuer la mémoire de J. NIEUWENHUEYS, qui a été son fondateur.

DUCHÉ DE WEIMAR.

Une Société de Savans a célébré à WEIMAR, le 5 septembre dernier, l'anniversaire du célèbre WIELAND qui est entré dans sa soixante-quatorzième année. Ce vieillard respectable a reçu avec attendrissement les hommages qu'on lui adressoit, et que sa modestie ne lui avoit pas permis de prévoir. Tous les amis des lettres font des vœux pour voir prolonger la carrière d'un homme qui s'est illustré autant

par une érudition profonde et un goût exquis, que par une imagination riche et brillante.

AUTRICHE.

Les Princes qui s'étoient chargés de la direction des spectacles de VIENNE, se sont dégoûtés de leur administration, et le Baron de BRAUN ne veut plus la reprendre. Un procès qui a suivi quelques démêlés, et dont on ne connoît point encore l'issue, menace le public d'une disette de spectacles. Les nouveautés ne sont point abondantes dans des circonstances aussi fâcheuses. Cependant, on a joué sur le *Théâtre de la Cour*, une comédie nouvelle qui a eu beaucoup de succès. L'auteur, qui n'a pas voulu se faire connoître, s'annonce comme un homme d'esprit, et promet beaucoup pour la scène comique. La pièce qu'il vient de donner est intitulée *l'Absence*. Il y a des scènes brillantes, et le style en est très-piquant.

On continue à traduire, pour les théâtres de Vienne, plusieurs opéra français. *Gulistan* a réussi par le poème et la musique.

Le succès qu'ont eu sur les théâtres de cette Capitale, plusieurs mélodrames de nos boulevards, ne donnent point une bien bonne opinion du goût de ses habitans. Mais ce jugement ne doit point être porté sans quelque modification. La pièce de *Monsieur Botte*, que plusieurs journaux s'étoient empressés de vanter comme un chef-d'œuvre dramatique, n'a eu que le succès qu'elle méritoit, et dans cette espèce de parodie du *Bourru bienfaisant*, ce qu'on a rendu en guinées, n'a point récompensé ce qu'on ôtoit en esprit.

TURQUIE.

BASILIVS, savant Médecin grec, vient de publier, à Constantinople, dans l'imprimerie patriarcale, un Epistolaire ou Collection de modèles de lettres pour se former

au style épistolaire en grec moderne. Il y a fait entrer plusieurs lettres d'*Alexandre MAUROCORDATO*, ministre de la Porte, qui a eu une si grande influence sur la guerre et la paix de 1653 et 1699. Ces lettres, qui sont les plus intéressantes du recueil, sont suivies de quelques autres de *Nicolas MAUROCORDATO*, fils du ministre, qui fut alternativement Prince de la Valachie et de la Moldavie. Cette collection est encore enrichie de quelques notices sur des savans grecs, tels que *Jacques MANAS D'ARGOS*, *GERASIMUS*, *DOSITHÉUS*, patriarche de Jérusalem. L'ouvrage entier forme un volume in-4.^o de 340 pages.

H A N O V R E.

ON lit, dans un Journal du pays d'HANOVRE, que la perforation du tympan, pour rendre l'ouïe aux sourds, n'est point une découverte nouvelle. *J. RIOLAN*, fils, en avoit eu l'idée dans son *Enchiridion anatomicum* publiée en 1749; et *SHELLHAMMER* en fait mention dans son livre de *Auditu*, imprimé en 1684.

S U È D E.

ON parle d'établir, dans ce royaume, un Institut des Sourds - Muets. Le nombre de ces infortunés est considérable; les seuls diocèses d'*Upsal*, de *Vexio*, de *Calmar*, d'*Ikerå* et de *Carlstadt*, en comptent deux cent quatre-vingt sept.

D A N E M A R C K.

LES nouvelles qu'on a reçues, à Copcnhague, de *M. GIESECKE*, sont très-satisfaisantes. On sait que ce savant parcourt présentement l'Islande pour y faire des recherches géonoptiques et minéralogiques; il a fait d'heureuses découvertes au pied du mont Hécla, et dans l'intérieur du pays.

R U S S I E.

M. KLAPROTH, jeune homme très-versé dans la con-

noissance des langues orientales , accompagnera l'Ambassadeur Russe qui doit se rendre à Pékin. Il est probablement le seul , de tous les savans désignés pour faire partie de cette ambassade , qui remplira sa destination ; il accompagnera l'Archimandrite qui va renouveler la Mission grecque qui se trouve à Pékin.

E S P A G N E .

UN des chirurgiens de la chambre du Roi, don *Francisco* BALMIS , vient de rendre à l'humanité des services qui feront époque dans les Annales de l'humanité, aussi bien que dans celles des Sciences utiles. Il est de retour d'une expédition lointaine dont on apprendra avec intérêt quelques détails.

Il partit de la Corogne, le 30 novembre 1803, pour faire le tour du monde, et répandre le bienfait de la vaccine dans les contrées étrangères comme dans celles de la dépendance de la monarchie espagnole. L'expédition organisée par lui , et partie de la Corogne , étoit composée de quelques gens de l'art , de plusieurs personnes propres à les seconder , et de vingt-deux enfans destinés à se transmettre successivement le virus de la vaccine pendant la durée de la traversée, et le porter frais dans tous les lieux où l'on a abordé. La première relâche de l'expédition s'est faite aux îles Canaries ; la seconde à Porto-Ricco, et la troisième sur la côte de Caracas. SALVANI fut détaché de ses collègues au port de Guayra, pour l'Amérique méridionale, et Balmis se porta à la Havane, puis dans la presqu'île d'Yucatan. Là l'expédition se partagea encore. Don *Francisco* PASTOR partit pour Villa-Hermosa dans la province de Tabasco, afin d'y propager la vaccine par Ciudad réal de Chiappa, à Guatemala. Il a traversé une contrée, presque déserte, de 400 lieues, pour arriver à la fertile province de Guaxaca. La princi-

pale expédition a abordé à la Vera-Cruz, après avoir parcouru toute la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne. Elle a porté la vaccine jusqu'aux provinces reculées de Sonora et de Cinaloa, et parmi les peuplades indiennes de la Pimeria Alta. Balmis a établi, dans toutes les capitales où il s'est arrêté, des Juntas qu'il a munies d'instructions sur le procédé de la vaccine, des effets de laquelle ils rendront compte au Souverain des Espagnes.

Balmis n'a point connu de terme au désir de soulager l'humanité. Il s'est embarqué à Acapulco, emmenant avec lui vingt-six enfans de la Nouvelle-Espagne. Le virus, en circulant d'un de ces enfans à l'autre, est arrivé frais aux Philippines, et a parcouru toutes celles de ces îles qui appartiennent aux Espagnols. Les Rois, qui ont sous leur domination les îles Visayas, qui forment une grande partie de l'Archipel des Philippines, étoient continuellement en guerre avec les Espagnols; la vaccine a effectué entr'eux une réconciliation qu'on regardoit comme impossible. Elle fut offerte à une époque où la petite vérole désoloit les Etats des Rois ennemis. Touchés de la générosité des Espagnols, ils ont déposé les armes; et Balmis s'est trouvé le plus habile négociateur. Le virus vaccin apporté, dans toute son activité sur la côte de la Chine, y a produit les meilleurs effets. M. Balmis a chargé les médecins de la Factorerie anglaise à Canton, de propager la vaccine dans le pays; et il est à croire qu'ils se feront un devoir d'employer tous leurs soins pour remplir une commission si louable.

De retour à Macao, M. Balmis s'est embarqué le 15 août dernier sur un bâtiment portugais. Dans la traversée, il a déposé du virus vaccin dans l'île de Sainte-Hélène; et il l'a fait adopter aux Anglais, qui, depuis

plus de huit ans, s'opiniâtroient à rejeter cette précieuse découverte d'un de leurs compatriotes.

Salvani, en voulant passer au Pérou, fit naufrage à l'une des embouchures de la Magdalena. Le Gouverneur de Carthagène s'empressa de lui faire porter des secours, et l'équipage a été sauvé. La vaccine a été ainsi introduite dans la province de Carthagène. De là Salvani a remonté péniblement la rivière de la Magdalena, et a distribué la vaccine sur ses deux rives. Les Missionnaires se sont ensuite partagés pour la répandre dans l'intérieur du pays, laissant partout des instructions conformes à la méthode de Balmis; ils se sont réunis à Santa-Fé de Bogota. Peu après le vice-Roi a mandé, en Espagne, que dans l'étendue des pays soumis à sa juridiction, plus de cinquante mille Indiens ont été vaccinés sans accident. A la fin de mars 1805, Salvani et ses compagnons se sont divisés pour propager la vaccine sur la route de Popayan, Cuenca, Quito jusqu'à Lima; et dans le mois suivant ils étoient à Guyaquil. Ils parcourront la vice-Royauté de Lima, les provinces du Chili et de Charcas, et parvenus à Buenoz-Ayres, ils se rembarqueront pour l'Espagne.

M. Balmis a découvert le virus vaccin au Mexique, dans le val d'Atlixco, près la Puebla de los Angelos. Un de ses adjoints a fait la même découverte aux environs de Valladolid, dans la province de Méchoacan, et une autre dans le district de Calabozo, de la province de Caracas.

M. Balmis a rempli, d'une manière subsidiaire, un autre objet dans son long voyage. Il a rapporté un grand nombre de plantes exotiques qu'on espère pouvoir naturaliser en Espagne; mais d'autres succès, plus précieux lui assurent son premier titre à l'immortalité. Nous pourrions le citer désormais à nos détracteurs, disent les

Espagnols, et nous pourrions croire que les crimes des Pizzare et des Valverde, qu'on nous reproche depuis trois siècles, sont enfin compensés, en Amérique, par un bienfait qui conservera plus d'hommes dans cette partie du monde, que leur cruauté n'en a immolé.

FRANCE.

Il existe actuellement à MARSEILLE un individu singulier. *Rosalie-Zacharie* FERRIOL, âgée de 10 ans, née à Marseille de *Pierre-Lucet* et de *Rosalie* FERRIOL, natifs l'un de Nismes, l'autre de Brignoles, et domiciliés dans la rue de l'Aumône, offre tous les caractères qui constituent l'*albinos*. La couleur de sa peau est d'un blanc mat, ses cheveux plats et un peu rudes au toucher, sont d'une blancheur éblouissante, ainsi que ses cils et sourcils. Ses yeux assez grands sont très-mobiles, l'iris en est d'un bleu clair, parsemé de stries rouges, et la prunelle d'un rouge brillant et vif. La sensibilité des organes visuels est extrême chez cet enfant, ils ne peuvent supporter qu'une douce lumière; celle du soleil les fatigue et oblige les paupières à se tenir fermées.

Rosalie-Zacharie, quoique bossue, jouit d'une bonne santé; elle n'a eu encore d'autre maladie que celle de la petite vérole; elle aime beaucoup les saveurs fortes, est vive et intelligente: le père a les cheveux châtains et paroît jouir d'une bonne santé; la mère est brune, robuste, et n'a jamais, ainsi que son mari, éprouvé de maladie grave. Mère de cinq enfans tous vivans, elle n'a point eu de grossesse pénible; tous ces enfans, à l'exception de *Rosalie-Zacharie*, sont châtains et parfaitement constitués.

La Société d'Amateurs des sciences et des arts de la ville de Lille a arrêté que dans sa séance publique du mois d'août 1807, elle accordera une médaille d'or de la valeur

de 150 fr. à l'Auteur du meilleur mémoire sur le sujet suivant : « *Le vinaigre de bière que l'on fabrique dans les départemens du Nord, retient toujours une matière muqueuse qui s'oppose à sa conservation. Indiquer un procédé économique pour débarrasser le vinaigre de bière des principes étrangers qu'il contient, et lui donner des qualités qui le rapprochent du meilleur vinaigre de vin* ».

Les ouvrages destinés au concours doivent parvenir, francs de port, au Secrétaire de la Société, avant le premier juillet 1807. On joindra aux mémoires un billet cacheté qui renfermera le nom et l'adresse de l'Auteur, avec la devise ou sentence qu'il aura prise pour épigraphe.

Les Membres résidans sont seuls exclus du concours.

LA Société de médecine de TOULOUSE avoit proposé l'année dernière, pour sujet d'un prix de 300 fr., qu'elle devoit décerner dans sa séance du 10 novembre dernier, la question suivante : « *Déterminer quels sont les avantages ou les inconvéniens de la multiplicité des nomenclatures, relativement aux travaux des anatomistes, des physiologistes et des nosographes* ». Des quatre mémoires envoyés au concours, aucun n'a obtenu le prix entier; cependant deux ayant paru contenir des choses utiles, la Société a adjugé, à titre d'encouragement, une médaille d'or de 200 fr. au mémoire n.º 3, qui s'est trouvé anonyme, et une autre médaille en or de la valeur de 100 fr., au mémoire n.º 4, dont l'auteur est M. SENAUX, fils, docteur-médecin à Montpellier. En récompensant ces auteurs, la Société n'entend pas admettre leurs opinions sur tous les points.

La Société propose pour sujet d'un prix de 300 fr., qu'elle distribuera dans sa séance publique de l'an 1807, la question suivante : « *Indiquer les plantes indigènes*

» qui peuvent remplacer avec succès le kina, *CINCHONA*
 » *OFFICINALIS LINN.*, et ses différentes espèces ». La Société
 invite les auteurs qui traiteront cette question, à suivre
 le système et la nomenclature de Linné. Elle desire moins
 une analyse chimique des principes constitutifs des plantes
 succédanées du kina, qu'un exposé clair et précis des faits
 et des observations qui constatent l'efficacité de ces plantes
 dans la curation des fièvres intermittentes pernicieuses,
 dont l'écorce du Pérou paroît, au moins jusqu'à présent,
 être le véritable spécifique. La Société invite encore les
 concurrens à faire connoître, autant qu'il sera possible, si
 les plantes dont ils parlent dans leurs mémoires possèdent,
 comme le kina, une vertu anti-septique.

Les mémoires envoyés pour ce concours, seront adres-
 sés francs de port, à M. TARBÉS, secrétaire-général de la
 Société, avant le 1.^{er} août de l'année 1807.

L'Académie des *Sciences, Belles-lettres et Arts* de la
 ville de BESANÇON distribuera le 14 août 1807, deux prix,
 l'un d'éloquence et l'autre d'histoire, consistant chacun
 en une médaille d'or de la valeur de 200 fr.

Elle propose pour sujet d'éloquence : « *De l'influence*
 » *que les grands hommes ont exercée sur le siècle où ils*
 » *ont vécu, et sur le caractère de leur nation* ». Et pour
 sujet historique : « *L'histoire des Séquanois depuis leur*
 » *origine jusqu'au temps où Auguste divisa la Gaule en*
 » *provinces Romaines* ».

L'Académie prévient les auteurs qui voudront s'occu-
 per du sujet historique, qu'elle a divisé l'histoire de la ci-
 devant province de Franche-Comté en plusieurs époques,
 qui seront proposées au concours alternativement avec
 une époque de l'histoire de la métropole de Besançon.

Elle désigne aux concurrens pour modèle à suivre dans
 le plan et le développement de leurs ouvrages, *l'histoire*

des Gaulois publiée récemment par M. PICOT de Genève, et la collection historique des métropoles de la France, connue sous le nom de *Gallia christiana*.

Les ouvrages seront adressés francs de port au Secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le 1.^{er} juillet 1807.

L'Académie décernera à la même époque du 14 août 1807, une prime d'encouragement à celui des artistes résidans dans l'un des trois départemens de la ci-devant province de Franche-Comté, qui aura produit l'invention la plus utile dans les arts mécaniques, ou fourni la meilleure composition dans les arts du dessin, de la peinture, de la sculpture et de l'architecture.

Les ouvrages seront adressés également francs de port, au Secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le 1.^{er} août 1807; ils porteront le nom des artistes, et seront rendus après le concours.

Il y aura le même jour, 14 août 1807, dans la salle des séances publiques de l'Académie, exposition des productions des artistes des trois départemens qui auront été jugées dignes d'y concourir. Dans le cas où l'Académie le trouveroit convenable, l'exposition sera remise à l'année suivante.

La Société d'émulation des HAUTES-ALPES, a tenu sa séance publique à GAP, le 7 décembre. Voici quel a été l'ordre des lectures :

De l'influence des arts applicables au département des Hautes-Alpes, par M. QUESNEL, membre résidant; — *Dithyrambe sur la victoire d'Iena et la conquête de la Prusse*, par M. ROLLAND, membre résidant; — *Exposé des actions vertueuses et des travaux remarquables dans les Hautes-Alpes en 1806*, par le Président de la Société. — *L'Espérance*, pièce en vers, par M. ROLLAND; — *De la supériorité du Peuple de montagnes sur celui de la*

Plaine, par M. MERCIER, membre de l'Institut, associé correspondant; — *Vers à Joséphine et sa Réponse*, par M. ANGLÉS, membre résidant; — *Palmène et Zulma*, nouvelle africaine, par M. LADOUCKETTE, membre résidant.

Madame BRANCHU de l'Opéra, est à BORDEAUX où elle a joué plusieurs fois sur le grand théâtre.

P A R I S.

M. VAUQUELIN, membre de l'Institut, et professeur de chimie au Muséum d'histoire naturelle, ayant analysé divers échantillons de mines d'argent de Guadalcanal, dans l'Estramadure, y a trouvé jusqu'à 10 pour 100 de platine. Il a annoncé cette découverte à la classe des sciences de l'Institut, le 17 décembre, et montré en même temps des échantillons de ce métal.

La 97.^e comète, découverte par M. PONS, à Marseille, a été observée, à Paris, par M. BOUVARD, à l'Observatoire impérial; et par M. BURCKHARD, à l'École militaire; celui-ci en a calculé l'orbite le même jour. Malgré la difficulté de ces calculs, il a trouvé que cette comète est presque aussi loin du soleil que la terre, qu'elle a passé par son périhélie le 23, et qu'elle s'éloigne de la terre; ainsi elle ne paroîtra pas bien long-temps, mais nous avons de quoi la reconnoître la première fois qu'elle reviendra. Nous croyons bien aux retours des comètes, cependant il n'y en a qu'une jusqu'à présent qui ait reparu plusieurs fois; c'est celle de 1759.

Les cours de l'École spéciale des langues orientales vivantes, et d'une utilité reconnue pour la politique et le commerce, ont commencé le lundi 8 décembre 1806, à la Bibliothèque impériale, dans l'ordre suivant :

Cours de persan, par M. LANGLÈS, *membre de l'Institut*, les lundis, à 7 heures du soir, et les mercredis et samedis, à 8 heures et demie du matin.

Cours d'arabe, par M. SILVÈSTRE DE SACY, *membre de l'Institut et de la Légion d'honneur*, les mardis et jeudis, à une heure après midi; les mercredis, à 5 heures, par D. Raphaël.

Cours de turc, par M. JAUBERT, *premier secrétaire interprète de S. M. l'Empereur et Roi, membre de la Légion d'honneur*; et en son absence, par M. Sedillot, *secrétaire de l'École*, les lundis, mercredis et samedis, à 10 heures du matin.

Les travaux publics se continuent avec beaucoup d'activité. La grille, qui remplace l'ancien mur des Feuillans, est posée en grande partie; elle est coupée, de distance en distance, par des piliers en pierre destinés à lui donner plus de solidité et moins de monotonie. Le quai du Louvre est déjà considérablement avancé. On pose l'entablement de l'arc de triomphe qui coupe la grille du Carrousel. Les colonnes sont en marbre rouge avec des chapiteaux de bronze doré, et les pilastres, qui les répètent, sont en pierres de liais. L'attique des trois côtés du Louvre, dans la cour, est élevé; les pavillons latéraux du corps de bâtiment, appelé le Télégraphe, sont au niveau du toit et presque terminés. On aura bientôt regratté en entier la façade du côté du Pont des Arts. Dans la rue Froid-Manteau, on travaille avec beaucoup d'activité à l'aqueduc couvert destiné à passer sous l'arcade du Louvre.

On remarque déjà une grande quantité de matériaux sur la rive gauche de la Seine, pour la construction du pont qui sera en face de l'École militaire. Une tranchée profonde est ouverte du côté de cet édifice, pour rece-

voir la culée de ce pont. La première arche , du côté de Passy , passera au-dessus de la route.

Les piétons peuvent passer actuellement sur le pont d'Austerslitz. Les trottoirs sont fort avancés.

On accompagne les nouveaux monumens d'inscriptions. Nous avons déjà cité celle de la fontaine de l'École de Médecine, qui a été le sujet de critiques si ridicules. Voici celles qu'on lit sur la *fontaine des Invalides* qui est décorée du lion de bronze qui étoit à l'église de Saint-Marc à Venise.

On lit d'un côté :

NAPOLÉON BONAPARTE,
EMPEREUR DES FRANÇAIS,
A ORDONNÉ
QUE CE MONUMENT FUT PLACÉ
SOUS LES YEUX DES GUERRIERS,
DONT IL ATTESTE LES EXPLOITS.
L'AN I.^{CR} DE SON RÈGNE 1804.
MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR A. CHAPTAL.

De l'autre côté, on lit :

NAPOLION. IMPERATOR. REX.
LEONEM. DE. VENETIIS. CAPTIS. TROPAEUM.
AD. EMERITORUM. MILITUM. CASTRA
FORUM. VIRTUTIS. INSIGNE
ERIGI. IUSSIT.
M. D. CCC.

On voit actuellement sur le quai des Orfèvres, chez M. Cheret, au Chariot d'or, une statue de la PAIX destinée à être placée dans la salle du trône. Le siège, sur lequel la Déesse est assise, est de bronze avec des ornemens d'or moulu, et décoré des attributs des arts, du commerce et de l'agriculture. La figure est assise et dans la proportion d'à-peu-près sept pieds. Elle est d'argent; le dos de son vêtement est en galon d'or fixé avec des clous

d'argent; les lacets de sa chaussure sont également d'or ainsi que la couronne d'épis de maïs qui pare sa tête; elle tient dans une main un caducée d'argent doré et dans l'autre une corne d'abondance de même matière. La figure a la noblesse et la sérénité qui convient à la Déesse de la paix; mais l'attitude et surtout la manière dont elle porte ses attributs, peut paroître monotone. La couronne de maïs ne peut être approuvée, et le caducée n'appartient qu'à Mercure. Le modèle de cette figure a été donné par M. CHAUDET.

La *classe d'histoire et de littérature ancienne*, de l'Institut, a élu au nombre de ses membres, M. BARBIÉ DU BOCCAGE, auteur de plusieurs ouvrages sur la géographie ancienne, en remplacement de M. Anquetil.

La *classe des sciences physiques et mathématiques*, a élu M. GAY LUSSAC, en remplacement de M. Coulomb. C'est celui qui a fait des expériences acrostatiques très-intéressantes, conjointement avec M. BIOT.

M. DANIE DESPATUREAUX, membre de la Faculté de médecine, et doyen des médecins de l'Hôtel-Dieu de Paris, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il exerçoit la médecine depuis près de cinquante.

M. LEDOUX, ancien architecte du Roi, est mort des suites d'une paralysie apoplectique. C'est lui qui a dirigé la construction de la *salle de spectacle de Besançon*, des *barrières de Paris*, et de plusieurs maisons de plaisance. Il travailloit à un ouvrage considérable sur l'architecture; nous donnerons de plus amples détails sur les travaux et les écrits de cet artiste.

M. JALLIER est mort, à Paris, le 12 octobre, âgé de soixante-neuf ans. Il jouissoit de beaucoup de réputation comme architecte; il devoit bâtir l'*Hôtel de la Caisse*

d'escompte, lorsque la révolution entraîna la perte de cette compagnie.

M. DUCHOSAL, connu par des poésies légères et par un petit volume de satyres et un poëme en quatre chants intitulé *Blancard*, vient d'être enlevé aux Muses françaises à l'âge de quarante ans. Il a exercé, avec l'es-time publique, différens emplois, et principalement celui de membre de la Commission des émigrés; et il laisse des regrets sensibles offerts à sa mémoire, par la reconnaissance d'un grand nombre de personnes qu'il a obligées avec zèle et désintéressement dans des circonstances délicates et dans des temps difficiles.

On voit, dans la grande salle de l'*Ecole de Médecine*, deux pièces en cire extrêmement curieuses, et d'une exécution parfaite, destinées à représenter le système complet des vaisseaux lymphatiques. M. LAUMONIER, qui en est l'auteur, a figuré le corps d'un jeune homme de vingt-huit ans, d'une taille de cinq pieds quatre pouces. Il est à demi couché sur un lit d'ébène dont le chevet est élevé d'environ quarante-cinq degrés. La position du sujet est telle que, placé à une petite distance du lit, on saisit aisément l'ensemble des vaisseaux lymphatiques; du même coup-d'œil on peut distinguer les vaisseaux des organes, ceux des reins, de la rate, du foie, de la vésicule du fiel, et les canaux lactés qui pompent le chyle dans le canal intestinal.

Les voyages et les travaux de M. CASSAS ont été très-profitables à l'architecture, et le public en attend, avec impatience, la continuation. Il vient d'offrir, à sa curiosité, un nouveau genre de collection, qui n'aura pas moins son approbation, à cause de son intérêt et de son utilité.

Il a fait exécuter, en plâtre, les modèles des tem-

ples et des édifices antiques les plus célèbres avec beaucoup de goût et de précision, et il en a formé une GALERIE, rue de Seine, n°. 8. Elle est ouverte, chaque jour, pour la modique somme de 30 sous, avec le livret qui en donne l'explication.

Il n'a pas eu la prétention de rassembler tous les monumens connus, mais le nombre des modèles qu'il possède est assez considérable pour donner une idée des différens genres d'architecture chez les anciens.

Le nombre des pièces est de soixante-quatorze. Il sera sans doute augmenté si l'affluence des amateurs lui permet de faire les dépenses nécessaires pour l'accroissement de cette riche collection.

Voici l'indication des pièces qu'on y remarque.

ARCHITECTURE AEGYPTIENNE. 1. Vestibule du grand Temple situé à Tentyris, dans la Haute AÉgypte. — 2. Développement d'un des chapiteaux très-singuliers du même Temple. — 3. Vestibule d'un monument vulgairement appelé *le Memnonium* ou palais de *Memnon*. — 4. Ancien Temple de Garbé Dendour, dans la Nubie. — 5. Grand Portique, ou Arc de triomphe placé au-devant d'un temple à Dekke, dans la Nubie. — 6. Portique dans l'île de Philoé, appelé dans le pays *El Neiff*, et que l'on distingue par le nom de *Temple de l'Épervier*. — 7. Obélisque, vulgairement appelé *de Cléopâtre*, à Alexandrie. — 8. Intérieur de la chambre sépulcrale de l'une des pyramides d'AÉgypte, et position du sarcophage qu'on y voit encore.

ARCHITECTURE INDIENNE. 9. Tombeau près de Seringapatam, capitale du royaume de Mysore, et de la domination des Typoo-Sultans. — 10. Autre tombeau indien. — 11. Ancienne Pagode très-remarquable, ou Temple découvert au Mexique.

ARCHITECTURE PERSANNE. 12 et 13. Superbe Tombeau, dit de *Nakschi-Rustan*.

ARCHITECTURE GRECQUE. 14. Temple de Minerve, ou le Parthenon. — 15. Les Propylées, ou Vestibules de la citadelle d'Athènes. — 16. Temple de Minerve-Polias, d'Érechthée, et de la vierge Pandrose, réunis dans la citadelle d'Athènes. — 17. Péristyle du Temple précédent. — 18. Tour des Vents, à Athènes. — 19. Monument de Thrasyllus, taillé en grande partie dans le rocher de l'Acropolis, au-dessous du Parthenon. — 20. Petit Temple élevé sur les bords de l'Ilissus, près d'Athènes. — 21. Odéon, dont on voit les ruines près de Césarée, dans la Palestine. — 22. Tombeaux, ou Sarcophages grecs, qui se voient près de Telmissus, dans l'Asie mineure. — 23. Grand Théâtre dont on voit encore les ruines entre Cyzique et Lampsaque, près des bords de l'Helléspont. — 24. Grand Temple de *Pæstum*, ou *Posidonia*, dans la grande Grèce. — 25. Tombeau bien conservé, à Milasa, dans la Carie. 26. Tombeau de Mausole, roi de Carie, érigé par sa veuve Artémise, dans la ville d'Halicarnasse, et mis au rang de l'une des sept merveilles du monde. — 27. Sarcophage qui se voit près d'Halicarnasse, aujourd'hui Bodron. — 28. Temple circulaire, formé par des Caryatides. — 29. Trépieds antiques, trouvés dans les fouilles d'Herculanum. — 30. Autres Trépieds, d'après l'antique. — 31. Grand Temple du Soleil, à Palmyre. — 32. Portique des Marchands, ou Bourse de Palmyre. — 33. Temple de Neptune, à Palmyre. — 34. Piédestaux et Colonnes qui décorent le milieu de la grande galerie, monument triomphal à Palmyre. — 35. Dessin en perspective des divers monumens de Palmyre. — 36. Autre Dessin des mêmes monumens, vus sur une autre face. — 37. Monument de Palmyre, dont la ligne est prolongée au moyen d'une glace. — 38. Magnifique Tombeau dont on voit les ruines près de la grande galerie de Palmyre. — 39. Tombeau à l'entrée de la vallée de Palmyre. — 40. Groupe et Sarcophage en grand, de la niche du même tombeau. — 41. Autre Tombeau. — 42. Autre Tombeau, avec des niches. — 43. Détail en grand d'un tombeau détruit.

ARCHITECTURE ÉTRUSQUE. 44. Tombeau étrusque, situé sur la voie Appia, aux environs d'Albane. — 45. Tombeau

placé dans la principale chambre sépulcrale de la famille Aruntia, près du Temple de Minerva-Medica, à Rome.

CONSTRUCTION CYCLOPÉENNE. 46. Constructions cyclopéennes, existantes à Nauplia, ville de l'Argolide, aujourd'hui Naples de Romanie.

MONUMENS CELTIQUES, ou DRUIDIQUES. 47. Autel des Druides. — 48. Pierres debout de Stonehenge en Angleterre, du genre celtique.

ARCHITECTURE ROMAINE. 49. Obélisque du Vatican. — 50. Monument sépulcral, taillé à même le roc, dans la vallée de Josaphat, vulgairement appelé *la Retraite des Apôtres*. — 51. Tombeau de Caius César, près d'Ems, l'ancienne Emèse. — 52. Petit Tombeau circulaire, dans le mont Liban. — 53. Temple de Vénus, à Baalbeck. — 54. Temple d'Auguste, à Pola, en Istrie. 55. — Tombeau, dit *des Horaces*, à Albano, près de Rome. — 56. Temple de Vesta, à Rome. — 57. Temple de Vesta, ou de la Sibylle, à Tivoli. — 58. Arc de Constantin. — 59. Restes du portique du Temple de la Concorde. — 60. Petit Temple de la Fortune virile, aujourd'hui Sainte-Marie l'Ægyptienne, à Rome. — 61. Mausolée d'Hadrien, et le pont Aélius, aujourd'hui le pont Saint-Ange. — 62. Mausolée d'Auguste. — 63. Le Septizonium, monument à sept étages, que l'on croit avoir été le tombeau de Septime-Sévère. — 64. Tour de Mécène. — 65. Pyramide de C. Cestius, à Rome. — 66. Tombeau, dit *de Néron*, situé près la porte du peuple, à Rome. — 67. Autre Tombeau, que l'on voit à la villa Ludovisi. — 68. Colonne militaire. — 69. Colonne rostrale. — 70. Trophées, dits *de Marius*. — 71. Apothéose d'Antonin.

ARCHITECTURE DU BAS-EMPIRE. 72. Fameuse Tour penchante de Pise. — 73. Château, dont on voit les ruines entre Césarée et Saint-Jean-d'Acre. — 74. Monument triomphal, dont on voit les ruines près de Tortose (1).

(1) On trouve chez M. CASSAS, chez LEBLANC, imprimeur-libraire, maison Abbaticale St.-Germain-des-Prés, n.° 1; et

Cette collection devoit être acquise par le Gouvernement , et réunie à celle d'ornemens moulés sur l'antique et des fragmens originaux , qui a été formée et établie avec le plus grand soin , par M. Léon DUFOURNY , membre de l'Institut , et qui est aujourd'hui confiée à la garde de ce savant professeur de l'Ecole spéciale d'architecture.

T H Ê A T R E S.

T H Ê A T R E F R A N Ç A I S.

Octavie.

« *Mais les efforts de la cabale ! . . .* dit Figaro. *La cabale, M. l'auteur tombé* » ; lui répond le comte. Et le comte avoit raison sans que Figaro eût tort. *Octavie* en est la preuve. Sans doute la pièce avoit beaucoup de défauts : mais comment les appercevoir au milieu des cris , des huées , des sifflets dont la salle a retenti dès le troisième vers , et qui se préparoient longtems avant que la toile fut levée. S'il y avoit des défauts dans l'ouvrage il y avoit aussi des beautés ; le rôle tout entier de Sénèque étoit d'une grande force , et ce qui lui a ôté beaucoup de son effet , c'est que l'auteur l'avoit trop prodigué. Ses scènes plus rares et mieux ménagées eussent été capables de re-

chez MM. PIRANESI , frères , rue Saint-Honoré , placç du Tribunal , une *Notice historique et descriptive des Monumens exposés dans la galerie de M. Cassas*. Cette Notice , rédigée avec le plus grand soin par M. LEGRAND , Architecte des Monumens publics , et Membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires , peut être considérée comme le programme abrégé d'une histoire générale de l'Architecture. Elle compose un volume in-8.º d'environ 200 pages , et se vend , papier ordinaire , 2 fr. 50 c. ; pap. velin 6 fr.

lever la pièce malgré les *séditieux*. Ils ne jugeoient point ; ils n'écouteoient même pas ; c'étoit visiblement l'esprit de parti qui dirigeoit la cabale , car elle ne s'est pas attachée aux endroits les plus faibles de la pièce. Le rôle de Néron donnoit bien de la prise. Ce n'est point contre lui qu'on s'est déchaîné. Ce n'est point non plus contre *Poppée* ; la malheureuse *Octavie* et *Sénèque*, son défenseur, ont essuyé les plus terribles coups.

Au reste , il est inutile d'analyser cet ouvrage qui ne sera pas rejoué. L'auteur annonce qu'il va le faire imprimer ; mais nous ne pouvons finir cet article sans gémir de la tyrannie , qu'exercent maintenant dans les salles de spectacles un certain nombre d'individus , la plus part connus , et qui font un commerce de chûtes et de succès. L'auteur d'*Octavie* peut bien s'écrier avec Piron :

Ma pièce étoit livrée aux sifflets aguerris
De tous les étournaux des cafés de Paris.

Omasis.

M. BAOUR-LORMIAN a interrompu les représentations de sa pièce, pour la rendre encore plus digne de succès. Il vient de la faire rejouer avec des changemens. Une scène nouvelle entre Joseph et Siméon, a produit beaucoup d'effet. La teinte patriarchale et douce du sujet, la poésie du style, dégagé maintenant de quelques taches, le jeu perfectionné des acteurs, tout assure à cet ouvrage la bienveillance du public. T. D.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Koulouf ou *les Chinois*, opéra en trois actes.

Les sujets de pièces de théâtre sont si épuisés maintenant, qu'on a beaucoup de peine à exciter la curiosité du public. Il faut à la meilleure comédie un titre piquant ,

un air d'originalité. Annoncer *des Chinois*, c'étoit déjà beaucoup pour la recette ; placer Martin dans le principal rôle , c'étoit doubler l'intérêt. Aussi, la foule s'étoit-elle portée à *Koulouf*. Elle lui a trouvé quelqu'air de famille avec *le Dormeur éveillé*, *le Réveil du Charbonnier*, *les Incommodités de la Grandeur*, *Ricco*, et même *Kokoli* qui est aussi Chinois. Mais *Kokoli* est du boulevard, et l'Opéra-Comique pouvoit le rajeunir en l'ennoblissant. Au fait, malgré quelques sévères improbateurs, la pièce a eu un grand succès.

Koulouf a perdu la raison, et ce triste accident a été causé par la vue d'une belle chinoise qu'il a délivrée de la fureur d'un lion. Il consulte les Devins, et ils lui font espérer qu'il parviendra à quelque poste brillant qui le rendra digne d'obtenir la main de son amante.... Bientôt *Koulouf* ne rêve plus que grandeurs. Le Gouverneur de la province qui veut s'amuser de sa folie, envoie à *Koulouf* des jeunes gens qui lui offrent une belle collation de la part d'un personnage qu'ils n'osent point nommer. Il ne fait point de cérémonie pour accepter ; il ne voit dans cette aventure qu'un accomplissement de l'oracle. Il mange les fruits délicieux qu'on lui offre. Il boit... mais c'est une potion somnifère. Bientôt le sommeil s'empare de ses sens. On l'enlève, et il se trouve dans un brillant appartement du palais. Un chœur charmant engage *Koulouf* à se réveiller. Le *Gouverneur*, car c'est là sa nouvelle dignité, ne peut concevoir que la fortune lui soit ainsi venue en dormant, mais on lui persuade qu'il la possède depuis long-temps, et que c'est une longue maladie qui lui en a fait perdre le souvenir.

Mais bientôt une suite de disgraces qu'on lui suscite, lui prouve que les grandeurs ont aussi leur désagrément. Une vieille épouse veut l'empoisonner ; son amante lui est ravie ; une conjuration se déclare, et il n'échappe qu'à la

faveur de la nuit. Nouveau Sancho, il prend le parti de retourner à son premier état. Il n'ambitionne plus la gloire; et perdant l'espoir d'obtenir son amante, il veut retourner dans sa chaumière.

Le véritable Gouverneur, instruit du danger qu'il a connu par la conjuration des Tartares, veut témoigner à Koulouf et à son frère toute sa reconnoissance du service qu'ils lui ont rendu, en détournant les coups de ces assassins, et il accorde au premier la main de son amante.

Les détails agréables, la richesse des décorations, l'exactitude des costumes, tout fait de Koulouf une pièce amusante, et qui sera long-temps suivie. On a reconnu le talent de M. DALEYRAC dans plusieurs morceaux de la musique; entr'autres dans le chœur harmonieux qui réveille Koulouf, et dans la romance qu'il chante au 3.^e acte. L'ouverture, peut-être, étoit moins digne de son auteur dont on connoît les productions gracieuses et piquantes. Le poème est de M. PIXÉRECOURT.

Martin a très-bien joué le rôle de Koulouf; il y a mis de la gaîté et du vrai comique. Comme chanteur, son talent est connu. *Gavaudan*, *Lesage* et *Mademoiselle Pingenet*, ont contribué à l'ensemble de la pièce. G. D.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

Le Séducteur en Voyage, ou les Voitures versées.

M. *Dormeuil*, propriétaire en Anjou, a la manie de Paris. Rien n'est beau ou bon que ce qui vient de la capitale; il en fait même venir l'heure, tous les jours, par un courrier. Pour se procurer de la société, il profite d'un endroit du chemin, au bout de son parc, que le Préfet a la complaisance de ne point faire racomoder, et où versent ordinairement les chaises et les diligences.

Il reçoit chez lui les voyageurs, les fait dîner, et retient le plus long-temps qu'il peut ceux qui n'ont rien de mieux à faire. De ce nombre est un jeune homme nommé *Florville*, qu'il garde depuis huit jours, et qui fait la cour aux trois nièces de Dormeuil. Ce jeune homme vient de Paris; il est charmant, Dormeuil veut lui faire épouser *Elise*, afin de le fixer chez lui. *Elise* se laisse séduire, elle oublie *Armand*, qui l'aime véritablement; mais *Armand* a une cousine, *Madame de Melval*, charmante parisienne, qui arrive, entreprend de séduire le séducteur, y réussit, obtient de lui une déclaration en forme, désabuse l'oncle, les trois nièces, raccommode les amans, et reprend la poste pour Paris. Les scènes entre *Florville* et *Madame de Melval* sont très-jolies, entr'autres celle où *Florville*, voulant plaire, est continuellement dérouteré, par la jeune femme, qui change de manières toutes les fois qu'il croit saisir sa façon de penser. Au dénouement, *Madame de Melval*, qui feint d'être séduite, lui propose de repartir avec elle pour Paris; déjà la nuit paroît, la conversation s'engage; mais *Madame de Melval* parle d'*Elise*, il jure qu'il ne l'aime point; quelle est sa surprise de l'entendre elle-même se récrier contre sa perfidie, elle avoit pris la place de *Madame de Melval*. Il veut rejoindre cette dernière, et saisit la main d'une vieille voyageuse qui le croit amoureux d'elle par un quiproquo du valet mal-adroit. On apporte des flambeaux, il voit son erreur; enfin joué par tout le monde, il retourne à Paris pour joner les autres.

De très-jolis détails, des scènes de comédie, ont valu à cette pièce beaucoup de succès. Les rôles principaux ont été joués, avec talent, par *Julien*, *Verpré*; Mesdames *Belmont* et *Desmares*.

On a reconnu, au style, la plume aimable de M. DURANTY, qui a été nommé. T. D.

Madame Favart.

Favart, ruiné par sa direction de Bruxelles, revient à Paris, et ne peut faire entrer sa femme au théâtre de l'Opéra-Comique. Il se retire à *Fontenai-aux-Roses*, où Madame Favart établit une fête de la Rosière, et où Favart et Voisenon travaillent à des ouvrages de théâtre. Un Financier fort sot vient faire grossièrement sa cour à Madame Favart. Il est éconduit, et pour se venger, il envoie un Commis de la douane saisir des dentelles qu'il a vues dans la maison. Madame Favart contrefait l'Allemande, prétend que les dentelles lui appartiennent, et le Commis se retire en lui faisant ses excuses. Le Maréchal de Richelieu, surintendant des théâtres, présent à cette scène, en prend une grande idée des talens de l'actrice; bientôt elle revient en petite paysanne, il ne la reconnoît pas d'abord, et quand son erreur cesse, il lui promet de la faire entrer aux Italiens, où de nouveaux succès l'attendent. La nomination de Voisenon à l'Académie termine la pièce. Les auteurs l'ont un peu avancée, et je ne sais pourquoi; ils l'attribuent à la recommandation de Favart. Il n'avoit pas tant d'influence que le Maréchal de Richelieu, qui lui-même étoit membre de l'Académie. Cette légère tache et quelques longueurs n'ont pas empêché la pièce d'avoir du succès. Elle est de MM. MOREAU et DUMOLARD. T D.

*THÉÂTRE DES VARIÉTÉS ÉTRANGÈRES ,
Salle du Théâtre Molière , rue St.-Martin.*

C'est une entreprise assez neuve et qui promet aux amateurs de théâtres, une source de plaisirs variés. Le répertoire de cette nouvelle troupe, n'est composé que de pièces tradnites des meilleurs auteurs étrangers. Il sera fort agréable de pouvoir, sans sortir de Paris, assister à

la représentation des ouvrages de *Shakespear*, de *Garrick*, d'*Island*, de *Kotzebue*, de *Schiller*, et de vingt autres dont les productions étaient perdues pour nous, du moins sur la scène. D'ailleurs elles n'y sont présentées que débarrassées de tout ce qui choqueroit un spectateur français. Cette entreprise ne sera pourtant pas vue de bon œil par tout le monde; elle va ruiner ces auteurs sans génie, dont l'esprit n'étoit qu'en traductions et qui enrichissoient nos théâtres, et eux mêmes, des ouvrages des autres.

Ils vont craindre maintenant que ces larcins ne deviennent publics, et n'oseront plus puiser dans des sources qu'ils regardoient jusqu'alors comme aussi secrettes que celles du Nil. L'entrepreneur du théâtre des *Variétés Étrangères*, rend donc un double service à la littérature, en nous faisant jouir de ces ouvrages, sous les noms de ceux qui les ont composés, et en déponillant quelques geais des plumes du paon. Jusqu'ici ses efforts n'ont point été sans succès; la meilleure société de Paris se rend à son théâtre, sa troupe offre plusieurs sujets qui ont du talent. Entre autres ouvrages, on a remarqué *les deux Klinsberg*, comédie en cinq actes de KOTZEBUE; *la Fille de quinze ans*, de GARRICK; les *Chagrins domestiques où le Père de Famille allemand*. Cette dernière pièce a été vue avec plaisir; quoique bien inférieure au *Père de Famille* de DIDEROT, elle offre des scènes fortes et bien tracées. Celle de toutes les pièces qui a obtenu le plus de succès, et qui le méritoit sous plusieurs rapports, est *l'Épigramme*, ou *les Dangers de la Satyre*. Cette pièce est aussi imitée de l'allemand. T D.

LIVRES DIVERS (I).

SCIENCES ET ARTS.

JOURNAL de Physique, de Chymie, d'Histoire naturelle et des Arts, avec des planches en taille douce; par J. C. DE LAMÉTHÉRIE. Paris, chez Coursier, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n°. 57 — Novembre 1806.

Les articles contenus dans ce cahier, font suite au *Mémoire de M. Proust, sur le sucre de raisin.* — *Sur les mines de Cobalt, de Nickel et autres, et les sulfures métalliques; par le professeur PROUST.* — *Essai sur les attractions et répulsions électriques.* — *Note adressée à J. C. DE LAMÉTHÉRIE, sur quelques laves granitoïdes; par D'AUBUISSON.* — *Expériences sur la double vision; par le docteur HALDAT.* — *Observations météorologiques; par BOUVARD.* — *Considérations sur les êtres organisés; par J. C. DE LAMÉTHÉRIE. Extrait.* — *Découverte d'une comète; par PONS.* — *Note sur le platine trouvé dans une mine de Guadalcanal, et sur le chrome trouvé dans les mines de fer; par VAUQUELIN.* — *Extrait d'un mémoire sur l'adhésion des corps à la surface des fluides; par M. LAPLACE.*

MINÉRALOGIE.

JOURNAL des Mines, ou Recueil de mémoires sur l'exploitation des mines, et sur les sciences et les arts qui s'y rapportent; par MM. COQUEBERT-MONTBRET, HAÛY, VAUQUELIN, BAILLET, BROCHANT, TREMERY et COLLET-DESCOSTILS, publié par le conseil des mines

(1) Les articles marqués d'une * sont ceux dont nous donnons un extrait.

de l'empire français. A Paris, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins, n^o. 17. — Octobre 1806. n^o. 118.

Les articles contenus dans ce numéro sont : — *Mémoire sur le traitement métallurgique du cuivre pyriteux, en usage aux mines de Chessy et Sainbel (département du Rhône)*; par M. GUENIVEAU, Élève-Ingénieur des mines. — *Examen chimique du schiste qui accompagne le melinite*; par M. KLAPROTH. — *Suite de la statistique minéralogique du département de l'Aveyron*; par M. BLAVIER, ingénieur des mines. — *Analyse de la magnésie de Baudissero, en canavais, département de la Doire*; par M. GIOBERT. — *Projet d'une nouvelle machine hydraulique, pour remplacer l'ancienne machine de Marly*; par Joseph BAADER. Extrait. — *Note sur les moyens d'empêcher le feu de se propager dans l'intérieur des mines.* — *Décision de son Excellence le Ministre des finances, relative à la correspondance des Ingénieurs des mines.*

PHYSIOLOGIE.

Coup-d'œil physiologique sur la folie, ou Réflexions et recherches analytiques sur les causes qui disposent à cette maladie, et sur celles qui lui donnent lieu et qui l'entretiennent; suivies des diverses méthodes qu'il faut employer dans son traitement, à raison de ces causes, etc.; par P. A. PROST, docteur en médecine. Brochure in-8^o. de 32 pag. — A Paris, chez l'auteur, quai de la Mégisserie, en face du Pont Neuf, n^o. 82; et chez Demouville, imprimeur-libraire, rue Christine, n^o. 2.

L'auteur pense que la folie tient essentiellement à une affection des organes digestifs ou générateurs, qui troublent les fonctions du cerveau. De ce principe, il conclut que

Livres divers.

les moyens curatifs doivent être dirigés particulièrement sur les organes de la digestion. Les observations qu'il rapporte en grand nombre, tendent à prouver l'utilité des émétiques, des purgatifs ou des émolliens pris intérieurement pour la guérison de la folie. M. Prosr vient d'établir à Chaillot près de Paris, une maison où il traitera cette maladie d'après la méthode dont il donne un aperçu dans cette brochure. D.

MÉDECINE.

SUPPLÉMENT à la Liste chronologique des Médecins et Chirurgiens de Bordeaux ; par D. J. TOURNON, Médecin, etc. A Toulouse, chez A. D. Manavit, libraire, 1806, in-8°.

HYGIÈNE.

LA GÉROCOMIE, ou Code physiologique et philosophique pour conduire les Individus des deux Sexes à une longue vie, en les dérobant à la douleur et aux infirmités ; par une société de Médecins ; rédigé et publié par M. MILLOT, auteur de l'Art de procréer les sexes à volonté, ancien Membre des Collège et Ecole de Chirurgie de Paris, membre de plusieurs sociétés savantes, accoucheur des ci-devant Princesses de France, etc., 1 vol. in-8°. avec le portrait de l'auteur gravé en taille douce. A Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 10. Prix, 5 fr. br., et 6 fr. 30 c. franc de port par la poste.

ÉCONOMIE.

I. et II. et III. *Cahiers de la cinquième année de la souscription à la Bibliothèque Physico-Economique instructive et amusante, à l'usage des habitans des villes*

et des campagnes ; publiée par cahiers , avec des planches , le premier de chaque mois , à commencer du 1.^{er} brumaire an XI , par une société de savans , d'artistes et d'agronomes , et rédigée par C. S. SONNINI , de la Société d'Agriculture de la Seine , etc.

Ces trois nouveaux cahiers , de 216 pages , avec des planches , contiennent , entr'autres articles intéressans et utiles : *Mémoire sur l'orme , sur sa diminution et les moyens d'y remédier* , par M. CALVEL ; — *Préjugé à détruire en agriculture* ; — *Dangers du trèfle pour les bestiaux* ; — *Moyen de prévenir les accidens , et remèdes éprouvés quand ils ont lieu* ; par M. TOLLARD aîné ; — *Précautions à prendre pour empêcher les papillons de se mettre dans les bleds , dans les orges , etc.* ; par Madame GACON-DUFOUR ; — *Moyen de corriger la douceur des vins nouveaux* ; par M. DISPAN ; — *Préservatif contre les maladies contagieuses des bêtes à cornes* ; — *Moyen de reconnoître le vrai poivre du poivre sophistiqué* ; par M. MANDEL ; — *Notice sur le syphon à soubape de feu M. AMI-ARGAND* ; — *Nouvelle machine pour l'arrosement des jardins*.

Le prix de cette cinquième année , composée de quinze numéros , est de 13 francs , pour les quinze cahiers , que l'on reçoit franc de port par la poste , à partir du mois d'octobre 1806 jusqu'au 31 décembre 1807. La lettre d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à *Arthus-Bertrand* , libraire , acquéreur du fond de *F. Buisson* , rue Hautefeuille , n^o. 23 , à Paris.

AGRICULTURE.

TRAITÉ pratique sur l'éducation des abeilles , etc. ; par STANISLAS BEAUNIER. A Vendôme , chez l'auteur. Les demandes lui seront adressées franches de port , cho

le directeur de la Poste aux lettres. A Paris, chez A. J. Marchant, imprimeur-libraire pour l'agriculture, rue des Grands-Augustins, n°. 20; et chez A. G. Debray, libraire, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq, n°. 168. Prix, 4 fr. 60 cent. et 6 fr. par la poste. Avec cette épigraphe :

*Ergo apibus factis idem atque examine multo
Primus abundare; et spumantia cogere pressis
Mella javis.*

TRIG., Géorg. IV.

Aussi, dès le printemps, toujours prompts à naître,
D'innombrables essaims enrichissoient leur maître :
Il pressoit, le premier, ses rayons toujours pleins,
Et le miel le plus pur écumoit sous ses mains.

Trad. de Jacques DELILLE.

Le Mémoire de M. Beauquier, que la Société d'Agriculture de Paris avoit couronné en 1801, a été revu par l'auteur, et accompagné de toutes les figures nécessaires pour l'intelligence de la matière. La même Société a approuvé en 1804, non seulement la partie de l'ouvrage qu'elle avoit couronné, mais encore les nouveaux articles qu'elle y a trouvés, les jugeant propres à confirmer la première approbation. Cependant le second ouvrage étoit fait sur un plan différent du premier. La Société d'Agriculture avoit couronné un Manuel destiné aux habitans de la campagne; mais l'auteur ayant étudié leur esprit et leur conduite ordinaire, a pensé qu'il suffisoit d'avoir simplifié, perfectionné en leur faveur, les procédés de l'éducation des abeilles; et que la connoissance en devoit arriver jusqu'à eux, moins par les livres, que par le moyen des propriétaires ruraux dont l'exemple et les succès seroient propres à les encourager. En effet, très-peu de

villageois achètent des livres ; et ce petit nombre , aussi bien que les propriétaires , se plaisent à lire des instructions suffisamment développées. Les uns et les autres trouveront , dans le *Traité* que nous annonçons , la juste étendue convenable aux éclaircissemens qu'ils peuvent desirer.

Le *Traité* est précédé de réflexions sur les avantages de l'éducation des abeilles. Cette branche d'industrie est peut-être la seule qui soit à la portée de toute personne qui habite la campagne. Un grand nombre de ruches , distribuées en plusieurs métairies , augmento considérablement le revenu des propriétaires riches : les cultivateurs aisés , en élevant des abeilles , se forment un nouveau genre de produit ; et les gens les moins aisés , les pauvres même , en commençant par avoir une ruche , se procurent d'abord les premières ressources de la vie ; ils voient ensuite leurs abeilles multiplier , et bientôt ils jouissent d'un revenu qui est pour eux une richesse. L'auteur passe ensuite à des observations sur les lieux plus ou moins favorables aux abeilles , et sur le profit plus ou moins grand qui en résulte. Il fait sentir comment leur éducation peut être avantageuse sous le rapport du bien public : il examine les préjugés qui ont nui aux progrès de cette branche intéressante de l'économie rurale ; et il fait remarquer que les possesseurs de ruches sont singulièrement attachés à ce genre de propriété , malgré les pertes que des méthodes vicieuses peuvent leur occasionner. Il combat l'usage de ceux qui font périr leurs mouches pour les dépouiller ; et il leur oppose des raisons fondées sur l'expérience et auxquelles une routine et des préjugés aveugles sont seuls capables de résister.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. La première peut être regardée comme formant le Manuel que la

Société d'Agriculture de Paris a couronné. Elle est écrite avec beaucoup de méthode ; chaque objet principal fait la matière d'un chapitre, divisé, lorsque cela est nécessaire, en plusieurs articles aussi clairs que précis. On y trouve les instructions qui concernent l'établissement de ruches très-peu dispendieuses, des détails sur le toit sous lequel les ruches sont placées ; les sièges pour supporter les ruches d'abeilles ; les vaisseaux soit en bois, soit en paille dans lesquels les abeilles doivent être logées. Les avantages qui résultent de la forme et des dimensions de ces vaisseaux, sont expliqués d'une manière qui ne peut laisser aucun doute. Viennent ensuite les moyens de se garantir des piqûres d'abeilles ; l'explication des connoissances nécessaires pour acheter des essaims, et les recueillir dans les endroits les plus difficiles pour les transporter ; pour acheter les ruches-mères ; réduire celles de l'ancien usage à la forme nouvelle par un procédé simple et facile ; les règles pour juger à qui appartiennent les essaims égarés dans la campagne ; les instructions sur les visites que l'on fait de temps en temps aux ruches ; sur les effets de l'intempérie des saisons ; sur les moyens de rendre fortes les ruches foibles, et sur la nécessité d'employer ces moyens pour conserver sûrement les abeilles, sans être obligés de leur donner des soins assujétissans ; différentes attentions, au moyen desquelles on peut retirer des ruches un meilleur produit ; les précautions très-simples qui suffisent pour que l'hiver ne soit point funeste aux monches ; la surveillance qu'exige la sortie des essaims naturels, etc. Les procédés, pour la formation des essaims artificiels, sont exposés avec précision et avec clarté. L'auteur fait voir que cette méthode est l'imitation exacte de la formation naturelle des essaims ; les abeilles ne se trouvant plus dans l'état de *liberté na-*

turelle, n'étant point libres de choisir l'exposition, encore moins la température qui leur conviendrait le mieux; ne peuvent pas être abandonnées à elles-mêmes à l'époque des essaims, sans qu'il en résulte plusieurs inconvénients; l'industrie doit donc chercher les ressources que peut offrir l'instinct de ces insectes; l'auteur prouve que la formation des essaims artificiels est le complément des procédés avantageux par lesquels on retire un grand produit de l'éducation des abeilles. Les raisonnemens sont appuyés par des faits, par des observations que chaque possesseur de ruches est à portée de répéter tous les ans.

On lira, avec intérêt, les chapitres qui traitent de la récolte des ruches; des moyens de se procurer de très-beau miel; de la préparation du miel et de la cire, des hydromels, boissons vineuses qui peuvent être très-utiles dans l'économie domestique. Les chapitres qui suivent traitent des accidens auxquels les abeilles peuvent être exposées; cette première partie est terminée par un calendrier dans lequel sont détaillés mois par mois, tous les soins que l'on peut employer pour le succès de l'éducation des abeilles. Chaque article de ce calendrier renvoie à un numéro du livre où l'on trouve le procédé qu'il s'agit de mettre en pratique. Les soins à donner aux abeilles sont susceptibles d'être modifiés suivant les climats et les localités; l'auteur les a ramenés à des règles générales, de manière que leur application dépend d'un coup-d'œil plutôt que de la réflexion.

La seconde partie se compose principalement des additions que l'auteur a faites à son premier Mémoire. Les numéros de cette partie se lient néanmoins, avec ceux de la première, par des renvois indiqués très-distinctement. On y trouve des observations sur les différentes formes de vaisseaux employés jusqu'ici pour loger les

abeilles, et sur les méthodes usitées pour récolter le miel et la cire. Le principe, sur lequel il insiste le plus, lorsqu'il s'agit de juger une forme de vaisseaux à abeilles, est l'examen de la facilité avec laquelle les ouvrages de ces mouches sont renouvelés partiellement chaque année; delà dépend la durée d'une société d'abeilles. Il examine si la ruche à chapiteau, dont on récolte toujours la même partie, tandis qu'on laisse vieillir le surplus, présente réellement les avantages qu'on pourroit s'en promettre. Les vaisseaux à la Gélien, imaginés particulièrement pour former des essaims artificiels, ne lui paroissent pas, sous ce rapport même, mériter la préférence.

Cette seconde partie renferme encore deux subdivisions dont la matière est un peu plus indépendante de la première partie, que ne le sont les articles dont nous venons de parler. On y trouve les moyens de faire voyager les ruches dans des pays qui fournissent, en automne, une grande abondance de fleurs. Des observations, sur la culture des plantes qui font partie des produits de l'économie rurale, et qui sont les plus agréables aux abeilles; une liste des plantes que ces mouches recherchent le plus, soit dans les jardins, soit dans la campagne; les noms latins par lesquels Linné les désigne, et l'époque de leur floraison. A la suite sont placés les détails relatifs à l'histoire naturelle. Les amateurs y liront tout ce nous pouvons savoir d'intéressant et de certain sur ces industrieux insectes. Les découvertes particulières à l'auteur, concernent principalement l'origine de la cire, et les plantes sur lesquelles les abeilles recueillent la *propolis*, cette sorte de gomme avec laquelle elles enduisent les fentes et les inégalités de leurs vaisseaux. L'auteur explique comment les abeilles privées de leur reine, s'en procurent une autre, en donnant pour ainsi dire,

l'éducation royale à un vermisseau destiné à devenir abeille-ouvrière, pourvu que ce vermisseau soit âgé de moins de trois jours. Cette découverte qui paroît d'abord incompréhensible est due à M. Schirach, naturaliste de la Lusace. M. Huber de Genève, l'a constatée par de nouvelles observations. M. Beaunier l'a confirmée aussi par les siennes propres; et il fait voir qu'une telle ressource a été préparée par la nature, qu'elle rentre dans ses règles les plus ordinaires, bien loin d'être opposée à sa marche. Cet excellent traité est terminé par un chapitre sur les piqures d'abeilles et sur les remèdes convenables, soit aux hommes, soit aux animaux qui ont été piqués.

C. R.

M O R A L E.

LETTRE à M. de Châteaubriand, sur deux chapitres du génie du christianisme. A Genève, chez J. J. Paschoud, imprimeur-libraire. 1806. In-8°. de 79 pages.

L'auteur du *Génie du Christianisme* avoit embrassé dans le plan de son ouvrage : 1°. les dogmes et la doctrine ; 2°. la poétique du christianisme, c'est-à-dire, l'influence de cette religion sur la poésie, la littérature et les arts ; 3°. le culte. Dans la seconde partie il traitoit successivement des beaux arts, de la philosophie, de l'histoire, de l'éloquence et de l'harmonie de la religion chrétienne, avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. Sous le titre de philosophie il comprend ; 1°. l'astronomie et les mathématiques ; 2°. La chimie et l'histoire naturelle ; 3°. la métaphysique ; 4°. la politique ; 5°. la morale.

En examinant l'influence du christianisme, sur chacune de ces branches de la littérature et des arts, il ne dit pas un mot de celles qu'il a sur les deux premières divi-

sions de la philosophie : bien plus, elles ne trouvent une place dans son ouvrage, que pour y subir les plus étranges accusations. « Par quelle fatalité (dit l'auteur de cette lettre), les sciences ont-elles mérité cette exception humiliante, qui ne les place dans un cadre aussi beau que pour les flétrir en passant ? vous faites l'apologie du christianisme : a-t-il proscrit les sciences ? L'anathème que vous lancés contre elles est-il le fait de ses propres oracles ? ».

Les sciences sont-elles en effet les ennemis naturels du christianisme ? L'auteur de cette lettre discute ces questions, et il passe en revue les argumens que M. de Châteaubriand avoit avancé en faveur de son assertion. Il ne lui étoit pas difficile de faire voir le peu de solidité de l'argument un peu déclamatoire qu'on trouve *part. III, liv. 2, ch. I.* du *Génie du Christianisme*. « Est-il bien vrai, dit M. de Châteaubriand, que l'étude des mathématiques soit si nécessaire dans la vie ? s'il faut des magistrats, des ministres, des classes civiles et religieuses, que font à leur état les propriétés d'un cercle ou d'un triangle ? » comme si dans les classes civiles ne se trouvoient pas comprises des professions innombrables, dont l'exercice repose sur les mathématiques ou sur les sciences physiques. Qui condamne les arts et les sciences, effets nécessaires de la civilisation, doit prononcer le même jugement sur la civilisation elle-même ; on ne sauroit croire que M. de Châteaubriand voulut se ranger parmi les apologistes insensés de la vie sauvage.

« Plusieurs personnes ont pensé, dit l'auteur du *Génie du Christianisme* (*Part. III, liv. 2, chap. I,*) que la science entre les mains de l'homme dessèche le cœur, désenchanter la nature, mène les esprits faibles à l'athéisme, et de l'athéisme à tous les crimes ; que les beaux arts au contraire, rendent nos jours merveilleux, attendrissent nos ames, nous font pleins de foi envers la

divinité, et conduisent par la religion à la pratique de toutes les vertus ». Mais si ces personnes ont raison, comment se fait-il que ceux que M. de Châteaubriand reconnoit pour les chefs de la secte philosophique ; Voltaire, Rousseau, Diderot, Helvétius, Mably, Raynal, Boulangier, soient précisément des hommes de lettres et des poètes. On peut se rassurer sans doute sur les funestes effets qu'on attribue à des sciences qu'ont professés Pascal, Descartes, Newton, Leibnitz (1), Euler, Mersenne, de Chales, etc.

Il n'y a pas grand risque que les esprits faibles abusent des sciences abstraites ; la folle présomption est moins à craindre ici qu'ailleurs ; parce que dans les sciences exactes on ne peut se faire illusion, et l'on peut toujours estimer au juste, l'état des connaissances que l'on a acquises. Il en est bien autrement dans les lettres et les arts d'imagination où rien ne donne à un esprit borné, la mesure de ses facultés et de ses connaissances. D'ailleurs les sciences exactes n'offrent pas des argumens bien gais en faveur de l'incrédulité, tandis qu'une impiété d'un tour agréable, un bon mot, *felix culpa*, ont plus de pouvoir selon l'expression de M. de Châteaubriand, que des volumes de raisonnement et de métaphysique.

Il dit ailleurs qu'un seul précepte de morale est plus utile à la société que les plus belles propriétés d'un triangle ; mais on ne voit pas bien clairement ce que la morale et

(1) « LEIBNITZ a prouvé Dieu géométriquement, dans sa Théodicée. On a emprunté de KEIL, de MARCALLE, d'HUYGENS et de cent autres, des théorèmes rigoureux pour établir l'existence d'un Etre suprême. PLATON n'appeloit Dieu que l'éternel géomètre ; et c'est l'art d'ARCHIMÈDE qui a fourni la plus belle et la plus imposante image de Dieu, le triangle inscrit au cercle »

(*Génie du Christ.*, not. 1, à la fin du 1.^{er} vol.,
3.^e édit. en 4 vol. in-8.^o).

les propriétés d'un triangle ont à faire ensemble. Si les préceptes de la morale ont leur utilité, les propriétés d'un triangle ont aussi la leur. Or, comme les plus belles maximes de la morale ne sauroient suffire pour creuser des canaux, élever des édifices, jeter des ponts, construire et diriger des flottes, de même il n'est très-certainement entré dans la tête d'aucun géomètre, de faire des propriétés du triangle, la règle de la conduite des hommes. Au reste, ne confondons jamais la science avec celui qui la professe. Les erreurs ou les vices de quelques savans ne sont pas plus le fait de la science, que le fanatisme, la licence ou les crimes de quelques ministres des autels, ne sont celui de la religion.

M. de Châteaubriand dit : « que l'histoire naturelle en ne nous montrant dans les races diverses de la création, que des doigts, des becs, elle conduira la jeunesse au matérialisme ». Mais si elle a cru devoir classer les innombrables productions de la nature, pour en former un inventaire méthodique, et les offrir dans un ordre qui soulage l'attention au lieu d'éblouir la vue, qui mette l'immensité des objets à la portée de notre faiblesse ; si elle a eu besoin pour ce travail, d'observer et de déterminer les caractères extérieurs et sensibles des produits des divers règnes, n'a-t-elle pas aussi pour but l'examen raisonné, du côté moral de la nature ? N'étudie-t-elle pas aussi avec intérêt la vie et les mœurs des animaux, les relations mutuelles des parties de la création, leur coordination admirable dans le grand tout (1) ? N'est-ce pas la seconde partie de la tâche dont l'autre n'est que l'introduction ? et quelles leçons de sensibilité, quels spec-

(1) Le commencement du *Système naturel* de Linnæus est le plus bel hymne à l'Être suprême, que je connoisse. J'en ai donné la traduction dans *la Revue des écrits de Linné*. Paris, Buisson, 1788 ; tom. II, page 163. A. L. M.

tacles touchans, quels tableaux merveilleux ne viennent pas émouvoir le cœur au milieu de cette charmante étude !

Nous n'étendrons pas davantage cet extrait. Toutes les idées que nous venons de rapporter, et que l'auteur de cette lettre oppose aux sorties de M. de Châteaubriand, paroîtront assez solides aux personnes qui ne jugeront point avec prévention. On s'étonne, et ce n'est pas sans raison, que des hommes d'un esprit admirable, sous bien des rapports, ne veuillent point accorder à chaque science la juste mesure d'estime qu'elle mérite, comme s'ils pouvoient espérer de donner plus de lustre à celle qui leur est favorite, en dépréciant les autres. Mais si c'est par persuasion qu'il se déclarent avec tant de chaleur contre des arts et des sciences, dont ils ne voient que le côté défavorable, certes on doit admirer ce que peut la force de la prévention, et comment on voit se changer en preuves démonstratives, aux yeux de certaines personnes, ce qui n'était que le produit de leur disposition individuelle. G. D.

É D U C A T I O N.

Cours d'Études pour la jeunesse française, contenant la chronologie, la géographie, la mythologie; l'abrégé de l'histoire ancienne des Égyptiens, des Phéniciens, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes, des Perses et des Indiens; l'histoire Grecque, l'histoire Romaine et l'histoire de France, cette dernière depuis Pharamond jusqu'à ce jour; la Grammaire française; les calculs anciens et nouveaux avec les transformations; par J. B. CASTILLE, instituteur, auteur de la Grammaire française simplifiée, et de plusieurs autres ouvrages classiques. 2 vol. in-12; prix 5 fr. br. et 7 fr. franc de port pour les départemens. A Paris, chez

Tome I. Janvier, 1807. N

l'auteur, rue Saint-Antoine, n°. 59. Madame veuve *Fournier*, libraire, rue Neuve-Notre-Dame, en la Cité, n°. 23, et *Théodore Leclere* jeune, libraire, quai des Augustins, n°. 27.

RELIGION.

Discours pour la fête de l'Assomption de la Sainte-Vierge, et de la naissance de S. M. l'Empereur et Roi des Français, prononcé dans l'église de Notre-Dame de Paris, le 15 aoust 1806; par M. N. S. GUILLON, chanoine honoraire de l'Eglise métropolitaine de Paris. A Paris, chez Laurens jeune, rue Saint-Jacques n°. 61. 1806. in-8°.

BEAUX-ARTS.

RÆMISCHE Studien, c'est-à-dire ÉTUDES Romaines; par Charles Louis FERNOW. — Zurich, chez Gessner. 1806. Tom. 1. in-12.

Le jugement qu'on porte sur des objets d'art, ne doit point être le simple résultat des impressions qu'ils ont fait naître, mais pour qu'il puisse avoir quelque justesse, il faut qu'il repose sur un système de principes fondé dans la raison. Un critique qui expose son sentiment sur les ouvrages d'un artiste, ne doit partir que de ce point. Ce n'est que quand il aura fait une étude profonde de la philosophie de l'art, qu'il pourra juger de l'accord des moyens que celui-ci emploie, avec l'effet qu'il veut produire; M. FERNOW a tâché de rester fidèle à ces principes dans le jugement qu'il porte des ouvrages qu'il a étudiés à Rome pendant plusieurs années. Des circonstances favorables, et une disposition naturelle l'ont mis à portée de faire une étude théorique et pratique des beaux arts; on voit que ses jugemens ne sont point des idées jetées au hasard, et qui n'effleurent que la superficie du sujet.

Ce volume contient une notice très-étendue sur Canova et ses ouvrages dont nous avons donné un extrait dans ce numéro, page 89, et qui pourra justifier aux yeux des connaisseurs, ce que nous venons de dire de son auteur.

M. FERNOW traite dans deux articles très-intéressans de l'enthousiasme de l'artiste et du beau idéal dans les arts, et il trouve encore des choses neuves à dire, sur un sujet qui a exercé la plume de tant d'ingénieux écrivains.

G. D.

BEAUX-ARTS.

ATHENÆUM, ou *Galerie française des productions de tous les arts ; Journal entrepris et publié par une société d'hommes de lettres et d'artistes.* n°. 10. Octobre 1806. A Paris, chez les frères *Piranesi*, placé et Palais du Tribunal, n°. 1354.

Voici l'analyse de ce numéro :

1°. *Le portrait de Gérard Dow.* Ce portrait doit servir à orner la galerie du Muséum. Il est sorti du ciseau de M. CARDELLI, artiste italien.

2°. *Le château de Vincennes.* — Détails historiques à son sujet.

3°. *La Fontaine de Vaucluse.*

4°. *Grand trepied en argent.* On doit à l'Italie l'idée de ces trepieds ou *lavabo*, qui diffèrent des trepieds des anciens. Ils ne sont en usage chez nous, que depuis quelque temps.

ARCHITECTURE.

Des erreurs publiées sur la construction des piliers du dôme du Panthéon Français, faite par SOUFFLOT, et des déclamations nouvelles répandues contre l'ordonnance des dômes ; par Charles-François VIEL. A

Paris, chez *Tilliard frères*, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n^o. 16, et chez *l'auteur*, rue du Faubourg-Saint-Jacques, près du Val-de-Grâce. Paris. 1806. in-4^o.

RAPPORT fait à la société libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris, à la séance du 1^{er}. mai 1806; par M. DAVY-CHAVIGNÉ, sur un ouvrage intitulé, de la solidité des bâtimens, etc.; par Charles-François VIEL. A Paris, chez Perronneau, quai des Augustins, n^o. 39. 1806. in-8^o.

DE LA SOLIDITÉ des bâtimens, puisée dans les proportions des ordres d'architecture, et de l'impossibilité de la restauration des piliers du dôme du Panthéon Français, sur le plan exécuté par SOUFFLOT, architecte de ce temple; par Charles-François VIEL, architecte de l'hôpital général, etc. A Paris, chez Tillard frères, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n^o. 16, et chez l'auteur, rue du Faubourg-Saint-Jacques, près le Val-de-Grâce. 1806. in-4^o.

DE L'IMPUISSANCE des mathématiques pour assurer la solidité des bâtimens, et recherches sur la construction des ponts; par Charles-François VIEL, architecte de l'hôpital général. In-4^o. Paris, aux mêmes adresses.

HISTOIRE.

PRÉCIS historique de la Révolution française. Directoire exécutif; par LACRETELLE, jeune, avec quatre gravures. 2 vol. in-18. A Paris, chez Treuttel et Vurtz, libraires, rue de Lille; n^o. 17. 1806. — Le 1^{er} vol. de 316 pag., le 2^e de 394; la table chronologique, de 216.

Ces deux volumes contiennent l'histoire de la Révolution, pendant l'existence du Directoire exécutif, c'est-à-

dire, depuis le mois de brumaire an iv jusqu'au 19 brumaire an viii.

L'introduction présente un tableau abrégé de la situation politique de l'Europe, à l'époque du règne du Directoire.

Cet ouvrage offre une histoire de la Révolution française, à cette époque. Il est bien écrit, et se fait lire avec beaucoup d'intérêt.

On trouve à la fin du second volume, une ample table chronologique des évènements remarquables qui ont eu lieu pendant la session du Directoire exécutif.

Les gravures sont de DUPLESSI BERTAUX.

HISTOIRE de France depuis 1789, écrite d'après les mémoires et manuscrits contemporains, recueillis dans les dépôts civils et militaires; par F. Em. TOULONGEON, ancien Maréchal de camp, ex-Constituant, Membre du Corps-Législatif, de l'Institut national, de la Légion d'honneur; avec cartes et plans. Format in-8.°, tome v. Prix, broché, pour Paris, 6 fr.; et, franc de port, par la poste, 7 fr. 50 c.; sur pap. vélin, pour Paris, 10 fr., et, franc de port, 11 fr. 50 c. Les 5 vol. in-8.°, avec cartes et plans, pour Paris, 36 fr.; et, franc de port, 44 fr. — Le même ouvrage, format in-4.°, tome III, prix, broché, pour Paris, 9 fr.; et, franc de port, 11 fr.; sur papier vélin, pour Paris, 15 fr., et franc de port, 17 fr. Les 3 vol. in-4.°, avec cartes et plans, pour Paris, 48 fr., et, franc de port, 57 fr. A Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Lille, n.° 17, derrière les Théatins; et à Strasbourg, même Maison de commerce.

Ce nouveau volume d'un ouvrage déjà très-avantageusement connu, comprend l'Histoire des évènements politiques et militaires depuis le 9 thermidor jusqu'à la fin

de la Convention nationale, accompagnée de pièces justificatives, et d'une grande carte du théâtre de la guerre.

RETRATOS e bustos dos Varões, e Donas, que illustraram a nação Portugueza em virtudes, letras, armas, e artes, assim nacionaes, como estranhos, assim antigos, como modernos na Europa, Africa, Asia e America; datados da época do seu fallecimento com um extracto de suas vidas, tirados de historias, e monumentos antigos. Offerêcidas a os generosos Portuguezes por uma Sociedade philopatriça. Num. I e II, julho e agosto de 1806. Lisboa, na impressão regio. In-4.^o

Le titre de cet ouvrage annonce suffisamment son objet; les deux premiers numéros que nous avons reçus, sont ceux des mois de juillet et août, ce qui indique qu'il doit être publié par livraisons de mois en mois; chacune contient quatre portraits, accompagnés de la vie des personnages qu'ils représentent.

Voici les huit portraits que ces deux premiers numéros contiennent :

I. *L'Infant D. HENRIQUE*, cinquième fils du Roi Dom JEAN I, né en 1394. Ce Prince pieux, sage et vaillant fit la guerre aux Maures, en 1415, avec un grand avantage et fut Chevalier de l'Ordre du Christ, dans la même année. Ce succès lui inspira le désir d'aller combattre de nouveau les infidèles. Quelques Maures ou Juifs de Ceuta lui donnèrent alors des renseignemens sur des terres éloignées, et encore inconnues sur la côte d'Afrique. Dom HENRI, déjà passionné pour les mathématiques, fut enflammé par ces récits; et voulut aller reconnoître ces terres, pour illustrer sa mémoire, étendre ses domaines et porter plus loin le nom de Dieu et l'empire de la foi. Il passa à *Algarve*, aujourd'hui la province de *Porto*, et y fonda la ville de *Sagres*, près du cap:

St.-Vincent , parce qu'il jugeoit ce lieu très-propre pour commencer ses navigations et ses découvertes , dont la première fut celle de l'île de *Porto santo* ; il fut de-là à *Madère* , dont il partagea le commandement entre *Jean Gonsalve ZARCO* et *Tristan VAS*, qui en avoient fait la découverte. Il fit ensuite de nouveaux actes de valeur à la bataille de *Tanger* , et il donna une preuve touchante de sa bonté en offrant de prendre les fers de son frère *Dom FERNAND* qui étoit prisonnier en Afrique. Il se consacra après uniquement aux voyages auxquels il employa 40 années , pendant lesquelles il découvrit plusieurs îles dans l'Océan atlantique et éthiopique. Le zèle qu'il témoigna pour les lettres lui mérita , de la part de l'Université de Lisbonne , le titre de *Protecteur des Etudes de Portugal* , qu'il reçut en 1460. Le Roi lui conféra ensuite les dignités les plus importantes. Il mourut le 13 novembre 1460. Son portrait est copié d'après sa statue qui est placée sur une colonne , à l'entrée de l'église de *Belem*. Sa vie a été écrite par *Candidus Lusitanus*.

II. *Dom NUNO ALVARÈS PEREIRA* , surnommé le *Mars Portugais* , illustre tige de la Maison royale de *Bragance* , né près de *Ceuta*, en 1360. Il étudia d'abord les lettres, mais il se livra principalement au métier des armes, dans lequel il obtint de brillans succès. Il renonça à ses titres et à ses charges, fit le partage de ses biens, et se retira au Monastère des *Carmes* de Lisbonne, qu'il avoit fondé. Il se livroit sans trouble à la pénitence et à la prière, lorsque le Roi l'envoya consulter sur une nouvelle entreprise formée contre les *Maures*. Le saint Connétable sentit se ranimer son ardeur guerrière : il demanda de servir comme soldat. Il mourut le 12 mai 1431 , âgé de 71 ans. *JEAN I* et ses fils, ainsi que toute la noblesse, assistèrent à ses funérailles. Sa vie a été écrite en 1723, par *Antonio Rodrigues*

da Costa, en latin. Le portrait qui accompagne cet ouvrage, et qui est inséré dans cette collection, est copié d'après la figure placée sur son tombeau.

III. *Dom PEDRO DE MENEZES, Comte de Vianna.* L'étude des lettres et de l'art de la guerre occupa ses premières années, mais il se livra sur-tout au métier des armes. Il accompagna JEAN I et ses fils, en 1415, à la conquête de Centa, où, comme les anciens héros de la Grèce, il conduisit cinq vaisseaux armés à ses frais, pour accomplir le desir qu'il avoit de prendre part à cette glorieuse expédition. Le Roi en faisoit une si grande estime, qu'il le nomma Gouverneur de Centa, et Capitaine-général. Il ne voulut pas même recevoir son serment, disant que pour gage de sa foi, il lui suffisoit qu'il s'appelât MENEZES. Ses descendans conservèrent ce gouvernement. Pendant 22 ans, il eut à combattre continuellement les Maures, et il se distingua par sa libéralité et sa magnificence. Il mourut le 22 septembre 1437, et fut enterré à Centa, et transporté ensuite à Santarem. Son portrait est copié de la figure placée sur son tombeau.

IV. *Le docteur JEAN DAS RÉGRAS*, célèbre jurisconsulte, né à Lisbonne, chancelier du royaume dont il recueillit les lois par ordre de JEAN I. Il est mort le 3 mai 1404. Son portrait est une copie de l'image qui est sur son tombeau.

V. *L'infant Dom PEDRO*, né à Lisbonne, le 9 décembre 1392, quatrième fils du Roi JEAN I., se distingua à la conquête de Centa; il visita Jérusalem et les lieux saints, fut reçu magnifiquement par le grand Sultan et par le Soudan de Babylone; il fut à Rome où il obtint de Martin V, qu'au jour de leur couronnement les Rois de

Portugal seroient oints , comme ceux de France et d'Angleterre , et que les infants pourroient régir le royaume comme fils de Roi; et porter une couronne royale; il fut de là en Allemagne, rendit des services signalés à l'empereur Sigismond, contre les Turcs , et combattit en Italie contre les Vénitiens , il fut également bien accueilli en Angleterre par Henri VI, qui lui conféra l'ordre de la Jarretière. Il rentra par l'Espagne, dans sa patrie, après avoir voyagé pendant quatre ans ; il fut élu régent du royaume, après la mort du roi Dom DUARTE (Edouard) , pendant la minorité d'Alphonse V. Il se conduisit avec une grande prudence , et refusa la statue que les Portugais vouloient lui élever. Mais ses services et ses vertus , ne purent le protéger contre la calomnie de ses ennemis , qui avoient résolu sa perte; à leur tête étoit son eousin germain Dom ALFFONSO, comte de Barcellos , qui réussit à le faire regarder par le Roi , comme un conspirateur ; le prince trompé, le bannit de la cour, et lui ordonna de se retirer à Coimbre; Dom Pedro prit les armes pour sa défense, le Roi envoya des troupes contre lui, et il fut tué dans le combat, le 20 mai 1449, à l'âge de 56 ans. Son portrait est copié de sa statue qui existe dans le monastère de Batalha.

VI. MARTIM MONIS, guerrier célèbre , qui mourut glorieusement en 1147 ; après avoir donné pendant sa vie de grandes preuves de valeur , il fut tué en défendant la porte du château de Lisbonne. L'auteur public son portrait d'après une ancienne statue , dit-il ; mais nous observerons que ce portrait fort bien exécuté, est dans le style des bustes des beaux temps de l'empire Romain ; et ceux qui connoissent l'histoire des arts, savent que cela est impossible , puisqu'on étoit dans le douzième siècle en Portugal et ailleurs, dans la plus grande barbarie.

VII. DOM DUARTE DE MENEZES, III^e comte de Vianna, fils naturel de DOM PEDRO DE MENEZES, premier gouverneur de Ceuta, dont il a été question au n^o. III, et d'ISABELLE DOMINGUES. Il se distingua par sa valeur contre les Maures de Grenade et ceux d'Afrique. Il fut nommé gouverneur d'Alcacer-ceguer, dans le royaume de Fez. Avec quinze cens hommes, il défendit cette place contre un grand nombre de Maures, et les vainquit en plusieurs rencontres. Enfin, il trouva la mort en sauvant la vie de son Roi DOM ALPHONSE V, le 20 janvier 1464, à l'âge de 50 ans. Les Maures hachèrent son corps en pièces. Son portrait est une copie de la figure qui fut placée sur sa tombe, dans l'église du monastère de Saint-François, à Santarem.

VIII. MARTIM D'OCEM, conseiller du Roi DOM JEAN, et de l'infant DOM DUARTE (Edouard), son fils aîné, chancelier; il fut chargé de diverses ambassades dans les royaumes d'Angleterre et de Castille, et mourut vers 1429. Son portrait est une copie de la figure qui est sur son tombeau, dans l'église Saint-Domiugos, à Santarem.

On voit que l'auteur cite avec exactitude, les monumens dont il a tiré ses portraits, et c'est ce qui pourroit en garantir l'exactitude. Nous avons pourtant déjà vu au n^o. VI, qu'il n'a pas donné une grande attention à conserver le style du temps. Tous sont fait dans la manière actuelle, quoiqu'ils soient copiés des monumens des quatorzième et quinzième siècles, époque à laquelle les arts étoient dans la Barbarie. On ne peut donc compter absolument sur la fidélité de la représentation, ce qui doit cependant faire le mérite de ces collections. Ce reproche ne peut s'adresser qu'au dessinateur, M. CUNHA; les gravures sont très-bien exécutées par MM. MARQUES, FONTES, NEVES et QUINTO.

A. L. M.

LE NEPOS Français, ou *Notices historiques sur les généraux, les marins, les officiers et les soldats qui se sont illustrés dans la guerre de la révolution. Septième partie*; par A. CHATEAUNEUF. A Paris, chez l'éditeur, rue des Bons-Enfans, n°. 34. 1806. In-12.

Cette septième partie contient les notices historiques des généraux: *Augereau*. — *Aubert du Bayet*. — *Brune*. — *Lannes*. — *Ligniville*. — *Hardi*. — On trouve à la fin un recueil de traits d'héroïsme et de bravoure.

DE VIRIS illustribus urbis Romæ a Romulo ad C. Augustum, in gratiam quintanorum, auctore C. F. LHOMOND, in universitate Parisiensi professore emerito; secunda editio, cui accessit dictionariolum, quamque emendatam, adauctam, scholiis notisque historicis illustravit. J. S. J. F. BOINVILLIERS. Paris, chez Delalain, rue Saint-Jacques, n°. 38; 1806; XII et 379 pages in-18.

Tout le monde connoît les services que LHOMOND a rendu à l'instruction par la composition de ses *Éléments de la Grammaire française*, ceux de la *Grammaire latine*, et en composant son *Epitome historię sacræ*, ainsi que l'abrégé d'histoire Romaine connu sous le titre: *De Viris illustribus urbis Romæ*. Ce petit ouvrage eut le plus grand succès et fut adopté dans toutes les Écoles, quoiqu'il ne fût pas tout-à-fait exempt de défauts, et que Lhomond se proposât d'y mettre la dernière main, quand la mort vint l'enlever. Ce que Lhomond auroit sans doute fait s'il avoit vécu plus longtemps, M. BOINVILLIERS vient de l'entreprendre dans cette nouvelle édition, en ce qu'il a aplani beaucoup de difficultés qui se trouvoient dans les éditions précédentes; qu'il a rendu quelques constructions plus harmonieuses, et coupé des phrases trop longues; qu'il a changé des expressions dont les unes

paroissent impropres, les autres contraires aux règles de la Grammaire latine. Il a terminé l'article d'Auguste, et passé en revue les écrivains qui ont illustré son siècle; il a ajouté une table des matières qui manquoit à cet ouvrage; il a joint des notes historiques à certains faits; enfin à chaque article il a indiqué l'époque à laquelle on doit rapporter les évènements les plus mémorables de l'histoire Romaine, et il a placé à la fin du volume (p. 213-379) un petit dictionnaire qui renferme tous les mots que contient le *De Viris*, et qui les offre principalement sous les acceptions que chacun d'eux a dans cet ouvrage.

La partie typographique de l'ouvrage est soignée.

T. F. W.

Musée des Monumens français, ou Description historique et chronologique des statues en marbre et en bronze, bas-reliefs et tombeaux des hommes et femmes célèbres; pour faire suite aux monumens de la monarchie française de Montfaucon, et pour servir à l'histoire de l'Art français. Ouvrage orné de gravures, et augmenté d'une dissertation sur les costumes de chaque siècle; par Alexandre LENOIR, administrateur de ce Musée, membre de l'Académie celtique de France, de la société libre des Sciences, Lettres et Arts de Nancy, etc. 6 vol. in-8°, imprimés sur beaux caractères de cicéro, avec près de 300 planches gravées au trait, par L. Guyot. Prix des 6 volumes brochés, 78 francs. Le tome VI se vend séparément 18 francs, et 19 fr. 50 cent. franc de port par la poste. Ce tome VI complète l'ouvrage. En papier vélin, 156 fr. les 6 volumes. On ajoutera 8 francs si l'on veut recevoir l'ouvrage franc de port par la poste. A Paris, chez F. Buisson libraire, rue Git-le-Cœur, n°. 10; L. Guyot, rue des Mathurins, n°. 12; et M. Lenoir, au Musée, rue des Petits-Angustins

ANTIQUITÉS.

Les monumens antiques du Musée Napoléon ; gravés par Thomas PIROLI , avec une explication par M. Louis PETIT-RADEL , publiés par F. et P. PIRANESI frères. 30°. et 31°. livraison. A Paris , chez les frères Piranesi , au collège des Grassins , rue des Amandiers, Faubourg Saint-Jacques.

La 30e. livraison contient : — *Isis du Capitole. — Isis. — Isis salutaire. — Isis buste. — Horus tenant d'une main le symbole de l'année Égyptienne. — Scrapis. — Un Prêtre Égyptien.*

La 31e. : *Le Nil. — Le Tibre. — Bonus Éventus. — La Providence. — Flore. — Esculape. — Faune. — Mars. — Drusus. — Titus.*

PALAEOGRAPHIE.

LETTRÉ sur l'inscription grecque du temple de Dendéra , adressée à M. FOURIER, Préfet du département de l'Isère, etc. ; par J. J. CHAMPOLLION-FIGEAC, Secrétaire de la Société des sciences et arts de Grenoble, etc. A Grenoble, chez Peyronard, 1806 ; 18 pages in-8.° A Paris, chez Goujon, libraire, rue du Bac, n.° 34. Prix : 1 fr. 50 c. port franc.

L'inscription qui fait le sujet de cette lettre est gravée sur les listels du couronnement d'une des portes du mur de circonvallation, au sud du grand Temple de Dendera. Outre les lacunes que les injures du temps y ont fait naître, on y observe encore beaucoup d'inexactitudes dans la formes des lettres, plusieurs vices d'orthographe, attribués à la négligence de celui qui a gravé l'inscription, et de ceux qui l'on fait poser ; peut-être doit-on plutôt encore en accuser ceux qui l'ont transcrite.

M. DENON en avoit pris sur les lieux une copie qu'il a publiée dans son beau *Voyage dans la Haute et Basse-Egypte*, (à la page 179 de l'édition in-4.^o).

Sans garantir les erreurs que les lettres dégradées pouvoient avoir produites dans sa copie, M. DENON en confia la restitution à feu M. ΠΑΡΚΟΥ (1), qui lui donna la leçon suivante, restituée et sans lacunes; M. DENON la publia également dans l'ouvrage cité, à la suite de sa copie; comme l'ouvrage de M. DENON n'est pas entre les mains de tous nos lecteurs, nous la reproduirons ici, en soulignant également les restitutions proposées par M. ΠΑΡΚΟΥ :

(1.^{re} ligne). ΥΠΕΡ. ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ. ΘΕΟΥ. ΥΙΟΥ. ΔΙΟΣ.
ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΥ. ΣΩΤΗΡΙΑΣ. ΙΟΥ. ΕΠΙ. ΠΟΠΛΙΟΥ. ΗΓΕ-
ΜΟΝΟΣ. ΚΑΙ.

(2.^e ligne). ΜΑΡΚΟΥ. ΚΛΩΔΙΟΥ. ΠΟΣΤΟΥΜΟΥ. ΕΝΙΣΤΡΑ-
ΤΗΓΟΥ. ΤΡΥΦΩΝΟΣ. ΣΤΡΑΤΗΓΟΥΝΤΟΣ. ΟΙ. ΑΠΟ. ΤΗΣ.
ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ.

(3.^e ligne). ΙΕΡΩΣΑΝ. ΕΚ. ΝΟΜΟΥ. ΤΟ. ΠΡΟΠΥΛΟΝ. ΙΣΙΔΙ.
ΘΕΑΙ. ΜΕΓΙΣΤΗΙ. ΚΑΙ. ΤΟΙΣ. ΣΥΝΝΑΟΙΣ. ΘΕΟΙΣ.
ΕΤΟΥΣ. ΛΑ. ΚΑΙΣΑΡΟΣ. ΘΩΥΘ. ΣΕΒΑΣΤΗΙ.

Voici la traduction qui y est jointe : « *Pour la conser-*
» *vation de l'Empereur César, Dieu, fils de Jupiter, au-*
» *teur de notre liberté ; lorsque, Publius Octavius étant*
» *gouverneur, Marcus Claudius Postumus commandant*
» *général, et Tryphon commandant particulier des trou-*
» *pes, les Envoyés de la métropole consacrèrent en vertu*
» *d'une loi, le Propylée à Isis, très-grande Déesse, et aux*
» *Dieux honorés dans ce même Temple : en l'an XXXI de*
» *César, le Collège des Prêtres à l'Impératrice* ».

(1) Premier employé à la Bibliothèque impériale, dans la division des manuscrits. Il s'est fait chérir et estimer par de longs travaux et une constante probité. A. L. M.

Cette inscription nous rappelleroit donc qu'en vertu d'une loi, les Envoyés de la Tentyride, par reconnoissance ou par flatterie, consacrerent à Isis, pour la conservation des jours de Cæsar, le Propylée de Dendéra; et que cette consécration eut lieu l'an 31 de Cæsar, Publius Octavius étant gouverneur, etc.

M. CHAMPOLLION observe d'abord que cette indication est insuffisante; qu'elle nous présente l'inscription comme incomplète, et incompréhensible pour toute autre personne que pour ses auteurs; qu'on ne peut guères croire que les magistrats d'une province qui, au nom du peuple, donnoient un témoignage solennel de leur dévouement au souverain, ayent pû nommer ce souverain de manière à ne pouvoir pas être reconnu, et que, rappelant la date de cet événement, cette date soit elle-même incertaine.

L'auteur suppose comme assez démontré que c'est pour la conservation de l'Empereur Auguste, que les Tentyrites consacrerent leur Propylée à la grande Déesse. Ce n'étoit là, continue-t-il, que le prélude des honneurs divins qu'on rendit dans la suite à cet Empereur, et de pareilles consécérations trouvèrent des imitateurs dans toutes les parties du monde Romain. C'est ainsi que les Athéniens crurent ne pouvoir rien faire de plus agréable à ce souverain, que de vouer pour sa conservation un temple à *Minerve Archétide*, comme on le voit par une inscription publiée par CHISHULL (1). Cette analogie, ajoute l'auteur, confirme qu'il est ici question d'Auguste; et s'il n'y est pas désigné sous ce surnom, on voit que c'est parce qu'il ne l'avoit pas encore reçu du Sénat. On en trouve la preuve dans ce qui est relatif à la date de la consécration du Propylée de Dendéra, date que nous

(1) Dans ses *Antiquitates Asiaticæ*, 201.

donnent ces mots : ΕΤΟΥΣ. ΛΑ. ΚΑΙΣΑΡΟΣ ; qui signifient *l'an 31 de César*, et qui sont suivis de ceux-ci dans la copie figurée : ΟΩΥΘ. ΣΕΒΑΣΤΗ, traduits ainsi dans l'ouvrage de M. DENON : *le Collège des Prêtres à l'Impératrice*.

Ici, M. Champollion fait observer qu'il n'est question dans le reste de l'inscription ni de *Collège de Prêtres*, ni d'*Impératrice*, et que la dédicace est faite à Isis, par les Envoyés de la métropole de Tentyris, que rien du reste n'indique avoir été des Prêtres. D'après cela, il pense que cette traduction et la restitution qui y a donné lieu, ne sauroient être adoptées.

Voici comment M. Champollion propose de lire le passage en question de la dernière ligne : ΕΤΟΥΣ. ΛΑ. ΚΑΙΣΑΡΟΣ. ΘΩΥΘ. ΣΕΒΑΣΤ. ΙΗ., qu'il traduit *l'an 31 de César, du mois sacré de Thôt le 18*. D'après cette leçon, la dédicace du temple de Dendéra à Isis, pour la conservation d'Auguste, auroit été faite la 31^e. année de cet Empereur, le 18 du mois de Thôt.

Pour établir cette correction, M. Champollion fait quelques réflexions sur la diversité des ères, dont les Ægyptiens se sont servis, et la difficulté de la supputation des années d'Auguste.

« L'ère d'Alexandrie, l'ère de Nabonassar, l'ère Julienne, étoient en usage dans les diverses contrées de l'Ægypte, lorsque l'ère d'Auguste y fut établie. A cette diversité d'ères, se joignit la diversité de l'année, qui étoit chez les uns *vague*, ou de 365 jours, chez les autres *fixe* ou de 365 jours *et un quart*, sur laquelle l'ère Julienne fut calquée ; ailleurs enfin elle étoit lunaire ou plutôt luni-solaire, composée de 12 lunaisons donnant 354 jours, auxquels on ajoutoit de temps en temps quelque lunaison pour rapporter cette année au cours du soleil. Il résulta de là que chaque lieu considérable avoit un

calendrier différent; et comme ce calendrier servoit dans les usages civils, il devient difficile de fixer la date des événemens ».

Après avoir fait ces réflexions préliminaires, l'auteur cherche à fixer, par quelques rapprochemens, l'époque de la consécration du Propylée de Dendéra.

« *Caius Octavius*, depuis surnommé *Augustus*, naquit l'an 691 de Rome; parvenu aux premières dignités de l'État, vainqueur de ses ennemis, maître d'Alexandrie et de toute l'Ægypte, il y établit une ère nouvelle qui commença avec l'an 725 de Rome, 28 ans avant l'ère chrétienne, Auguste étant alors âgé de 31 ans. La première année d'Auguste en Ægypte se rapporte donc à la 31^e de son âge; et c'est en effet celle qu'indique l'inscription ΕΤΟΥΣ ΔΑ. ΚΑΙΣΑΡΟΣ., l'an 31 de César. Il paroît d'autant plus certain, ajoute l'auteur, que c'est la 31^e année de son âge qui est indiquée ici, qu'il seroit difficile de faire rapporter cette année à aucune autre des époques diverses qui servent à la supputation des années d'Auguste, soit que l'on compte de la mort de César, ou du premier consulat d'Auguste, ou de la bataille d'Actium, ou de la prise d'Alexandrie, ou de tout autre fait ».

A l'appui de cette opinion, il ajoute encore l'observation suivante: « Le Sénat, sur la proposition de Munatius Plancus, donna à Octavius le surnom d'*Augustus*. Octavius étoit alors consul pour la septième fois. Or, les fastes fixent le septième consulat d'Auguste à l'an de Rome 725, et c'est cette même année que commença l'ère d'Auguste en Ægypte. Il en résulte que si l'inscription n'étoit pas de cette même année, le surnom ΣΕΒΑΣΤΟΣ, *Auguste*, se liroit à la suite de celui de César, comme sur les inscriptions postérieures à cette époque, rapportées par CHISHULL, dans ses *Antiq. Asiat.*, p. 201, etc. L'absence de ce surnom dans l'inscription de Dendéra, qui ne peut

être antérieure, la fixe donc à l'an de Rome 725, la 31^e de l'âge d'Auguste ».

Après avoir établi ce point, il rapporte (p. 11-16) les raisons qui lui font penser que le premier Thot de l'an 31 d'Auguste, qui est le 28^e avant J. C., fut le 30 Sextilis ou d'Août de l'an 725 de Rome. L'inscription porte, selon la correction proposée par M. CHAMPOLLION, le 18 du mois sacré de Thot, ΘΩΥΘ. ΣΕΒΑΣΤ. ΙΗ. Il en tire le résultat que la dédicace du Propylée de Dendéra fut faite par les Envoyés de la Tentyride, à la grande Déesse Isis, le 16 de septembre de l'année de Rome 725, la 28^e avant J. C., et la 31^e d'Auguste, qui étant né le 23 de septembre, avoit cette 31^e année révolue moins sept jours.

D'après cette explication, voici la traduction que M. CHAMPOLLION-FIGEAC donne de l'inscription de Dendera : « *Pour la conservation de l'Empereur César,*
 » *Dieu, fils de Jupiter, auteur de notre liberté, lorsque*
 » *Publius Octavius étant gouverneur, Marcus Claudius*
 » *Postumus commandant général, et Tryphon comman-*
 » *dant particulier des troupes, les Envoyés de la métropole*
 » *consacrèrent, en vertu d'une loi, le Propylée à Isis,*
 » *très-grande Déesse, et aux Dieux honorés dans ce*
 » *Temple, en l'an xxxi de César (Auguste), le 18^e jour*
 » *du mois sacré de Thot ».*

Quant à l'opinion de ceux qui prétendent rapporter la construction du temple de Dendéra à l'époque de l'inscription grecque, il pense qu'elle n'est guère admissible. Il seroit même porté à croire que le listel où se trouve aujourd'hui l'inscription en question, étoit anciennement chargé d'hieroglyphes qu'on a effacés ensuite pour faire place à l'inscription grecque. Cette observation est du moins appuyée par ce qu'on a observé sur plusieurs autres Temples de l'Ægypte. On pourroit encore ajouter à cela que le Temple lui-même est peut être antérieur à

l'époque de l'inscription, et que le Propylée seul a été bâti au temps indiqué par l'inscription qu'on y a gravée.

T. F. W.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

DISCOURS sur l'Exposition publique des productions des arts du département du Calvados, en 1806, par Pierre-Aimé LAIR. A Caen, chez Poisson. 1806.

Des exemplaires de ce Discours sont imprimés sur du papier de paille.

RAPPORT sur la seconde Exposition publique des productions des arts du département du Calvados; par Pierre-Aimé LAIR. A Caen, chez Poisson. 1806. In-8.° de 56 pages.

BIBLIOGRAPHIE.

COURS de Bibliographie, ou la Science du Bibliothécaire; par C. F. ACHARD, bibliothécaire de Marseille. Novembre, n.° 6. Marseille, chez Joseph Achard, fils. 1806. On s'abonne à Marseille, chez l'Auteur. Le prix est de 9 fr. pour l'année entière, franc de port. Chaque mois, il paroît un cahier de 48 pages au moins.

On trouve dans ce numéro qui termine le volume, un article concernant les divers systèmes bibliographiques. Des analyses de ceux de M. AMEILHON, de l'Institut national, d'ARIAS MONTANUS et de BAILLET, de M. BARBIER, bibliothécaire du Conseil d'État.

POÉSIE HÉBRAÏQUE.

ODES hébraïques pour la célébration de l'Anniversaire de la Naissance de S. M. l'EMPEREUR DES FRANÇAIS ET ROI D'ITALIE; par J. MAYER et Abraham COLONNA; traduites en français par Michel BERR, homme

de loi, etc. Paris, de l'Imprimerie impériale. Se vend chez *Debray*, rue St.-Honoré, n.° 168. 37 pages in-8.°

Les deux odes hébraïques contenues dans cette brochure ont été composées pour la célébration de l'anniversaire de la naissance de S. M. l'EMPEREUR, le 15 août 1806, et chantées lors de cette fête par les Israélites de l'Empire français, assemblés à Paris par décret impérial. Les personnes à qui la langue hébraïque est inconnue, doivent savoir gré à M. BERR de les avoir mis en état de jouir des beautés de ces deux poèmes, par la traduction qui, dans l'opuscule que nous annonçons, est imprimée en regard de l'original. En tête, il a placé un avertissement dans lequel il rappelle que la langue hébraïque a servi plusieurs fois, depuis quelques années, à célébrer les grands événemens de nos jours; que ce sont les Israélites de Berlin qui, les premiers, ont rappelé cette langue à son ancienne pureté; que depuis le temps des Juifs savans, sous les Califes, on s'étoit peu exercé à écrire dans la langue hébraïque; que la langue dans laquelle Maimonides et d'autres Juifs célèbres de la même époque, ont composé leurs ouvrages, n'étoit pas l'hébreu pur, mais l'hébreu moderne de la scholastique et de la métaphysique; que le premier hymne composé en France, en hébreu, le fut par M. ENESHEIM, pour une fête célébrée dans la synagogue à Metz, à l'occasion du décret de l'Assemblée constituante qui restitua aux Juifs de la France les droits civils et politiques. Il rappelle ensuite l'ode hébraïque que M. ELIE LEVY composa après la bataille de Marengo, pour célébrer la paix d'Amiens; celles que M. LIPMAN MOSES de Strasbourg, connu par des poésies allemandes estimées, a faites sur les exploits du Héros de notre âge, et sur d'autres sujets. M. MAYER, l'auteur de l'une des deux odes contenues dans l'opuscule

que nous annonçons , a marché sur les traces de M. Lipman Moses , dans différentes odes chantées par ses coreligionnaires pour célébrer les triomphes de notre Empereur , et son avènement à la couronne impériale.

La seconde ode , contenue dans cette brochure , et dont M. Berr est également le traducteur , a pour auteur M. *Abraham* COLOGNA , Rabbin à Mantoue , Député à l'Assemblée générale des Juifs pour le département du Mincio , homme à qui son mérite et ses connoissances variées ont acquis la considération de ses concitoyens. M. BERR indique quelques difficultés que lui a offertes la traduction de ce dernier morceau ; nous ne saurions que le féliciter de les avoir surmontées avec succès.

T. F. W.

POÉSIE GRECQUE.

NOTICE sur une édition d'Homère , entreprise par J. R. WETSTEIN , Professeur à l'Université de Bâle ; par J. J. CHAMPOLLION-FIGEAC. A Paris , chez Delance , rue des Mathurins , hôtel Cluny. 1806. In-8.º

Cette Notice est celle qui a été imprimée dans le tom. v de ce Recueil.

P O É S I E.

LA FONTAINE et tous les Fabulistes , ou La Fontaine comparé avec ses modèles et ses imitateurs. Nouvelle édition avec des observations critiques , grammaticales , littéraires , et des notes d'histoire naturelle ; par M. N. S. GUILLON. A Paris , chez la veuve Nyon , libraire , rue du Jardinnet , n.º 2. 1803. 2 vol. in-8.º

On n'a eu long-temps d'autre commentaire sur les fables de La Fontaine que celui de COSTE , qui étoit assez insignifiant , et ne consistoit que dans quelques notes éparses

çà et là qui n'expliquoient guère que des mots. Celui de M. CHAMFFORT a paru en 1796. Cet ouvrage, qui a son mérite, ne rend pas inutile celui de M. GUILLON. Voici l'ordre qu'il a adopté : en tête de chaque fable et immédiatement après vient une indication sommaire des écrivains et des ouvrages où le même sujet est traité, soit avant soit depuis La Fontaine, ce qui établit en quelque sorte l'histoire universelle de l'apologue, chez tous les peuples, et dans toutes les langues, jusqu'à La Fontaine et jusqu'à nos jours.

De courtes notes d'histoire naturelle rappellent les principaux traits dont se compose le caractère physique ou conventionnel des personnages qui paroissent sur la scène de l'apologue.

Sous le titre d'*Observations diverses*, l'auteur comprend des notes de grammaire, de goût et d'érudition.

Dans les notes de grammaire, M. Guillon parle des beautés dont La Fontaine a enrichi la langue. Il fait remarquer aussi ses imperfections dont La Fontaine a trouvé en quelque sorte le secret de faire un genre de beautés qui n'appartiennent qu'à lui.

Dans les notes de goût et de critique, M. Guillon suit le plan de l'Abbé Batteux, dans les observations qu'il a faites sur quatre fables de La Fontaine.

Dans les notes d'érudition, on rapelle les sources où La Fontaine a puisé, et ce qu'il doit à l'étude et à l'art.

On trouve en tête l'*Éloge de La Fontaine*, par M. de LA HARPE, avec des notes où l'on rassemble tout ce qui a été publié sur la personne et le talent de La Fontaine. Ces notes sont véritablement intéressantes. On se plaît à lire tout ce qui a rapport à un homme qui devient un ami précieux à tous ceux qui le connoissent. Toutes les anecdotes que M. Guillon rapporte sur La Fontaine sont connues; mais on aime à les retrouver recueillies et rap-

prochées de son éloge historique, et en même temps qu'on apprend à connoître les circonstances de sa vie, à rencontrer ces traits où l'originalité et la bonté de son caractère se peignent d'une manière si intéressante.

Porterons-nous le même jugement des notes explicatives qui sont à la suite de chaque fable? Il est certain que pour bien des personnes, La Fontaine a besoin de commentaires; et que c'est rendre un service essentiel à ceux qui, en trouvant mille jouissances à la lecture des beautés dont il abonde, sont jaloux de les goûter toutes, et de pouvoir les bien comprendre. M. Guillon a rempli leurs vœux à bien des égards. Ses recherches d'érudition sont sur-tout fort intéressantes. On aime à comparer avec les fables de La Fontaine les mêmes sujets qui ont été traités par d'autres. Quant aux notes d'histoire naturelle, elles sont par fois assez insignifiantes. Je doute qu'il soit des lecteurs assez ignorans pour qu'on ait besoin de les instruire que la chèvre porte une barbe sous le menton (fable VI), et des dispositions du rat à ronger (fable IX).

La fable des animaux malades de la peste est fort bien analysée. Un morceau que nous allons en transcrire pourra donner une idée de la vivacité qui règne dans le commentaire. C'est celui où M. Guillon analyse le morceau où l'âne fait l'aveu de son crime.

L'âne vint à son tour, et dit : j'ai souvenance
 Qu'en un pré de Moines passant ,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Que de beautés! (c'est M. GUILLON qui parle) qu'il faut avoir d'esprit, dit Jean Jacques Rousseau, pour savoir ainsi faire la bête! J'ai *souvenance*; la faute est ancienne. « Souvenance; ce vieux mot qui se prononce

moitié du nez, n'est pas mal dans la bouche de l'âne. Il cherche dans sa mémoire, comme s'il eut été honteux d'être seul innocent (l'Abbé Batteux) ». Il trouve enfin *qu'en un pré de Moines passant*. Ce n'est ni un jardin, ni un champ. La différence est sensible : *un pré de moines* ; des Moines ont bien le moyen de perdre. Il n'a fait qu'y passer. Quel dégât pouvoit-il y faire ? *La faim* ; on pardonne tout à ce besoin ; il maîtrise, il entraîne. *L'occasion* ; on est foible, on se laisse aller ; mais on n'est pas pour cela un pervers ; et puis occasion n'est pas habitude. *L'herbe tendre*, ce don du ciel et de la rosée, invite à en goûter. On ne tient pas contre un semblable attrait ! Et pourtant il n'eut pas succombé, sans l'impulsion d'un génie malfaisant. *Et je pense quelque diable aussi me poussant*. Or, le moyen de résister à une influence au-dessus de la nature. Avec tout cela, voyons encore quels ravages ont suivi ce concours de tant de circonstances aussi puissantes que diverses. *Je tondis* ; tondre n'est pas attaquer le pied. C'est le *Luxuriam segetum tenera decessit in turbâ*, de Virgile. L'herbe ainsi tondue se répare bientôt à grand intérêt (1). Après tout, combien donc en a-t-il mangé ? *La largeur de ma langue*. Et voilà tout son délit :

Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.

On croiroit, à voir ce rapprochement de circonstances, que l'âne a voulu diminuer sa faute. Un aveu si clair et

(1) Toute cette explication est peut-être superflue. On sait bien que jamais un âne n'arrache l'herbe que pour la manger, et dans le fait on ne pouvoit lui diminuer cela de son crime, ni lui tenir compte de l'avantage que les Moines avoient pu retirer de la manière dont il avoit mangé leur herbe. Il faut prendre les choses au pis.

si franc lève tous les doutes, et lui laisse sa dangereuse innocence. On s'attend au succès.

A ces mots, on cria haro sur le baudet, etc.

D.

PROEVE eener nieuwe Overzetting, etc., c'est-à-dire, *ESSAI d'une nouvelle traduction de l'Énéide*; par M. Pierre VAN WINTER. Chants 2 et 3. A Amsterdam, chez Hylenbroek. 1806. In-4.º

Cet Essai est un coup de maître, et ne pouvoit que l'être entre les mains de l'habile traducteur des *Odes d'Horace*, de l'*Essai sur l'Homme*, de PORE, etc. Nous avons déjà annoncé les deux premiers chants. Le poète poursnit sa tâche avec non moins de succès que d'ardeur.

P. H. M.

THÉÂTRE.

TERENTII Andria, Comædia, a genere quolibet obscenitatis expurgata, scholiis gallicis illustrata, quam subsequitur eadem Andria versibus gallicis exarata; éditeur J. S. J. F. BOINVILLIERS; etc. Paris, 1806, chez Delalain, rue Saint-Jacques, n.º 38; 110 pages in-12.

L'ANDRIENNE, comédie en cinq actes et en vers, attribuée à BARON; revue et corrigée par M. BOINVILLIERS. Paris, 1806, chez le même; 114 pages in-12. (Prix des ouvrages en un volume, 2 fr.)

M. Boinvilliers se propose de donner une nouvelle édition correcte et soignée des comédies de Térence; comme la Commission d'instruction publique a désigné l'*Andrienne* seule, pour être mise entre les mains des Elèves du cours de belles-lettres, il s'est borné pour le

moment à publier cette comédie dont le style plein de naturel répond à l'intérêt du sujet. Par la suite, il donnera aussi les autres comédies que Térence nous a laissées. En tête du volume, M. Boinvilliers a placé une petite biographie de Térence, écrite en latin. Au bas de chaque page, sont quelques courtes notes qui servent à faciliter aux Elèves l'intelligence de la comédie que l'Editeur leur met entre les mains.

Comme il est utile d'offrir des imitations aux Elèves déjà avancés dans leurs études, M. Boinvilliers a cru devoir placer à la suite de l'Andrienne latine, qu'il a revue et corrigée avec soin, l'œuvre dramatique que *Baron* ou plutôt le *P. de la Rue*, a imitée du poète latin, et qu'il a donnée sous le même titre. Cette réunion et la comparaison de l'ouvrage original avec la traduction ou imitation, ne sauroit être que fort utile aux jeunes étudiants.

T. F. W.

R O M A N S.

JOHAN de Witt, c'est-à-dire, *JEAN de Witt*, grand pensionnaire de Hollande ; par A. LOOSJES Pz. A Harlem, chez A. Loosjes, Pz. 1805. In-8.^o

Ce que fait depuis quelque temps Madame DE GENLIS pour l'Histoire de France, M. L. le fait pour celle de sa patrie, et *Jean de Witt* n'est pas le premier des illustres Bataves qu'il nous représente ainsi, avec un véritable intérêt, dans des tableaux où la fiction est toujours basée sur l'histoire, et où il conserve avec soin aux personnages qu'il met en scène, le caractère qui les distinguoit, soit d'après la notoriété de leur conduite, soit d'après leurs écrits. On vient de traduire en français un opuscule purement de fiction, de M. L. (1). Nous croyons que ceux

(1) *Rose et Damette.* (Voyez l'art. suiv.)

de ses ouvrages dont nous venons de caractériser le genre particulier, mériteroient bien autant le même honneur, et nous les recommandons à l'attention des traducteurs. *Franc de Borsseleu*, *Hugues de Groot* (ou *Grosius*), *Jean de Witt*, peints dans leur intérieur, et pour ainsi dire déshabillés, forment une galerie qui n'est pas sans attrait, bien que quelqu'un ait dit, qu'il n'est pas de grand homme aux yeux de son valet-de-chambre.

H. M.

ROSE et Damette, roman pastoral en trois livres, traduit du hollandais de M. A. LOOSJES (par M. JANSSEN). A Paris, chez Schoell. 1806. In-12 de 210 pages.

« Dans le temps qu'aucune muraille encore ne servoit » de défense aux plus anciennes villes de la Batavie, dont » la fondation se perd dans l'obscurité des siècles, quelques pâtres et pêcheurs avoient déjà établi leurs agrestes » demeures près du grand lac dont les eaux se sont depuis » si prodigieusement étendues ». (Le Zuider-zée).

C'est à ces temps et à ses localités que se rapporte le roman pastoral de M. L. *Rose* est la fille unique du vieux berger *Palémon*; elle a perdu sa mère en naissant; elle est parvenue à sa dix-neuvième année, et le roman célèbre ses chastes amours avec le beau chanteur *Damette*, que, comme de raison, elle finit par épouser. L'ouvrage a l'intérêt et les défauts du genre. La traduction est bonne; seulement on regrette que le traducteur ait rendu en prose les jolies pièces de vers dont est semé l'original. Ce sont la plupart des chansons pastorales. Il y a, à la page 88, un hymne funèbre touchant, sur la mort prématurée du berger *Idas*, maître de *Damette*.

P. H. M.

MEDJNOUN et Leïla, poème traduit du persan de DIAMY;
par A. L. CHESY.

Aler Amor.

2 vol. in-18. Prix : A Paris, chez Treuttel et
Wurtz, libraires, rue de Seine, n.º 17.

Il n'y a que trois ou quatre siècles que l'on s'occupe de la littérature orientale. Mais qui s'en occupe? Quelques savans du premier ordre; le reste des lecteurs ne connoît guères que les *Mille et une Nuit*, dont les situations merveilleuses et la simplicité du style ont fait la fortune. On connoît encore quelques maximes de SAADI, le Sénèque des Persans. Quelques fables de le LOCKMAN, l'Esopé de l'Arabie : mais qui a entendu parler des poésies d'AS-HOUERY, de SEICK, de FERDOUSSY, d'ENVERRI, de ce XHOSROV, que M. Chesy nomme le Tibulle de l'Inde; de ce HAFITZ qui en est le Catulle; de l'élégant NIZAMY et de plnsieurs autres dont nous n'avons aucune traduction complète?

Les langues orientales ont tant de pompe ! elles sont si riches, si harmonieuses ! Puisque chaque chose a sa mode, et chaque mode son temps, pourquoi ne verrions nous pas s'élever une secte d'orientalistes ? Certes, je ne pense point que l'école d'Ossian put s'égalér à elle. Elle n'offre qu'un seul modèle du *style ossianique*. C'est là qu'une foule d'imitateurs vont apprendre à peindre les *torrens*, les *neiges*, les *brouillards* de l'*Ecosse*; et ces *palais de nuages*, et ces *phantômes aeriens*, et cette espèce de mythologie sombre et mélancolique qui dut les tenter d'abord par les formes extraordinaires, et par le vague des effets qu'elle offroit à la palette du peintre, et à la lyre des poètes.

Ici, nous avons de nouvelles tournures, un langage tout figuré, accompagné d'images gracieuses. C'est le *jardin du desir*, la *route de l'espérance*, le *poignard de la séparation*,

l'aigle de la taciturnité, la nuit de la douleur, la ceinture de l'obéissance, le collier de la fidélité, les ténèbres de la mélancolie. Tout cela vaut bien nos *ruisseaux, nos papillons, nos boccages* et nos *zéphirs*.

Les Persans, dont la manière de vivre étoit jadis plus rapprochée de la nature que la nôtre, ont dans leurs écrits une partie de cette antique simplicité qu'on admire dans Homère et dans Théocrite. Une légère action fait tout le sujet de leurs poèmes. *Keïs*, fils du Chef de la tribu des Amérites, au milieu du bonheur et de la gloire qui entourait son illustre père, soupire, ému par de vagues desirs; mais on lui fit connoître une *belle rose d'amour, une perle charmante, l'aimable Leïla* qui devoit le jour au Prince qui gouvernoit une tribu voisine; l'auteur ne la nomme point: mais elle étoit ennemie des Amérites. *Keïs* l'ignoroit sans doute; ou plutôt oubliant son devoir, pour obéir à sa passion, il vole sur les traces de *Leïla*. « L'amour présida à cette entrevue délicieuse, » où ils développèrent la lettre qui contenoit ses secrets » les plus doux ».

Les rivaux de *Keïs* avertirent le père de *Leïla*, qui donna l'ordre de repousser le jeune homme à coups de lance, loin de sa tente. A cette nouvelle, *Keïs* se trouble; il est atteint de folie, et s'acquiert le surnom de *Medjnoun (l'Insensé)*. Cependant, son père prend pitié de lui; il se transporte chez le père de *Leïla*, il la lui demande en mariage; le farouche guerrier la refuse; peu de temps après, il l'accorde à un jeune prince qui aspire à son alliance. Mais *Leïla* reste fidelle à son amour. Le prince son époux, vainement consumé de désir, expire; *Medjnoun*, errant dans les déserts, meurt à son tour, et *Leïla* ne survit point à cette perte.

Comme on le voit, il n'y a point là d'intrigue; mais le pathétique des situations; la douceur et le charme des

expressions attachent le lecteur, et lui font vivement partager les infortunes du sensible Medjnoun, et de la belle Leïla.

Avant de faire connoître en détail la manière élégante, harmonieuse et facile du traducteur, nous allons lui adresser deux remarques. Il dit dans une note de sa préface : « la riche acquisition que vient de faire la Bibliothèque impériale me mettra à même de donner à » cette notice toute l'étendue dont elle *soit* susceptible ». Je doute que cette tournure *soit* française; il falloit *est ou sera susceptible*. Dans le cours de l'ouvrage, je lis : « la » sombre douleur à laquelle il demeura en proie, est au- » dessus de toute *description* (1) ». Il me semble que *description* est consacré aux choses, et qu'il faut *peinture* lorsqu'on parle des passions. Par exemple, M. Chesy a fort bien dit, que d'autres s'étoient occupés à *traiter de la description des lieux et des provinces*. On peut *décrire* des sîtes, et *peindre* l'amour. Je ne me serois pas arrêté à cette légère distraction, s'il n'étoit pas essentiel de ne pardonner aucune négligence à ceux dont les ouvrages ne laissent à la critique que peu de reproches à leur faire.

Il y a dans le poëme de DJAMY quelques petites inconvenances; mais cela ne nous regarde point. Ainsi, occupons-nous de son traducteur. Le père de Keïs vent le détacher du penchant qui l'entraîne vers Leïla : je vais rapporter une partie de son discours : » Toute jeune fille » malgré ses charmes, ne doit pas moins séduire; c'est » une origine illustre, un caractère vertueux, qui doivent » faire l'ornement de celle que nous desirons associer à » notre couche ». Je préférerois à *notre sort*; car, comme a dit un poëte :

Le style a sa pudeur, ainsi que la beauté.

(1) On pourroit mettre : *au-dessus de toute expression*.

Continuons : « et cette Leïla qui semble sans égale ,
 » parfaite à tes yeux éblouis , qu'est-elle donc comparée
 » à toi ? la moindre des esclaves. Et quelle marque plus
 » grande de folie que de se passionner pour une esclave ?
 » oublie je t'en conjure , cette flamme insensée ; cesse
 » de nourrir un fol espoir. Inconnue , sans éclat comme
 » l'herbe que l'on regarde à peine ; tu brilles au contraire ,
 » comme une rose élégante , tu t'élèves comme un cyprés
 » majestueux. » Le langage dans la bouche du père de
 Keïs , est invraisemblable ou mal-adroît. Son fils peut-
 il croire sur parole , que la fille du chef de la Tribu voi-
 sine et une *esclave* , et que Leïla est *inconnue* ? Keïs
 lui répond que ses avis dictés par la plus tendre sol-
 licitude , *comme des riches pendant d'oreille , restent sus-
 pendus à son ame attentive*. J'avoue que cette com-
 paraison ne me plaît guère ; d'abord parce que nous n'es-
 timons pas autant que les Persans cette sorte de parure ,
 aujourd'hui trop commune , et devenue familière aux
 deux sexes : ensuite parce qu'on ne conçoit pas trop des
avis suspendus à une ame.

Rien n'est beau que le vrai , le vrai seul est aimable.

BOILEAU.

Mais voici des images plus naturelles et qui plaisent
 davantage à l'esprit. L'Arabe qui vient instruire Medj-
 noun de la mort de l'époux de Leïla , lui dit : « l'ange de
 » la mort à desséché cette épine qui s'étoit élevée sur
 » ta route. » Plus haut , le voyageur qui lui avoit ap-
 pris l'existence de Leïla , dont la beauté égaloit celle
 des Houris , ajoute : « n'abandonne pas à ton oreille les
 » fonctions de ton œil. » Les tournures orientales et
 quelques autres encore plus fortes et plus sublimes qu'on
 trouve dans la poésie hébraïque , pourroient être in-
 troduites dans la notice , mais avec ménagement. Je
 crains toujours qu'à force d'oser , la langue de Racine

ne devienne une langue morte. La belle obligation que nous aurions aux néologues !

Un morceau rempli de charmes , et qui donne une bien douce idée de la sensibilité du poète Persan , est celui que je vais transcrire. Keïs voyoit quelquefois Leïla en secret : c'étoit avant l'époque où leur tendresse fut trahie. « Un jour qu'affaibli par une fièvre brûlante , » il voulut entreprendre son voyage accoutumé , il sentit » que ses pieds se refusoient à le porter ; et il se détermina à monter de nouveau sa chamelle , qui avoit mis » bas depuis peu de temps , et ne pouvoit rester un seul » instant privée de son *petit*. Il la força cependant à » ce cruel sacrifice , et la poussa vers l'habitation de sa » chère Leïla. Il n'eut pas parcouru deux ou trois mil- » les , qu'il tomba dans la plus délicieuse rêverie. La » chamelle *alors* sentant la bride ralentie sur son cou , » rebroussa chemin emportée par le desir de retourner » près de son *petit*. Mais bientôt Keïs s'aperçut de son » dessein , et la remit dans la route qu'il vouloit suivre. » Cependant le pauvre animal ayant encore trouvé un » moment favorable , obéit de nouveau à l'instinct impérieux de la nature.

« Keïs attendri , s'abandonna *alors* à toute sa sensibilité. Pourquoi , dit-il , l'arracherais-je inhumainement » à ses affections les plus tendres ? Pourquoi le ravirais-je au fruit de ses amours ? si je la conduis malgré elle » vers l'objet de mes desirs , ce ne peut être qu'en l'enlevant au sien ; et si je me laisse entraîner par elle , » mon cœur va rester en proie à mille supplices. Non , » nous ne pouvons suivre ensemble la même route , nous » ne pouvons trouver ensemble le bonheur ; il vaut » mieux que je lui rende la liberté et que nous nous » dirigions chacun vers le but qui l'attire. (Ne faudroit-il pas , *qui nous attire ?*) En disant cela , il abandonne

» la bride, descendit, et laissa sa chamelle maîtresse de
 » ses mouvemens. Aussitôt elle s'élança dans le chemin
 » qui la conduisit vers son *petit* ; et seul, il prit celui qui
 » le dirigeoit vers sa chère Leïla. » Cet épisode n'est-il
 pas aussi agréable que touchant ? C'est par de semblables
 peintures qu'on rend un ouvrage immortel.

Je l'ai dit au commencement de cet extrait ; le style
 de cette traduction a un caractère de pompe et d'élégance
 qui convient au sujet du poëme et à la muse des amours.
 M. Chesy, son livre à la main, pourra s'asseoir auprès de
 MM. Silvestre de Sacy, Langlès, Caussin, etc. Il aura
 encore bien plus de droits à une pareille place, lorsqu'il
 aura fait paroître l'ouvrage important qu'il annonce ;
 c'est l'*Histoire de la poésie chez les Persans, depuis FER-*
DOUSSY jusqu'à nos jours. Sans doute, cette histoire sera
 enrichie de quelques pièces lyriques, élégiaques, ana-
 créontiques, que l'auteur s'amusera à traduire en vers. Il
 en est bien capable, si l'on en juge par les dernières pages
 de son livre. Pour le prouver, je citerai cette *épitaphe*
d'une jeune fille :

De ce tombeau, s'il s'élève un rose,
 Passant n'en soyez pas surpris :
 Fraîche et pure comme elle, une jeune houris,
 Moissonnée en sa fleur, sous ce gazon repose.

AUG. DE L.

ÉPISTOLAIRE.

ÉPIÎRES choisies de Cicéron, divisées en quatre livres.
 Paris, chez *Delalain*. 1806 ; rue Saint-Jacques, n°. 38.
 243 pages. In-18.

Ce choix de lettres de CICÉRON est imprimé avec soin,
 et ce seroit un livre fort utile à mettre entre les mains des

jeunes étudiants, si malheureusement on n'avoit pas placé une traduction française en regard du texte. Ce n'est pas, à ce qu'il nous semble, rendre un service aux bonnes études, et s'il faut des traductions, au moins qu'on les imprime séparément, lorsqu'il s'agit d'ouvrages destinés aux élèves; cette édition seroit elle destinée à des professeurs? alors nous n'avons plus rien à dire, mais nous plaignons leurs disciples. W. T. F.

C. *PLINII Cæcilii secundi Epistolæ, et Panegyricus Trajano dictus.* Paris, 1807, chez Auguste Delalain, rue St.-Jacques, n.º 38; 365 pages in-12 (prix, 3 fr. 50 cent.).

Cette édition des *Lettres de Pline* et de son *Panégyrique de Trajan*, est destinée à l'usage des Lycées; elle est très-correcte, mérite que n'ont pas malheureusement tous les livres destinés pour les classes; la partie typographique en est également bien soignée, et l'on peut s'y attendre lorsqu'on sait que cette réimpression sort des presses de M. CRAPELET. En tête de chaque lettre, il y a un court sommaire, et au bas des pages, on a placé les notes de M. LALLEMANT, traduites en français. Cette publication est un nouveau service rendu par M. Delalain à l'instruction classique dans nos écoles. Nous aurions vu avec plaisir, à la fin du volume, une table des sommaires des lettres, et nous engageons M. Delalain à donner à une édition suivante, ce degré d'utilité de plus. Il lui seroit peut-être possible d'en enrichir les exemplaires qu'il n'a pas encore vendus. T. F. W.

V O Y A G E.

VOYAGE de Humbolt et Boupland dans l'intérieur de l'Amérique. A Paris, chez Frédéric Schoel, libraire,

rue des Maçons-Sorbonne, n.º 19 ; et à Tubingue, chez J. G. Cotta, libraire.

Le grand nombre de matériaux que MM. ALEXANDRE DE HUMBOLT et AIMÉ BONPLAND ont rapportés du voyage qu'ils ont fait dans l'intérieur de l'Amérique, dans les années 1799 ; 1800 ; 1801, 1802 et 1803, et la diversité des objets sur lesquels leurs recherches se sont étendues, les ont engagés à diviser la relation de leur voyage en différentes parties ou recueils détachés, dont chacun renfermant les observations du même genre, offre aux amateurs la facilité de ne se procurer que la partie qui les intéresse plus particulièrement. Tous ces ouvrages portent le titre général de *Voyage de Humbolt et Bonpland*. Ils seront tous imprimés dans le même format, à l'exception de ceux de botanique et des atlas, qui exigent un format plus grand pour le développement des figures. Indépendamment de ce titre général, chaque partie porte un titre particulier, et sera vendue séparément.

Voici la division adoptée par les deux illustres voyageurs :

PREMIÈRE PARTIE.

Physique générale et Relation historique du Voyage, en 5 vol. in-4.º

Le premier volume de cette division forme l'introduction de l'ouvrage entier. M. de HUMBOLDT y a réuni tous les phénomènes, pour ainsi dire, que présente l'atmosphère et le sol dans les régions équinoxiales. Cet ouvrage, qui est le résultat de toutes les recherches auxquelles ce savant s'est livré pendant cinq années de voyages dans les deux hémisphères, a pour titre : *Essai sur la géographie des plantes, ou Tableau physique des régions équinoxiales, fondé sur des observations et des mesures faites depuis le dixième degré de latitude australe jusqu'au*

dixième de latitude boréalé, en 1799, 1800, 1801, 1802 et 1803. Une planche du format de grand-aigle, dessinée par SCHOENBERGER, d'après un croquis de M. de Humboldt, et imprimée en couleurs, représente une coupe qui passe par la cime du Chimborazo, en partant des côtes de la mer du Sud jusqu'à celle du Brésil; elle indique la progression de la végétation depuis l'intérieur de la terre qui recèle des plantes cryptogames; jusques aux neiges perpétuelles qui sont le terme de toute végétation. L'on y distingue la végétation des palmiers et des scitaminées, celle des fougères en arbres, des quinquina, des graminées. Le nom de chaque plante est inscrit à la hauteur à laquelle elle se trouve d'après les mesures déterminées par M. de Humboldt. Quatorze échelles, placées aux deux côtés du tableau, traitent de la composition chimique de l'air, de sa température, de son état hygrosopique et cyanométrique, des phénomènes électriques, de la réfraction horizontale du décroissement de la gravitation, de la culture du sol, de la hauteur à laquelle vivent les différens animaux des tropiques, etc. C'est sans doute le tableau physique le plus général que l'on ait essayé de former sur aucune partie du globe. Ce volume, qu'on pourra avoir séparément, paroitra dans le courant de novembre prochain.

Les *second, troisième, quatrième et cinquième* volumes contiennent la relation historique du voyage, avec des observations sur l'influence du climat relativement à l'organisation en général; des considérations sur l'ancienne culture de ces régions et sur l'origine des peuples qui les habitent; des observations sur les mœurs de ces peuples, leur culture intellectuelle, leur bien-être; sur les antiquités, le commerce et l'économie politique. Ils sont accompagnés de trois atlas in-folio.

1.^o Le premier contient la *partie pittoresque et celle des*

antiquités, en quarante-deux planches. Presque tous ces dessins ont été faits sur les lieux par M. de Humboldt, retouchés en Europe, et gravés par les premiers artistes, parmi lesquels nous citerons *Gmelin*, *Koch*, *Schieck*, *Reinhard*, *Pinelli*, *Barboni*, *Morelli*, *Roncalli*, à Rome; *Thibaud*, *Turpin*, *Massard* père et fils, *Bouquet*, *Cloquet*, à Paris; *Düthenhoffer*, à Stuttgart. La plupart des planches sont gravées au burin; quelques-unes le sont en manière d'aquatinta, dans laquelle les allemands excellent; d'autres représentant des costumes ou arabesques mexicains, sont enluminées; une seule, la vue du Chimborazo, sera imprimée en couleur, et formera un des plus magnifiques tableaux du genre des paysages. Parmi les sujets de ces planches, nous ne citerons, outre celui que nous venons d'indiquer, que les suivans : une statue de Prêtresse, antiquité mexicaine; une idole colossale du Mexique; vue du cratère du pic de Ténériffe; un gradin de la pyramide de Papantla; vue du volcan de Cayambé; le jardin des Incas, vue des vallées de Quindin; les volcans d'air de Turbaco; plan du palais de Mitla; la pyramide de Cholula; l'image du soleil dans les rochers des Incas; la cascade de Tequendama; celle de Regla sur des colonnes basaltiques; la vue des montagnes de neige de Chimborazo, Popocatepec et Cotopaxi; celle du pic d'Orizava, du Corazon et d'Himissa; le tableau hiéroglyphique du voyage des Tultèques; vue de l'éruption du volcan de Jorulo; la rivière du Vinaigre; la poste nageante; un campement sur l'Orénoque, avec la manière de rôtir un singe; la cataracte de l'Orénoque; architecture et intérieur de la maison du Camar, etc.

Toutes ces gravures, sans exception, seront achevées avant la fin de l'année, de manière que les amis des sciences peuvent espérer de voir paroître le premier volume de la relation historique au commencement de 1807,

et tous les autres dans le courant de la même année.

2.^o Le second atlas contient des *cartes physiques*, au nombre de douze; et enfin,

3.^o Le troisième, quinze *cartes géographiques*, fondées sur des observations astronomiques faites par M. de Humboldt même, et sur un grand nombre de pièces intéressantes dont il a pu disposer.

On espère que la gravure de ces deux derniers atlas pourra être achevée dans le courant de 1807.

S E C O N D E P A R T I E .

Zoologie et anatomie comparée, en 1 vol. in-4.^o

MM. de Humboldt et Bonpland ont été très-heureux en découvertes intéressantes sur la zoologie et l'anatomie comparée. Ils ont rapporté, en grand nombre, des descriptions d'animaux inconnus jusqu'à présent, de singes, d'oiseaux, de poissons, d'amphibies (par exemple, l'axalotl des lacs du Mexique, animal problématique, voisin des protées). M. de Humboldt a dessiné beaucoup d'objets d'anatomie comparée sur le crocodile, le lamentein, le paresseux, le lama, et le larynx des singes et des oiseaux. Il a rapporté une collection de crânes d'Indiens Mexicains, Péruviens et des habitans de l'Orenoque, et ces dessins ne sont pas moins intéressans pour l'histoire des différentes races de notre espèce que pour l'anatomie. Ces matériaux, parmi lesquels on remarquera une notice sur les dents d'éléphants fossiles qu'il a trouvées à 2,600 mètres d'élévation au-dessus de la mer, paroissent par cahiers, sous le titre d'*Observations de zoologie et d'anatomie comparée, faites dans un voyage aux Tropiques*.

Le premier cahier, qui a été publié, il y a quelque temps, et qui est orné de sept planches, en partie imprimées en couleur, contient des observations très intéressantes sur l'os hyoïde et le larynx des oiseaux, des singes

et du crocodile; un mémoire sur une espèce de singes, que M. de Humbolt a nommé *simia leonina*; un autre sur l'éremophilus et l'astroblépus, deux nouveaux genres de l'ordre des apodes; enfin, un mémoire sur une nouvelle espèce de pymelode, jetée par les volcans du royaume de Quito.

La seconde livraison de cet ouvrage, qui contient entr'autre l'histoire naturelle du condor, paroîtra avant la fin de l'anné. Ce volume pourra être achevé dans le courant de 1807.

T R O I S I È M E P A R T I E .

Essai politique sur le royaume du Mexique; 1 vol. in-4.^o contenant la statistique du Mexique, puisée dans les archives, et accompagnée d'un atlas géographique, qui comprend la grande carte de tout le royaume du Mexique, celle des environs de la capitale, la coupe géologique depuis Acapulca jusqu'à la Vera-Cruz, et celle du haut plateau des montagnes.

Les cartes de cet ouvrage sont entre les mains des graveurs; il paroîtra dans les premiers six mois de 1807.

Q U A T R I È M E P A R T I E .

Astronomie et magnétisme.

Cette partie sera composée de deux volumes in-4.^o. Dans le premier, M. de Humboldt publiera ses observations astronomiques et les tableaux des mesures barométriques et géodésiques, sous le titre de *Recueil d'observations astronomiques et de mesures exécutées dans le nouveau continent*; et comme dans la relation historique de son voyage il s'est borné, lorsqu'il avoit une hauteur à iniquer, à l'énoncer sans dire si elle a été trouvée barométriquement ou si elle se fonde sur des mesures géodesiques; c'est à ce Recueil d'observations astronomiques que devront recou-

rir ceux qui voudront rechercher l'exaetitude du moyen employé pour déterminer la hauteur. Il faut observer que l'auteur a présenté à l'examen du bureau des longitudes une partie de ses observations astronomiques sur les distances lunaires et les éclipses des satellites de Jupiter, et que M. Prony, qui déploie en toute occasion le zèle le plus ardent pour l'avancement des connoissances utiles, a bien voulu se charger de faire calculer, d'après la formule de M. Laplace, près de 500 hauteurs barométriques.

Les observations de M. de Humboldt sur l'inclinaison et l'intensité des forces magnétiques paroîtront dans le *second volume* de cette partie, qu'il rédige avec M. Biot, membre de l'Institut, qui y a discuté un grand nombre d'observations faites par d'autres voyageurs.

CINQUIÈME PARTIE.

Essai sur la Pasiographie géologique,

Ou Essai sur la manière de représenter les phénomènes de la stratification des roches par des signes très-multipliés; un volume in-4.^o, accompagné de cinq figures au simple trait.

Ce volume pourra paroître en 1807.

SIXIÈME PARTIE.

Botanique,

PREMIÈRE DIVISION.

L'herbier que ces voyageurs ont rapporté du Mexique, des Cordillères des Andes, de l'Orénoque, du Rio-Negro et de la rivières des Amazones, est un des plus riches en plantes exotiques qui jamais ait été transporté en Europe. Ayant vécu longtemps dans des pays qu'aucun botaniste n'avoit visités avant eux, on conçoit combien il doit se trouver de genres nouveaux et d'espèces nouvelles parmi les 6,300 espèces qu'ils ont recueillies sous les tropiques

du nouveau continent. S'ils ne vouloient publier qu'à la fois la description systématique de tous ces végétaux, ils emploieroient plusieurs années à s'assurer de ce qui est vraiment neuf, où ils s'exposeroient à donner, sous de nouveaux noms, des plantes déjà connues. Il a donc paru préférable de faire paroître, sans s'assujettir à un ordre suivi, les dessins des nouveaux genres et des nouvelles espèces qu'ils ont pu suffisamment déterminer, et de faire suivre plus tard un ouvrage sans planches qui contiendra les diagnoses de toutes les espèces systématiquement rangées. C'est dans ces vues qu'ils publient les *Plantes Equinoxiales recueillies au Mexique, dans l'île de Cuba, dans les provinces de Caracas, de Cumana et de Barcelonne, aux Andes de la Nouvelle-Grenade, de Quito et du Pérou, et sur les bords du Rio-Négo, de l'Orénoque et de la rivière des Amazones.*

Cet ouvrage in-folio, imprimé sur papier grand jésus vélin et grand colombier vélin des plus belles fabriques de France, paroît par livraisons, chacune de dix planches, excepté la première, servant d'introduction, et qui n'en a que deux. Toutes les planches, dessinées par MM. TURPIN et POITEAU, sont gravées par M. SELLIER, un des plus fameux artistes en ce genre, et tirées en noir. Le nombre des livraisons publiées jusqu'à ce jour est de quatre, dont il a déjà été rendu compte dans le *Magasin*; les cinquième et sixième pourront paroître avant la fin de l'année. Dix livraisons forment un volume.

DEUXIÈME DIVISION.

Celle-ci est destinée aux monographies des *melastomes*, des *graminées* et des *cryptogames* des tropiques. On publie dans ce moment le premier volume de cette division, contenant les *Monographies des Melastomes et autres genres de cet ordre.*

Plus de cent cinquante espèces de Mélastomes, que cinq années de recherches dans l'Amérique méridionale ont offertes à ces voyageurs, et les confusions qui se trouvent dans les descriptions qui existent de quelques espèces de ce genre, les ont convaincus de la nécessité d'en faire la monographie; mais pour donner celle de tous les genres de cet ordre, il a fallu qu'ils fussent aidés des herbiers et des lumières de plusieurs illustres botanistes et de quelques voyageurs, tels que MM. *Labillardière*, *Palissot de Beauvois*, du *Petit-Thouars*, et principalement de *M. Richard*. Tous ces savans ont consenti à faire entrer dans ce recueil les espèces qu'ils possèdent.

Les dessins de cet ouvrage ont été confiés à MM. *TURPIN* et *POITEAU*, dont les talens comme peintres et comme botanistes sont connus; ils ont été gravés sous les yeux et par les soins de *M. BOUQUET*, et imprimés en couleur par *M. LANGLOIS*, deux artistes dont les soins réunis ont fourni quelques-uns des plus beaux ouvrages d'histoire naturelle qui ont été publiés en France depuis une dizaine d'années; tel que l'histoire naturelle des oiseaux à reflets dorés, celle des oiseaux d'Afrique et des perroquets. On ne craint pas d'être désavoué en affirmant que ces monographies égalent ce que la France et l'Angleterre ont produit de plus beau en ouvrages de botanique.

Elles paroissent par livraisons de cinq planches. On publie alternativement une de Mélastomes, et une de *Rhexia*. Elles ont été annoncées et analysées dans le *Magasin*. Chacune de ces monographies aura un titre particulier, quoique toutes ne forment qu'une même ouvrage. Il en a paru deux livraisons; avant la fin de l'année, il en sera publié encore une de chacun de ces deux genres.

Tel est l'ordre adopté par MM. de Humboldt et Bonpland pour la publication de leur voyage, et le plan d'a-

près lequel ses différentes parties se suivront successivement. La quantité de matériaux préparés et de planches achevées ou livrées aux artistes, permet d'espérer que deux années suffiront pour en exécuter la totalité, et qu'avant l'expiration de celle de 1807 les amateurs posséderont au moins la partie la plus intéressante de cet ouvrage.

Nous ajouterons encore quelques observations générales.

1.^o MM. de Humboldt et Bonpland, unis par les liens de l'amitié la plus étroite, ayant partagé toutes les fatigues et tous les dangers de ce voyage, sont convenus que toutes leurs publications porteront leurs deux noms à la fois. La préface de chaque ouvrage annonce auquel des deux est due spécialement telle ou telle partie.

2.^o Tous ces ouvrages, à l'exception de la partie botanique, sont publiés à-la-fois en français et en allemand : les deux éditions doivent être regardées comme originales. Quant à la partie botanique, rédigée par M. Bonpland, comme une grande partie du texte est en latin, elles se trouvent par-là à la portée de toute l'Europe savante, et on a cru inutile d'en faire une édition allemande; mais on a eu soin d'en donner deux titres, un français et un latin; le dernier destiné aux personnes qui ont acquis la collection en allemand.

3.^o Il paroît, des cinq premières parties de cet ouvrage savoir, de la partie physique et historique, zoologique, statistique, astronomique et magnétique, et de la partie géologique, toutes tirées in-4.^o, deux éditions, l'une de luxe, sur papier grand jésus vélin, avec les premières épreuves de planches; l'autre, sur papier grand jésus fin.

La partie botanique, qui seule est in-folio, ne se tire que sur papier vélin, savoir une belle édition sur papier grand jésus vélin, et un petit nombre d'exemplaires sur

papier grand colombier vélin. Ces derniers peuvent être mis à côté des plus parfaites productions de l'art.

Enfin, deux exemplaires de l'ouvrage sont tirés sur peau vélin d'Allemagne. F. S.

M É L A N G E.

OPUSCULA Academica seorsim olim edita nunc recognita, in unum volumen collegit auctor Johannes SCHWEIGHÆUSER, in acad. argent. prof. instituto nat. Franc. adscriptus. Argentorati 1806. 2 vol. in-8°; l'un de xiv et 198, l'autre 215 pages.

Les Opuscules académiques, les dissertations, les programmes que l'usage prescrit aux Professeurs des universités de l'Allemagne, de publier dans différentes occasions, contiennent souvent de précieuses recherches, et des résultats très-intéressans. Le peu de volume de ces écrits et même la nature des solennités ou actes académiques qui donnent occasion de les publier, font qu'il n'y en a qu'un petit nombre qui soient mis en circulation par la voie de la librairie, et il en résulte que quelques années après l'époque de leur impression, il est souvent difficile de s'en procurer des exemplaires. C'est ce qui a engagé plusieurs savans à recueillir en un corps d'ouvrage, les petits écrits qu'ils avoient publié isolément et à différentes époques. Plusieurs de ces recueils sont justement estimés et occuperont toujours une place distinguée dans les bonnes bibliothèques; tels sont entre autres pour n'en citer que deux exemples, les *amoenitates academicæ* de LINNÉ, recueil très-important pour l'histoire naturelle, et les *opuscula academica* de M. HEYNE, qui contiennent un grand nombre d'excellentes dissertations sur l'histoire des arts, chez les anciens, dissertations qui auroient été perdues pour la majorité des gens de

lettres , si M. HEYNE n'avoit pris le parti de les faire réimprimer , réunis en quelques volumes.

Nous devons nous féliciter que M. SCHWEIGHÆUSER ait imité cet exemple et qu'il ait conservé ainsi pour l'instruction du monde littéraire , les dissertations académiques qu'il avoit publiées à différentes époques, à l'occasion des promotions aux degrés académiques qui , dans l'ancienne université de Strasbourg , organisée sur le même pied que celles de l'Allemagne , ne s'accordoient qu'après que chaque candidat eut soutenu publiquement une dissertation. Quelquefois les candidats composoient eux-mêmes cette dissertation , sous la direction du professeur , sous la présidence duquel cet acte académique devoit avoir lieu ; mais fort souvent le professeur-président en étoit le véritable auteur. C'est le cas des dissertations contenues dans le recueil dont nous parlons. Il est composé de deux volumes , chacun contient une classe distincte de ces opuscules. M. SCHWEIGHÆUSER , avant d'occuper la chaire de littérature grecque , à l'université de Strasbourg , qu'il remplit encore dans l'académie qui a succédé à l'université , étoit chargé de donner des cours de logique , et de métaphysique ; il enseignoit aussi l'histoire de la philosophie. Il étoit donc naturel qu'à cette époque , il prit pour sujet des dissertations qu'il publioit , des matières analogues aux études spéciales dont il s'occupoit. Ces dissertations , sur des points de philosophie , forment le premier volume de ce recueil ; on y distinguera surtout les deux , dans lesquelles M. SCHWEIGHÆUSER traite , d'après Xenophon qui , sous ce rapport est un guide beaucoup plus sûr que Platon , de la *théologie* et des *mœurs* de *Socrate*.

Le second volume contient quatre dissertations philologiques , composées depuis que l'auteur a été appelé à l'enseignement de la littérature grecque , à laquelle il n'a

cessé depuis de rendre des services signalés, en publiant d'excellentes éditions d'*Appien*, de *Polybe*, d'*Athénée*, etc.

Dans les deux premières dissertations, M. SCHWEICHÆUSER s'occupé d'*Appien* dont il préparoit alors l'édition, dont ces deux opuscules peuvent être regardés comme le *prodromus* ou le précurseur. L'auteur après avoir parlé de la personne d'*Appien* et du temps auquel il a vécu, traite de la méthode et du plan suivi par cet historien, il fait la récapitulation des 22 livres dans lesquels l'histoire Romaine de cet écrivain étoit divisée, et rapporte les témoignages que les anciens auteurs nous ont laissés d'*Appien*, ainsi que des extraits que nous trouvons de son ouvrage, dans ceux de plusieurs autres écrivains de l'antiquité; il passe ensuite à l'examen particulier de ce qui nous est parvenu de l'ouvrage de cet historien, et il fait voir que le livre *sur la guerre parthique* qu'on lui attribue, est d'un autre auteur; dans cette dernière section, il parle aussi des sources dans lesquelles *Appien* a puisé, et de la manière dont il a profité de ces sources. L'autre dissertation contient l'histoire bibliographique des écrits d'*Appien*, et surtout la description des manuscrits qui les contiennent. Les deux dernières dissertations de ce second volume, présentent les observations et les corrections que M. SCHWEICHÆUSER, a eu occasion de faire dans l'utile *lexique* de *SUIDAS*, pendant qu'il étoit occupé à sa nouvelle édition d'*Arrien*, et surtout de celle de *Polybe*. recueil d'observations critiques, a paru pour la première fois en 1789; il n'en a été distribué alors que peu d'exemplaires; les philologues sauront gré à M. SCHWEICHÆUSER de les avoir mis par cette réimpression, en état de profiter du fruit de ses veilles et de sa sagacité.

En terminant cet article, nous émettons le vœu qu'un des savans collègues ou compatriotes de M. OBERLIN,

recueille aussi les dissertations que ce savant a publiées isolément. Il y en a de très-curieuses sur l'histoire littéraire; ce recueil ne sauroit être que bien reçu de tous les véritables littérateurs. M. Millin est peut-être le seul à Paris qui en possède la collection complète. T. F. W.

DIALOGUES des morts de LUCIEN; accompagnés de notes élémentaires et grammaticales, des variantes de trois manuscrits de LUCIEN, et d'une version latine. Nouvelle édition divisée en deux parties; par J. B. GAIL, professeur de littérature grecque au Collège de France. A Paris, chez C. F. Gail neveu, au Collège de France, place Cambrai 1806. un vol. in-12.

En donnant le texte des dialogues de LUCIEN, M. GAIL l'accompagne de notes très-élémentaires. Il s'est plus étendu sur les premiers dialogues où les notes deviennent plus nécessaires pour l'intelligence des mots et de l'esprit de l'auteur. Il s'applique surtout à bien désigner les nuances des verbes composés avec des prépositions, et de rendre la différence de leur signification. Les idiotismes de la langue grecque étrangers aux latins; les ellipses de prépositions, de noms et de verbes; et l'analogie des dérivés avec leurs racines, ont été mis à la portée des commençans.

M. GAIL a pris pour base de son texte, l'excellente édition de J. F. REITZIUS, en profitant des notes et des variantes publiées par M. BELIN. On trouve à la fin de la préface, l'index des différences qui existent entre le texte de REITZIUS et celui de M. GAIL. A. L. M.

G R A V U R E.

CALENDRIER impérial pour l'année 1807, Estampe allégorique de dix-huit pouces de largeur sur quatorze de

hauteur, représentant le Temple de la Gloire, orné de vignettes, trophées, et cartels renfermant les noms de la Famille impériale, des grands Dignitaires de l'Empire, des Maréchaux d'Empire, du Sénat, du Conseil d'État, du Tribunat, du Corps Législatif, des Préfets et généralement des premiers Fonctionnaires publics. A Paris, chez DESÈVE, Dessinateur et Graveur, rue des Fossés-St.-Jacques, n.º 33. Le prix est de 2 fr. en noir, et de 4 fr. en couleurs. On en trouve de cartonnés en y ajoutant un franc de plus. Les Personnes des départemens sont priées d'affranchir leurs lettres, et d'envoyer le prix de l'estampe en faisant leurs demandes.

La souscription pour la belle édition des *Œuvres d'ARCHIMÈDE*, est prolongée jusqu'au 30 du présent mois. On souscrit à Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Gît-le-Cœur, n.º 10.

A V I S.

On peut s'adresser au Bureau du *Magasin Encyclopédique*, à l'IMPRIMERIE BIBLIOGRAPHIQUE, rue Gît-le-Cœur, n.º 7, pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Étranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions et d'éditions en langues anciennes et modernes.

Les Livres nouveaux sont annoncés, dans ce Journal, aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau, c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Il faut affranchir les Lettres et les Envois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.

Suite de la Table du Numéro.

celles qui lui donnent lieu et l'entretiennent, suivies de diverses méthodes qu'il faut employer dans son traitement, à raison de ces causes, etc. par P. A. Prost, Docteur en Médecine. 181	de Notre-Dame de Paris, le 14 août 1806, par M. N. S. Guillon. 194
Médecine.	Beaux-Arts.
Supplément à la liste chronologique des Médecins et Chirurgiens de Bordeaux, par D. J. Tournon, Médecin. 181	Rœmische Studien, c'est à dire, Etudes romaines, par Charles-Louis Fernow. ibid.
Hygiène.	Athenæum, ou Galerie française des productions de tous les Arts. 195
La Gérocomie, ou Code physiologique et philosophique pour conduire les individus des deux sexes à une longue vie, en les déroband à la douleur et aux infirmités; par une Société de Médecins, rédigé et publié par M. Millot. ibid.	Architecture.
Économie.	Des erreurs publiées sur la construction des piliers du dôme du Panthéon français, faite par Soufflot, et des déclamations nouvelles répandues contre l'ordonnance des dômes; par Charles François Viel. ibid.
Ier, II.e et III.e cahiers de la cinquième année de la souscription à la Bibliothèque Physico-économique, instructive et amusante, à l'usage des habitans des villes et des campagnes, rédigée par C. S. Sonnini. 183	Rapport fait à la Société libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris, à la séance du premier mai 1806, par M. Davy-Chavignac. 206
Agriculture.	De la solidité des bâtimens, puisée dans les proportions des ordres d'architecture, etc. par Charles François Viel. ibid.
Traité pratique sur l'éducation des Abeilles, etc. par Stanislas Beauquier. ibid.	De l'impuissance des mathématiques, etc. par Charles-François Viel. ibid.
Morale.	Histoire. 206
Lettre à M. de Châteaubriand, sur deux chapitres du Génie du christianisme. 189	Antiquités. 205
Education.	Palæographie. ibid.
Cours d'études pour la jeunesse française, contenant la chronologie, la géographie, la mythologie, etc. par J. B. Castille 193.	Histoire littéraire. 211
Religion.	Bibliographie. ibid.
Discours pour la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, et de la naissance de S. M. L'EMPEREUR ET ROI, prononcé dans l'Eglise	Poésie hébraïque. ibid.
	Poésie grecque. 213
	Poésie française. ibid.
	Théâtre. 217
	Romans. 218
	Epistolaire. 225
	Voyages. 226
	Mélange. 236
	Gravure. 239

LACÉPÈDE, LAGRANGE, LALANDE, LAMARCK, LANGLES
LEBRUN, L'HERITIER, LÉVEILLÉ, MARRON, MENTELLI
MORELLET, NOEL, SAINTE - CROIX, SCHWEIGHÆUSER
SICARD, SILVESTRE DE SACY, SUARD, TRAUILLÉ, VAN
MONS, VENTENAT, VISCONTI, USTERI, WILLEMET, WIN
CKLER, d'autres Littérateurs estimables, et de plusieurs
Savans que la mort a moissonnés, dont les principaux
sont MM. CAVANILLES, DAUBENTON, DEBAULT, HER-
MANN, MERCIER SAINT-LÉGER, OBERLIN, VILLOISON, etc.

On y insère les Mémoires les plus importans sur toutes
les parties des Arts et des Sciences; on choisit principa-
lement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y public également les Découvertes ingénieuses,
les Inventions utiles dans tous les genres. On y rend
compte des Expériences nouvelles. On y donne un pré-
cis de ce que les Séances des Sociétés littéraires ont offert
de plus intéressant; une description de ce que les dépôts
d'objets d'Arts et de Sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des Notices sur la Vie et les Ouvrages
des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués,
dont on regrette la perte; enfin les Nouvelles littéraires
de toute espèce.

La correspondance que le Rédacteur entretient avec
plusieurs Savans étrangers, et principalement en Alle-
magne, lui procure beaucoup de Notices qu'on ne trouve
point ailleurs.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, à M. DOUBLET,
à l'IMPRIMERIE BIBLIOGRAPHIQUE, rue Git le Cœur.

A Amsterdam, { Chez la veuve Changuion et d'Henget.
 } chez Van-Gulik.

A Bruxelles, chez Lemaire.

A Florence, chez Mohini.

A Francfort-sur-le-Main, chez Fleischer.

A Genève, { chez Mauget.

 } chez Paschond.

A Hambourg, chez Hoffmann.

A Leipsic, chez Wolf.

A Leyde, chez les freres Murray.

A Londres, chez Mr Bosse, Gerard Street.

A Strasbourg, chez Levrault.

A Vienne, chez Degen.

A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

(Février 1807).

M A G A S I N
E N C Y C L O P É D I Q U E ,
O U
J O U R N A L D E S S C I E N C E S ,
D E S L E T T R E S E T D E S A R T S ,

R É D I G É
P A R A . L . M I L L I N ,

Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archéologie, Membre de l'Académie de Göttingue, etc. etc.

Prix de ce Journal, tant pour Paris que pour les
Départemens, franc de port :

pour trois mois	10 fr. 50 cent.
pour six mois,	21 francs.
pour un an,	42 francs.

Les hommes les plus célèbres dans chaque partie des Sciences et de la Littérature, se sont plu à coopérer à cette entreprise utile, et la collection des neuf années du *Magasin Encyclopédique* est devenue précieuse, en ce qu'elle présente une réunion de Mémoires intéressans, qui ne se trouvent point ailleurs, et dont les Auteurs jouissent d'une grande réputation. On y trouve en effet, des Dissertations, des Mémoires, ou des Opuscules de MM. ALIBERT, BARBIER, BARBIÉ DU BOCCAGE, BAST, BICHAT, CAILLARD, CHARDON LA ROCHE, CUVIER, DELILLE, DESGENETTES, DESFONTAINES, DUMERIL, FONTANES, FOURCROY, GEOFFROY, HALLÉ, HAÛY, LABOUISSÉ.

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

PHYSIQUE.			
Traité élémentaire de Physique, par M. Haüy. 241		— d'Italie. Ibid.	
		— de Portugal. Ibid.	
		Nouvelles de France. 418	
		— de Paris. 419	
BIOGRAPHIE.		THÉÂTRES.	
Notice sur la vie du Cardinal Etienne Borgia, extraite d'un ouvrage du P. Paulin de St.-Bar- thelemy. 275		Inauguration du temple de la Vic- toire. 476	
		Le Parleur contrarié. Ibid.	
		Les Artistes par occasion. 477	
		Chacun sa manière, ou les trois rivaux. Ibid.	
		Les Ricochets. Ibid.	
		Le Carnaval de Baugenci, ou mas- carade sur mascarade. 478	
		Amour et Mystère, ou lequel est mon Cousin. Ibid.	
		Le Château et la Chaumière. 479	
		Le duc Gemelli. 488	
		La Famille des Innocens. Ibid.	
PHYSIOLOGIE.		LIVRES DIVERS.	
Principes de Physiologie, ou intro- duction à la science experimen- tale, philosophique et médi- cinale de l'homme vivant; par C. L. Dumas. 317		Géométrie.	
		Œuvres d'Archimède, traduites littéralement, avec un commen- taire; par F. Peyrard. 483	
BIBLIOGRAPHIE.		Physique.	
Sur les traductions de l'Acte de Navigation des anglais. 350		Physique celeste, par E. G. Fis- cher, avec des notes de M. Bios. 486	
ASTRONOMIE.		Jurisprudence.	
Histoire de l'Astronomie, pour 1806; par Jérôme Lalande. 354		Œuvres choisies de Le Maître. 487	
VOYAGE.		Littérature latine.	
Extrait d'une lettre de M. Louis Franck, premier médecin du Pacha de Jannina, adressée à M. W.*** à Paris. 396		Nouvelle traduction des Odes d'Ho- race. 487	
POÉSIE.		Mélanges.	
A M. Wieland. 401		Le Spectateur français au dix-neu- vième siècle. 488	
VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.			
Nouvelles étrangères,			
— d'Angleterre. 403			
— de Hollande. 411			
— de Saxe. 412			
— d'Autriche. 413			
— de Dannemark. 416			
— de Russie. 417			

PHYSIQUE.

TRAITÉ élémentaire de Physique; par M. HAÛY, Chanoine honoraire de l'Eglise métropolitaine de Paris, Membre de la Légion d'honneur, de l'Institut des sciences et arts; Professeur de Minéralogie au Museum d'histoire naturelle, etc., etc.— 2.^e édition. 2 vol. in-8.^o, chez Courcier, quai des Augustins. Paris.

LES nombreuses et importantes découvertes dont plusieurs Savans ont enrichi les diverses branches de la physique, se sont succédées, depuis un petit nombre d'années, avec une telle rapidité, que les élémens de physique le plus généralement estimés, loin d'offrir un corps complet de doctrine, étoient restés beaucoup au-dessous du niveau des connoissances actuelles. Plusieurs parties intéressantes étoient omises; d'autres non moins essentielles, étoient à peine effleurées, certaines théories n'étoient qu'ébauchées. L'édifice de la science atteignant déjà une certaine hauteur, offroit encore de nombreuses pierres d'attente. Il existoit à la vérité des matériaux propres à en avancer la construction, mais, disséminés çà et là, répandus dans des mémoires académiques, ou renfermés dans des ouvrages exclusivement consacrés à des objets particuliers. Il falloit une main habile qui sût les réunir, qui leur donnât les formes convenables, et les disposât à être mis en œuvre.

Plusieurs des nouvelles théories demandoient à être développées avec méthode ; elles avoient besoin d'être présentées avec clarté et précision, avant de pouvoir entrer dans un ouvrage élémentaire destiné à l'enseignement public. On sent combien une pareille tâche présentoit de difficultés. Qui pouvoit mieux la remplir que M. HAÛY ?

La théorie sur la structure des cristaux, rendue assez générale pour servir de fondement à un système régulier de classification, dans lequel les espèces minéralogiques, bâsées sur les élémens mêmes de la cristallisation, sont déterminées de la manière la plus nette et la plus précise, avoit rendu son nom célèbre, et suffisoit à sa gloire.

Des recherches sur la nature de l'électricité particulière aux minéraux en rapport avec les formes cristallines des substances dans lesquelles la chaleur suffit pour manifester cette vertu (1) ; les lois de la double réfraction de la lumière à travers la

(1) M. HAÛY fit imprimer, en 1787, l'*Exposition raisonnée de la théorie de l'électricité et du magnétisme d'après les principes d'OEpinus* ; ouvrage dans lequel se font également remarquer la finesse avec laquelle l'auteur a su trouver l'esprit des démonstrations caché sous l'enveloppe des formules analytiques, et l'art avec lequel il a rendu sensible, par le simple raisonnement la manière d'agir des différentes forces qui concourent à la production des phénomènes. En traduisant dans une langue intelligible pour tout le monde, une théorie savante dont le calcul ne permettoit l'accès qu'à un petit nombre de personnes, il rendit dès-lors un service important à la physique, au jugement de l'Académie des sciences, qui arrêta que l'ouvrage seroit imprimé avec son approbation.

masse transparente du spath calcaire, analysées d'une manière plus rigoureuse, éclaircies dans quelques points douteux, rectifiées dans d'autres; plusieurs phénomènes de physique qui tenoient à la minéralogie, approfondis et développés, avoient été les présages heureux des services importans que la physique étoit en droit d'attendre d'un savant dont la sagacité égale le zèle et la constance, qui ne connoît point de plus douces jouissances que celles que procurent les sciences, et qui se plaît à communiquer les résultats de ses travaux. Les succès qu'il avoit obtenus, étoient pour lui une sorte d'invitation à ne plus se borner à considérer la physique uniquement dans les points de contact qu'elle lui avoit offerts avec la partie de l'histoire naturelle qui avoit été l'objet de ses études favorites.

Appelé à concourir, avec les savans les plus distingués de la France, à la régénération de l'enseignement public, et chargé spécialement de celui de la physique aux écoles normales, M. HAÛY s'attacha à faire revivre l'esprit qui avoit dirigé NEWTON, dans l'étude des phénomènes de la nature. Ses leçons furent appréciées par des élèves qui comptoient parmi eux des maîtres et des savans; livrées presque en même temps à l'impression, elles eurent pour elles l'assentiment général. L'excellence de la méthode que l'auteur emploie, l'exactitude des théories qu'il expose, servirent à ranimer et à répandre le goût de la physique. Les cours de l'Ecole normale, trop tôt suspendus pour

l'intérêt des sciences, laissèrent incomplètes les leçons de physique. Ce qui avoit paru en fit desirer vivement la suite.

La plus délicate de toutes les théories, l'une de celles qui font le plus d'honneur au génie de NEWTON, celle de la lumière, qui devoit terminer le cours de physique, manquoit au recueil imprimé. On savoit que l'auteur possédoit sur ce sujet si difficile à traiter, des matériaux précieux, fruits de ses profondes méditations sur les ouvrages de NEWTON, dont on n'avoit pas toujours bien saisi les résultats. Comment auroit-on pû ne pas regretter que celui qui avoit développé d'une manière si lumineuse la théorie des deux fluides électriques et magnétiques, n'eût rien publié sur un objet, dont il s'étoit longtemps occupé; qui pour être approfondi, exigeoit autant de sagacité dans l'esprit, que de constance dans le travail?

La minéralogie sur laquelle M. HAÛY venoit de publier un traité, dans lequel cette partie de l'histoire naturelle, envisagée sous des points de vue également piquans par leur nouveauté et par leur généralité, se trouvoit élevée au rang des sciences proprement dites, attiroit toujours l'attention de ce savant jaloux de perfectionner un travail qu'il pouvoit regarder comme le fondement le plus solide de sa réputation. Il falloit des circonstances particulières pour le ramener vers la physique. Aucune ne pouvoit lui offrir de plus puissans motifs, pour en reprendre l'étude, que l'ordre qui lui fut donné par S. M. L'EMPEREUR ET

Roi, de composer un ouvrage sur la physique, destiné à l'enseignement dans les Lycées. Tel a été l'origine du traité publié il y a trois ans. Six mois au plus avoient été employés à le composer et à le faire imprimer. Cependant, la rapidité avec laquelle a été enlevée la première édition, entièrement épuisée depuis plus de dix-huit mois, l'empressement des Savans étrangers à le traduire dans leurs langues, l'adoption qu'en ont faite des Universités célèbres en le plaçant au nombre de leurs livres classiques, prouvent assez que les louanges données à l'auteur, étrangères aux sentimens de l'amitié, étoient un hommage rendu à la vérité et au mérite.

Le peu de temps qui avoit été accordé à M. Haüy pour la rédaction de son ouvrage, ne lui ayant pas permis de lui donner toute l'étendue et la perfection dont il le jugeoit susceptible, il s'occupoit depuis longtems à le rendre encore plus digne de sa destination. Plusieurs parties presque entièrement refondues, un grand nombre d'additions, dont les unes remplissent des vides laissés dans certaines théories, d'autres amenées par les progrès de nos connoissances, donnent à cette seconde édition une supériorité que sentiront aisément ceux qui la compareront avec la première. Les détails dans lesquels nous allons entrer, restreints aux objets les plus intéressans par leur nature, ou par leur nouveauté, suffiront pour convaincre le lecteur que, si dans la première édition M. Haüy a surpassé les auteurs qui jus-

qu'alors avoient rempli la même tâche, il s'est élevé au-dessus de lui-même dans la seconde, qui paroît n'avoir rien laissé à désirer.

Propriétés générales des corps.

Les propriétés les plus générales des corps, parmi lesquelles l'attraction tient un rang distingué, sont l'objet des premiers paragraphes. La diversité des phénomènes qui dépendent de cette dernière force, l'a fait diviser en deux espèces, l'une qui appartient plus particulièrement à la physique est la *pesanteur*; l'autre dont la physique partage l'étude avec la chimie est l'*affinité*. La première a lieu entre les grandes masses à distances; la seconde s'exerce dans le voisinage du contact entre les molécules des corps.

L'auteur après avoir exposé les lois auxquelles est soumise la chute des corps placés dans le voisinage de la terre, montre comment cette découverte due à GALILÉE, étoit un premier pas fait à l'entrée d'une carrière immense qu'il étoit réservé à NEWTON de parcourir. Il fait connoître ensuite la loi générale de l'attraction, « que les molécules de la matière s'attirent mutuellement en raison directe des masses, et en raison inverse des carrés des distances » et indique comment cet immortel géomètre, en soumettant à l'analyse les faits astronomiques, parvint à démontrer l'existence d'une loi qui embrasse les plus grands phénomènes de la nature.

NEWTON avoit démontré à l'aide du calcul , que dans l'hypothèse de l'attraction en raison inverse du carré de la distance , une sphère agissoit sur une molécule située extérieurement , comme si toute la matière de cette sphère , étoit réunie au centre. M. HAÛY , substitue adroitement le calcul de la raison aux formules analytiques qui avoient amené ce résultat, et profite de l'occasion pour définir ce que l'on appelle *centre d'action* , c'est-à-dire , « ce point dans lequel il faudroit supposer » que toutes les particules d'un corps se trouvas- » sent rassemblées , pour que leur action totale » fût encore la même que quand elles étoient dis- » séminées dans toute l'étendue de ce corps , » notion qu'il convenoit d'autant mieux de placer au commencement du traité , qu'elle renferme un principe nécessaire au développement de plusieurs théories importantes.

L'auteur après avoir donné une idée de la pesanteur spécifique et des moyens employés pour estimer celle de tous les corps , expose la méthode qui a été suivie pour la détermination de l'unité de poids , relative au nouveau système métrique , et passe ensuite à *l'attraction moléculaire* ou *l'affinité*. Il cite d'abord plusieurs expériences dans lesquelles cette force manifeste sa présence , et considère ensuite la manière suivant laquelle l'équilibre s'établit entre les principes qui forment les combinaisons neutres. On sait en chimie , que le terme de *saturation* , celui où les affinités réciproques de deux principes étant satisfaites , l'un

quelconque des deux n'est plus susceptible de s'unir avec une nouvelle quantité de l'autre, ne répond pas toujours à l'état *neutre*, terme où les propriétés des deux principes disparaissent totalement. L'auteur éclaircit cette distinction d'après les idées du célèbre LAPLACE, en considérant, par exemple, s'il s'agit d'un sel composé d'acide et d'alkali, les molécules de ce dernier comme agissant par des centres d'action sur les molécules de l'acide réunies autour d'elles, sous la forme de petites sphères. Il applique ensuite cette théorie à un phénomène intéressant qui a fixé particulièrement l'attention des célèbres chimistes GUYTON et BERTHOLLET, et qui consiste en ce que si l'on unit ensemble deux sels neutres, de manière qu'ils fassent échange de leur base, les nouveaux sels qui en résultent sont encore parfaitement neutres; cela doit avoir lieu d'après l'hypothèse très-admissible, que la loi de l'affinité, à raison de la distance, est la même pour tous les corps. Vient ensuite la comparaison de l'affinité avec la pesanteur. Un grand nombre de physiciens ont pensé que la première de ces forces étoit soumise à une loi plus rapide que celle de la raison inverse du carré des distances. L'auteur fait sentir à l'aide d'un raisonnement simple et précis, comment les effets de l'affinité dans le cas de la raison inverse du cube, deviennent nuls hors du contact, ce qui ne paroît pas s'accorder avec la manière d'agir de la pesanteur, dont l'action reste sensible à des intervalles immenses. Loin d'en conclure que ces

deux forces sont indépendantes l'une de l'autre ; M. HALLÉ pense qu'il y auroit une manière de concilier leurs actions , en adoptant une idée très-heureuse de M. LAPLACE , qui regarde les distances entre les molécules des corps , comme incomparablement plus grandes que les diamètres de ces molécules ; hypothèse que rend très-plausible l'extrême facilité avec laquelle les rayons de lumière pénètrent les corps diaphanes dans toutes sortes de directions. Au reste cette supposition est la seule à l'aide de laquelle on puisse faire rentrer la scène des affinités sous la dépendance de l'attraction planétaire.

L'arrangement régulier des molécules de certains corps sous un aspect géométrique , justifie la préférence qu'il donne au langage conforme à la seconde , en la considérant comme une hypothèse plus propre pour les exprimer. « Nous en » userons de même , observe-t-il à ce sujet , dans » toutes les occasions semblables , et particuliè- » rement lorsque nous traiterons de l'électricité » et du magnétisme , en désignant par le mot de » *fluide* , les deux principes composans du fluide » soit électrique , soit magnétique , non pas pour » exprimer des êtres dont l'existence n'est pas » suffisamment prouvée , mais pour donner par la » pensée , un sujet à l'action des forces connues » qui concourent à la production des phénomènes. » Nous ne plaçons point (ces agens) dans la na- » ture , mais seulement dans la théorie , parce » qu'ils ont l'avantage de représenter fidèlement

» les résultats , d'en offrir une explication satisfaisante , et même de nous aider à les prévoir ;
 » en sorte que s'ils ne sont pas les vrais agens employés par la nature , ils sont censés en tenir lieu , en être les équivalens. »

Théorie du calorique.

La théorie du calorique qui n'étoit en quelque sorte qu'ébauchée dans la première édition , quoiqu'elle renfermât une grande partie de ce que l'on connoissoit alors sur cette matière , se trouve dans la seconde augmentée de toutes les découvertes modernes. L'auteur considère d'abord le calorique dans son état de *rayonnement* , lorsqu'abandonné à lui-même , il s'élançe comme la lumière , et traverse l'air de l'atmosphère. Il démontre avec Scheele que le calorique , tant qu'il garde sa forme rayonnante , soit qu'il se réfléchisse à la surface des corps , soit qu'il les traverse librement , n'en altère ni la température ni le volume , tandis qu'il les échauffe et les dilate dès l'instant qu'il s'introduit et s'engage dans leur masse. Ce résultat le conduit à reconnoître dans le calorique qui pénètre un corps , deux actions , ou si l'on veut deux portions du même fluide , dont l'une toujours sensible élève la température , l'autre qui échappe aux indications du thermomètre , est employée à dilater le volume ; distinction qui jette un grand jour sur plusieurs phénomènes que l'on n'avoit point expliqués d'une manière satisfaisante. L'auteur examine

ensuite la manière dont l'équilibre du calorique s'établit et se maintient , relativement à différens corps placés dans un même lieu ; il fait remarquer l'influence que la *capacité calorique* et la *faculté conductrice* exercent pendant le passage à cet état, et vient ensuite aux applications de la théorie à divers phénomènes , parmi lesquels on remarquera ceux qui se manifestent dans les belles expériences de MM. de Rumford et Leslie. L'explication des faits sur lesquels ces deux savans sont parfaitement d'accord , quoique divisés d'opinions sur la manière de les interpréter , est déduite d'un principe dont la première idée est due à M. Pierre Prevost , et que M. Haüy a adopté à quelques modifications près , qui ne tendent qu'à en simplifier les applications. Ce principe consiste à supposer que les corps qui dégagent du calorique , et qui sont renfermés dans un même lieu , s'envoient réciproquement comme par échange une portion de leur calorique sous forme rayonnante. Ce double rayonnement d'autant plus admissible qu'il n'est pas naturel de penser qu'un corps qui rayonne actuellement en présence d'un corps plus froid, cesse de rayonner en présence d'un corps plus chaud, prouvé d'ailleurs par des expériences incontestables , sert de base à une théorie entièrement conforme aux faits , qui a l'avantage d'offrir à l'esprit des choses plus intelligibles que les actions réciproques des rayons calorifiques et frigorifiques admises par M. de Rumford , et d'être beaucoup plus simple que celle de M. Leslie , qui regardant

l'air comme le véhicule de la chaleur, lui attribue une manière d'agir dont il n'est pas facile de se former une idée bien nette.

Nous regrettons de ne pouvoir suivre l'auteur dans les détails intéressans qu'il donne sur le calorique spécifique, sur les changemens d'états produits dans les corps par le calorique, sur le dégagement ou l'absorption de ce fluide causés par la compression et la dilatation; sur les variations dans le volume qu'il fait éprouver aux fluides élastiques, d'après les résultats de MM. Gay-Lussac et Dalton, sur la construction et les usages du thermomètre. Nous observerons seulement, au sujet du calorique que les corps dégagent par la compression ou qu'ils absorbent par la dilatation, qu'il a profité d'un résultat qui se trouve dans les principes mathématiques de Newton, pour évaluer à très-peu près la quantité de calorique dégagé ou absorbé par un fluide dont le volume se dilate ou se resserre dans un rapport déterminé.

La théorie de l'évaporation, dont il est parlé à l'article de l'air, dans la première édition, termine dans la deuxième celle du calorique dont elle est devenue une branche importante, depuis qu'elle a été mieux approfondie. M. Haüy fait d'abord connoître un résultat constant qu'offre la formation de la vapeur de l'eau, savoir que la quantité qui se forme dans un espace donné à une température déterminée, est toujours la même, soit qu'elle remplisse seule l'espace, soit qu'elle se trouve mélangée avec l'air, ou tout autre gaz. Il expose en

suite les résultats d'une suite de recherches entreprises par Dalton , sur la dilatation des gaz lors de leur mélange avec les vapeurs ; et démontre que dans l'union d'une vapeur avec un gaz , l'élasticité du mixte est la somme des élasticités qu'auroient les composans , si chacun d'eux occupoit seul l'espace rempli par le mixte. Mais quel rôle joue l'air dans le phénomène de l'évaporation ? Comment la vapeur réagit-elle sur ce fluide ? C'est ici le nœud de la difficulté. Les Physiciens ne sont pas d'accord sur la manière de la résoudre. L'air agit-il comme dissolvant , en vertu de son affinité pour l'eau , ainsi que le vouloit Le Roi de Montpellier ? L'évaporation est-elle produite uniquement par le feu qui s'unissant à l'eau , l'entraîne avec lui sous forme de gaz , en mêle les particules à celles de l'air qu'elles aident à supporter la pression de l'atmosphère , comme le suppose M. Deluc ? Ce qui se passe ici se borne-t-il à une force de répulsion entre les molécules de chacun des deux fluides , sans aucune action sur celles de l'autre , comme le pense Dalton ? L'auteur , après avoir démontré le côté foible de chacune de ces théories , développe avec soin la manière dont M. de Laplace conçoit la production du phénomène dont il s'agit , en ramenant tout à l'action du calorique , qui détermine les molécules de l'air et celles de la vapeur à se repousser mutuellement ; explication qui satisfait pleinement aux résultats donnés par l'observation.

- A ces généralités succèdent des détails sur les

propriétés de certains liquides ou fluides , qui ont une influence remarquable sur une infinité de phénomènes naturels. Le premier de ces corps est l'eau. La considération de cette substance à l'état de liquide, donne lieu à M. Haüy de traiter de l'*hygrométrie*, qui fournit le moyen de déterminer les variations de l'humidité de l'air. Il en établit les principes d'après les nouvelles connoissances sur la formation des vapeurs ; décrit l'hygromètre, et fait connoître l'usage de cet instrument trop négligé jusqu'ici dans les observations météorologiques.

Phénomènes des tubes capillaires.

L'élévation de l'eau , et en général celle de tous les liquides qui *mouillent*, au-dessus de leur niveau, dans des tubes plus ou moins étroits, à des hauteurs à-peu-près en raison inverse des diamètres de ces mêmes tubes ; l'abaissement du mercure au-dessous du niveau, soumis au même rapport, sont des effets de l'attraction dans les petites distances. Clairaut entreprit le premier de soumettre ces faits connus sous le nom de phénomènes des *tubes capillaires*, à une analyse rigoureuse. Il fit entrer dans son calcul l'attraction du tube sur les molécules du liquide , et les attractions mutuelles de ces dernières ; de plus , il eut égard à la figure concave ou convexe que prend la surface du liquide renfermé dans le tube ; circonstance essentielle négligée par les Physiciens qui s'étoient oc-

eupés avant lui du même objet ; mais , ayant supposé , ce qui n'est pas dans la nature , que l'attraction du tube capillaire s'étendoit à des distances sensibles , il ne put résoudre la question que d'une manière incomplète , dont le résultat fut qu'il y avoit une infinité de lois d'attraction admissibles , parmi lesquelles on peut toujours en choisir une qui donne le rapport inverse entre le diamètre du tube et l'élévation ou l'abaissement du liquide. Ce qui prouve , comme le dit très-bien M. Haüy , que la formule renfermoit le mot de l'énigme , sans pouvoir le donner. Il étoit réservé à l'illustre auteur de la Mécanique céleste de traiter à fond un point de théorie aussi délicat. En considérant l'action du tube capillaire , comme sensible uniquement à des distances imperceptibles , ce savant avoit restreint le problème à ses véritables données. Il parvint à le résoudre , en y appliquant les formules qu'il avoit créées , pour expliquer les plus grands phénomènes de la nature. Les bornes d'un simple extrait ne nous permettent point de développer ici les beaux résultats auxquels M. de Laplace est parvenu. Nous ferons remarquer que M. Haüy en suivant à l'aide du simple raisonnement , la marche du calcul , s'est conforiné au plan que ce grand géomètre a bien voulu lui tracer. Cette seule considération suffira pour fixer l'attention des savans sur la théorie de l'action capillaire , l'un des articles les plus importants ajoutés au traité de physique.

Les circonstances particulières qui accompa-

gnent la *congélation de l'eau* et celle du mercure ; ont été l'objet de recherches savantes entre les mains de Mayran , de Blagden , de Blak et de Cavendish ; l'auteur en donne une courte description , et les explique avec la précision qui lui est ordinaire. La dilatation que ce liquide éprouvé de la part du calorique , assez peu sensible en général , depuis le terme de la glace fondante , jusqu'à celui de l'eau bouillante , fait un saut brusque au moment de l'ébullition. La vapeur se répand dans un espace dix-sept-cent-vingt huit fois plus grand. La nouvelle force qu'elle vient d'acquérir , double au moins de celle de la poudre à canon , d'après les expériences de Vauban , est capable de produire les effets les plus étonnans. De là le parti avantageux que la mécanique a su en tirer en l'appliquant , comme force motrice , aux mouvemens des machines à vapeur , dont le jeu se trouve expliqué dans l'ouvrage , de la manière la plus satisfaisante.

Propriétés de l'air.

L'*air* qui , présent par-tout , modifie la plupart des phénomènes physiques , en même temps qu'il exerce une influence directe sur l'une des principales fonctions d'où notre vie dépend , est après l'eau , le corps que M. Haüy examine. Il traite d'abord de sa pesanteur et de son ressort ; ce qui le conduit à parler du mécanisme des pompes , du jeu du syphon , des mouvemens d'élévation et

d'abaissement du mercure dans le tube du baromètre. Il donne une démonstration tout à-la-fois simple et ingénieuse de la loi suivant laquelle décroissent les densités de l'air, à mesure que les couches de ce fluide s'éloignent de la surface de la terre. Il en fait ensuite l'application aux différentes méthodes employées pour mesurer les hauteurs au moyen du baromètre, parmi lesquelles celles de M. de Laplace a l'avantage de fournir des moyens directs et d'une grande exactitude, pour atteindre le but qu'on se propose. Viennent ensuite des détails intéressans sur l'atmosphère envisagée comme siège des vapeurs. L'auteur démontre que si elle n'existoit pas, la quantité de vapeurs, toutes choses égales d'ailleurs, seroit beaucoup moindre dans un espace pris depuis la surface de la terre, jusqu'à une hauteur donnée, et fait voir ce qui en a imposé à quelques Physiciens qui ont avancé le contraire. Recherchant ensuite jusqu'à quel point peut être fondée l'opinion assez généralement répandue, que le baromètre indique fidèlement l'état du ciel, il prouve, d'après l'observation, que le beau temps et la pluie n'ont pas une influence constante sur les variations du baromètre; celles-ci n'étant en rapport exact qu'avec les pressions de l'air; et conclut avec raison que *l'arithmétique de cet instrument est plus sûre que son langage.*

L'origine des fontaines, déduite de l'évaporation, la formation des vents et des météores

aqueux, tels que la pluie, la grêle, la neige; l'histoire de la découverte qui a procuré à l'homme l'art jusqu'alors inconnu de s'élever et de voyager dans l'air par le secours des aréostats, complètent ce qu'il y a d'important à connoître sur l'état de l'atmosphère.

L'air est ensuite considéré comme véhicule du son. Un mouvement de vibration imprimé par les corps sonores à ce fluide, donne naissance aux sons comparés. Ici, l'auteur établit la série des rapports d'après lesquels est formée notre échelle musicale. Il fait connoître l'expérience des sons harmoniques attribuée à Sauveur; compare la gamme du cor avec celle qui est en usage et qui a sa source dans l'accord parfait; indique les raisons qui paroissent décider de la préférence en faveur de cette dernière, et finit par donner quelques détails sur le tempérament. En lisant avec attention ce qui est relatif à la musique considérée sous ses rapports avec la physique, on reconnoît un savant qui, au milieu de ses nombreuses recherches sur les sciences naturelles, a su trouver encore des momens pour cultiver les arts agréables.

La manière dont le son se forme dans les instrumens à vent, lui sert à expliquer, avec Daniel Bernouilli, comment il se propage dans un air libre, et à faire concevoir comment lorsqu'on assiste, par exemple, à un concert, les sons rendus par les voix et par les instrumens, parviennent sans se troubler mutuellement à l'oreille qui les discerne et en saisit les différens degrés.

Théorie de l'électricité.

L'électricité connue des anciens par de simples attractions et répulsions que plusieurs substances, après avoir été frottées, exerçoient sur des corps légers ; accrue et perfectionnée dans les derniers temps , par les travaux de Grey, de Dufay, de Francklin, d'Æpinus, de Coulomb, enrichie des découvertes de Galvani et de Volta, est devenue une des parties les plus intéressantes de la physique, et la plus cultivée de nos jours. M. Haüy la suit dans ses différentes périodes. Il traite d'abord de l'électricité produite soit par frottement, soit par communication. Après avoir établi la distinction entre les différens corps relativement à ces deux modes d'électrisation, et fait remarquer les anomalies qu'elles présentent, il passe à la théorie générale des phénomènes.

Francklin, dont la théorie avoit fini par réunir les suffrages du plus grand nombre des Physiciens, regardant le fluide électrique comme un être simple, avoit conçu que les corps pouvoient devenir électriques de deux manières, soit en recevant du dehors une quantité de fluide qui s'ajoutoit à la quantité naturelle, soit en perdant une portion de leur fluide naturel. Ces deux sortes d'électricités, qu'il désignoit par des noms différens, appelant l'une *positive*, l'autre *negative*, lui servirent à expliquer plusieurs phénomènes, et particulièrement l'expérience de la bouteille de Leyde qui te-

noit alors le premier rang parmi les merveilles de l'électricité, et dont il ramenoit la décharge à un un simple rétablissement d'équilibre.

Æpinus, l'un des partisans les plus distingués de la doctrine du philosophe de Philadelphie, en la soumettant au calcul, la rendit plus rigoureuse ; il forma un ensemble mieux lié de toutes les observations connues, auxquelles il ajouta les siennes propres. Cet habile mathématicien fit voir, à l'aide de formules très-simples, que tous les faits relatifs à l'électricité pouvoient dépendre de deux faits principaux, l'un que les molécules électriques ont la propriété de se repousser mutuellement, à distance ; l'autre, qu'elles sont attirables par tous les corps connus. Ces deux faits admis, tous les autres lui semblèrent en découler, comme autant de corollaires. Mais, parmi les principes sur lesquels repose cette théorie, il en est un qui s'écarte tellement des lois les plus générales de la nature, que l'auteur balança longtemps pour l'admettre. Il consiste en ce que les molécules propres des corps, doués de l'électricité, ont une force répulsive mutuelle, comme les molécules mêmes du fluide électrique.

L'impossibilité de concilier avec la gravitation universelle l'existence d'une pareille force, qui est cependant une suite nécessaire de celles qui servent de base aux calculs de M. *Æpinus* ; plusieurs autres considérations particulières pour lesquelles nous renvoyons à l'ouvrage, firent sentir à *Coulomb* la nécessité de modifier le principe sur le-

quel est fondée la théorie du savant académicien de Pétersbourg.

Ce dernier avoit supposé que le fluide électrique étoit un être simple; Coulomb le regarde au contraire comme composé de deux fluides différens qui sont neutralisés l'un par l'autre, dans l'état ordinaire des corps, et qui se dégagent lorsque les corps donnent des signes d'électricité; et, telle est la manière d'agir de ces mêmes fluides, que les molécules de chacun se repoussent mutuellement et attirent celles de l'autre. Or, tous les phénomènes électriques se déduisent sans exception de ces deux hypothèses très-simples, qui ne sont elles-mêmes que l'expression de deux faits; et l'on peut dire que la théorie ne se montre nulle part avec plus d'avantage. M. Haüy n'a rien négligé pour faire ressortir les caractères qui assurent une supériorité marquée à la théorie des deux fluides, sur celles de Francklin et d'Æpinus. Il y ramène tous les faits, et montre qu'elle fournit la manière la plus heureuse et la plus simple de les concevoir et de les lier entre eux.

Il décrit ensuite les expériences par lesquelles Coulomb a démontré que les actions électriques suivent la raison inverse du carré de la distance, et déduit de cette loi les conséquences qui en résultent par rapport à la tendance qu'a le fluide électrique pour se répandre tout entier sur la surface des corps conducteurs, et à la manière dont il se distribue entre différens corps en contact.

L'identité du fluide électrique et de la matière

dé la foudre, constatée par un grand nombre d'observations, ne permet point de douter que les effets de ce terrible météore, ne soient dus à l'électricité naturelle. Parmi les divers phénomènes qu'il présente, il en est un qui paroît d'abord inexplicable; c'est la possibilité qu'un homme situé fort loin de l'endroit où la foudre éclate, soit exposé à être tué. Mylord Mahon trouvoit l'explication de cet effet singulier dans un rétablissement d'équilibre auquel il a donné le nom de *choc en retour*. M. Haüy a développé l'idée du savant physicien anglais, en ramenant à la théorie des deux fluides, le point de vue sous lequel il le considère.

La propriété qu'ont certaines substances minérales de devenir électriques *par la chaleur*, lui fournit des détails intéressans sur l'action de ces corps, sur le rapport qu'il a observé entre leurs formes cristallines et les positions des pôles dans lesquels résident deux électricités opposées. Nous devons dire ici, pour suppléer au silence de l'auteur, que la plupart des expériences dont il rend compte, lui sont propres; et, si ces expériences faites sur des corps dont le volume est resserré dans un petit espace, sont bien éloignées d'avoir l'aspect imposant que présentent les phénomènes électriques ordinaires, elles n'en font que mieux sentir cette vérité : *que les productions naturelles qui semblent vouloir se cacher à nos regards, sont souvent celles qui ont le plus de choses à nous montrer.*

L'électricité développée par le simple contact

des corps , en offrant à l'attention des physiciens des faits nouveaux, remarquables sur-tout par l'action spontanée de la cause qui les produit , est venue enrichir la science au moment où l'on croyoit qu'il ne lui restoit plus de pas à faire. M. Haüy fait connoître cette nouvelle branche de l'électricité que l'on a nommée *galvanisme*. Il la recherche dans son origine entre les mains de Galvani , la suit avec Volta , dont il développe la théorie fondée sur ce principe également simple et fécond : « que deux métaux isolés, mis en contact, » se constituent dans deux états différens d'électricité » cité ». Ce même principe lui sert à expliquer la formation de la pile de Volta, et les différens effets qu'elle produit, soit isolée, soit en communication avec le réservoir commun. Il suit ces mêmes effets dans les piles secondaires inventées par Ritter , et décrit d'après les découvertes d'Erman, les phénomènes remarquables qu'offrent certaines substances qui ont, par rapport à l'électricité galvanique, une faculté conductrice particulière. De là, il passe aux observations faites sur les poissons électriques, dont les propriétés paroissent dériver d'une structure analogue à la disposition des élémens de la pile. Enfin, après avoir considéré le galvanisme sous les rapporrs qui le lient à la chimie par la décomposition de l'eau, il réunit sous un même point de vue les rapprochemens qui tendent à démontrer dans l'électricité galvanique, une simple modification de l'électricité ordinaire.

Phénomènes du magnétisme.

Les faits relatifs au *magnétisme*, moins frappans pour l'imagination que ceux de l'électricité, ne le cèdent point à ces derniers du côté de l'intérêt qu'ils offrent à l'esprit, soit que l'on envisage l'influence qu'ils ont eue sur la navigation, par l'invention de la boussole, soit que l'on considère l'action étonnante du globe qui remplit la fonction d'un véritable aimant. M. Haüy a donné au développement de cette théorie intéressante, une étendue proportionnée à son importance. Il considère d'abord l'action magnétique du globe, et cite plusieurs faits généraux qui en dépendent. Ce sont autant de notions indispensables pour bien saisir la théorie qui doit suivre. Il fait connaître ensuite la méthode employée par Coulomb pour prouver que la loi qui préside aux phénomènes magnétiques, suit la raison inverse du carré des distances, comme celle d'où dépendent les phénomènes électriques; puis il explique les phénomènes produits par les aimans qui sont à notre disposition, tels que les attractions et les répulsions, en admettant l'existence et les actions simultanées de deux fluides différens, comme il l'a fait pour l'électricité. Parmi ces phénomènes, il en est plusieurs qui semblent d'abord se refuser à la théorie, et quelquefois même la mettre en contradiction avec l'expérience; l'auteur les éclaircit tous,

et les soumet à la théorie en les faisant rentrer dans la classe des phénomènes ordinaires.

Le magnétisme complet d'un segment coupé à l'extrémité d'un barreau aimanté, a beaucoup étonné les Physiciens. Ce fait si difficile à expliquer dans les théories ordinaires, et qui paroît avoir embarrassé *Æpinus* lui-même, n'offre plus de difficulté d'après la manière dont l'auteur le conçoit, et qui consiste à considérer chaque molécule de fer, comme un petit aimant qui a deux pôles sollicités par des forces opposées. Les tourmalines présentant un phénomène semblable, « si l'on imagine, dit-il, « que les molécules intégrantes des corps, » soit magnétiques, soit électriques, sont de petits » cristaux complets, doués de formes similaires » et disposés symétriquement dans le corps entier, » il est naturel de penser que chacune d'elles subit » complètement la double action de l'électricité » et du magnétisme, pour mettre ses deux moitiés » dans des états différens. L'effet de l'ensemble » s'assimile à celui des parties composantes, et » d'après cette hypothèse très-plausible, il n'y a » plus rien d'extraordinaire dans les phénomènes » produits par ces corps, que l'on pourroit appeler » les *polytes du règne minéral* ».

L'auteur applique les principes de la théorie aux différentes méthodes d'aimanter, principalement à celle du double contact, dont il analyse les effets, en même temps qu'il indique la manière la plus avantageuse de l'employer. Dans l'article suivant, il reprend avec plus de détail ce

que l'observation et la théorie ont appris relativement à la déclinaison et à l'inclinaison de l'aiguille aimantée, aux variations que l'une et l'autre subissent, à mesure que l'on change de lieu, ou par succession de temps dans un même lieu, à ces perturbations locales et passagères que l'on nomme *affollemens*. Il donne une idée du travail de M. Biot que des recherches savantes ont conduit à représenter exactement, par le calcul, la marche progressive de l'inclinaison, tandis qu'on change de latitude, d'après l'hypothèse que les centres d'action magnétique du globe terrestre soient à des distances presque infiniment petites du centre de sphéricité. M. Haüy fait enfin connoître ce que ses propres observations lui ont appris sur l'état habituel où se trouvent, en vertu de l'action aimantaire du globe, les différentes mines de fer répandues dans le sein de la terre.

Théorie de la lumière.

Le reste de l'ouvrage est consacré à la lumière. Cette belle et intéressante partie que créa presque en entier le génie de Newton, est celle que l'auteur avoit travaillée avec le plus de soin dans la première édition. Un grand nombre de développemens ajoutés dans la seconde, où les points les plus délicats de la théorie, discutés avec profondeur, se trouvent éclairés avec une précision admirable, doivent faire regarder ce traité d'optique comme le plus complet qui ait paru,

La lumière est-elle une émanation des corps lumineux ? Est-elle répandue dans toute la sphère de l'univers, ou simplement mise en mouvement par l'action des mêmes corps ? M. Haüy, sans décider absolument la question, expose les raisons qui lui ont fait préférer la première de ces deux opinions. Après avoir fait connoître la méthode dont on s'est servi pour mesurer la vitesse de la lumière, il décrit l'aurore boréale comme un simple phénomène lumineux dont la cause n'est point encore bien connue. Arrivé aux lois de la réflexion et de la lumière, il cherche les rapports qui lient ces deux espèces de *déviations*, et montre comment on peut ramener l'explication physique de l'une et de l'autre à une action du genre de celles qui s'exercent à des distances presque infiniment petites.

Les lois de la réfraction, combinées avec la densité des corps, avoient fait soupçonner à Newton la nature combustible du diamant et la présence d'un principe inflammable dans l'eau. M. Biot, qui s'est occupé avec beaucoup de soin du même objet, ayant sondé toute la profondeur des inductions qui ont conduit cet illustre géomètre aux résultats confirmés depuis par la chimie moderne, a conçu l'idée de faire intervenir les lois de la réfraction que subit la lumière à travers les corps, pour soumettre au calcul la composition chimique de ces êtres. Le but des opérations est de déterminer, d'après une loi démontrée par Newton, l'action que les corps exercent sur un

rayon de lumière pour en infléchir le mouvement ; le résultat sert à établir une corrélation entre l'affinité des molécules de ces corps sur la lumière , et l'affinité mutuelle des mêmes molécules. M. Biot , en présentant la lumière à l'action réfringente de différens corps , a trouvé que l'hydrogène est celui de tous les fluides et de tous les corps en général , dont l'action est la plus forte ; celle de l'oxygène au contraire est une des plus foibles. Ce résultat explique pourquoi les substances inflammables , observées par Newton , possèdent un pouvoir de réfracter la lumière , supérieur à celui que leur donne leur densité. C'est à la présence de l'hydrogène qu'ils en sont redevables. Le pouvoir réfringent du carbone s'est montré un peu moindre que celui de l'eau ; celui du diamant , tel que Newton l'a donné , est à-peu-près double de celui du carbone. M. Biot en a conclu , avec raison , que le diamant n'est pas uniquement composé de ce dernier. Il attribue la grande puissance réfractive de ce minéral à l'hydrogène qui doit entrer dans sa composition dans la proportion d'un peu plus d'un quart.

Le prisme qui servit à Newton à décomposer la lumière , et qui nous la montre mélangée d'une infinité de rayons dont les couleurs se rapportent à sept principales , présente un fait assez singulier. L'image du spectre solaire pendant un même mouvement du prisme , fait deux mouvemens successifs en sens contraire. L'auteur , qui n'avoit parlé que du fait dans la première édition ,

en donne ici une explication très-satisfaisante.

M. Haüy, pour compléter la théorie de l'arc-en-ciel, qu'il a exposée avec tant d'intérêt dans la première édition, ajoute, relativement à l'arc extérieur, un développement semblable à celui qu'il avoit déjà donné pour l'arc intérieur; il démontre, à l'aide d'un raisonnement très-simple, que dans le cas de deux réfractions et de deux réflexions, l'angle formé par un rayon incident, et le rayon émergent qui en provient, doit diminuer jusqu'à un certain point, passé lequel il augmente.

L'article relatif aux phénomènes des anneaux colorés, a été lui-même beaucoup étendu. Les conséquences que Newton en a déduites, pour expliquer la coloration des corps et la différence entre ceux qui sont opaques et ceux qui sont transparents, ont été contestées par un adversaire dont le nom est une autorité d'un grand poids dans une discussion qui, par son objet, tient autant à la chimie qu'à la physique. Newton fait dépendre la coloration des différens corps, principalement de la dimension en épaisseur de leurs molécules et de leurs densités. Berthollet pense, au contraire, que les couleurs des corps naturels sont dues immédiatement à l'affinité que leurs molécules exercent de préférence sur certaines espèces de rayons. Les expériences citées en faveur de cette opinion, n'ont point paru assez concluantes à l'auteur, pour lui faire abandonner la théorie newtonienne, qui ne pouvoit être, il faut en con-

venir, ni plus fortement attaquée, ni plus vigou-
reusement défendue.

Les expériences de MM. de Rumfort et Prieur de la Côte-d'Or, sur les couleurs *accidentelles*, ont fourni la matière d'un nouvel article, qui complète la théorie des couleurs. Buffon avoit déjà remarqué qu'un petit carré de papier blanc, placé sur un fonds d'une couleur particulière, et fixée pendant quelque temps avec attention, paroissoit environnée d'une bordure d'une teinte différente de la couleur du fond. En variant cette expérience, on est parvenu à produire sur une bande de papier d'une couleur quelconque, l'apparence d'une couleur qui diffère, soit de celle de la bande, soit de celle du papier sur lequel elle est placée. M. Haüy indique une règle d'après laquelle on peut prévoir quelle sera la couleur *accidentelle* de la petite bande, lorsque l'on connoît la couleur propre de celle-ci et celle du fond. Cette règle est fondée sur une construction qui se trouve dans l'Optique de Newton, et qui consiste à diviser une circonférence de cercle en sept arcs, dont le rapport est déterminé d'après celui que gardent entre elles les sept couleurs principales du spectre solaire. Il explique ensuite, avec M. de Laplace, comment, dans tous les phénomènes de ce genre, la sensation d'une couleur mélangée se change en celle de la couleur que produiroient seuls certains rayons pris parmi ceux qui composent le mélange. Une petite bande de papier verte, par exemple, placée

sur un papier jaune, paroît bleue. Le vert artificiel est, comme on sait, un mélange de jaune et de bleu. M. de Laplace suppose qu'il existe dans l'œil une certaine disposition, en vertu de laquelle les rayons jaunes compris dans la couleur verte de la petite bande de papier, au moment où ils arrivent à cet organe, sont comme attirés par ceux qui forment le jaune du fond, en sorte que les deux impressions n'en font qu'une, et que celle de la couleur bleue se trouve en liberté d'agir, comme si elle étoit seule.

Après avoir fait connoître les lois auxquelles sont soumis les mouvemens de la lumière, M. Haüy examine les effets qu'elle produit dans l'instrument d'optique le plus merveilleux, l'œil de l'homme. Il expose la manière dont se forment les jugemens de ce sens admirable; comment le tact intervient pour les diriger ou les réformer. Ces considérations le conduisent à parler des illusions optiques. Dans le nombre de celles dont il indique la cause, deux surtout méritoient un plus grand développement. La première est celle qui nous fait juger la lune beaucoup plus grande à l'horison qu'au méridien; la seconde, plus importante encore par ses conséquences, est celle qui produit l'aberration des étoiles ou leur mouvement apparent dans une petite courbe; phénomène qui n'a jamais été expliqué avec autant de clarté.

A ces recherches succèdent les *phénomènes de la vision aidée par l'art*. Les lois de la réflexion

servent à faire concevoir comment se produisent les images des objets, telles que nous les offrent les miroirs, quelle que soit leur forme ; celles de la réfraction, à déterminer la position apparente d'un point radieux, que l'auteur conçoit d'abord comme placé dans l'intérieur d'un milieu réfringent, à surface plane.

La propriété admirable qu'ont certaines substances, de doubler l'image des objets vus à travers deux de leurs faces opposées, est surtout sensible dans la chaux carbonatée, où Erasme Bartholin l'a découverte le premier. M. Haüy, après avoir décrit les principales circonstances du phénomène, donne une idée des théories les plus remarquables parmi celles qui ont été imaginées pour l'expliquer. Il fait connoître les résultats auxquels l'ont conduit ses propres recherches, et qui peuvent être regardés comme un premier pas vers la solution complète de ce problème extrêmement délicat. Il développe ensuite les effets des verres simples, qui, par leur courbure, aident notre vue ou remédient à ses imperfections ; puis il les considère comme étant combinés plusieurs ensemble, et entrant dans la composition de ces instrumens, qui rapprochent les objets et les grossissent, et à l'aide desquels nous en appercevons un grand nombre qui échappoient à notre vue par leur extrême petitesse, ou la fuyoient par l'immensité de leur distance.

L'auteur a beaucoup ajouté à la théorie des lunettes achromatiques ; il s'est attaché surtout à

présenter avec éclat le principe sur lequel est fondée la construction de ces instrumens précieux, par l'avantage qu'ils ont de faire disparaître ces fausses couleurs, qui bordent les images des objets, lorsqu'on les voit avec les lunettes ordinaires.

Parmi les instrumens inventés pour multiplier les jouissances de la vue, il en est plusieurs qui produisent leurs effets sur un plan qui se présente, comme un fond au pinceau de la lumière. De ce nombre, sont la chambre obscure, la lanterne magique, le microscope solaire. Quelques modifications particulières dans la construction et dans le jeu de la lanterne magique ordinaire, en ont fait un instrument capable de produire des effets beaucoup plus imposans, auxquels on a donné le nom de phantasmagorie. L'auteur dévoile le mécanisme secret de cette opération, dont le résultat est de tromper l'imagination, en faisant prendre pour l'effet d'un mouvement progressif, ce qui n'est dû qu'à un accroissement rapide dans les dimensions des images.

Nous venons de faire connoître la marche que M. Haüy a suivie dans son *Traité de physique*. L'amateur qui voudra l'étudier avec attention, peut être assuré d'y prendre une idée exacte de la science; l'élève y puisera les connoissances les plus certaines et les plus solides; le professeur y trouvera le meilleur guide à suivre dans le mode d'enseignement. Un ordre parfait dans la disposition des parties, un soin extrême pour perfec-

tionner les détails , la netteté des idées , la justesse des définitions , la sagesse de la méthode , la clarté dans l'exposition des circonstances principales des faits mis en expérience , l'exactitude des théories qui établissent la filiation et la dépendance mutuelle des faits , une grande adresse dans l'application des principes généraux aux cas particuliers ; enfin , la pureté du style , qui devient élégant , lorsque la matière le comporte et l'exige , sont autant de qualités qui distinguent cet ouvrage. Il suffira de le lire attentivement , pour sentir qu'il est digne de la destination que lui a donnée le héros qui l'a demandé , et de ce qu'on avoit droit d'attendre du savant qui vient d'en enrichir la science.

J. TONNELIER ,

Garde du Cabinet de Minéralogie du Conseil des Mines , membre de la Société philomathique de Paris , et de plusieurs autres Sociétés savantes.

B I O G R A P H I E.

NOTICE sur la Vie du Cardinal Etienne BORGIA; extraite d'un ouvrage du Père PAULIN de *St.-Barthelemy* (1).

ETIENNE BORGIA, Cardinal de la Sainte-Eglise romaine, du titre de Saint-Clément, Préfet de la Congrégation de la propagande de la Foi, Préfet de la Congrégation économique, etc., naquit le 5 décembre 1751, à Velletri, autrefois la capitale du pays des Volsques, et aujourd'hui une des plus belles villes de l'Italie. La même ville avoit

(1) Je desirois consacrer un éloge à la mémoire du savant et vertueux Cardinal *Etienne BORGIA*, mais j'ai attendu longtemps les renseignemens dont j'avois besoin. J'ai reçu depuis une Biographie très-étendue sur ce respectable Prélat; elle est intitulée : *Vitæ synopsis Stephani Borgiæ S. R. E. Cardinalis amplissimi, S. Congregationis de propaganda fide Præfecti; curante P. PAULINO A S. BARTHOLOMÆO, Carmelita discalceato, Collegii Urbani S. Congregationis de propaganda fide studiorum præfecto*, etc. etc. et *Instituto scientiarum Galliæ correspondente*. Romæ, 1805; gr. in-4.º, 36 et 75 pages. On y trouve des détails si étendus qu'il suffisoit de les faire connoître, sans entreprendre un autre travail qui auroit été moins satisfaisant. Je me suis contenté d'en donner l'extrait, en y joignant quelques observations.

Le P. Paulin, dont le monde savant regrette aussi la perte, avoit passé quatorze ans dans l'intimité du Cardinal. Il avoit avec lui parcouru une partie de l'Italie, et visité Velletri, Palestrine, Viterbe, Narni, Tudi, Pérouse, Tolentino, Fermo, Ascoli. En 1788, il séjourna longtemps avec le Cardinal à Padoue et à Venise. Ayant ainsi été à même d'observer ses mœurs, ses habitudes, son esprit, son caractère, en un mot, d'apprécier ses actions publiques et privées, il lui convenoit mieux qu'à personne d'écrire sa vie. A. L. M.

donné le jour à Octave Auguste, dont Etienne Borgia chercha à imiter la douceur, la bienfaisance et la libéralité. Il vouloit toujours l'avoir sous les yeux, et pour se rappeler ses vertus, il avoit fait placer dans le vestibule de son palais, une statue en marbre qui représentoit cet Empereur.

Si Etienne Borgia n'eût pas été véritablement grand par lui-même, la flatterie l'auroit produit tout rayonnant de la gloire de ses ancêtres. Mais il n'a pas été nécessaire de recourir à ce moyen; les qualités éminentes dont il brilloit ont prouvé du moins que les vertus rares sont héréditaires dans cette maison.

Sans vouloir donner une liste des personnages illustres qu'elle a produits, qu'il me soit permis d'indiquer *Fabricio BORGIA*, nommé par Benoît XIII, évêque de Ferentino, recommandable par son savoir; *Alexandre BORGIA*, son oncle, archevêque et prince de Fermo, et *Pierre Paul DE LEONARDIS*, évêque et prince d'Ascoli. Je ne parlerai point de cette foule de guerriers dont plusieurs se sont distingués par leurs exploits militaires, et entre lesquels *Clément Herminius BORGIA*, aïeul paternel d'Etienne, occupe la première place.

Avant d'aller plus loin, citons un fait particulier à cette famille, et qui prouve combien, dès l'origine même, elle s'est distinguée par la noblesse de ses sentimens et par son amour pour les lettres. Il y a un fonds dont le revenu est divisé en

deux parties ; l'une est destinée à l'entretien et en quelque sorte à la dot de ceux qui entrent dans l'ordre de Malthe, et l'autre à ceux qui se vouent à l'étude des lettres, ou qui embrassent l'état ecclésiastique.

La famille Borgia est originaire d'Espagne. On ignore quel événement l'obligea d'abandonner ce pays pour l'Italie. Quelques monumens attestent qu'elle avoit déjà de la célébrité dès le douzième siècle. L'histoire cite *Romain* et *Pierre BORGIA* (2); elle parle aussi de grands capitaines, de négociateurs habiles et de bons écrivains (3).

(2) *Romain* fut sacré évêque de Venafro, ville de Campanie, vers 1300. RICCHI, dans son *Théâtre des Volsques illustres*, l'inscrit au nombre des ancêtres de la Maison des Borgia, dont Velletri est le berceau. A l'égard de *Pierre*, on trouve un monument qui le concerne dans le *Teatro storico di Velletri, insigne città, e capo di Volsci*, Velletri, 1644, de *Bonaventure THEULI*. C'est une inscription ainsi conçue :

Hic requiescit Nob. et Strenuus Eques, Dom. Petrus BORGIA, Cataphractor, Locum tenens et Signifer Cæsaris BORGIA, Hispani Valentini Ducis, qui obiit An. Dni. M. D. X. D. Qv. Mens. Feb. C'est-à-dire : Ici repose noble et brave Chevalier dom *Pierre BORGIA*, Cuirassier, Lieutenant et Porte-Enseigne de *Cæsar BORGIA*, Espagnol, Duc de Valence, lequel mourut l'an du Seigneur 1510, le quatrième jour de Février.

(3) *Alexandre BORGIA*, Archevêque et Prince de Fermo, a publié *Istoria della chiesa e città di Velletri*, des homélies, et quelques autres ouvrages. On lui doit encore la vie du Pape Benoît XII. Il existe aussi dans le Musée Borgia un manuscrit du même Alexandre, sur ce qui s'est passé de son temps à Fermo et dans presque toute l'Italie. Le Cardinal se disposoit à le mettre au jour, lorsque le torrent révolutionnaire vint, en 1794, bouleverser Rome.

Etienne passa ses premières années sous les yeux de son père Camille, dont il reçut des leçons préparatoires de géographie et de numismatique. A peine sorti de l'enfance, on l'envoya, vers 1740, à Fermo, près d'Alexandre Borgia, son oncle, qui devint son guide. Sa principale étude fut d'abord celle de l'histoire sainte et de l'histoire profane. Il apprit d'un maître aussi habile à ne pas se borner uniquement à classer dans sa mémoire des dates, des époques et des faits; mais on l'accoutuma de bonne heure à savoir discerner les causes, les motifs et la fin des événemens. Ce furent là les fondemens de cette vaste et profonde érudition qu'Etienne déploya même dans ses premiers ouvrages. Il se livra ensuite à la philosophie, et approfondit particulièrement la logique et la métaphysique.

Il obtint la licence en 1750, n'étant âgé que de dix-neuf ans. Dans la même année, il fut reçu de l'Académie de Cortone, et mit au jour un ouvrage intitulé : *Monumento di Papa Giovanni XVI; Roma, 1750*. Ce livre donna la mesure de ses talens, et l'on pressentit ce qu'il deviendrait un jour. A cette première production digne d'un esprit mur, succéda une dissertation insérée dans les éphémérides littéraires de 1751, sous ce titre : *Dissertazione sopra un' antica iscrizione rinvenuta nell' isola di Malta nel 1749*.

Vers la fin de 1752, l'Académie des Philologues de Fermo, l'admit dans son sein. Ce fut à la

même époque qu'il publia l'*Histoire abrégée de la ville de Tadino, dans l'Ombrie*. Etienne jouissoit déjà d'une certaine considération parmi les savans; plusieurs d'entr'eux, Gori entr'autres, s'étoient déclarés ses amis.

Les travaux littéraires ne le détournèrent point de la scholastique. Il soutint avec éclat plusieurs thèses publiques, et ne tarda point à être reçu docteur en théologie.

Comme tant d'autres, il ne crut point sa vanité suffisamment satisfaite, et ce titre, qu'il ne regarda point comme simplement honorifique, ne l'autorisa point à ralentir ses travaux. Il se livra avec plus d'ardeur à l'étude des médailles antiques et des manuscrits, pour l'acquisition desquels il n'épargna ni soins ni dépenses. Les inscriptions et des points d'histoire et de jurisprudence partageaient alternativement ses loisirs.

Ce fut alors que lui vint l'idée d'établir et de fonder dans son palais un musée particulier, qu'il agrandit successivement en y faisant entrer tout ce que l'antiquité lui fournissoit.

Vers le même temps (1754), il perdit un de ses oncles, *Fabricio BORGIA*, évêque de Ferentino; dont il prononça l'oraison funèbre, qui fut imprimée à Velletri, en 1754. Ce discours nous apprend que Fabricio avoit composé des homélies et des opuscules ascétiques.

En 1755, Etienne fut nommé secrétaire de l'Académie des Philologues de Fermo; il éten-

dit et consolida les droits et les privilèges de cette société, et il y lut plusieurs dissertations, dont deux ont été imprimées.

Telles furent, pour ainsi parler, les premières armes qu'il fit sous les yeux de son oncle Alexandre.

Tout le temps qu'il resta à Fermo, il se concentra dans les cercles littéraires, et il ne fréquenta que la maison de *Clara Spinuccia*, dont il aimoit l'esprit et les rares talens. Obligée de suivre en Allemagne Xavier Auguste, prince de Saxe, qui l'épousa, elle revint en 1792 à Fermo, où Etienne, déjà cardinal, se rendit pour la voir. C'est la seule femme dans la société de laquelle il ait trouvé quelque plaisir.

En 1756, Etienne quitta Fermo pour aller se fixer à Rome. Il y fut placé dans une espèce de séminaire, consacré à la jeune noblesse. C'est-là que, pour former, mûrir et perfectionner leur esprit, se retirent tous ceux qui se destinent à exercer des fonctions publiques. Etienne s'y distingua par une application opiniâtre et par plusieurs dissertations savantes. Il se concilia ainsi l'amitié du recteur Erba, et ensuite de Visconti, son successeur, qui tous deux le recommandèrent auprès du souverain pontife. Leur bienveillance fut donc la première cause de la haute fortune où parvint notre cardinal.

Le jeune Borgia rechercha le commerce des personnages célèbres, et surtout du marquis Locatelli et du chevalier Jérôme Vettori, dont il

reçut des leçons d'archæologie grecque et romaine, et qui l'avancèrent dans la science de l'antiquité. Par ce commerce aussi honorable qu'utile, son esprit acquit de la maturité; son jugement de la rectitude; et aidé par une sagacité naturelle, il devint bientôt assez habile pour discerner la plupart des anciens monumens, fixer leur âge et les expliquer. Le véritable mérite ne languit pas toujours dans l'oubli. Aussi l'Académie de Palerme et la Société littéraire d'Alexandrie s'empressèrent-elles d'inscrire Etienne parmi ses membres et de se l'associer. Peu après, en 1757, il fut reçu Docteur en Droit canon, et il s'engagea fortement dans l'étude des Droits du Pape et de l'Eglise romaine, dont il se montra toujours, au besoin, défenseur zélé.

Dans la même année, ayant été choisi pour prêcher devant Benoît XIV, cette circonstance heureuse lui concilia la faveur du Souverain Pontife, qui, sachant apprécier les hommes, ce qu'ils valaient, lui donna un prompt témoignage de son estime, en l'aggrégeant, la même année, au vénérable collège des Prélats; collège d'où se tirent les magistrats et officiers civils (4).

Après avoir passé environ trois ans dans cette espèce de noviciat, il se sentit, et on le jugea capable de quelque emploi public. La bonté de

(4) C'est de ce Collège que l'on tire les Nonces, les Préfets de Rome, les Gouverneurs des villes, les Intendans du trésor, les Inspecteurs des voies publiques et des approvisionnemens, etc

son ame, l'honnêteté de ses mœurs, l'extrême douceur de son caractère, en un mot, des qualités propres à manier et à concilier les esprits, lui firent donner, vers la fin de 1759, le gouvernement de la ville et du duché de Bénévent.

Etienne y exerça ce nouvel emploi avec autant d'habileté que d'honneur. Il s'attacha principalement à multiplier les bonnes instructions et les institutions utiles, à rendre lui-même la justice, à orner la ville de sa résidence, et à entretenir, autant qu'il étoit en lui, la paix et les bonnes mœurs parmi le peuple. Se défiant toujours de ses propres lumières, et surtout de la foiblesse humaine, il réunissoit chaque jour, dans une maison de campagne, peu éloignée de sa résidence, une espèce de Conseil privé, où l'on agitoit les questions les plus importantes, et où, d'après de mûres délibérations, il puisoit des règles de conduite. Les magistrats qui le composoient, étoient, en petit nombre, c'étoit l'élite de la ville et de toute la contrée. Il s'occupa avec un zèle égal de ce qui concerne la police et le bon ordre; et, pour marcher d'un pas sûr dans ce sentier douteux et difficile, il s'attacha le principal agent de cette branche administrative, homme probe, d'un esprit ferme, cultivé, et qui s'étoit même fait connoître dans la littérature par quelques petits Traités utiles. L'habile gouverneur parvint avec tant de moyens à réprimer le vice, à faire fleurir la vertu et à établir partout la sûreté et la tranquillité.

Convaincu que l'agriculture étoit une des principales richesses du territoire de Bénévent , il n'omit rien pour l'encourager et pour l'étendre ; mais il dirigea spécialement les soins du laboureur vers la culture du bled , cherchant à leur persuader que le produit des champs est , à la vérité , bien au-dessous des gains immenses du commerce maritime , mais que les fruits en sont bien plus durables et souvent d'une plus grande ressource.

Un événement justifia ce principe. En 1764 , une disette affreuse se manifesta dans une partie de l'Italie , et ravagea surtout le royaume de Naples. La prévoyance d'Etienne Borgia sauva , garantit tout le duché de Bénévent de ce fléau. Pour cela , il usa d'un moyen fort simple , et que , dans des circonstances pareilles , les magistrats devroient adopter. En habile économiste , il défendit , sous des peines sévères , de vendre du pain chaud et cuit du jour ; l'expérience avoit appris à notre magistrat que le pain tendre remplit sans rassasier. Son but étoit , par ce sage décret , de doubler la consommation , en modérant l'avidité du peuple pour un aliment de première nécessité ; ce qui arriva comme il l'avoit prévu.

Les Bénéventins furent étonnés et reconnoissans d'avoir vécu dans une sorte d'abondance au milieu de la disette ; et le Sénat , interprète de leur vœu , arrêta de consacrer cet événement par une inscription latine sur marbre , qu'il fit placer

sur la façade extérieure du palais public. Elle est trop honorable pour ne pas la rapporter :

Stephano BORGIAE, Patricio Veliterno-Firmano-Romano-Beneventano, Equ. Hieros. V. S. R. Proton. Apost. Pontificio Beneventani Ducatus Rectori. Qui Delegati Apostolici munere auctus, in maxima rei frumentariæ inopia, ita annonam defendit fortiter, sapienterque distribuit, ut famem Italia fere omni grassantem, vicinis civitatibus lenierit, Benevento depulerit, Servatori Urbis S. P. Q. B. in perpetuum gratiarum monumentum. A. M. DCC. LXIII. (5).

Non content d'avoir pu rendre heureux les Bénéventins par une administration bien entendue, il voulut encore contribuer à la splendeur de leur ville, en la faisant décorer de monumens antiques, mais surtout en écrivant son histoire, pour la composition de laquelle il recueillit les plus riches matériaux.

Le zèle qu'il montra pour illustrer les Bénéventins, et réhausser leur gloire, lui valut un nou-

(5) A Etienne BORGIA, Patricien de Velletri, de Fermo, de Rome, de Benevent, Chevalier de l'ordre de Jérusalem, Protonotaire apostolique du Saint-Siège, Gouverneur pour le Pape du Duché de Bénévent. Ce délégué du Souverain Pontife, dans une pénurie extrême de bled, en surveilla la conservation avec tant de sollicitude, en ordonna la distribution avec tant de sagesse, que, dans un temps où presque toute l'Italie étoit en proie aux horreurs de la famine, il en préserva Bénévent, et adoucit même par quelques secours le sort des villes voisines; le Sénat et le Peuple bénéventin ont érigé ce monument éternel de gratitude à leur Libérateur, l'an M. DCC. LXIV.

veau témoignage de reconnaissance. Ils firent placer, dans le palais du Sénat, une inscription ainsi conçue :

Stephano BORGIE, Patr. Rom. Equ. Hieros. V. S. R. et Guber. Quod Beneventanis Pontificii ævi antiquitatibus felici conatu summa eruditione illustratis supremam Patriiis decoribus manum splendidis adhibuerit S. P. Q. B. tanti beneficii memor H. G. A. M. P. An. M. DCC. LXII (6).

La manière dont il vécut pendant sa préture à Bénévent, devroit servir d'exemple à tous les gouverneurs. Sagement avare de son temps, il ne le perdit jamais alors à se répandre dans les cercles et au milieu des festins. Tout entier aux devoirs de sa place, il s'occupoit sans cesse des moyens de rendre son administration utile. Sa fermeté, et plus encore la pureté de ses mœurs, lui donnèrent un ascendant absolu sur l'esprit du peuple, qu'il n'eut pas de peine à contenir. Plein de vigilance dans la conduite des affaires, précis mais franc dans ses réponses, dans ses promesses écrites ou verbales, exact à répondre à tous, il se concilia le respect et l'estime des grands, qui, entraînés par la justice de ses vues et la solidité

(6) A Etienne BORGIA, Patricien romain, Chevalier de l'Ordre de Jérusalem, et Gouverneur; pour avoir, animé d'un noble dévouement, tiré de la poussière, illustré, éclairci sagement l'histoire de Bénévent sous les Papes, et pour avoir mis le sceau à la grandeur et à la gloire du pays, le Sénat et le Peuple bénéventin, pénétrés d'un si grand bienfait, ont érigé ce monument en témoignage de leur reconnaissance. L'an M. DCC. LXII.

de ses principes, concoururent spontanément avec lui au bien du pays. Il n'éprouva de leur part ni obstacles ni jalousie.

Quoiqu'il se montra toujours actif à poursuivre le crime, la douceur naturelle de son caractère le forçoit quelquefois à modérer et à adoucir la peine du coupable, mais seulement lorsque cette mesure étoit sans danger pour la société; car il étoit pénétré de ces paroles de Polybe : « C'est par des récompenses, c'est par des châtimens ou des supplices, que des magistrats sévères et justes à propos, sauvent des villes, des états, en un mot, l'espèce humaine d'un bouleversement général. »

A peine fut-il de retour à Rome, qu'on le nomma *secrétaire de la Congrégation des Indulgences et des Saintes-Reliques*. Cette nouvelle dignité, plus honorable que pénible, lui laissa tout le loisir de reprendre ses études. Ce fut alors qu'occupé du projet d'un grand ouvrage, il songea à amasser tous les matériaux nécessaires pour son exécution. Plein de cette idée, il parcourut plusieurs villes baignées par la Méditerranée et par la mer Adriatique, compulsa avec soin leurs annales, et recueillit dans cette excursion, plus de trois cents monumens inconnus, à l'aide desquels il se proposoit de rédiger l'*Histoire maritime des Etats ecclésiastiques*.

En 1769, il publia le troisième et dernier volume de l'*Histoire de Bénévent*.

L'année suivante, Etienne fut nommé secré-

taire de la Propagande (7). Cette fonction , qui exige une activité soutenue et une grande facilité de travail , devint encore pour lui une occasion favorable de développer son génie. Autant pour s'instruire des devoirs de sa place que pour accroître ses connoissances , il étudia , analysa les archives de la Congrégation , et employa six années consécutives à rédiger des dissertations propres à jeter un grand jour sur l'Histoire et les monumens de l'Eglise latine.

(7) Cette Congrégation fut instituée par Grégoire xv. Urbain VIII , sous lequel elle s'agrandit et s'affermir , fut le premier qui en tira des prédicateurs de l'évangile , pour les envoyer dans les différentes parties du monde. Ces deux Papes lui assignèrent des biens-fonds et des revenus qu'augmenta beaucoup la générosité des Cardinaux de *St.-Onuphre* , *Cornaro* , *Calamina* , *Capponi* , *Giustiniani* , *Uballini* , le Prélat *Jean Vives* , le Père *Dominique à Jesu Maria* , Carme déchaussé , qui lui offrit une somme de vingt-deux mille six cents livres , fruits d'aumônes et de collectes. Instruire les peuples dans la foi , surveiller toutes les maisons d'éducation publique , l'étude des langues orientales , le choix des ministres de la religion , est le devoir de la Propagande. Cette Congrégation est composée de douze Cardinaux , d'un Prélat qui fait l'office de Secrétaire , de Recteurs et de plusieurs Agens ou Employés. C'est au reste une espèce de tribunal où se porte tout le contentieux en matière de religion. Le Président en est l'agent principal ; c'est à lui que s'adressent les lettres ou mémoires sur les affaires compétentes ; lui seul est chargé de correspondre sur tous les points , et d'expédier les jugemens de la Congregation. C'est enfin à lui qu'est réservé le soin de choisir les missionnaires et de leur assigner les lieux où ils doivent se rendre.

On a peine à concevoir que Borgia , dans une place où il menoit une vie si active et si agitée , ait pu encore trouver assez de forces et de temps pour s'occuper des arts et des antiquités.

On sait que le christianisme a régné pendant plusieurs siècles en Orient. Etienne, qui étoit initié dans son histoire aussi bien que dans la langue de ces contrées, avoit remarqué qu'il y avoit encore beaucoup d'obscurités et d'incertitudes sur divers points de dogme et de discipline, et notamment sur la cérémonie de l'*Extrême-Onction*; il en fit la matière d'une dissertation. Elle fut immédiatement suivie d'une autre, écrite également en latin, sous le titre de *Compendium ordinis Alexandrini, etc.*

Il parut se reposer quelques années, et ne mit rien au jour, jusqu'en 1783, qu'il publia un *Fragment cophite*.

Toujours avide de choses nouvelles, le savant Prélat tourna ses regards vers l'Égypte, cette terre si riche en monumens. Il en fit venir beaucoup à Velletri et à Rome, ainsi que des manuscrits. Son utile curiosité excita celle de plusieurs autres savans, qui imitèrent son exemple (8).

Son zèle pour le progrès des connoissances sacrées et profanes, lui fit prendre un soin tout particulier du collège d'Urbain, dépendant de la Propagande; on l'appeloit ainsi du nom d'Urbain VIII, qui le fonda en 1627 (9).

(8) C'est par leurs soins qu'on a apporté d'Abyssinie le livre apocryphe d'*Henoch* ou *Enoch*, sur lequel M. de SACY, a donné une dissertation. Il est écrit en langue éthiopienne. Suivant le canon de l'Église d'Abyssinie, il doit suivre immédiatement le livre de Job, et on en fait publiquement la lecture. Il en existe trois exemplaires en Europe, deux à Londres, et un à Paris à la Bibliothèque impériale. On les doit au Chevalier Bruce, anglais.

(9) Le Prélat Jean-Baptiste Vives le dota le premier d'un

La bibliothèque attira aussi son attention ; il l'améliora et l'enrichit de plusieurs manuscrits étrangers. Il eut le bon esprit de traiter tous les élèves avec une égale bienveillance. Sa sollicitude pour eux s'étendoit même au-delà des murs de Rome. Leur cours d'études fini, et sur le point de retourner dans leur patrie, Etienne avoit soin alors de les fournir abondamment de livres, ne dédaignant pas dans la suite d'ajouter à ce secours des lettres pleines d'une instruction solide et de conseils vraiment paternels.

En 1788, à la sollicitation de Pie VI, il composa *l'Histoire de la souveraineté des Papes dans les Deux-Sicules.*

Borgia fut, durant dix-huit ans, secrétaire de la Propagande et censeur surveillant des Evêques dans le collège des Prélats. Ce fut sur-tout pendant cet espace de temps qu'il recueillit les principaux monumens de son Musée de Velletri. Les correspondances, les relations suivies qu'il eut soin d'entretenir avec les élèves sortis du collège d'Urbain et les missionnaires des différens

fond suffisant pour l'entretien de dix élèves, de telle nation qu'ils fussent. Un autre Cardinal, entraîné par un si bel exemple, assigna un revenu annuel pour douze autres. Enfin, la munificence de plusieurs en porta le nombre à plus de quatre-vingt. On y établit des Professeurs de langues orientales. Dans ce Collège, on voit réunis et confondus, Persans, Bataves, Ecosais, Tartares, Turcs, Américains, Cophtes, Danois, Malabares, Africains, Dalmatiens, Latins et Grecs; enfin, c'est un mélange d'Européens et d'Indiens, de blancs et de noirs.

pays, contribuèrent beaucoup à favoriser son dessein.

C'est ainsi que, paisible habitant de Rome, il pénétra, avec le secours de ses amis, dans des contrées lointaines, en fit, pour ainsi dire, la conquête et en rapporta un riche butin. Il étoit si pressant, si entraînant, si persuasif, qu'il les forçoit en quelque sorte à franchir les monts, à traverser les mers et des déserts immenses, à tenter les voyages les plus périlleux, en un mot, à se dévouer en quelque sorte à la mort pour satisfaire son goût. Le zèle d'Etienne trouva des contradicteurs dans la classe même des savans. Plusieurs le traitoient de téméraire et d'insensé, et il leur sembloit tout-à-la-fois condamnable et ridicule qu'un Prélat se consacra au culte des démons, et fit venir à grands frais leurs images. Comme si en effet on ne dût voir que des diables dans les idoles de chaque peuple et dans leurs monumens mythologiques; comme s'il étoit contraire aux principes religieux d'étudier l'histoire du monde. Et d'ailleurs, comment réfuter et combattre l'ignorance de ceux qu'on croit aveugles; comment ramener à la vérité ceux qu'on suppose dans l'erreur, si on ignore les bases et la nature de leur croyance? Il faut donc connoître leur doctrine; et cette connoissance s'acquiert surtout par les monumens mythologiques.

Borgia ne tint nul compte de ces vaines clameurs, et persista. Il attendit avec patience le fruit de ses efforts. Son espoir se réalisa enfin. Un

Franciscain réformé, le P. Ange Antoine, de Bergame, lui envoya plusieurs manuscrits cophites, parmi lesquels se trouvoient de précieux *Fragments de Saint-Coluthus*, martyr, et de l'*Évangile Saint-Jean*, tous tirés de Nekkad, ville de la Haute Ægypte. Ce fut alors que les envieux furent réduits au silence; ce fut alors qu'enhardi par ce succès, il ne mit plus de bornes à ses desirs. Il fit rechercher des médailles impériales d'Alexandrie et un grand nombre d'autres, de plusieurs villes ou nomes d'Ægypte, tels qu'*Ar-sinoè*, *Antæopolis*, *Athribis*, *Coptos*, *Cabasis*, *Cynopolis*, *Diospolis*, *Heliopolis*, *Heptanomis*, *Hypselis*, *Lycopolis*, *Mareotis*, *Memphis*, *Pelusium*, *Onuphis*, *Sethronis*. On recueillit aussi pour lui des pierres précieuses, des chalcédoines, des améthystes, des agathes, des smaragdes, des marbres, de l'albâtre, du porphyre, du basalte, des manuscrits sur Papyrus, des momies, des sculptures en sycomore; enfin Velletri devint le dépôt de tout ce que l'Ægypte put fournir de curieux en productions de la nature et de l'art. On lui envoya, entr'autres, une espèce de monnoie de verre, d'une forme très-élégante, avec laquelle l'Ægypte payoit les impôts aux Empereurs romains.

Il dut au zèle de JOSEPH AB AMATO, du P. MELCHIOR CARPANI, de D. BOIRET, du P. MARC A TUMBA et du P. PAULIN lui-même, des manuscrits *Péguans*, *Siamois*, *Sindhustans*, *Népa-*

liens (9), *Malabares* et *Sanscretans*. Il ne se borna point à satisfaire son goût particulier pour les beaux arts, il s'appliqua aussi à les encourager. Il visita souvent le célèbre CANOVA dans son atelier. Ce fut lui qui suggéra à MENGES des idées sur la peinture ; il prit plaisir à donner à

(9) Il existe dans le Musée Borgia quelques Cahiers népalien de papyrus et de feuilles de palmiers, écrits en *caractères indiens*. On y conserve aussi la *carte coloriée* du Népal, dressée par le P. *André* à MAURO, capucin, qui y a séjourné. Ce pays où aucun voyageur n'a encore pénétré, n'est connu que des Missionnaires ; et c'est d'après le P. *Marc* à TUMBA, capucin et missionnaire au royaume de Bethia, que l'Académie de Calcutta en a publié la description, qui étoit demeurée manuscrite pendant plusieurs années, dans le Musée Borgia. Le royaume de Népal est borné au nord par de hautes montagnes appelées *Imau* par les Grecs, et *Himala* par les Indiens. On trouve sur ces montagnes les royaumes d'*Himala*, de *Cherat*, de *Tanau*, de *Landargiu*, de *Gorca*, et de *Naucot* ou *Navacotta*, qui tous ont des villes du même nom. Au levant sont d'autres montagnes qui séparent ces différens états du Tibet, dont la ville de *Cotta* est comme la clef. Au midi on trouve le royaume de *Macampur* ; et au couchant s'étend la vallée de Népal, dont dépendent *Tabacca*, *Bitschiacotta* et *Etonda*, villes situées au levant du royaume de *Tirut*, qui est placé entre la vallée de Népal et le *Sardjou* ou *Dèva*, qui prend sa source dans les montagnes d'*Himala*. Ce fleuve dirige son cours au midi, vers l'Océan, et se jette dans le Gange, au-dessous de *Ciupra*, ville du royaume de *Gandoc*. N'oublions pas de faire remarquer qu'au pied de ces montagnes est la ville de *Gokarna*, célèbre dans les poèmes indiens. Elle est la limite de toute l'Inde boréale ; comme à l'opposé, le promontoire de *Cangàmuri*, communément appelé *Camorin*, forme celle de l'Inde australe. Huit grands fleuves traversent et arrosent la belle vallée de Népal, dont les principaux sont : *Kamandu*, *Kipur*, *Batagao*, *Gerò*, *Budè*, *Nadè*, *Temì*, *Iibu*, *Tasi*, *Paeen*, *Bugà*.

Dominique CARDELLI des éclaircissemens sur les passages des auteurs grecs et latins, relatifs à l'art statuaire et à la peinture. *Turchill BADEN* apprit de lui à observer les plus beaux monumens d'une ville et à les bien décrire.

Sa sollicitude pour la propagation de la foi égalait son amour pour les arts. Il crut possible de répandre l'instruction chez les peuples barbares par la voix du Catéchisme. Ce fut donc par ses soins, qu'en 1772, on vit sortir des presses de la Propagande un Catéchisme catholique, en langue *malabare*, publié par le R. P. CLÉMENT DE JESUS, Carme déchaussé, compagnon du P. Paulin dans le Malabar. En 1775, il en parut un en *portugais*; en 1778, un en langue *maratte*. *Cajetano MONTEGATIO*, milanais, en publia un en 1785, en idiôme de *Barma*; en 1786, on en imprima un en langues *péguane*, *madagascare*, *æthiopienne*. C'est également à ses soins qu'on doit les Alphabets arménien, de Barma ou Boma, *Æthiopien* ou *Abyssinien*, Hébraïque, mêlé du Samaritain et du Rabinique, du Malabar, du Tibet et Etrusque.

C'est encore sous ses auspices et avec son secours, que parurent les *Grammaires de la langue indostane*, qui a cours dans l'immense Empire du Mogol; de la langue *maratte* (10), que parlent

(10) Le P. Paulin observe qu'il faut écrire *Maràshhta*, et non *Mardtta*; il allégué pour raison que ce mot est composé de *md*, ou *mahà*, grand, et de *tashtra*, royaume: ainsi *Maràshhta* signifie, selon cet écrivain, *habitant du grand royaume*.

les peuples de ce nom , fameux par leur résistance aux Anglais ; de l'idiôme *kurde* , en usage dans le Kurdistan ; et enfin le Rudiment de la langue du Tibet , publié à Macerata , par le P. Cassien BELIGATTI. Il faut encore mettre dans ce nombre le Canon , en chaldéen , de la messe malabare , et celui de la messe des SS. Apôtres , suivant le rit de l'Eglise malabare , imprimés en 1774 ; ainsi que le *Vyàcarana* , ou le Trésor de la langue samscrite , par le P. PAULIN ; l'imitation de J. C. , traduite en différentes langues , par le P. SCUPOLI. C'est ainsi que sa piété même contribua à étendre les connoissances humaines , et accumula les richesses orientales.

Nous touchons enfin au moment le plus glorieux pour Etienne , celui où il fut décoré de la pourpre. En supposant que , par l'effet d'un sentiment attaché à la foiblesse humaine , il eut témoigné le desir d'en être revêtu , et que même il eut hasardé quelque démarche pour l'obtenir , ce que j'ai raconté jusqu'ici de sa vie publique et privée , ne prouve-t-il pas qu'il avoit tout fait pour s'en rendre digne ? On ne se déshonore qu'en affectant un rang dont la nullité nous éloigne. La promotion d'Etienne ne fut donc pas le produit d'une simple faveur ; ce fut une récompense brillante et proportionnée à l'importance de ses services. Le Pape lui réservoir depuis long-temps cet honneur suprême ; un événement le détermina à s'acquitter avec éclat envers le plus zélé défenseur de la cour de Rome.

L'admission d'Etienne parmi les Cardinaux eut lieu le 30 mars 1789. Loin de penser à jouir oisivement de sa gloire , il se seroit affligé si cette dignité eût dû le condamner au repos. Une occasion se présenta encore d'exercer ses talens administratifs. L'emploi d'inspecteur-général des hospices des Enfans-Trouvés étant venu à vaquer , Pie vi s'empressa de le conférer à notre Cardinal. On jugera dans un instant comment il s'en acquitta. Pérouse fixa d'abord son attention. Le déréglement s'étoit introduit dans l'hospice de cette ville ; il s'occupa d'y rétablir les bonnes mœurs ; pour y parvenir, il en éloigna quelques nourrices, femmes débauchées. A Viterbe, l'hospice étoit rempli de jeunes filles, parmi lesquelles il y en avoit beaucoup de nubiles. Voulant les arracher à la corruption et les rendre utiles au pays, il en maria une partie, destina l'autre aux travaux des champs, et désigna une seconde maison pour y élever et instruire les orphelins.

A Tudi, ayant trouvé l'hospice trop resserré, il obtint du St.-Père de supprimer le monastère de Ste.-Claire, et d'y recueillir les jeunes filles désœuvrées. Elles y apprirent à carder la laine, à la filer et à la mettre en œuvre. A Spolète, le défaut de soies avoit fait cesser tous les métiers. Pour que l'oisiveté ne gagnât point, il en fit acheter une grande quantité pour être distribuée aux différentes classes des jeunes filles, qu'on instruisoit à travailler la soie de toutes les manières. A

Narni, il établit une manufacture, à laquelle étoit attaché un certain nombre de fileuses. Les unes filoient la laine au fuseau ou au rouet; les autres étoient occupées aux dévidoirs, d'autres travailloient sur les métiers aux fines étoffes. Les enfans absolument séparés d'elles, recevoient, au contraire, la laine toute préparée, et en faisoient des étoffes beaucoup plus grossières.

Une conduite aussi sage, aussi éclairée ne put que produire de bons effets. Aussi, dans le court espace de trois années, il désencombra les hospices, en éteignit les dettes, leur rendit la salubrité, augmenta leurs revenus, et par-dessus tout, servit généreusement la religion, les mœurs et la société (11). Sa prévoyante humanité alla encore plus loin. Sans parler de beaucoup d'enfans exposés qu'il fit recueillir et placer chez des nourrices, il imagina d'envoyer des émissaires dans les villes et les campagnes, pour y reconnoître toutes les filles pauvres et les marier à des cultivateurs, à qui on remettoit une dot. Lorsqu'il s'en rencontroit dont l'âge mûr et la laideur inspiroient du dégoût, il faisoit compter une dot double à ceux qui consentoient à les épouser. De telles actions n'ont pas besoin d'éloge; s'y arrêter trop long-temps, ce seroit en affoiblir le mérite.

Jusqu'ici Borgia n'avoit guères eu à se plaindre ni des hommes ni du sort. Entouré de l'estime

(11) Il prit la règle de St.-Benoît pour base du régime intérieur de ces maisons.

publique , en vénération parmi les savans , au comble d'honneurs et de prospérité , s'il éprouva quelque déplaisir , ce fut sans doute de n'être pas encore assez puissant pour faire tout le bien qu'il concevoit possible.

Une catastrophe sanglante arrêta le cours d'une si haute fortune. En 1797 l'esprit d'innovation , si fatal aux empires , et qui avoit bouleversé tout en France , gagna Rome. La dissidence et le choc des opinions firent éclater une émeute populaire dans laquelle le chargé d'affaires français fut tué. Ce meurtre inoui devint le signal du désordre ; des agitateurs secrets jetèrent à dessein le cri d'alarme , et une multitude effrénée , entraînée par eux , porta de toutes parts la menace , le trouble et l'effroi. Dans ces circonstances , l'audace et la fureur du peuple alloient toujours croissant. On ne pouvoit rien espérer de l'autorité publique ni de la force militaire , qui , en pareil cas , sont nulles et ne présentent qu'une bien foible ressource.

C'est alors que la présence et la voix de l'homme de bien en imposent ; c'est alors que le salut de tous exige un Administrateur éclairé , prudent , mais prompt dans la résolution comme dans l'exécution. Pie VI , dans ces momens difficiles , jugea le Cardinal Etienne digne de toute sa confiance. Il remit donc entre ses mains la dictature de Rome , et lui adjoignit deux membres du sacré Collège , qui partagèrent avec lui ce pénible fardeau.

Le premier soin du nouveau Gouverneur fut de

s'attacher tant les chefs que les soldats de la garde pontificale , ainsi que les officiers ou agens principaux de la police , pensant bien que leur secours lui étoit nécessaire pour conjurer l'orage et pour maintenir tous les citoyens à l'abri de l'insulte et de la violence.

Après s'être assuré du plus grand nombre de gens qu'il put , il distribua des sentinelles dans la ville , y fit circuler de fortes patrouilles ; dispersa partout des agens fidèles ; en un mot , il se mit en état de prévenir un soulèvement , une attaque imprevue , ou de la comprimer et de l'étouffer dès sa naissance. Naturellement affable , il n'eut pas de peine à se montrer complaisant , accessible pour tous , sans rien perdre de cette fermeté capable d'arrêter les méchans. Mais ce qui en imposa le plus , ce qui fit plus que tout le reste , ce fut l'estime publique dont il étoit environné ; ainsi la haute opinion qu'on avoit du Dictateur , doubla ses moyens , ses ressources et sa force.

Il acquit un tel ascendant sur les esprits , il gouverna avec tant de prudence , d'adresse et d'activité , que jusqu'au 15 février 1798 , où l'armée française parut aux portes de la ville , Rome ne fut souillée par aucun meurtre ni par aucun crime.

Bientôt tout change de face , le parti populaire , comprimé jusqu'alors , s'empare du pouvoir , dissout le gouvernement légitime , et lui substitue des Consuls ; de sorte qu'on crut pour un moment habiter Rome antique.

Le 20 février , Pie vi sortit de la capitale de ses Etats. Borgia, si plein de bonnes œuvres , étoit loin de craindre le sort qui l'attendoit. Le 8 mars , il fut arrêté avec cinq autres cardinaux et conduit sous bonne escorte au couvent des Sœurs Converses ; deux jours après , on les transféra au monastère des Frères Prêcheurs , et on leur interdit toute communication extérieure. Ce fut là qu'on entassa tous ceux qui avoient eu quelque part au gouvernement précédent. Cependant la rigueur des nouveaux Magistrats ne pesa pas longtemps sur eux ; ils furent tous mis en liberté le 28 du même mois , mais à condition qu'ils s'éloigneroient des Etats de l'Eglise et qu'ils s'embarqueroient. Tous y consentirent ; les uns se retirèrent en Sicile, les autres en Toscane.

Pour subvenir aux frais du voyage , le Cardinal Etienne fit vendre la plus grande partie de son mobilier, mais il voulut laisser intact son Musée de Velletri. Résigné comme les autres proscrits, à subir l'exil, il monta dans une frêle barque, et aborda avec trois compagnons au port de Livourne.

Il y retrouva une foule d'amis qui s'empresèrent à l'envie de prévenir ses besoins ; mais accoutumé à un genre de vie frugal et modeste, peu effrayé des privations rigoureuses dont il étoit menacé ; il refusa tout secours, et s'en tint à une somme modique que lui avoit envoyé son intendant, la croyant suffisante pour gagner Padoue. Borgia prit sur le champ la route de Florence, où

s'étoient déjà rendus une partie des autres compagnons de son infortune.

Le Musée du Grand-Duc de Toscane, les bibliothèques publiques et particulières, la société des savans les plus distingués lui offrirent du moins, pendant quelques jours, des motifs de consolation. Il gagna ensuite Bologne, et de-là Rovigo (12). Quoiqu'il eût eu la prudence de voyager sans faste et sans suite, il ne put échapper dans ce trajet aux insultes d'une populace effrénée, enivrée du faux amour de la liberté.

Etienne arriva cependant sain et sauf à Rovigo, dont le séjour le mit à l'abri de toute crainte, et lui fit recouvrer toute la gaieté de son esprit ; ce qui, probablement, y contribua le plus, fut la présence du savant *Arnauld Speroni*, évêque d'Atri, son ancien ami (13), chez lequel il trouva aussi un asyle hospitalier. De Rovigo, il se rendit à Venise, où l'attendoit la générosité de Frédéric Munter. Ce célèbre professeur de Copenhague, instruit par la renommée des disgraces du cardinal, s'empressa de lui faire parvenir cent ducats par la voie d'un négociant Danois, avec la promesse de lui envoyer

(12) Rovigo faisoit autrefois partie des Etats vénitiens. Par le traité de Campo-Formio, cette ville, située sur l'Adige, avec beaucoup d'autres, avoit passé sous la domination autrichienne. Depuis la bataille d'Austerlitz, elle appartient à la France.

(13) On doit à ce Prélat différens ouvrages ; mais entr'autres la *Vie d'Antoine Godeau*, Evêque de Vence, et un savant *Mémoire sur les Evêques d'Adria*, dans lequel il explique et éclaircit plusieurs monumens ecclésiastiques de cette ville.

de nouveaux secours. (Voyez la note A, à la fin de la seconde partie, dans le n.º suivant).

Enfin, Borgia atteignit Padoue, où le palais d'Arnauld Speroni devint en quelque sorte le sien. Libre de tout soin, et plein de sécurité, il y établit, comme à Rome, une espèce d'Académie où se réunirent les savans de tous les pays. Ce fut au milieu d'eux qu'il chercha les moyens d'oublier les injustices des hommes. Le temps se passoit en discussions utiles, en conférences littéraires, qui donnèrent lieu à d'excellens ouvrages (14). Regardé, honoré comme le Mécène d'Italie, plusieurs mêmes lui furent dédiés.

Aussi ardent pour le maintien de la religion et du Saint-Siège, que pour les progrès des lettres et des arts, il ne perdit point de vue les affaires de l'Eglise. La Propagande, dont les membres étoient dispersés, étoit détruite; il imagina d'en former

(14) On peut citer les dissertations de *Franc. Jérôme BOCCHI*, de *Veteri vase baptismali Adriæ reperto*; et de *Veteri Adriæ sigillo in Museo Borgiano Velitris asservato*: les *Observationes in duos versus II Eclogæ Virgilii*, de *Florian CALDANI*, de Bologne, professeur d'anatomie à Padoue; la savante Epître du Prélat *Ange NUZZI*, romain, de *Origine et usu nominis PAPA*. La dissertation du P. *PAULIN*, de *Antiquitate et Affinitate linguæ Zendicæ, samscredamicæ et Germanicæ*, Padoue, 1799; et celle intitulée *Mumiographia Musei Obiciani*; Patavii, 1799. L'Opuscule du Comte *Simon STRATICO*, *Disquisitio de duobus formis archetypis æneis ad antiquum numisma majoris moduli spectantibus*, Veronæ, 1799; la Dissertation du célèbre *Louis TANZI*, sur une urne étrusque; et celle de l'abbé *Daniel FRANCESCONI*, sur une Urne incrustée d'or et d'autres métaux précieux, à la manière persanne.

une provisoire avec l'agrément, et sous les auspices de Pie VI, prisonnier à Valence; il écrivit à cet effet aux prêtres élèves de la Sainte-Congrégation, destinés aux missions orientales, et alors épars çà et là dans l'Italie. Il les invita à se réunir sur-le-champ à Padoue, où il appela également César Brancadari, secrétaire de la propagande romaine, et aujourd'hui archevêque de Fermo. Son but étoit de soutenir l'établissement utile des missions, que les circonstances sembloient menacer d'une ruine prochaine. Cette congrégation nouvelle, animée du meilleur esprit, seconda le zèle et les intentions du cardinal. Il conduisit tout avec une si étonnante activité, qu'en peu de mois, treize nouveaux apôtres de la foi furent envoyés dans diverses contrées du monde, et de fortes sommes d'argent expédiées en Asie et en Afrique. Par ses soins et d'après ses conseils, on créa aussi de nouveaux vicaires apostoliques, et on prit les moyens de raffermir le courage des anciens missionnaires. C'est ainsi qu'il parvint à maintenir dans tout le monde chrétien l'union de la foi, qu'il craignoit tant de voir se rompre.

Du moment où Pie VI fut dépouillé de ses Etats et de sa puissance, le gouvernement de Rome varia au gré des circonstances. D'abord, les Français s'en étant rendus maîtres, y dictèrent des lois. Ensuite, le peuple, séduit par le vain fantôme de la liberté, voulut essayer de l'ancienne forme de la République romaine. Ce fut alors qu'on vit renaître les Questeurs et les Consuls ac-

compagnés de faisceaux. On sait quel bien éprouvèrent les citoyens sous cette autorité précaire. A la suite de ces nouveaux maîtres, marchèrent tous les maux, enfans de l'anarchie ; en un mot, les scènes atroces qui avoient mis la France en deuil, se reproduisirent à Rome. Bientôt le pays fut sans industrie, sans commerce et sans ressources. Une disette affreuse mit le comble à la misère publique. Que pouvoit un gouvernement que n'entouroient point, que ne soutenoient point le respect et la confiance, et qui, dénué de crédit et de moyens, ne trouvoit pas en lui-même la force suffisante pour réprimer les mal-intentionnés ? La nécessité obligea de recourir à Ferdinand IV, roi de Naples, qui prit possession de Rome, et sauva les habitans du désespoir, en leur faisant ouvrir les greniers de la Sicile. Ce fut ce prince qui remit le territoire romain sous la domination de son souverain légitime ; et ses troupes commandoient dans la ville pontificale, lorsque Pie VII y fit son entrée.

Le nouveau Pape à peine installé, son premier soin fut de s'occuper de ramener l'abondance ; c'étoit le besoin du moment ; mais il fallut encore réparer tous les maux causés par le pouvoir anarchique. On délibéra donc, et on arrêta de créer un *Conseil économique*, et de le composer de personnes dont l'intégrité put tranquilliser le Prince et les Sujets. Borgia fut désigné pour le présider. Nous l'avons déjà vu plus haut déployer une habileté rare dans des cas aussi difficiles. Borgia,

qui n'a rien perdu de son énergie, de son activité, de son zèle pour le bien public, ne se montrera pas ici moins grand homme d'état.

Ce petit Sénat, dont il étoit l'âme, fut investi d'une puissance fort étendue. Restaurer les finances épuisées, vivifier l'industrie éteinte, ranimer l'agriculture et les arts languissans, assésir et répartir les impôts d'après un mode fixe et équitable, en assurer le produit au trésor du Prince, rendre aux monnoies d'or et d'argent leur titre, leur poids, leur valeur, acquitter la dette publique, en un mot, ramener l'abondance et le bon ordre, telle fut la tâche que s'imposa le Conseil, et qu'il remplit avec succès. Dans le nombre des décrets qui en émanèrent, et auxquels Borgia eut la plus grande part, on en distingua deux; l'un qui permit la liberté du commerce, et l'autre qui abolissant immunités, exemptions, privilèges, soumit indistinctement tous les grands à payer les droits d'entrée aux portes de Rome. Et, en effet, puisque le Souverain protège défend également la vie et les biens de tous, n'est-ce pas un devoir pour tous de supporter proportionnellement leur part des taxes et des charges publiques?

On sait que les événemens politiques influèrent puissamment sur les opinions religieuses, et altérèrent la discipline de l'Eglise. L'état d'incertitude et d'anxiété qui affecta le Clergé de France et d'Allemagne, donna lieu à une infinité de questions délicates à résoudre. De toutes parts on consulta le Saint-Siège; Borgia fut chargé de

répondre. Il le fit avec toute la prudence, toute l'adresse qu'exigeoient les circonstances. Pour cela, il lui fallut compulsier beaucoup d'auteurs, de canons, de décrets pontificaux et d'anciens monumens relatifs à l'histoire de l'église. Ce nouveau travail ne l'effraya point; mais, se croyant obligé, comme président du conseil, de ne rien perdre du temps que réclamoit l'intérêt général, il prit sur celui de son sommeil et de ses repas. Cependant, pour ne pas trop épuiser ses forces et ses facultés, il crut devoir rafraichir, pendant le jour, son esprit et ses sens par un léger repos ou par quelque occupation agréable.

Malgré ces soins pénibles et multipliés, il trouva encore assez de loisir pour présider la congrégation de l'Index (15) et diriger ses travaux.

Dans le cours de 1801, le Cardinal *François Xavier* DE ZELADA, Recteur du collège romain, vint à mourir: le souverain Pontife crut devoir le remplacer, l'année suivante, par Etienne Borgia, qui se chargea volontiers d'un emploi tout-à-fait convenable à ses goûts. Il étoit vraiment surpre-

(15) Cette Congrégation paroît avoir été instituée à l'époque du Concile de Trente. Son attribution principale consiste à exercer une censure particulière sur les livres dangereux. Borgia en avoit été nommé président dès 1797; mais l'anarchie qui désola Rome, avoit dispersé les membres de ce tribunal. Lorsque le retour de l'ordre le rendit à ses fonctions, personne ne se montra plus indulgent et plus facile que le Cardinal Borgia. Il alloit même jusqu'à permettre la lecture des livres prohibés à ceux dont il connoissoit le bon esprit et la sévérité des mœurs.

nant de voir un homme qui avoit fourni si honorablement sa carrière , la recommencer pour ainsi dire , au milieu d'un cercle nombreux de professeurs et d'étudiants. Il ne le fut pas moins de l'entendre dissertar avec le feu d'un jeune homme , et l'expérience de l'âge mûr , sur la nécessité d'étudier les langues grecque et latine , sur leur pureté , leur abondance et leur richesse ; sur les avantages de la logique et de l'éthique ; sur la physique expérimentale , et sur la discipline théologique (16).

Tout occupé du soin de faire fleurir les bonnes études dans ce collège , il saisit également toutes les circonstances propres à l'illustrer et à lui donner de l'éclat. Une grande éclipse de soleil eut lieu le 11 de février 1804 ; le jour même , il prononça dans la tour de l'observatoire , un discours sur la structure de l'univers et sur son auteur , en présence de Pie VII , de Charles-Emmanuel IV , de son frère Victor-Emmanuel I , Roi de Sardaigne , et de plusieurs autres Princes. Pour en éterniser

(16) Son installation fut consacrée par une médaille représentant d'un côté l'édifice du Collège , et portant de l'autre les armes borgiaennes , avec une inscription propre à conserver le souvenir de cet événement. Borgia , toujours grand , toujours libéral , fit frapper des médailles d'or et d'argent , qui furent décernées aux Elèves qui se distinguèrent le plus dans chaque faculté. Ne connoissant point de bornes quand il s'agissoit d'exciter une noble émulation , il fonda des prix doubles , en cas de concurrence , persuadé que l'espoir des récompenses est un aiguillon puissant et nécessaire pour la plupart des hommes.

le souvenir, il y fit placer une inscription qu'il avoit ainsi rédigée :

Bonum Factum. Pius VII. P. M. Victorius. Emmanuel. Sardiniae. Rex. Maria. Theresia. Regina. Carolus. Emmanuel. Rex. et Maria. Beatrix. Victorii. Regis. F. Solis Eclipsin. Quae. Fuit. A. D. III. Id. Febr. Anni. MD. DCCCIV. Propius Spectaturi. Turrim. Ascenderunt. Præeunte. Et. Deducente. Stephano. Borgia. Presb. Card. III. Viro. Coll. Rom. Moder. (17)

3 Joseph CALANDRELLI, directeur de l'observatoire, publia la description de cette éclipse, à la prière de Borgia, qui y joignit une petite notice sur les plus grandes et les plus notables éclipses qui avoient été visibles à Rome. André CONTI y ajouta des observations.

Toujours occupé de choses utiles, ce fut à-peu-près à cette époque que Borgia fit créer une chaire pour l'enseignement de l'art vétérinaire, la première que l'on vit à Rome.

Deux ans auparavant, il avoit succédé au Cardinal Gerdil, comme Président de la Congrégation de la Propagande, dont il avoit déjà été Secrétaire. C'est la dernière dignité dont il fut pourvu.

(17) Événement mémorable. PIE VII, Souverain Pontife, Victor EMMANUEL, Roi de Sardaigne, la Reine Marie THÉRÈSE, son épouse, le Roi Charles EMMANUEL, et Marie BEATRIX, fille du Roi VICTOR, pour voir de plus près l'éclipse de soleil, qui eut lieu le 3 des ides de février de l'an 1804, sont montés à la tour de l'Observatoire, regus et conduits par Étienne BORGIA, Cardinal-Prêtre, Triumvir, et Recteur du Collège romain.

Borgia, plein de santé, jouissoit paisiblement du fruit de ses travaux, et se préparoit à publier *l'Histoire maritime des Etats du Saint-Siege*, lorsqu'il reçut l'ordre d'accompagner Pie VII en France; son grand âge, la délicatesse de sa poitrine, la rigueur de la saison, les fatigues inséparables d'une route aussi longue, lui inspirèrent de vives alarmes sur les suites d'un pareil voyage.

Malgré de tristes pressentimens qu'il ne dissimula point, il s'y résolut, entraîné peut-être autant par le desir de ne pas désobliger le Saint Père, que par celui de voir à Paris M. M. Gaspard d'Ansse de Villoison, Silvestre de Sacy et A. L. Millin. Voulant donner à ses amis des témoignages de son estime, il leur avoit destiné des livres et des gravures de différens monumens conservés dans son Musée de Velletri. (Voyez au numéro suivant la note B).

Le cortége dont il faisoit partie, quitta Rome le 3 Novembre 1804. A peine arrivé en Savoie, Etienne fut attaqué d'une toux fréquente que le moindre soulagement auroit pu adoucir et dissiper. Mais il s'obstina à n'écouter aucun avis; le mal empira, et le força de rester à Lyon, où il mourut vingt jours après son départ de Rome.

Son corps fut embaumé, puis exposé pendant trois jours sur un lit de parade placé dans la chapelle du palais archiépiscopal. On célébra ses funérailles avec pompe, au bruit de toutes les cloches de la ville et du canon; ses restes, après avoir été portés processionnellement par toutes les

places publiques, furent déposés dans l'église métropolitaine, où M. l'abbé Bonnevie prononça son éloge funèbre.

Ainsi vécut Etienne Borgia, l'ornement du sacré collège, le défenseur constant des droits de l'Eglise romaine, l'ami zélé des sciences et des arts, le Mécène des gens de lettres, l'homme de sa patrie et de sa famille; ce savant enfin, dont le nom, justement célèbre, se répandit en Asie et en Europe.

En Italie (18), en France (19), en Danemarck (20), à Constantinople et à Smyrne, on s'est empressé de rendre hommage à sa mémoire par des éloges ou des honneurs funèbres.

Orné de qualités tout à-la-fois solides et brillantes, animé par le souvenir des vertus de ses ancêtres, dont il s'efforça toujours de soutenir la gloire, il étoit difficile qu'Etienne ne parût pas avec éclat sur la scène du monde.

Si l'on desire de connoître le caractère et les habitudes d'un homme qui a fait du bruit; on n'est pas moins curieux souvent de savoir si la noblesse de ses traits répondoit à celle de l'âme. Sous ce rap-

(18) M. l'Abbé *Franç. CANCELLIERI* a consigné, dans une lettre imprimée à Parme en 1805, l'éloge du Cardinal BORGIA, sous ce titre : *Elogio della chiara memoria dell' E.^{mo} et R.^{mo} Cardinale Stephano Borgia.*

(19) *Eloge funèbre de S. E. Monseigneur Etienne BORGIA, Cardinal de la Sainte Eglise romaine, etc., etc., prononcé le 28 novembre 1804, par M. BONNEVIE, Chanoine de l'Eglise métropolitaine de Lyon.* 15 pages in-8.^o

(20) M. le professeur *Fred. MUNTER* a publié son éloge en Danois.

port, Borgia n'eut pas beaucoup à se plaindre de la nature : à la vérité, sa taille étoit médiocre, mais d'une belle proportion, aisée, svelte, élégante, propre à se prêter à toute la vivacité de son esprit. Il portoit un front haut, lisse et poli ; son visage rond avoit quelque chose de gracieux ; ses yeux tendrement noirs, mais brillans et pleins de feu, respiroient la candeur et la bonté ; l'œil droit étoit affecté d'une tache légère. Malgré sa vivacité, son geste, sa démarche ne manquoient ni de gravité ni de décence. La foiblesse de sa voix provenoit de celle de sa poitrine.

Quelque pressantés qu'aient été les instances de ses amis, il fut toujours éloigné de consentir à se faire peindre. Son seul portrait véritablement ressemblant est celui que l'on conserve dans l'église de St.-Pancrace, à Rome ; il a été surpris à sa modestie un an avant sa mort. C'est ce portrait qui a servi de type à tous ceux qui se sont multiplié depuis.

Malgré une application constante et opiniâtre, son front comme son esprit n'avoient rien contracté de sauvage ; il avoit un fond inépuisable d'enjouement, et souvent on le vit égayer ses loisirs par les saillies d'une plaisanterie fine et délicate. Sa mémoire tenoit presque du prodige ; elle étoit si heureuse, si ferme, si docile, si pleine de choses, que jamais il n'oublia rien de ce qu'il avoit lu ou entendu dire, et qu'il pouvoit, au besoin, indiquer un ouvrage et ses différentes éditions, en citer tel ou tel passage, et souvent même la page qui le contenoit.

Etienne étoit frugal et ennemi du faste et de la mollesse ; souvent il voyagea monté sur un âne ; il ne portoit jamais sur lui ni montre , ni argent , et , comme Socrate , il avoit recours , dans le besoin , à la bourse de ses amis. Ses mœurs furent toujours pures ; et , dans aucun temps , il ne donna prise sur lui à la malignité.

Sa bonté , sa franchise , le rendirent beaucoup trop facile dans le choix de ceux qu'il fréquentoit le plus : aussi trouva-t-il des ingrats qui le méconnuent dans sa disgrâce. Avec un cœur moins noble ; moins généreux , il se seroit repenti d'avoir fait le bien , mais il se contenta de punir la déloyauté de deux infidèles , en privant leurs portraits d'une place honorable dans sa bibliothèque.

Il n'est pas d'homme qui ne porte en soi l'empreinte de la foiblesse humaine. On a reproché à Borgia quelques défauts qui , sans ternir son nom , ont pu néanmoins servir de prétexte à ses ennemis pour le calomnier. D'abord , il paroît qu'il se livra trop à une facilité dangereuse pour la plaisanterie , qui souvent , dans sa bouche , prenoit un ton malin et caustique. Il monroit aussi quelquefois trop peu de réserve et de réflexion dans les louanges qu'il donnoit à ceux dont les goûts se rapprochoient des siens , ou qui avoient eu l'adresse de s'insinuer dans son esprit et de lui en imposer. Il se livra trop facilement à la colère. Ce qui lui attira le plus d'envieux , fut cette soif intarissable qu'il avoit pour la gloire , et qui le tour-

menta toute sa vie. Mais ne devient-elle pas , au contraire , une vertu , quand'on en fait , un usage aussi louable , et que , comme lui , on la fait tourner au profit des sciences , des lettres et des arts , et de ceux qui les cultivent ?

00 Bien éloigné de l'égoïque curiosité et du vain orgueil de certains savans qui s'isolent dans leur cabinet , et qui font un mystère de leurs richesses, le Cardinal , plein de sentimens libéraux , ouvroit lui-même ses trésors , les communiquoit à tous , excitoit , forçoit même ses amis à faire connoître tout ce que son amour et son goût pour les arts et les lettres avoient réuni à si grands frais. ¹

Sa passion pour les monumens étoit telle que , par fois , il lui arriva de vendre de la vaisselle d'argent , et même jusqu'aux boucles de ses souliers , soit pour faire l'acquisition de quelques morceaux curieux , soit pour faire imprimer ses dissertations. Il en usa de même pour certaines personnes qu'il affectionnoit ; il vendit un plat d'or pour subvenir aux frais d'impression du *Systema brahmanicum* du Père Paulin , qui , dans l'ouvrage que nous analysons , raconte lui-même ce fait.

Infatigable au travail , il s'appliquoit à communiquer aux autres son activité. Parmi les personnages célèbres avec lesquels il fut en rapport , beaucoup lui doivent d'avoir écrit des livres utiles ou curieux (21).

(21) C'est par suite de ses instances réitérées que Jos.

Il s'étoit lié d'amitié, ou avoit établi des correspondances suivies avec un grand nombre de savans indigènes ou étrangers. Il n'est même presque aucun pays où il n'ait eu des relations littéraires; voici les noms de ceux avec lesquels il entretint un commerce plus intime.

Louis ASSEMANI composa son commentaire *De Catholicis seu Patriarchis Chaldæorum et Nestorianorum*; le Père *Philippe Ange BACCHETTI*, sa *Theoria Terræ*; que le P. *BRUNI* donna l'édition des *OEuvres de S. Maxime*, pour laquelle il lui fournit même des matériaux. Le Chanoine *PUTIGNANO*, la *Vie de S. Nicolas* à Berio; le Chevalier *Charl. Ant. NAPIONE*, son petit traité de *Lincurio*, qu'il croit être une espèce d'ambre gris, et ainsi appelé dans cette partie de l'Italie qu'arrose le Pô, et qui la fournissoit aux Marchands grecs qui y affluoient; *GRANATA*, évêque de *Suessa*, son *Histoire ecclésiastique de la ville de Capoue*. A sa prière, *Jérôme TANINI*, quoique vieux, consentit à faire un appendice numismatique, propre à rectifier les erreurs de *Banduri*. Par ses conseils et comme sous ses auspices, *PASSERI* (*Jean Baptiste*) travailla à un essai sur la Langue osque, sous ce titre : *Lingvæ oscæ specimen singulare, quod superest Nolæ in marmore musei seminarii*, etc. Rome, 1774. Ce livre se compose de l'alphabet osque, d'une inscription et de plusieurs vieux mots osques, desquels l'auteur déduit que cette langue a une affinité remarquable avec l'ancienne langue latine. *Borgia* acheta, de *Gori*, les élémens de la langue étrusque, et fut le premier qui les fit imprimer. C'est par son secours que *Math. NORBERG*, professeur à Londres, termina son livre sur la Langue arabe. Il prenoit plaisir à communiquer ses travaux, ses livres, ses manuscrits; et pour ne citer ici que *MM. Silvestre de Sacy* et *d'Ansse de Villoison*, il leur adressa souvent des monumens historiques ou littéraires relatifs à leur genre d'études, et nécessaires à la confection de leurs ouvrages. Enfin, il se fit un devoir de ne refuser jamais ses conseils et ses bons offices aux savans de tous les pays.

A Rome , *Cajetan* MARINI , Préfet de la galerie du Vatican ; *Georges* ZOEGA , Danois ; *Ennio Quirino* VISCONTI , maintenant à Paris ; *François* CANCELLIERI , directeur de l'imprimerie de la propagande ; *Jean-Antoine* RICCI , garde de la galerie de la propagande ; *Dominique* TESTA , secrétaire de Pie VII , pour la correspondance latine ; le prélat *Ange* NUZZI ; *Carlo* FEA , intendant et inspecteur des monumens antiques de Rome ; le chevalier d'AGINCOURT , français ; *Joseph* CALLANDRELLI , directeur ; les abbés AREVALO et *Laurent* HERVAS , Espagnols ; *Jean-Christophe* AMADUZI ; *Jean* CASALI , chanoine de la Basilique de Saint Pierre ; *L. B. DE VIVERE* , Flamand.

A Naples , *Antoine* CAPICI ; le chanoine *Nicolas* IGNARRA ; *Cyrus Xavier* MINERVINI.

A Florence , à Pise et à Parme ; l'abbé *Éloi* LANZI , *Ange-Marie* BANDINI ; *Dominique* SESTINI , maintenant à Léipsig ; *Jean-B.* PASSERI ; l'abbé *François* FONTANI ; *Ange* FABRONI , l'abbé *A.* ANDRES.

A Milan , le R. P. *Hermenegilde* PINI ; l'abbé *Amoretti* ; *Hippolyte* PINDEMONTE ; *Joseph* VERNAZZA , baron de Freney.

A Udine , le R. *Ange-Marie* CORTENOVIS , secrétaire de l'Académie d'Udine.

A Bologne , l'abbé *Trombelli*.

A Venise , l'abbé *Jacques* MORELLI , garde de la bibliothèque Saint-Marc.

A Paris , l'abbé *Barthelemy* ; *A. J.* SILVESTRE de Sacy ; *Gaspar* d'ANSSE DE VILLOISON , le che-

valier DOLOMIEU; *A. L. MILLIN*, membres de l'Institut national.

A Aix, *M. de ST.-VINCENS*.

A Londres, *Jean WALLKER*; *Thomas FORDHILL*; *Jean-Henri BARTELS*; *Richard CHANDLER*.

A Copenhague, *Jacques - Georges - Christ. ADLER*; *Frédéric MUNTER*; *Nicolas SCHOW*; *TORKILL BADEN*; *Grégoire WAD*; *Frédéric ENGELBRETH*; *RAMUS*; *WALLICH*.

A Lund, *Mathieu NORBERG*.

A Kiel, *Jean-Frédéric KLEUKER*.

Dans l'Allemagne supérieure, *Georges-Henri MARTIN*; *André BIRCH*; *Martin WAHL*; *Olaus Gérard TYCHSEN*; *Christophe A. Th. DE MURR*; *Jean-Philippe SIEBENKĒES*, *Arnold HEĒREN*, *Jean-Frédéric BLUMENBACH*; *UDEN*.

A Vienne en Autriche, *Bernard L. B. DE JENISCH*, directeur de la Bibliothèque Impériale; *François-Charles ALTER*, professeur en langue grecque.

En Hongrie, *Martin - Georges KORACHICH*; *Paul BEREGTZATZ*, professeur; *Michel TERTIN*.

En Pologne, *Jean*, Comte de *POTOCKI*.

Dans les Indes orientales, le R. P. *Marc DE TUMBE*, capucin; *Dom Eloy-Marie DE JESUS*, carme déchaussé, vicaire apostolique au Malabar.

Dans la Perse, le R. *Léopold SEBASTIANI*, missionnaire catholique.

Dans le Mexique, l'abbé *Cin FABREGA*, qui a traduit le manuscrit mexicain du Musée Borgia à Rome.

Enfin on compte parmi les Orientaux indigènes, *Etienne AVENTADIS*, et *Jos.-Louis ASSENTANI* (22).

(22) La description du musée du Cardinal *Etienne BORCIA*, et la liste de ses ouvrages auroient dû se trouver ici, avec quelques éclaircissemens; mais l'abondance de la matière a obligé de renvoyer, au numéro de mars prochain, ces deux objets qui formeront comme la seconde partie de cette notice.

A. L. M.

PHYSIOLOGIE.

PRINCIPES de Physiologie, ou Introduction à la science expérimentale, philosophique et médicale de l'homme vivant; par C. L. DUMAS, professeur à l'École de médecine de Montpellier, membre de l'Institut de France, etc. Seconde édition, revue, corrigée et réduite à la partie élémentaire de la science. A Paris, chez Déterville, rue Hautefeuille. — M. DCCC. VI. In-8.º

L'ACCUEIL très-empressé que le public a fait aux *principes de physiologie* de M. DUMAS a forcé l'auteur à en donner une seconde édition, avant même d'avoir complété la première. Cette obligation où il a été de remanier son ouvrage, lui a fourni l'occasion d'aggrandir son plan, d'y faire entrer tous les rapports essentiels de la physiologie avec la médecine; d'en disposer les parties dans un ordre plus convenable, et de mettre à profit, pour le perfectionnement de ce travail, ses réflexions ultérieures, et même les jugemens qu'on a portés sur la première édition.

Le nouveau plan que M. Dumas s'est tracé est fort étendu, et l'ouvrage que nous annonçons n'en est qu'une partie, il ne doit contenir que les notions fondamentales, les vrais élémens de la physiologie, et l'auteur réserve tout ce qui n'est point élémentaire pour d'autres traités qu'il publiera successivement.

Ces traités seront, 1^o. *une physiologie philosophique* ou *générale*, qui aura pour objet de considérer l'action vitale sous les rapports les plus étendus ; en un mot, le but de ce traité sera, par rapport à la physiologie, celui que M. Bertholet s'est proposé par rapport à la chimie dans sa *statique chimique*.

2^o. Un *Traité de Physiologie expérimentale*, ou *démonstrative*, qui « devra s'appliquer à recueillir avec choix, à distribuer avec ordre, les observations intéressantes qui, faites pour éclairer la science, en constituent les véritables matériaux. »

3^o. Un *Traité de Physiologie médicale*, ou *pratique*, qui offrira l'application des principes et des connoissances physiologiques à l'étude de l'homme malade.

Pour revenir au *Traité Élémentaire* que nous annonçons ; il est divisé en cinq parties, le premier volume qui paroît aujourd'hui, et que l'auteur publie pour satisfaire l'impatience des élèves, contient la première, qui a pour objet des notions préliminaires sur les fondemens de la physiologie et sur la nature de l'homme en général, et la plus grande partie de la seconde, où il est question des phénomènes relatifs à la conservation des matériaux et des principes qui constituent le corps humain.

PREMIERE PARTIE, *chapitre I^{er}*. M. Dumas examine d'abord les divers sens qu'on a donnés au mot *physiologie*, et il s'applique à circonscrire de la manière la plus exacte, l'objet propre de cette

science. Il montre les rapports que les sciences physiques et mathématiques ont avec la science de l'homme, et après avoir assigné les points de celle-ci, sur lesquels elles peuvent répandre de la lumière, il fait voir quels sont les objets qui ne doivent être comparés à aucun de ceux que les autres sciences considèrent, et qui ont besoin d'une méthode propre. Il distingue pour cela dans le corps animal, trois sortes de propriétés; savoir les physiques, les organiques et les vitales. Les deux premières sortes ont des effets que le physicien peut calculer et placer à côté de ceux qui sont le sujet ordinaire de ses méditations; mais les autres doivent être classés à part, et désignés par les noms de *puissances*, de *facultés*, etc., pour en parler commodément, et éviter de confondre leurs effets avec ceux des propriétés physiques.

Chapitre II. M. Dumas admet deux sortes de matières primitives; l'une brute et l'autre vivante ou organique. La première « est un amas de molécules distinctes, isolées, indépendantes; mais » toujours disposées à se rapprocher, à s'assembler, à s'unir ». Quand elles sont de nature différente; elles forment des mixtes plus ou moins composés; si elles sont homogènes, elles constituent des agrégés.

« La matière organique qui constitue les corps » vivans, est une collection de molécules actives, » dispersées et répandues dans toute la nature, » mais particulièrement modifiées, réunies et ren-

» dues à toute leur activité sous l'influence de
 » l'organisation ».

M. Dumas est assez disposé à prendre un parti sur la question de savoir si deux matières sont essentiellement différentes, ou si elles ne diffèrent que par un simple arrangement des molécules. Le premier de ces sentimens lui paroît pouvoir être prouvé par des raisons convaincantes. En supposant qu'on n'adoptât pas cet avis, il observe qu'on ne peut nier que la matière des corps actuellement organisés, n'ait des caractères assez tranchans pour pouvoir être distinguée de celle des corps bruts. Ces caractères sont d'abord l'hétérogénéité des parties qui la composent; ensuite « les corps » organiques et vivans paroissent nécessairement » sous forme d'agrégats; ils cessent de vivre pour » peu que l'union de leurs parties constitutives » soit altérée; ils offrent une disposition régulière » symétrique dans la disposition de leurs organes; » ils ont pour fin commune de conserver l'indi- » vidu, de propager l'espèce, et les dispositions » constantes des organes répondent à cette fin; ils » reçoivent un accroissement intérieur par l'effet » des substances nouvelles qui les pénètrent dans » toutes leurs dimensions, etc. ».

L'auteur distingue ensuite la matière vivante en animale et en végétale, et il s'applique à montrer les différences de ces deux especes, tant sous le rapport des qualités extérieures, que sous celui de leur composition chimique. Ce qu'elles ont de commun, ce sont des substances muqueuses, géla-

tineuse, extractive, sucrées, oléagineuses, acides, résineuses, alcalines, salines, terreuses; mais la matière animale contient essentiellement plusieurs principes qui ne se rencontrent que comme accessoires dans un petit nombre de végétaux; ce sont l'azote, le phosphore, la soude, la chaux, la magnésie, le soufre; ajoutez l'acide phosphorique et ses combinaisons salines, soit avec des terres, soit avec des alcalis, substances qui existent dans divers organes des animaux, et qui n'appartiennent point au règne végétal.

Une autre différence se trouve dans la proportion des élémens communs, le carbone étant le principe dominant dans les végétaux et l'hydrogène dans les animaux.

Toutes les matières liquides et solides des animaux dérivent d'une substance muqueuse qu'on doit regarder comme l'élément primordial de l'animalité, c'est celle qui forme les humeurs et les organes dans les animaux les plus rapprochés de l'homme, elle est susceptible de trois états qui sont le gélatineux, l'albumineux et le fibreux. Ces trois espèces de matières muqueuses diffèrent par les proportions de l'oxygène, de l'azote, de l'hydrogène et du carbone qui les forment. Chacune varie ensuite selon l'eau, les acides, les sels, etc. qui s'y joignent pour former les divers organes et les diverses humeurs. L'auteur examine ici les effets des réactifs sur la matière animale, effets qui constituent un de ses caractères, et il finit par exposer la propriété qu'elle

a de se corrompre , quand les liens de l'organisation sont rompus.

Chapitre III. L'auteur considère ici la disposition que prennent les molécules de la matière animale pour former les fluides et les solides. Il examine les lois générales d'attraction et de répulsion qui font passer une même substance de l'état solide à l'état liquide ou même gazeux et réciproquement; il remarque que dans les corps vivans, ces lois ne s'exécutent ni avec la constance, ni avec la vigueur qu'on observe dans les phénomènes des corps bruts, mais qu'elles sont singulièrement modifiées par la force vitale, et que c'est à cela qu'on doit attribuer en grande partie les variétés infinies que présente la consistance des fluides et des organes chez les divers individus, et même chez un seul considéré dans divers instans de sa vie.

Tous les fluides se rangent sous trois classes, 1°. fluide de première formation, c'est le chyle; 2°. fluides de seconde formation; ce sont toutes les substances qui, par leur réunion, constituent le sang; 3°. fluides de troisième formation, ce sont les différentes humeurs qui dérivent du sang.

Toutes les liqueurs animales peuvent se diviser en deux portions distinctes, dont l'une est essentiellement fluide, de nature aqueuse, et sert de véhicule, tandis que l'autre qui est de nature muqueuse, mais diversement modifiée par son union avec d'autres matières, tend à devenir concrète.

M. Dumas passe ensuite à l'examen des parties solides. Après avoir montré l'incertitude des opi-

nions émises touchant la forme des derniers élémens des organes, il rapporte à six ordres, les différences de structure que prend la matière animale, et qui suffisent pour constituer, par leur combinaison, toutes les parties solides du corps. Ce sont, 1°. la disposition médullaire ou pulpeuse ; 2°. l'aréolaire ou spongieuse ; 3°. la fibreuse ou musculaire ; 4°. la fibro-cellulaire ou mixte ; 5°. la granuleuse ou parenchymateuse ; 6°. la cellulo-calcaire ou lamelleuse ; il reconnoit cependant qu'il est quelques parties dans le corps humain qui ne paroissent point résulter de la combinaison de ces tissus élémentaires, tels sont les corps reticulaires, l'épiderme, les ongles, etc.

Quelle que différente que soit la structure de ces tissus élémentaires, toutes les parties solides et tous les liquides donnent à l'analyse les mêmes substances. « Toutes ont pour base une matière » muqueuse qui en fait le fonds, et qui se durcit » dans chaque organe par l'addition de divers » principes salins, acides et terreux ».

Je ne puis pas suivre l'auteur dans tous les détails où il entre pour faire connoître la constitution chimique du corps ; après cet exposé, qu'on trouvera sans doute complet, il s'occupe des propriétés organiques des solides, c'est-à-dire, de celles qui résultent de l'arrangement de leurs molécules. Une de ces propriétés, c'est la dilatibilité ; une autre, la faculté de se resserrer ; enfin c'est ici que l'on doit ranger la faculté de produire certains phénomènes par le contact du calorique,

des acides, de l'alcool, etc. qui, sans changer la nature chimique du mixte, y déterminent certaines modifications remarquables; etc.

Mais on se tromperoit, si l'on imaginoit que les propriétés chimiques et organiques sont les seules dont jouissent les solides et les fluides du corps humain. On y observe, dans l'état de vie, des phénomènes qui doivent être rapportés à des facultés particulières, et qui font l'objet principal de l'étude du physiologiste.

Chapitre IV. Le sujet de ce chapitre est l'examen de l'organisation de l'homme tout entier. On y trouve d'abord une histoire sommaire et élégante de l'accroissement depuis l'instant de la conception jusqu'au développement parfait des organes. Cette histoire est accompagnée de diverses réflexions intéressantes. L'auteur fait observer le rapport qui existe entre la consistance de la matière muqueuse qui fait la base du corps, et les fonctions que l'animal doit remplir; il établit que l'importance des divers organes du corps humain peut s'estimer d'après l'ordre successif de leur formation, etc.

M. Dumas sent comme tous les auteurs qui l'ont précédé, la nécessité de distinguer dans le corps humain divers systèmes d'organes, mais il s'applique à bien définir cette expression, afin de se tenir en garde contre les excès dans lesquels on est tombé, et qui sont, ou d'en établir un nombre trop borné ou de les trop multiplier.

Il admet trois sortes de systèmes d'organes,

1°. les simples ou similaires ; 2°. les composés ou dissimilaires ; 3°. les généraux ou communs.

Les simples, formés d'un même genre de parties, sont le nerveux, le vasculaire et le lymphatique.

Les composés « ont pour base des parties de » plusieurs genres différens, telles que le parenchymé propre, les membranes communes, le tissu cellulaire avec les vaisseaux lymphatiques, les artères avec les veines et les nerfs ».

Les systèmes sont le musculaire, le viscerobdominal, le sexuel et l'osseux.

Les systèmes généraux occupent la totalité du corps, pénètrent toute la profondeur, et se distribuent à ses moindres replis. Ce sont le cutanéomuqueux et le cellulo-séreux.

D'après le vrai sens du mot système, M. Dumas n'a pas pu donner ce rang aux ongles, à l'épiderme, aux cheveux, etc.

L'auteur examine ensuite la conformation du corps ; il montre les rapports de cette conformation avec la nature, les fonctions et les besoins des organes renfermés dans les trois cavités. Quand il vient aux membres, il fait voir l'utilité de leur configuration par rapport aux fonctions du mouvement. Chemin faisant, il parle de la division physiologique et en partie anatomique du corps en deux moitiés latérales, et il termine par l'examen des ressemblances qu'ont entr'elles l'extrémité supérieure et inférieure. Il pousse cette comparaison bien plus loin que n'avoient fait Aristote et Vicq-d'Azyr.

Chapitre v. Dans les chapitres précédens, M. Dumas s'est appliqué à exposer la constitution chimique et l'organisation des animaux en général et de l'homme en particulier ; il se propose dans celui-ci de montrer les puissances vitales auxquelles on doit ramener ceux des phénomènes qu'on ne peut pas concevoir, comme des effets immédiats et sensiblement nécessaires de cette constitution chimique, ou de l'organisation. Ces puissances sont au nombre de quatre ; il les désigne par les noms de *force sensitive*, *force motrice*, *force assimilatrice* et *force de résistance vitale*. Ces principes d'action dans les êtres vivans, correspondent, dit l'auteur, aux quatre forces d'impulsion, d'attraction, d'affinité et d'inertie qui aident à classer les phénomènes de la nature morte.

L'auteur groupe ensuite autour de chacune de ces forces les faits principaux qui leur appartiennent respectivement.

1^o. Il distingue, dans la sensibilité, deux états principaux. Celui où elle est évidente, manifeste, et celui où elle est latente : cette sensibilité obscure est le principe d'un grand nombre de fonctions dont nous n'avons pas connoissance. Il expose ensuite les principales lois que suivent les fonctions de la sensibilité.

2^e. La force motrice a deux manières d'agir, l'une continuelle et obscure, et l'autre manifeste. La première constitue le mouvement tonique de Stahl, désigné par d'autres physiologistes sous des

noms différens selon les organes où il a été observé. La force motrice n'agit pas seulement par le resserrement des parties, mais encore par la dilatation. M. Dumas croit que le mouvement sensible est toujours occasionné par l'action d'un stimulus, ou par celle de la volonté; encore même regarde-t-il la volonté comme faisant l'office de stimulus.

3°. M. Dumas prouve la nécessité d'admettre une force assimilatrice. Il fait voir que les substances qui réparent le corps animal, prennent par l'action de cette force des formes qu'aucune autre cause ne pourroit leur donner, et que l'action de la sensibilité latente ne peut nullement rendre raison des principaux phénomènes de la nutrition, attendu que cette fonction ne consiste pas seulement dans le choix d'une matière toute préparée, analogue à la substance des organes, mais dans la fonction de cette matière.

4°. L'auteur appelle force de résistance vitale « une faculté inséparable de la vie, qui résiste à » tous les changemens dont les autres facultés vitales sont menacées. Elle maintient, ajoute-t-il, » les corps vivans dans une situation fixe et constante, en opposant une résistance convenable » à tout ce qui peut la troubler; elle est aux êtres » animés, ce qu'est aux corps bruts et matériels » la force d'inertie qui les retient aussi dans l'état » où ils se trouvent ». M. Dumas fait ensuite l'énumération des principaux phénomènes qu'il attribue à cette faculté.

Chapitre VI. Il est consacré à la division des fonctions. L'auteur examine d'abord les divisions déjà admises, et il en montre les inconvéniens. Celle qu'il y substitue exprime la différence et la nature de l'objet de chaque ordre de fonctions.

1°. La première classe de fonctions comprend celles qui ont pour but de conserver à la matière du corps animal, ses principes et sa composition : c'est ici qu'il fait placer toutes les opérations qui préparent les substances nutritives, celles qui expulsent tout ce qu'il y a dans le corps d'inutile ou de dangereux, et même les affections qui nous avertissent du besoin de la réparation. Ce sont les fonctions de composition.

2°. La seconde classe est celle des fonctions qui maintiennent dans les parties fluides et solides l'état naturel de liquidité ou de cohésion. C'est un des effets que l'auteur attribue à la circulation et à la respiration. Elles se nomment fonctions d'agrégation.

3°. La troisième classe est celle des fonctions qui établissent des rapports généraux entre chaque animal et les objets extérieurs qui l'environnent : c'est ici que se rapportent les sensations extérieures et les mouvemens. Ce sont les fonctions de relation générale.

4°. Enfin les fonctions de la quatrième classe sont celles qui maintiennent les relations particulières, unissent chaque individu à ses semblables et à son espèce. L'auteur les nomme fonctions de relation spéciale.

Chaque classe peut encore recevoir une subdivision d'après la même base ; ainsi la première contient les opérations de la digestion , de la sanguification , des sécrétions et la nutrition. La troisième comprend les actes par lesquels l'animal prend connoissance de tout ce qui le touche, et ceux par lesquels il change de rapports et de situation avec les objets ambiants. Enfin les fonctions de la quatrième classe sont relatives ou à l'union des sexes et à ses effets, ou aux rapports moraux qui existent entre les hommes.

SECONDE PARTIE qui traite des fonctions de composition. Elle est divisée en trois sections, dont voici les sujets : 1°. l'action des organes sur les substances alimentaires pour les préparer et pour les convertir en fluide nutritif ; 2°. l'action des vaisseaux et des organes sur le fluide nutritif pour le mêler au sang, et pour en extraire les produits ; 3°. l'action des organes et des vaisseaux pour fixer les principes nourriciers de ce fluide et pour recueillir les parties qui en sont détachées.

Ire. Section, chapitre 1er. Le corps animal se décompose continuellement, et il perd dans tous les instans une certaine quantité de matière ; de plus, les fluides, par une fermentation spontanée, tendent à une dégénération qui menace le corps d'une destruction prochaine. Les alimens réparent nos pertes, et entravent cette décomposition. Le besoin de la réparation se fait sentir par la faim et par la soif, qui, en général, sont propor-

tionnées, dans les divers individus, aux pertes que le corps éprouve.

La faim est le plus impérieux des sentimens ; l'influence qu'elle a sur toutes les fonctions , dé- cèle assez l'importance du besoin qu'elle com- mande de satisfaire ; la cessation de la faim est or- dinairement le témoignage de la cessation du be- soin ; c'est ce qu'on observe chez les personnes en qui la décomposition se ralentit, et qui soutiennent une abstinence très-longue. L'auteur remarque que les personnes chez lesquelles ce phénomène s'observe , sont celles dont les mouvemens vitaux s'exécutent avec le moins d'intensité.

M. Dumas réfute les explications mécaniques et chimiques qu'on a données de la faim et de la soif, il propose sur ces deux sensations une théo- rie neuve appuyée sur des expériences et des ob- servations qui la rendent très-vraisemblable. Il pense que la faim et la soif sont sans doute des modifications du système nerveux, mais décidées, la première par la pénurie des sucs nutritifs qui augmente l'action absorbante des vaisseaux lym- phatiques, et l'autre, par la plénitude des vais- seaux sanguins capillaires, qui, chargés de calo- rique et de sang, produisent une espèce d'irrita- tion inflammatoire. Les preuves sur lesquelles ce sentiment est établi, ne me paroissent pas sus- ceptibles d'analyse.

Chapitre II. L'auteur s'occupe ici de l'aliment en général ; il examine d'abord les qualités que doivent avoir les substances pour être alimen-

taires. Ces propriétés sont de pouvoir changer facilement de nature, de céder promptement aux moyens de décomposition qui leur sont appliqués, de se dissoudre aisément dans la salive et le suc gastrique, de ne produire aucun changement dans l'animal, et d'être au contraire notablement changés par lui.

M. Dumas se décide pour le sentiment de ceux qui admettent une substance nutritive unique, que les organes changent et s'approprient, et qu'il croit être de nature muqueuse : il combat par des raisons victorieuses ceux qui disent que les substances analogues à celles des divers organes, se trouvent toutes formées dans les alimens d'où elles sont seulement extraites dans la nutrition.

Chapitre III. Les alimens diffèrent par les matières qui enveloppent l'élément nutritif. Cet élément varie encore par les proportions de ses principes ; il se présente sous la forme de mucilage, de gélatine, de gluten, d'albumine, de fécule, de fibrine, de corps sucré, etc. L'auteur examine sommairement quelles sont les substances naturelles ou se rencontre chacune des modifications de la matière muqueuse. Il s'occupe ensuite de quelques considérations relatives aux inconvéniens et aux avantages respectifs de la diète animale et de la diète végétale, à la nécessité de combiner ces deux sortes d'alimens, et à quelques autres objets hygiénétiques de la même nature.

Chapitre IV. L'objet de ce chapitre est d'exposer la préparation que les alimens subissent

dans la bouche ; le mécanisme des mouvemens de la mâchoire est indiqué avec tant de netteté et de rapidité , que cette partie n'est pas susceptible d'analyse. L'auteur s'occupe en passant du développement et de l'accroissement des dents , de l'analyse chymique de la salive , etc.

Chapitre v. M. Dumas y décrit , avec beaucoup de détail , le mécanisme de la déglutition.

Chapitre vi. Avant d'exposer les phénomènes de la digestion , l'auteur a cru devoir faire connoître la configuration , la texture et les propriétés vitales des organes où elle s'opère. Cette description rapide lui a fourni l'occasion d'exposer son sentiment sur certaines dispositions des parties ; ainsi les aponevroses et les énérvations tendineuses des muscles du bas ventre lui paroissent utiles pour multiplier les points fixes des fibres charnus , augmenter la résistance des parois , et distribuer la charge des viscères d'une manière uniforme. En parlant du péritoine, il fait voir les communications du tissu cellulaire de tout le corps avec cette membrane , et les effets généraux que doivent avoir sur ce tissu les mouvemens du diaphragme.

Après la description de l'estomac , de l'épiploon et des intestins , il expose les preuves de la sensibilité du ventricule. Cette sensibilité ne se borne pas à recevoir et à transmettre l'impression des objets qui agissent extérieurement sur ce viscère ; elle discerne encore les alimens convenables et nuisibles , et préside à une foule de phénomènes

dont nous n'avons pas connoissance. La contractilité de l'estomac est remarquable ; le défaut d'influence nerveuse l'affoiblit considérablement , puisque l'usage de l'opium semble paralyser les fibres qui composent la membrane moyenne.

Les intestins sont bien moins sensibles ; la contractilité y est aussi très-développée ; mais cette dernière propriété y est moins soumise à l'influence du système nerveux , puisque l'opium ne l'altère pas sensiblement ; néanmoins elle n'est pas tout-à-fait à l'abri de l'influence de l'imagination et des affections de l'ame.

Chapitre VII. Il y est question de la décomposition des substances alimentaires dans l'estomac et dans les intestins ; l'auteur en cherche les principaux agens. Il met à la tête le calorique qui se trouve toujours en grande quantité dans l'abdomen ; il parle ensuite de l'air auquel il attribue des fonctions semblables ; il insiste surtout sur le fluide gastrique après en avoir indiqué la source et avoir décrit les meilleurs procédés pour l'extraire , il en expose les propriétés chimiques. Il parle des analyses qu'on a faites avant lui , et pour décider la question tant agitée de la nature acide ou alcaline du suc gastrique , il rappelle des expériences fort intéressantes dont il s'est occupé en 1787 , et qu'il a lues la même année à la Société royale des sciences de Montpellier ; expériences desquelles il résulte que le suc gastrique n'a par lui-même aucune propriété acide ou alcaline , mais qu'il peut tirer l'une et l'autre des alimens

auxquels il se mêle pendant la digestion. La propriété antiseptique attribuée à cette humeur, paroît à l'auteur beaucoup moins certaine que la vertu dissolvante.

M. Dumas reproche à ceux qui ont traité de l'action du suc gastrique dans la digestion, d'avoir négligé la part qu'y prenoient les facultés vitales. Il croit qu'il est important d'insister sur cet objet, et en conséquence il examine d'abord l'effet qu'elles ont sur la sécrétion du suc gastrique; il rapporte diverses expériences qui lui sont propres et dont on peut conclure, 1°. que la sécrétion du fluide gastrique est diminuée par l'effet de l'opium qui intercepte, comme on sait, l'action et l'influence du système nerveux; 2°. que les moyens capables d'exciter le système nerveux et d'accroître son influence, peuvent augmenter la sécrétion du suc gastrique; 3°. que tout ce qui déränge le cours de la sensibilité et la distribution des forces vitales, arrête ou suspend la sécrétion du fluide gastrique; 4°. que la sécrétion de cette humeur demande l'intégrité d'action de la portion des nerfs de la huitième paire qui se répand sur l'estomac; 5°. que la dissolution régulière des alimens est arrêtée, et que leur dégénération acide, putride ou autre a lieu, si les nerfs de la huitième paire sont coupés, liés ou fatigués par des applications douloureuses.

M. Dumas observe que la liqueur gastrique n'est jamais pure, mais qu'elle est mêlée avec la salive et avec la bile qui reflue du duodenum dans l'estomac.

L'auteur poursuit les changemens que les alimens reçoivent dans le tube intestinal, soit par la perte des gaz qui s'en dégagent , ou par l'absorption de quelques autres , soit par le mélange du suc pancréatique et de la bile. Il analyse avec sagacité ce qu'on a dit de cette dernière humeur , et il prépare aussi ce qu'il doit proposer dans la suite sur la part qu'elle a dans les fonctions de la digestion.

Chapitre VIII. Il est consacré à l'histoire des phénomènes de la digestion. L'auteur les divise en physiques et chimiques, et en organiques et vitaux. Il expose d'abord ceux de la première classe qui consistent dans les changemens sensibles que les substances alimentaires subissent afin d'être ramenées à un état de division et de simplicité convenable. A la suite de cette histoire sera placée celle des phénomènes organiques et vitaux qui appartiennent à l'altération intime de ces substances , et qui sont , dit l'auteur , tous les actes apparens ou cachés qu'exercent l'organisation de la vie pour les impregner dans leur caractère.

Le premier phénomène physique est le changement de position de l'estomac. M. Dumas le remarque soigneusement , d'autant qu'il y trouve une grande utilité pour la digestion ; la flexion de l'œsophage , par ce changement de position , lui paroît fermer l'orifice supérieur de l'estomac , et retenir les alimens qui ne peuvent plus en être rejetés qu'avec effort.

Le premier changement que les alimens subissent dans le ventricule, est un ramollissement dont la cause atteint en même-temps toutes les parties de la masse. La trituration, par les puissances musculaires de l'estomac, est aussi admise par M. Dumas, quoiqu'il convienne qu'elle est, chez l'homme, infiniment moindre que chez les oiseaux.

Quoique plusieurs physiologistes refusent d'admettre que les alimens éprouvent une fermentation dans l'estomac, M. Dumas est d'un sentiment contraire; et il rapporte avec soin un grand nombre de raisons pour l'appuyer. Il croit, au reste, qu'elle n'est qu'un moyen auxiliaire de décomposition, et qu'elle présente, dans sa manière de procéder, des circonstances remarquables; elle commence, dit-il, peu-à-peu, s'établit avec douceur, et ne s'achève jamais. Elle s'arrête et cesse dès que la décomposition des substances alimentaires est suffisamment avancée, elle devient nuisible lorsqu'elle va plus loin.

L'auteur établit encore que dans les premiers phénomènes de la digestion il se fait une absorption d'oxygène. Il tire ses preuves de la formation des acides dans l'estomac, de la disparition du gaz oxygène, de la rancidité que les huiles et les graisses contractent dans ce viscère.

Mais le principal agent de la décomposition des alimens est sans contredit le suc gastrique. M. Dumas rappelle les expériences d'après lesquelles il est impossible de le méconnoître.

Chapitre ix. Tandis que l'estomac reçoit les alimens, il se dilate, son tissu se raréfie, et les vaisseaux sanguins et lymphatiques qui en pénètrent les membranes acquièrent plus de liberté. Le sang s'y porte en plus grande quantité, ce qui devient utile pour favoriser la sécrétion du suc gastrique, et pour maintenir dans cet organe une excitation favorable aux fonctions qu'il doit remplir.

L'auteur va s'occuper actuellement des phénomènes vitaux de la digestion; il les divise en trois ordres. Les premiers se rapportent à l'estomac, les seconds aux substances alimentaires elles-mêmes, et les troisièmes au système entier de l'économie animale.

Le premier phénomène vital c'est la contraction de l'estomac à laquelle succède le relâchement et un mouvement péristaltique. Ces deux états sont accompagnés de deux modifications correspondantes dans toute l'étendue du corps, c'est-à-dire, d'abord d'un resserrement général, et ensuite d'une expansion proportionnée.

Un second phénomène vital du premier état de la digestion, est un accroissement manifeste de sensibilité, prouvé par diverses circonstances que l'auteur rappelle.

La chaleur de l'estomac augmente selon l'action des alimens, ce qui est dû à l'excitation des forces vitales, et à une distribution du calorique différente de celle qui se fait hors de ce cas plutôt

qu'à une production nouvelle de ce fluide de la part des alimens.

Le travail digestif accélère en général le mouvement du système artériel, mais surtout celui des vaisseaux de l'estomac.

L'auteur examine ensuite les contractions alternatives en divers sens de l'estomac. Une bonne digestion et les conséquences qui en dérivent selon la dominance d'une telle contraction sur les autres; les effets des affections cérébrales sur l'estomac; ceux d'une trop grande réplétion; l'influence des premiers actes de la digestion sur la peau; l'action primitive et corroborante des alimens sur tout le système des forces, action bien différente de la réparation nutritive; le transport des forces de tous les organes vers ceux où réside le foyer digestif sont soumis à son examen.

M. Dumas expose ensuite le résultat de plusieurs expériences qu'il a faites, et qui prouvent la nécessité de l'influence nerveuse pour la digestion.

Quant au changement que les alimens subissent, l'auteur fait voir combien les lois de la chimie sont insuffisantes pour en expliquer toutes les circonstances, telles que les différences des altérations d'un même aliment chez des animaux d'espèces diverses; les variations du résultat selon les divers états où le même individu peut se rencontrer, l'influence du goût, de l'appétit, de la fantaisie sur la digestion, etc. L'auteur termine ce chapitre par la description du mécanisme qui

détermine le passage des alimens dans le duodenum, le vomissement, et par une courte discussion sur le degré de contractilité de l'estomac.

Chapitre x. L'ordre qu'on a suivi pour exposer les changemens que les alimens éprouvent dans les intestins; est semblable à celui du chapitre précédent; aussi l'on a commencé par l'examen des phénomènes physiques et chimiques, et l'on a continué par celui des phénomènes vitaux. Je ne puis pas suivre l'auteur dans tous les détails de la digestion alimentaire; où il expose les changemens que les matières subissent par l'action de la chaleur, du suc pancréatique, de la liqueur intestinale et de la bile. Je dois seulement remarquer une opinion particulière à l'auteur sur les fonctions de ce dernier fluide; qu'il regarde comme un excitant spécifique des vaisseaux lactés. Cela posé, ajoute-t-il, on expliqueroit, d'une manière plausible, comment la bile excite l'appétit, puisque, si ma théorie de la faim et de la soif a quelque fondement, l'action augmentée du système absorbant sur les organes, produit seule le sentiment de la faim.

M. Duñas poursuit les matières dans tous leurs changemens; la soustraction du chyle, la conversion du chyme en matière fécale, l'action péristaltique et antipéristaltique des intestins, le mécanisme de l'expulsion des excréments; tout cela est traité avec autant de rapidité que d'exactitude. Il termine par l'examen des théories qu'on a données de la digestion, et il fait voir que la source

de toutes les erreurs se trouve en ce qu'on a négligé la considération de l'action vitale.

SECTION II. *Chapitre 1.* Le chyle fait le sujet de ce premier chapitre. M. Dumas expose d'abord le résultat des analyses incomplètes que les chimistes ont faites de cette humeur. Il agite la question de savoir si elle est acide; il adopte la négative. Mais il croit que ce fluide a , par sa constitution chimique, une aptitude singulière à être acidifié. Le chyle change-t-il de propriétés physiques selon les substances dont il est extrait? Les expériences de l'auteur sont pour la négative, excepté par rapport à l'odeur. Cependant il ne s'en prévaut pas, et il croit que les résultats contradictoires sont dûs à la sensibilité spécifique des vaisseaux lactés, qui n'absorbent pas indifféremment toutes les matières auxquelles leurs orifices s'appliquent, mais qui ont sans doute de la prédilection pour quelques-unes.

M. Dumas décrit le cours du chyle jusqu'à ce qu'il se mêle au sang de la veine sous-clavière gauche. Il rapporte des expériences qui ne permettent pas de douter de la véritable direction du chyle. Il examine les opinions vulgaires touchant la cause de l'absorption de cette humeur, et les rejette pour n'admettre que la sensibilité spécifique de ses vaisseaux. Outre cette sensibilité ils sont doués de la faculté de se contracter, qui est la principale cause du mouvement du chyle.

Ce fluide reçoit un perfectionnement dans les glandes du mésentère par l'addition d'un suc lym-

phatique, qui augmente la proportion de la partie animale. M. Dumas soupçonne que la quantité plus considérable de cette lymphe chez les enfans, est la cause d'une nutrition plus active, ainsi que de l'accroissement et de l'embonpoint qui en sont la suite. Au reste, il n'ose décider si les veines mésentériques pompent le chyle.

Chapitre II. Le chyle se mêle au sang en abondant goutte-à-goutte à la veine sous-clavière. C'est peut-être à cette lenteur qu'est due l'innocence de ce mélange, puisqu'on a vu le lait injecté subitement dans les veines d'un animal lui donner la mort sur-le-champ.

Ici se trouve une analyse du sang où l'on n'a rien oublié de ce que les modernes ont dit sur les principes constituans de cette humeur, et où l'on a su, par des rapprochemens ingénieux et par l'élégance de l'exposition, faire disparaître la sécheresse d'une foule de détails dont l'utilité n'est pas encore assez évidente.

Vient ensuite la théorie du changement du chyle en sang. Les circonstances de ce phénomène, dit l'auteur, se réduisent, 1°. au partage de ce fluide en trois espèces de matières muqueuses formant, par diverses combinaisons, la gélatine, l'albumine et la fibrine; 2°. à la production du principe colorant rouge; 3°. au développement d'une partie gazeuse, volatile, qui est la cause matérielle de son odeur; 4°. à l'introduction de plusieurs substances nouvelles, que, ni les ali-

mens, ni le chyle ne contiennent ; 5°. à la communication de certaines propriétés vitales.

M. Dumas combat et rend au moins très-douteuses les théories chimiques qu'on a données jusqu'à ce jour des quatre premiers phénomènes dont on vient de faire l'énumération. Il prouve ou que les théories ne sont pas fondées sur un assez grand nombre de faits, ou qu'elles sont insuffisantes pour rendre raison de toutes les circonstances des phénomènes.

L'énumération des propriétés vitales du sang termine ce chapitre et le volume.

On a dû remarquer que la méthode de l'auteur pour chaque fonction, consiste : 1°. à donner une idée de la structure de l'organe où elle s'opère, et des propriétés organiques et vitales de cet organe ; 2°. à présenter l'histoire exacte de la fonction ; 3°. à chercher, à l'aide de la chimie et des autres sciences, à déterminer les résultats des divers actes ; et 4°. à prouver, par l'insuffisance des lois que suivent les corps morts dans la production de leurs phénomènes, pour expliquer toutes les circonstances de ces effets, la nécessité d'admettre des causes spéciales qui résident seulement dans les corps vivans,

Donner des éloges à l'ouvrage que j'analyse, ce seroit se croire en droit de reviser le jugement du public, qui s'est si bien prononcé en faveur de la première édition. J'ai dû faire connoître les changemens que le livre a reçus dans

celle-ci, et comme ils consistent principalement dans l'adoption d'un nouveau plan, je crois remplir mon objet.

L'ouvrage est destiné pour toutes les classes de lecteurs, c'est pour cela que M. Dumas s'est tenu également éloigné de deux excès qu'il étoit difficile d'éviter; il n'a point traité les matières superficiellement et sur un ton léger, comme si son livre n'eût été destiné qu'aux gens du monde, mais il ne s'est pas borné non plus aux parties les plus abstraites de la science.

Sans négliger aucune des notions simples qui doivent faire partie d'un traité complet, et sans craindre d'aborder les questions difficiles, il a su donner aux premières de l'intérêt et de la dignité, et répandre sur les autres une clarté et un agrément qui les rendent pour ainsi dire élémentaires. Son style, toujours élégant, est souvent nombreux, et plein de mouvement et de chaleur.

Les quatre premiers chapitres du second volume sont la continuation de la seconde section de la troisième partie; ils ont pour objet les fluides de la troisième formation, c'est-à-dire, le produit des sécrétions.

M. Dumas examine d'abord les classifications qu'on a faites des humeurs secrétées, soit d'après leurs usages, soit d'après leurs qualités sensibles, soit d'après leur constitution chimique; il les rejète après en avoir montré les vices, et y en substitue une autre qui est, si l'on peut s'exprimer ainsi, beaucoup plus physiologique. Elle est

fondée sur l'absence, la simplicité et le degré de complication des organes sécrétoires. Ainsi il divise les sécrétions en 1°. humeurs séparées de la masse commune sans aucun appareil de sécrétion déterminé; 2°. humeurs préparées dans un appareil de sécrétion simple; 3°. humeurs préparées dans un appareil de sécrétion composé. L'auteur s'explique ensuite sur ce qu'il entend par ces diverses sortes d'appareil, et il expose les sentimens des anatomistes sur l'organisation des glandes.

M. Dumas énonce les principaux phénomènes qui composent l'histoire des sécrétions en général, et qu'il rapporte à trois ordres: phénomènes chymiques, organiques et vitaux. Ces faits lui servent à réfuter les hypothèses mécaniques et chymiques les plus célèbres sur la manière dont s'opère la sécrétion.

Après avoir rejeté ces théories et fait sentir la nécessité d'étudier plus particulièrement l'action vitale des glandes et celle des divers systèmes d'organes sur elles-mêmes, l'auteur s'applique à rendre infiniment probable que l'action des glandes ne se borne pas au-dedans de leur substance; mais qu'elles ont une sphère d'activité qui s'étend plus ou moins, qui change dans les vaisseaux le sang apporté à ces organes, et lui donne avant qu'il y parvienne, les modifications d'où résulte son aptitude à fournir la matière de telle ou telle excrétion. C'est par là qu'il explique plusieurs faits qui lui paroissent ne pouvoir s'accommoder à aucune autre théorie.

L'auteur s'occupe des diverses sécrétions en particulier ; il examine celles de la salive, du suc pancréatique ; il passe ensuite aux fonctions du foie et de la rate, par-tout il expose les diverses opinions ; il combat avec force celles qui lui paroissent erronées, et rassemble avec soin toutes les probabilités qui peuvent faire préférer celles qu'il adopte. Il en a une propre sur les fonctions de la rate, et il est parvenu à la rendre séduisante ; il pense que ce viscère reçoit une portion des sucs gastriques par les vaisseaux qui établissent une communication entre la rate et le ventricule ; que ces sucs se mêlent au sang dans l'intérieur de la substance splénique, et qu'ils rendent ce fluide plus propre à fournir les élémens de la bile : faits physiologiques, phénomènes pathologiques, analyse chymique, il a tout fait concourir à prouver ce sentiment. Le chapitre qui termine cette section, est consacré aux fonctions des glandes surrénales, et à celles du système urinaire.

La troisième section a pour objet, *l'action des organes sur les substances extraites ou dérivées du sang pour les retenir ou se les appliquer.* L'examen que fait M. Dumas de la marche du fluide nutritif dans les dernières divisions du système vasculaire, lui fournit l'occasion de séparer les connoissances réelles que nous avons sur la structure, et les propriétés vitales des capillaires, d'avec les opinions vagues, arbitraires ou évidemment fausses, qu'on y a mêlées dans ces derniers temps. Les sucs nutritifs sortent des vaisseaux, une partie

pour s'épancher dans des cavités, et y remplir certaines fonctions, jusqu'à ce qu'ils soient repompés et portés de nouveau dans le système sanguin; une autre pour se fixer dans les organes, et les accroître ou en réparer les pertes; mais par quelles voies se fait cette extravasation? L'auteur examine tout ce qu'on a dit en divers temps de plus spécieux pour les vaisseaux exhalans, et comme il en trouve l'admission peu fondée, il paroît très-disposé à les rejeter et à croire que l'exhalation se fait par des pores inorganiques.

L'auteur passe ensuite au système lymphatique ou absorbant, qu'il appelle *collecteur*; il donne, dans le second chapitre, l'histoire des découvertes anatomiques relatives à ce système, il indique les meilleurs procédés pour rendre sensibles les vaisseaux qui le composent, il en donne une description sommaire; il établit que ses fonctions sont d'absorber, et il exclut, par de bonnes raisons, les théories vulgaires qui attribuent ce pouvoir aux vaisseaux de ce système en vertu de certaines circonstances de structure ou d'organisation.

Il est ensuite question des fonctions du système collecteur que M. Dumas rapporte à trois chefs, qui sont, 1°. le repompement et l'absorption de différentes matières fluides ou solides; 2°. le rassemblement et le mélange de ces matières; 3°. leur transport et leur introduction dans les vaisseaux où circule le sang. Il examine en détail chacun de ces ordres de fonctions, les conditions et les variations de l'absorption l'occupent d'abord; il en

prend occasion de classer et d'expliquer un grand nombre de faits relatifs à la transmission des maladies contagieuses, à l'emploi des moyens curatifs topiques, etc. il expose ensuite la nature des matières pompées, et il examine la liqueur qui résulte de leur mélange, et qui est connue sous le nom de lymphe; il hasarde quelques conjectures sur ses fonctions relativement à la nutrition. Comme elle résulte des débris de la décomposition des organes et des humeurs exhalées dans les cavités, il présume que la lymphe, en se mêlant au chyle, lui transmet « les principes de la composition animale qui lui manquoient auparavant ». Après avoir parlé du transport de la lymphe dans le sang, il établit, sur des faits multipliés, le mouvement rétrograde de la lymphe dans ses vaisseaux, dans certaines circonstances qu'il détermine.

Avant d'exposer les derniers phénomènes de la nutrition, l'auteur a cru qu'il lui convenoit de parler d'un organe qui a sa part dans cette fonction, c'est-à-dire, du tissu cellulaire et de la graisse qu'il contient dans quelques-unes de ses parties. Il décrit cet organe, et expose l'analyse de l'humeur qu'il renferme; il pense qu'elle transude des vaisseaux par des pores organisés; qu'elle est d'abord imparfaite, mais qu'elle subit une élaboration dans le corps criblé, et qu'elle s'y combine avec des substances que la peau tire de l'atmosphère. Il expose les phénomènes par lesquels il compte que le corps se décompose et se recompose à chaque instant; il attribue les fonctions directes

de la nutrition au système sanguin, mais au lieu d'assigner, comme Mascagni, au lymphatique les seules fonctions de la décomposition, il prouve qu'il partage celles de la réparation en recueillant le superflu des sucs nutritifs, et en les rapportant dans la masse générale.

L'opération de la nutrition se divise donc en trois actes distincts, qui sont : le transport des sucs alibiles aux organes, l'absorption du superflu, et l'assimilation. M. Dumas consacre le chapitre suivant à l'examen détaillé de ces actes. Le dernier surtout l'occupe beaucoup. Il combat de nouveau l'opinion des chymistes sur cette matière, et, rapportant l'assimilation à une faculté particulière et inconnue, il s'applique à établir les conditions nécessaires pour qu'elle s'exerce avec perfection.

La troisième partie a pour objet les *fonctions d'agrégation*.

Ces fonctions sont d'un côté l'action des vaisseaux et la circulation du sang; de l'autre, la respiration et la distribution de la chaleur : ces deux ordres font le sujet d'autant de sections.

Après bien des détails sur la structure du système vasculaire et du cœur, il soupçonne que le rapport du volume de cet organe à celui des vaisseaux pourroit servir à estimer le courage des animaux, comme on a dit que leur intelligence pouvoit se mesurer par la comparaison du cerveau avec les nerfs. Il établit un antagonisme entre le système sanguin et le lymphatique, et un autre

semblable entre le premier et le système nerveux. Il expose l'influence réciproque du cœur sur le cerveau, et du cerveau sur le cœur; et il restreint dans certaines bornes les conséquences qu'on en a déduites.

Je ne puis suivre l'auteur dans ses détails sur les propriétés vitales du cœur, sur la force avec laquelle il projette le sang, sur les fonctions du système vasculaire. Je dirai seulement qu'on ne peut s'empêcher d'admirer l'intérêt qu'il a su répandre sur cette matière, par le choix des expériences, par la critique des résultats qu'on en a déduits, et par l'histoire des opinions. Je dois encore remarquer le sentiment de M. Dumas sur la cause de la pulsation des artères. Après avoir prouvé qu'elle ne peut point dépendre des causes mécaniques qu'on a assignées à ce phénomène, il cherche à établir quel est l'effet de l'impression d'un principe expansif très-subtil qui porte l'action du sang à une certaine distance, de sorte que ce liquide a une sphère d'activité semblable à celle des glandes. M. Dumas appuie son opinion sur quelques expériences ingénieuses qu'il a imaginées et exécutées.

Il ne m'a pas été possible de noter une foule d'idées piquantes, nouvelles et fécondes que l'auteur a répandues dans son ouvrage. D'après le but qu'il s'est proposé, il a dû dire aussi bien des choses connues, mais il a prouvé que s'il est difficile, comme Pline l'assure, de donner l'agrément de la nouveauté à des choses anciennes, cela n'est pas impossible. LORDAT.

BIBLIOGRAPHIE.

Sur les Traductions de l'Acte de Navigation des Anglais.

L'INTÉRESSANTE brochure de M. MAREC, ancien député du Finistère, sur le *Blocus des îles Britanniques et l'Acte de Navigation d'Angleterre* (1), a réveillé l'attention publique sur ce fameux acte. M. CHAZOT en a fait insérer une traduction française dans le *Journal de Paris*, du samedi 3 janvier 1807. M. PEUCHET a dit, dans le *Moniteur* du mardi 13 du même mois, que la première traduction qui en fut faite, est celle de M. D'HÉGUERTY, dans son ouvrage intitulé : *Essai sur les intérêts du Commerce maritime*, 1754, in-12.

Aucun de ces écrivains n'a cité la bonne traduction de cet acte, publiée sans nom d'auteur, sous ce titre : *Acte du parlement d'Angleterre, connu sous le nom d'Acte de Navigation, traduit de l'anglais, avec des notes. Paris, Jombert, 1760, in-12.*

M. Peuchet paroît pourtant bien connoître cette brochure, puisqu'il en a copié environ huit pages. Son auteur, l'estimable BUTEL-DUMONT, ancien secrétaire d'ambassade, mort vers 1780, ne s'est pas borné à donner l'acte de navigation tel qu'il a été passé. Comme les circonstances ont

(1) *Paris, Lebour, 1806, in-8.º de 30 pages.*

obligé d'en modifier plusieurs articles, il a rapporté, dans des notes, ces dérogations, en indiquant par les règnes et les statuts le temps où elles ont été faites. Cette partie est absolument neuve, et donne beaucoup de prix à cet opuscule, qui n'est composé que de 72 pages. On en trouve encore quelques exemplaires chez Barrois l'aîné et fils, libraires, rue de Savoie.

On peut lire ensuite avec fruit de judicieuses observations sur le même acte de navigation, insérées par M. de SAINTE-CROIX, à la fin du tome premier de son excellente *Histoire des progrès de la Puissance navale de l'Angleterre, nouvelle édition, corrigée et considérablement augmentée. Paris, Debure, 1786, 2 vol. in-12.*

Je cite en détail cette édition, parce qu'il est essentiel de ne pas la confondre avec la première, qui fut imprimée à Yverdon, en 1782. Celle-ci est remplie de fautes si grossières, que l'auteur eut peine à y reconnoître son propre ouvrage, ainsi qu'il le déclare en tête de la seconde édition.

Cette anecdote littéraire n'est pas assez connue; car des écrivains de ces derniers temps citent avec éloge la première édition de l'ouvrage de M. de Sainte-Croix, comme s'il n'en existoit pas une qui lui soit supérieure pour le fonds des choses et pour l'exécution typographique. C'est ce qui est arrivé plusieurs fois à M. ARNOULD, dans son *Système maritime et politique des Européens dans le 18.^e siècle. 1797, in-8.^o*

Telle est au reste la destinée de plusieurs bons

ouvrages publiés sous le voile de l'anonyme, ce qui prouve que l'on rend service aux personnes studieuses en leur faisant connoître le nom des auteurs qui, par modestie ou par tout autre motif, ne mettent pas de nom aux ouvrages qu'ils mettent au jour. Il arrive aussi quelquefois que le voile dont se couvrent les écrivains les plus habiles, enhardit certains critiques à énoncer sur des ouvrages anonymes des jugemens très-irréléchis. Je considère comme tel celui qu'a porté LAHARPE, dans sa *Correspondance littéraire* (2), sur la première édition de l'*Histoire des progrès de la puissance navale de l'Angleterre*. A l'en croire, ces deux volumes sont apparemment de quelque phrasier de collège, qui ne sait pas qu'une histoire n'est pas une amplification de rhétorique. Assurément Laharpe ne se fût pas exprimé ainsi, s'il eût su que M. de Sainte-Croix étoit l'auteur de cet ouvrage, puisque les journalistes qui l'examinèrent avec l'attention que son titre inspiroit (3), avouèrent qu'il étoit écrit avec clarté, précision et surtout avec intérêt. A la vérité, ils y remarquèrent des négligences, et sans doute ce sont celles dont l'auteur lui-même a fait l'aveu; mais il y a une telle opposition entre le jugement de Laharpe et celui des autres journalistes, que je me crois fondé à regarder le premier comme ayant été dicté par une précipitation blâmable, et par l'habitude

(2) Voyez le tome 4.^e, p. 104.

(3) Voyez *l'Esprit des Journaux*, septembre 1783, p. 171.

qu'avoit cet auteur de prononcer magistralement sur des matières qui ne lui étoient pas assez familières.

Il a paru à Londres, en 1802, une traduction anglaise de l'ouvrage de M. de Sainte-Croix, d'après la première édition française. Quelle a du être la surprise de ce modeste savant, lorsque cette traduction lui est tombée entre les mains! Il n'a pu renfermer en lui-même son mécontentement, et a justement reproché au traducteur anglais, par la voie du *Magasin Encyclopédique* (4), d'avoir eu peu d'envie d'instruire ses lecteurs et soi-même, puisqu'il n'avoit pas fait la moindre recherche bibliographique sur l'ouvrage qu'il avoit dessein de traduire, ouvrage répandu depuis 20 ans en France, et dont le titre se trouve sur plusieurs catalogues et dans la *France littéraire*.

(4) Voyez la ix.^e année, t. 5, p. 560.

B A R B I E R ,

Bibliothécaire du Conseil d'État.

ASTRONOMIE.

HISTOIRE de l'Astronomie, pour 1806;
par Jérôme DE LALANDE.

LA comète découverte à Marseille, par M. PONS, mérite de commencer l'histoire de l'astronomie, il la vit le 11 novembre au matin, c'est la 97.^e que nous connaissions d'après le catalogue qui est dans mon *astronomie*, et dans les différens volumes de la *connoissance des temps* depuis 1792, où j'ai donné la notice des comètes, c'est la 6.^e que M. PONS ait trouvée depuis le 11 juillet 1801. M. THULIS, directeur de l'Observatoire, l'a observée autant que le mauvais temps à pu lui permettre, car les mois de novembre et de décembre, sont ingrats pour l'astronomie, même à Marseille. Cette comète étoit très-petite, informe, sans noyau sensible, et ne paroissoit pas à la vue simple. Le 9 novembre, à 17 h. temps moyen elle avoit 181 d. 39 m. d'ascension droite, et 2 d. de déclinaison boréale.

Aussitôt que j'en reçus la nouvelle, je la communiquai à M. BOUVARD et à M. BURCKHARDT, qui l'observèrent à Paris; celui-ci nous donna le lendemain, les élémens de son orbite; il a continué de l'observer: le 18 décembre, à 16 h. 26' temps moyen, elle avoit 11 h. 12' 41" d'ascension droite, et 52° 57' de déclinaison, elle avan-

goit rapidement vers le midi. On ne l'a revue que le 25 janvier.

Voici les élémens calculés le 29 janvier : inclinaison 35 d. 6 m. nœud , 10 s. 22 d. 15 m. perihelie , 3 s. 6 d. 57 m. passage le 28 décembre à 20 heures , mouvement rétrograde. Distance perihelie 1,080 ; alors elle étoit visible le soir , étant revenue à 29 d. de déclinaison australe et à 20 d. d'ascension droite , et l'on a pu calculer ses élémens avec plus de précision.

J'ai parlé dans *l'histoire de 1805* (1), de la 95^e comète qui fut découverte le 20 d'octobre par M. BOUVARD et M. PONS , et qui fut observée jusqu'au 6 novembre. M. MACAROIL à l'île de France , écrit le 19 décembre 1805 , qu'il a observé une comète le 14 , vers les piés du Paon. M. DUPELOUX l'observa les 13 , 14 , 15. Le noyau avoit 1' de diamètre , l'atmosphère 45' , on la voyoit avant les étoiles de 3^e grandeur , elle étoit beaucoup plus belle que quand on l'observait à Paris , et ces observations faites dans un temps où l'on ne pouvoit la voir en Europe , seront très-utiles pour corriger ses élémens.

M. BURCKHARDT a donné dans le 4.^e volume de la *Mécanique céleste* , de M. DELAPLACE , l'explication du phénomène singulier de la comète de 1770 , que l'attraction de Jupiter rendit visible cette année là , d'invisible quelle avoit été jusqu'à lors , et que cette attraction a rendue ensuite

(1) *Magasin Encyclopédique* , ann. 1806. , t. 2. , p. 69.

invisible pour l'avenir. La comète de 1762, suivant M. BURCKHARDT, ne s'accordoit qu'à 5', mais la correction de réfraction alloit à 7', et il a rectifié les élémens de la manière suivante :

Nœud	11 s.	18°	33'	5"
Inclin.		85	38	13
Périhelie	3	14	2	0
Passage	28 mai	8 h.	11'	
Dist	1,0090	485.		

M. BESSEL a fait de longues recherches sur la comète de 1769, il a trouvé la période d'environ 2100 ans, cela résulte de la totalité des observations de M. MESSIER et de M. MASKELYNE; qu'il a réduites avec la plus scrupuleuse exactitude. Les erreurs de calcul ne vont qu'à 5", tant en ascension droite qu'en déclinaison. La grande multitude des observations et leur exactitude, lui fait croire que ce résultat est vraisemblable.

M. GAUSS et M. BESSEL ont calculé la comète de décembre 1805, et celle de 1772 dans une élipse, et ils ont trouvé des différences qui font, qu'il est difficile de supposer que ce soit la même comète, à moins qu'il n'y ait eu des dérangemens.

M. GAUSS a calculé celle de 1805, dans la parabole et dans l'ellipse, et il a trouvé que toute ellipse dont le grand axe surpasse 2,82, représente les observations mieux que la parabole. Il croit qu'il y a probablement beaucoup de comètes où les observations ne suffisent pour prouver que les orbites approchent de la parabole,

et qu'il faudroit pour chacune , calculer les limites entre lesquelles est contenue l'orbite.

Le 21 mai , il s'étoit répandu un bruit de la *fin du monde* pour le 25 , on m'attribuoit la prédiction d'une comète. J'ai reçu plusieurs lettres pour des personnes malades de frayeur , plusieurs sont mortes. On a arrêté un crieur qui vendoit cette annonce ; je l'ai désavouée dans le journal de Paris. Le 25 , un orage terrible a augmenté la frayeur. Le 15 janvier 1798 , j'avais été obligé de faire la même chose , il y avoit plusieurs personnes malades comme en 1773.

Il y a dans l'histoire des comètes , une anecdote singulière qui se rapporte à deux étoiles marquées A et S. dans les *Mémoires* de l'Académie pour l'année 1775 , la comète avoit été découverte près de ces étoiles le 8 août 1769. Les lettres se rapportent à deux filles naturelles du comte de Charolais *Adélaïde* et *Sophie* , dont M. Bouret vouloit avoir occasion de parler quand le Roi seroit chez lui , ou M. MESSIER devoit présenter sa carte. Il y a une de ces étoiles sur le grand atlas de M. BODE , mais sans lettre. Je l'ai engagé à mettre sur cet atlas , 800 étoiles que M. MESSIER a eu occasion de déterminer , qui sont dans les différens volumes de l'Académie , où il y a les détails de ses observations sur les comètes ; mais il y en a plusieurs qu'il n'a point encore publiées.

Les *transactions philosophiques de la société royale de Londres* pour 1804 , contiennent des expériences sur la mesure des petits angles , et

sur la grandeur de la planète de HARDING , par M. HERSCHEL : il lui trouve un quart de seconde , mais il ne décide pas si c'est un diamètre réel.

M. PIGOTT donne les changemens de l'étoile de 5^e grandeur , au bouclier de sobieski de 61 $\frac{1}{2}$ à 62 $\frac{3}{4}$ jours , qui quelquefois est à peine visible. Il la découvrit en 1795 , sa position étoit en ascension droite 279° 9' , $\frac{1}{2}$ déclinaison 5° 56' A. juin 1796. Ses plus petites lumières 1796 , 17 septembre et 15 novembre ; 1797 , 14 mai , 7 août ; 1798 , 29 juillet , 15 septembre ; 1799 7 août , 11 octobre ; 1801 , 14 juillet et 24 septembre 1801 , 9 août 9^e grandeur ou invisible.

Une partie de ces observations ont été faites à Fontainebleau en 1803 , avant que l'Institut eût obtenu la liberté de M. PIGOTT.

M. HERSCHEL examine l'effet que doit produire le déplacement du système solaire , il réduit à 1" 5 , le mouvement propre annuel de six étoiles principales , en supposant que le soleil se dirigea vers 245° 52' d'ascension droite , et 49° 58' de déclinaison. Maskelyne avoit 5" $\frac{1}{2}$ pour la somme des six mouvemens annuels de ces six étoiles , le surplus est l'effet du déplacement solaire.

M. HERSCHEL donne des observations sur la figure singulière de Saturne. Le 12 avril 1805 , avec un télescope de 7 pieds qui donnoit une distinction extraordinaire et qui grossissoit 570 fois , il trouva l'anneau plus blanc , et saturne jaunâtre.

Avec un télescope de 10 pieds grossissant 527 fois , il trouva les quatre points de la plus grande

courbure à 43° , il le compare à un parallélogramme dont les quatre coins seroient arrondis.

Avec un télescope de 40 pieds grossissant 360 fois, il a vu de même. L'axe est 32, l'équateur 35 ; il y a 36, pour le diamètre de la plus grande courbure.

Il y trouve l'effet de la gravitation sur la figure des planètes : il y a ici deux forces centripètes, et deux forces centrifuges, puisqu'il a prouvé les deux rotations de la planète et de l'anneau.

L'anneau le plus éloigné tourne sensiblement. La division entre les anneaux est obscure, comme l'espace entre les anses.

La publication du second volume des *Observations* de BRADLEY, pour 1756 et suiv., a fait pour nous une nouvelle intéressante. On y a joint celles de son successeur, et ce volume se lie avec ceux de M. Maskelyne, qui commencent à 1765.

Parmi les observations curieuses de cette année, on doit compter celle de la *parallaxe annuelle des étoiles*, que M. CALANDRELLI croit avoir reconnue sur plusieurs étoiles. M. PIAZZI avoit donné à ce sujet des résultats, dont j'ai parlé dans l'histoire de l'année précédente (2).

La *parallaxe de la lyre en déclinaison*, est 0,875 de la parallaxe absolue ; elle passe assez près du zénith. M. PIAZZI l'a beaucoup observée. Mais on est tenté de tirer des observations de M. PIAZZI, une conséquence contraire à celle qu'il paroît

(2) *Magasin Encyclopédique*, ann. 1806., t. 2., p. 75.

vouloir établir ; c'est que la parallaxe des étoiles échappe encore à nos mesures ; si elle étoit assez grande pour être mesurée , la déclinaison ne seroit pas toujours le moyen le plus sûr à employer. Au reste , M. Piazzzi se propose de continuer ses recherches ; et M. Calandrelli , à Rome , a donné deux Mémoires sur la parallaxe de la lyre.

Roma , 1806 , in-8.°. *Rissultato di varie osservazioni sopra la parallasse annua di Wega*. On trouve la parallaxe de 5" avec un secteur de 9 pieds. Les observations s'accordent assez pour lui faire croire que cette parallaxe existe réellement ; ce qu'on n'avoit pas cru jusqu'à présent.

Nous avons reçu , au mois de décembre , des *Opuscoli astronomici* , imprimés à Rome par MM. CALANDRELLI et CONTI , 20 pages in-4.°, où il y a six Mémoires , dont un sur la *Parallaxe annuelle de la Lyre* , qu'il trouve de 4,"4 ; sur l'*Opposition de la planète de Herschel* , an 1805 , et sur les *Elémens de son orbite*. Les autres , sur l'*Eclipse de soleil* de 1806 , observée à Rome et à Padoue , et calculée par M. Conti ; sur la *Méthode des hauteurs correspondantes* ; enfin , une *Table du nonagesime pour la latitude de Rome*.

La parallaxe de 4,"4 réduiroit la distance de la lyre à 1600 milliars de lieues , au lieu de 7000 ; mais comme la parallaxe d'ascension droite de la lyre varie beaucoup plus que la parallaxe de déclinaison , il est à souhaiter qu'on emploie ce moyen pour éclaircir cette curieuse question.

La plus grande parallaxe de la lyre en ascen-

sion droite, est entre la fin de mai et la fin de septembre, en déclinaison, entre la fin de juin et la fin de décembre, et comme c'est vers le mois d'août qu'elle a été le plus observée, passant au méridien à 8 heures, il est possible que la différence ait échappée aux observateurs les plus exacts.

La prolongation de notre méridienne entreprise cette année, ne peut manquer d'intéresser les Astronomes. Ainsi, nous croyons devoir leur apprendre où l'on en est, et la certitude de réussir bientôt.

Dès le 2 mai, M. DE LAPLACE a proposé de continuer la *méridienne* jusqu'aux Isles Baléares. M. BIOT, M. ARAGO et M. RODRIGUEZ, espagnol, sont partis avec des instrumens, le 2 septembre.

Pendant l'absence de M. Arago, il est remplacé à l'Observatoire par M. *Claude-Louis* MATHIEU, né à Mâcon, en novembre 1784, élève des Ponts et Chaussées, et qui est fort exercé dans les observations et les calculs de l'astronomie.

Comme ils doivent aussi déterminer le pendule à 45° , le 26 juillet, MM. BOUVARD et BIOT ont mis en expérience le pendule invariable de platine destiné à être porté dans les divers points de la méridienne. Pour en déduire le pendule simple et les variations de pesanteur, on le fait osciller devant le pendule d'une horloge, dont on connoît parfaitement la marche, et on regarde de loin avec une lunette, la coïncidence des deux pen-

dules ; il n'y a pas une minute d'incertitude sur le tems où ils sont exactement d'accord.

Dès 1775, M. Turgot, Ministre, vouloit envoyer M. MESSIER à Bordeaux, pour avoir le pendule à 45°. Sa retraite empêcha le succès de cette entreprise ; mais actuellement, nous avons des moyens bien plus exacts.

M. BIOT écrit de Barcelone, le 22 septembre, il reçoit le plus grand accueil des chefs du gouvernement espagnol.

Du 4 octobre, de Tarragose, le grand triangle se fera aisément depuis la mi-novembre jusqu'à la fin de février.

Du 12 octobre, il part pour Valence, et il ira à Cullera, où il compte faire une station ; les pluies sont encore un obstacle ; mais au mois de novembre, les vents du nord nettoieront le ciel.

Le 16 octobre, le petit aviso ou brigantin *le Mystique*, qui doit porter les Astronomes à l'Isle d'Iviza, est arrivé ; il va à voiles et à rames, et est commandé par un officier très-instruit, très-zélé et très-aimable, M. de Vacaro ; il n'est point armé. Les passeports de l'Amirauté d'Angleterre sont arrivés. On s'embarquera à Dénia, 15 lieues au midi de Valence ; de Dénia à Iviza, il n'y a que 25 lieues, et ce grand triangle se fera aisément dans les mois de janvier et de février.

23 octobre. M. Biot s'est embarqué pour Iviza ; il est revenu le 10 novembre. Le résultat de ce voyage est qu'on choisira le poste de Mongon, près Dénia, au lieu de Cullera, et la montagne de

Camrey, dans l'île d'Iviza. Tous les triangles seront finis dans deux mois ; mais les latitudes ne pourront s'observer qu'à la fin de l'année à Formenteva, petite île voisine d'Iviza où l'on mesurera une base. M. Chaix s'est chargé du poste de Mongon, M. de Vacaro surveille une autre station.

M. de VANDEUIL à Madrid , M. VIOT à Barcelone , M. la NUSSE à Valence , et M. MORAND à Denia , ont pris le plus grand intérêt aux préparatifs , et ont fourni tous les secours. On a eu des peines infinies pour préparer les stations ; on a employé 200 hommes pour tailler un sentier dans le roc de Mongo , 60 mulets et 60 hommes à Iviza ; les tentes ont été renversées par un terrible vent du nord ; mais enfin le 7 décembre tous les réverbères et les signaux étoient placés. M. Arago est infatigable. Ainsi , les sciences ne souffrent pas de la guerre. La Société royale de Londres a demandé à l'Institut de France de solliciter la liberté d'un Astronome anglais , prisonnier en France ; elle a été accordée tout de suite : c'étoit la deuxième fois que les sciences avoient eu ce privilège.

Le 11 mars 1806 , le Conseil d'Etat a décidé la liberté du capitaine FLINDERS , et la remise de sa goëlette le *Cumberland*.

Le sixième volume des *Mémoires de l'Institut ; pour la Classe des Sciences* , contient : l'*Eloge de M. Méchain* , une *Nouvelle formule pour réduire les distances* , plusieurs *Observations de MM. MÉCHAIN , MESSIER , BURCKHARDT , LALANDE* , *neveu*.

J'y ai donné les résultats du *passage de Mercure* en 1802, et les conséquences qui en résultent pour corriger mes tables. M. COULOMB y a donné les *Méthodes pour avoir le plus grand degré de Magnétisme*; et M. BUACHE, un *Mémoire sur la découverte de l'Amérique*, où il fait voir que Colomb avoit consulté Toscanelli, et que l'île d'Antillia, que l'on avoit cru être l'Amérique, étoit les Açores qu'il a reconnues dans une carte de 1367; il en conclut que c'est bien Cristophe Colomb qui a découvert l'Amérique. Mais j'ai fait voir, dans mon *Abrégé de Navigation*, combien il y avoit de choses précédentes qui devoient l'y conduire.

La classe des sciences a aussi publié le premier volume des *Savans Etrangers*, que l'on attendoit depuis long-temps, où il y a des observations de M. BOUVARD, des mémoires de M. BURCKHARDT, sur plusieurs comètes et sur les micromètes, un mémoire de M. DANGOS, sur les réfractions terrestres, des observations météorologiques faites à Cayenne pendant dix ans, par M. MENTELLE, dont nous regrettons la perte, il étoit frère de notre célèbre géographe, et je lui avois procuré les moyens d'aller exercer son zèle dans un pays presque inconnu, où l'on pouvoit faire d'importantes observations; ce n'est que par lui que nous avons connu les marées de Cayenne.

La classe des sciences ayant résolu de publier ses mémoires à chaque semestre, n'a pu parvenir que le 8 décembre à faire paroître le premier semestre de 1806, il contient des mémoires de

M. LEGENDRE, sur les triangles, dans les sphéroïdes de M. BURCKHARDT sur les comètes de 1762, 1770 et 1784, et sur la planète de HARDING et des expériences de M. BIOT et ARAGO, sur la force réfringente des différens gaz, objet qui intéresse la réfraction astronomique: elle propose un prix considérable pour les perturbations de la planète d'OLBERS.

M. DELAMBRE a observé les équinoxes et les solstices, et il n'a rien trouvé à changer à ses nouvelles tables.

M. PIAZZI a examiné la question de l'obliquité de l'écliptique, sur laquelle on dispute depuis longtemps. Les solstices d'hiver et d'été de 1804 lui ont donné 7" de moins en hiver qu'en été; il ne croit pas que cela puisse venir des variations de réfractions, il étoit tenté de l'attribuer à la lumière du soleil plus refrangible que celle des étoiles, d'où il suivroit que les réfractions déduites presque uniquement des étoiles ne conviendroient pas au soleil; il croit être sûr, d'après ses observations, que les réfractions des étoiles sont les mêmes la nuit et le jour. Il croit que depuis le zénit jusqu'au solstice d'hiver les réfractions ne peuvent guère être en erreur que de deux secondes, ce qui ne suffit pour expliquer les différences de 7" à 8" qu'on a trouvé entre les deux solstices par les observations de M. Piazzî et celles de Greenwich. M. Delambre ne trouve que 4" ainsi que M. CHIMINELLO. M. PIAZZI pense qu'il faut faire entrer un nouvel élément dans le calcul des réfractions, en

attendant de nouvelles lumières ; il croit que l'obliquité ne doit se déduire que des observations d'été, et il trouve $23^{\circ} 27' 57'' 4$, pour 1800, ce qui ne diffère que de $0'' 3$ de ce que M. Delambre a trouvé par ses 12 solstices, en faisant une légère augmentation aux réfractions de Bradley, et diminuant d'une seconde la latitude de Paris, qui sera $48^{\circ} 50' 15''$, M. DELAPLACE soupçonne que la différence entre l'été et l'hiver vient de ce que l'on prend le thermomètre intérieur, au lieu de prendre le thermomètre extérieur, qui lui paroît devoir donner la véritable mesure de la réfraction.

Les quatre utiles collections d'observations, les *Ephémérides de Berlin*, de Vienne, de Milan, et la *Connaissance des Temps*, ont continué.

L'Angleterre ne nous procure pas le même secours, il semble qu'on n'observe qu'à Greenwich, et que les trois royaumes se reposent sur M. MASKELYNE ; mais il faut avouer que les observations qu'il publie chaque année sont dignes de compenser tout le reste.

La connaissance des Temps pour 1808, qui a paru le 15 septembre 1806, par les soins de M. DELAMBRE, commence une nouvelle collection de cette utile éphéméride. Le volume est plus considérable, la justification plus grande, les objets plus étendus, le Calendrier a quinze mois pour faire suite au volume de l'an 15 ; on y trouve toutes les observations faites par M. BOUVARD en l'an 12, 1803 et 1804, avec les beaux instrumens dont l'Observatoire impérial a été enrichi.

M. DELAMBRE y a donné en détail la *Mesure du degré en Suède* ; j'y ajouterai le résultat qui est de 57200 toises au lieu de 57422 que les Français avoient trouvées en 1736 ; et j'ajouterai une réflexion qui me paroît utile pour expliquer cette différence. On n'avoit point alors de moyen pour vérifier le parallélisme des lunettes avant que j'eusse indiqué la lunette d'épreuve dans la première édition de mon astronomie en 1764.

J'ai donné, dans ce volume, une *table des mouvemens propres de 500 étoiles, des calculs pour les éclipses de 1805 et 1806, des conjonctions de Vénus.*

M. DELAMBRE y donne une *Histoire de l'astronomie, la notice de plusieurs livres utiles, des formules de divers auteurs, des corrections pour les tables du soleil et de la lune, une méthode pour trouver les configurations des satellites.*

On y trouve des *observations* de MM. VIDAL ; FLAUGERGUES, SCARPELLINI, HUMBOLDT, un *Mémoire* de M. de PRONY sur le *calcul des sphéroïdes*, les *éléments des trois dernières comètes.*

Dans les *Ephémérides de Milan* on trouve des *observations des trois nouvelles planètes, l'opposition de Jupiter en 1804, l'éloge de Reggio*, un grand travail de M. ORIANI pour le *calcul des sphéroïdes*, des doutes de M. CESARIS sur la *parallaxe des étoiles* annoncée par MM. Piazzini et Calandrelli, un *mémoire* de M. CARLINI sur les *réfractions*, où il donne des formules analytiques, des *observations des étoiles circonfolaires.* Pour

en déduire les coefficients, il annonce les tables de réfractions qui y seront assujéties.

M. ORIANI, l'un des astronomes de Milan, a refusé d'être évêque, et l'Empereur lui a donné une pension de 6,000 livres de Milan.

Les *Ephémérides* de M. BODE, pour 1806, qui ne nous étoient pas parvenues, contiennent des *Observations*, des *Mémoires* de M. BODE, de MM. MÉCHAIN à Paris, TRIESNECKER à Vienne, DAVID à Prague, BEITTLER à Mitau, WURM à Blanburen, BUGGE à Copenhague, DERFLINGER à Kremsmünster, SCHROETER à Lilienthal, JUNGNITZ à Breslau, BENZENBERG à Hambourg, HARDING à Lilienthal, OLBERS à Bremen, GAUSS à Braunschweig, FRISTCH à Quedlinbourg, SEYFERT à Dresde, de ENDE à Celle, PROSPERIN à Upsal, KAUTSCH à Leutomischel, SCHUBERT à Pétersbourg, BRANDES à Eckwarden, de HAHN à Remplin, MELANDERHJELM à Stockolm, KLUGEL à Hall, KOCH à Dantzig, le *nouveau Catalogue* de MASKELYNE, des *Lettres* de MM. PIAZZI, LALANDE, IDELER, FUSS, EIMBECKE, REPSOLD, WECHMAR, REISSIG, SOLDNER et BURJA. On peut juger par ce catalogue de l'activité astronomique des Allemands ; je voudrois bien qu'il y en eût autant en France.

M. BODE a donné une nouvelle édition augmentée de son *petit atlas céleste*, de 1782, en trente-quatre feuilles, avec un catalogue de 5000 étoiles.

M. BURJA a terminé son *Astronomie* en 5 volumes in-8.^o

J'ai publié, dans le *Magasin Encyclopédique*

du mois d'août un calcul singulier fait par un anonyme en Allemagne, qui a reconnu que les six planètes anciennes reviennent au même lieu en 280 mille ans. M. Mougín a vérifié qu'en effet les différences ne passent pas les erreurs que la longueur de cette période doit produire dans les révolutions qu'on observe depuis 2,000 ans, ou plutôt depuis 200 ans; car les observations qui sont plus anciennes sont trop imparfaites.

M. POZOBUT, malgré son âge, donne encore l'exemple du zèle et du courage. Il m'a envoyé une suite de curieuses observations sur la planète de HARDING avec M. RESCHKA, professeur d'astronomie à Wilna, en Pologne.

M. GAUSS a calculé de sixièmes élémens de cette planète qui diffèrent peu des précédens, mais qui exigeront des changemens lorsque cet habile géomètre aura fini le calcul des perturbations dont il est occupé.

M. SCHROTER a fait de nouvelles recherches sur la position de l'axe de Mars, sur son atmosphère et sur ses taches.

Les *Mémoires de Berlin* pour 1803, qui ont paru au mois de mai 1805, contiennent beaucoup d'observations de M. BODE faites à l'Observatoire royal de Berlin.

L'éclipse de soleil du 6 juin étoit le phénomène le plus remarquable de cette année, parce qu'elle étoit totale dans les Etats-Unis. Elle y a été observée en trois endroits, et m'a servi à calculer les diamètres du soleil et de la lune en la comparant

aux observations des éclipses annulaires , comme on le verra dans les Mémoires de l'Institut. J'ai été surpris qu'elle n'ait pas été observée à Boston , où il y a cependant une académie; mais M. DEFERRER, anglais établi à Newyorck, a été exprès à Albany.

M. RICHARD, missionnaire au détroit du lac Erié, l'a aussi observée, et j'en ai conclu la différence des méridiens 5 h. 36', ce qui confirme la position qui est dans la carte des Etats-Unis d'Abraham Bradley.

Cette éclipse a été observée à quinze endroits de l'Europe, et j'en ai conclu la conjonction à 4 h. 50' 6" t. v. à Paris, et la latitude 19' 20". La correction des *Tables de M. BURC* est 28" et en latitude 5 s.

M. GOUDIN a calculé plusieurs de ces observations , par une méthode analytique dérivée de celle qu'il a publiée pour calculer d'avance les phases d'une éclipse pour tous les pays de la terre.

On a mis dans la *connaissance des tems* , la *carte de l'éclipse du soleil du 29 novembre 1807* , mais on a oublié le dispositif général calculé pour toutes les latitudes , par M. GOUDIN ; et celui des principales villes , par M. DUVAUCEL , on les placera dans le volume de 1809 , qui paroîtra avant cette éclipse.

M. DELAPLACE a donné , dans le *Journal de Physique* , des mémoires où il fait voir que l'adhésion des corps , mis sur la surface d'un fluide , se rapporte à l'attraction capillaire dont il a donné

la théorie mathématique , et il montre la manière de calculer cette adhésion d'après les expériences de M. HAÛY et de M. ACHARD. Le principe d'attraction entre les molécules des corps, décroissant avec une extrême rapidité qui exprime les phénomènes capillaires, est aussi la cause des affinités chimiques ; elle produit une influence des masses dont M. BERTHOLET a développé les effets d'une manière neuve et heureuse.

M. ARAGO , voyant que la lumière réfléchie par les satellites, donne la même vitesse que l'aberration des étoiles ; il en conclut que la vitesse ne change pas. M. ARAGO a trouvé la même chose par les objets terrestres ; il a fait des expériences avec un prisme appliqué à la lunette du mural, sur la lumière du soleil, des étoiles et des objets terrestres , il a trouvé que la vitesse de la lumière est la même dans tous les cas.

M. HALMA, bibliothécaire de l'Impératrice, a entrepris de traduire en français l'*Almageste* de PTOLEMÉE.

M. DE HUMBOLDT s'occupe , à Berlin, dans la rédaction de son Voyage historique, physique et politique, des variations horaires du magnétisme, M. OLTMANNs travaille avec lui ; ce jeune géomètre calcule avec autant de zèle que d'intelligence , il va donner un volume d'observations astronomiques , et déjà il pense à un voyage en Asie.

La ville de Erlang, à sept lieues au nord de Nuremberg, et qui appartenoit au royaume de Prusse , a été traitée avec le plus grand ména-

gement ; et elle le doit principalement à l'Université distinguée qui jouit de la protection spéciale des généraux français.

La médaille que l'Institut décerne chaque année, vers l'équinoxe au meilleur ouvrage d'astronomie d'après ma fondation, a été adjugée à M. SVANBERG, astronome suédois, qui vient de publier la mesure du degré de la terre en Laponie, par laquelle on a reconnu l'erreur dont les causes sont indiquées dans l'histoire de l'astronomie pour 1805. La médaille représente l'Observatoire, et sur le revers *præmium astronomicum Instituti Gallici*.

John SVANBERG est né le 7 avril 1771, dans la paroisse de Calix, à treize lieues de Tornea. Il avoit un oncle qui prit soin de son éducation, et qui le destinoit à l'église, mais la première occasion qu'il eut de voir un livre de mathématiques, une Vie de Maclaurin, à l'âge de quatorze ans, décidèrent son goût. Dès qu'il fut à l'Université, il s'y livra avec l'aide de M. Nordmark, géomètre d'un grand mérite.

En 1796 il fut fait vice-secrétaire de l'Académie de Stockolm, et en 1803, directeur de l'Observatoire.

L'académie de Copenhague propose, pour sujet de prix, s'il y a un *maximum* ou un *minimum* dans les changemens que produisent les perturbations sur les orbites des planètes, lequel dépende de la nature des orbites. Le prix est de 400 fr. ; les pièces seront reçues jusqu'à la fin de 1807.

L'*académie de Berlin* a remis à deux ans le prix sur les variations de l'obliquité.

M. DELAMBRE a fini la rédaction de toutes les observations d'étoiles et de latitudes pour la méridienne. Reste à faire le calcul des arcs et des latitudes pour le second volume, ensuite la comparaison de l'ancienne méridienne. La base de Rodez est mauvaise, on a ajouté 22 tois. au degré entre Perpignan et Rodez, qui sort de la progression. Ce n'est point l'attraction des montagnes, mais la base qui en est cause et les angles mêmes sur cette base étoient mauvais.

M. BOUVARD a fini l'impression de ses *Nouvelles tablès de Jupiter et de Saturne*. J'ai terminé celles de *Mercuré et de Vénus* qui sont prêtes à imprimer. M. Delambre a fini celles du premier satellite avec les nouvelles perturbations.

M. Firmin DIDOT a fourni à l'exposition de l'industrie française, une *Table des sinus de secondes en secondes*, où il y a un chiffre de plus que dans celles de Taylor. M. de PRONY publiera le prospectus, et M. Didot y a joint une page *in-folio* pour les sinus naturels à 22 chiffres pour les dix millièmes.

M. BARRY, à Manheim, nous annonce un Recueil d'observations. Il a fait placer une mire éloignée pour sa lunette méridienne.

A la fin de juillet, le bruit se répand que M. de ZACH a quitté l'observatoire de Gotha, qu'il avoit rendu si célèbre; mais comme c'est lui qui en avoit procuré la construction, l'astronomie jouira

toujours de son zèle, de son influence et de ses travaux. Son journal a continué; nous y avons vu entre autres la position d'Eisenberg, remarquable actuellement par le séjour de la savante Duchesse douairière de Gotha, $50^{\circ} 58' 3''$ de latitude, et $34^{\circ} 29''$ à l'orient de Paris. On y a vu aussi la diminution de la mer Baltique de 45 pouces par siècle, et le soupçon de la réunion de l'Asie avec l'Amérique, d'après les voyages des Russes, etc.

A Paris, le 31 octobre, la *pyramide de Montrouge* achevée pour servir de mire à la lunette méridienne; les arbres élagués.

Le Bureau des longitudes a engagé le Ministre à faire rétablir l'*Observatoire du Collège de France*, qui est important pour l'instruction publique, et où le Professeur a formé, depuis 30 ans, plusieurs observateurs pour la mer et pour la terre, pour les voyages et les observatoires. Le zèle et l'intelligence de M. Vaudoyer, architecte du Gouvernement, ont donné à cet observatoire un nouveau degré d'utilité, et nous lui devons ici le témoignage de notre reconnoissance. C'est lui qui a disposé les salles de l'Institut au Collège Mazarin.

Il y a, chez M. ROCHON, un grand et excellent *telescope de platine* qui vaut 6000 fr., et qui seroit une acquisition précieuse pour un Observatoire.

M. HAUTPOIS a un *cercle répétiteur* de deux pieds qu'il estime 4,500 fr., et un équatorial dont les cercles ont un pied et qui est du même prix: il peut servir de lunette méridienne et de cercle

répétiteur. Il loge à la Pompe à feu, à Chaillot, où il est directeur.

Physique mécanique; par E. G. FISCHER, membre honoraire de l'Académie des sciences de Berlin, professeur de mathématiques et de physique dans la même ville, traduit de l'allemand avec des notes de M. BIOT, membre de l'Institut impérial de France. A Paris, chez Bernard, quai des Augustins, n°. 25, 1806.

Mad. BIOT, à qui nous devons cette traduction, a rendu un service à la physique. L'on y trouve les propriétés des mouvemens des solides, des fluides, l'électricité, le magnétisme, les phénomènes de la lumière, la théorie des lunettes acromatiques. M. BIOT, qui a fait de savantes notes se plaint de ce qu'en France on ne sait point assez l'allemand, de ce qu'on ne traduit pas le *Dictionnaire* de GEHLER. Les belles *Recherches* de VOLTA sur les effets galvaniques de l'électricité, le bel ouvrage de M. CHALDNY sur les vibrations des surfaces, n'a été connu qu'après plus de huit ans, par les soins de M. HÄÜY; et l'ouvrage du même auteur sur les *Pierres tombées du ciel*, n'a été connu de nous que lorsque le météore de l'aigle a fixé l'attention générale sur les *aérolithes*. Cependant la réalité de la chute de ces masses étoit depuis longtemps établie d'après les faits antérieurs, et par les seules forces de la critique dans l'ouvrage de M. Chaldny. Je me suis plaint déjà plusieurs fois de ce qu'on ne cultivoit pas assez la langue allemande; sans les *Ephémérides*

de Berlin de M. BODE et le *Journal* de M. de ZACH, nous ne saurions qu'une partie de ce qu'il faut savoir en astronomie. Mais M. BURCKHARDT M. DELAMBRE nous en font jouir, comme la *Bibliothèque britannique* de Genève nous apprend ce qui se fait en Angleterre.

Théorie de la surface actuelle de la terre, ou plutôt Recherches impartiales sur le temps et l'arrangement de la surface actuelle de la terre fondées uniquement sur les faits, sans système et sans hypothèses, par M. ANDRÉ (le P. *Chrysologue*, Capucin), rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, n°. 14. Il rapporte tout au déluge, mais il y a des observations intéressantes qui sont indépendantes de ses idées. Dans le *Journal des Mines*, n°. 108, vol. 18, p. 321 et 377, on a publié 116 pages d'*observations du baromètre et des hauteurs des montagnes*, faites avec des peines inouïes par ce courageux voyageur. Ce recueil intéressant pour la géologie et la météorologie, fait une suite à celles de M. SCHUCKBURGH qui est dans les *Transactions philosophiques* de 1777; il est à désirer que l'on suive ces exemples.

M. ANDRÉ, dans la *géologie des montagnes* qu'il a parcourues, reconnoît partout le séjour des eaux sur les montagnes. Il ne cherche point à expliquer leur retraite, mais je crois avoir prouvé qu'elles sont dans les cavités souterraines qui sont sous la croûte superficielle que nous habitons. *Journal de Paris*, 8 novembre 1805; *Journal des Débats*, 7 mai 1805.

NOÉ ANDRÉ est né en 1728; il se fit Capucin en 1745. Il vouloit en 1770 faire une carte de Franche-Comté, mais étant venu à Paris par hasard en 1773, il fut accueilli par M. Le Monnier qui logeoit dans la cour des Capucins; il fit des planisphères célestes en 1778 et 1780. En 1781 il se mit à voyager et continua pendant six ans ses courses de six mois qui ont produit ce précieux recueil d'observations (Bibliographie astronomique, p. 567, 571, 577).

M. de LEZENNE professeur à Lille a fait imprimer une Gnomonique élémentaire de 26 pages; qui sera très-utile pour joindre aux ouvrages d'Astronomie où cette application ne se trouve pas assez détaillée, j'en avois donné en 1784, une plus étendue et assez complète dans l'*Encyclopédie Méthodique*, par ordre de matières, au mot cadran, tome premier des mathématiques, elle étoit destinée à entrer dans le 4^e volume de mon *Astronomie* qui parut en 1781, mais l'abondance des objets m'empêchant de la publier, elle n'a point été jusqu'ici imprimée séparément, ce qui fait qu'elle n'a pu être fort utile; on y trouve 14 espèces de cadrans dont plusieurs ne se trouvent point dans les autres traités comme celui de dom BEDOS 1778, in-8°, qui est le plus complet et le plus répandu.

Le besoin que nous avons d'avoir de bons instrumens sans le secours des Anglais, a déterminé le Gouvernement à placer des élèves chez nos plus habiles artistes.

L'exposition de l'Industrie Nationale qui a été faite cette année par les soins de M. de *Champagny* ministre de l'intérieur, a fait connoître une multitude de choses importantes qui étoient inconnues. M. le NOIR, un de nos plus habiles ingénieurs, a mis un cercle azimutal, un *equatorial*; un *cercle répétiteur*, un *cercle de réflexion* pour la marine, un *compas de variation*, une *boussole d'inclinaison*, tous ces instrumens perfectionnés par lui-même, l'instrument de M. ROCHON, pour *réduire les distances en mer*, un niveau de nouvelle construction, deux *cercles pour trouver les angles horizontaux et les angles verticaux*, un *micromètre* pour mesurer les distances des objets éloignés, un *graphomètre* plus petit et plus commode, une *sphère armillaire* qui donne le temps vrai et le temps moyen, un *anneau astronomique*, un *nouveau pendule de compensation* fait avec du verre et du cuivre.

M. LEREBOURS, pour l'optique, M. JEKER, pour les instrumens de la marine, ont aussi fourni à l'exposition.

L'on a distingué de beaux ouvrages d'*horlogerie* de MM. JANVIER, PONS, BREGUET, LEPAUTE, etc. dont on a vu le détail dans le *livre de l'exposition* et dans les *Moniteurs* du 26 octobre et du 12 décembre 1806.

J'ai envoyé à Rome un *cercle* de M. BELET et une *pendule* de M. PONS, dont les astronomes de Rome ont admiré l'exactitude.

M. ZEICHENBACH à Munich et BAUMANN à Stut-

gard , font de très-beaux instrumens. Avec les cercles répéteurs de celui-ci on observe seul , par le moyen d'un fil à plomb placé dans l'intérieur d'un axe cylindrique creux d'après l'idée de M. BOHNERBERGER.

M. MENDELSSOHN à Berlin , fait des sextans d'une grande exactitude.

L'Empereur ayant accordé des instrumens pour l'observatoire de Turin l'on y a attaché *Charles Dominique Marie* du CHAYLA né à Marvéjols en 1774, il est parti en septembre 1806 , après avoir travaillé à l'observatoire de Paris.

Le télescope de 22 pieds , de l'observatoire a été refait par M. Caroché , mais le pied est trop embarrassant , l'on songe à en faire un autre quoiqu'on ait dépensé 50 mille francs pour le premier , M. Caroché a éprouvé qu'il est très difficile de placer un miroir qui pèse 400 livres, de manière qu'il ne change pas de forme ni de position quand le télescope est dirigé à différentes hauteurs.

Le télescope de 40 pieds , de M. HERCHEL n'a point encore fourni les résultats extraordinaires que nous en attendions. Je lui ai écrit que j'irois en Angleterre pour voir ce prodigieux instrument , aussi-tôt qu'il m'écrirait qu'il en seroit content; je n'ai point encore reçu cet avis. Comme M. Herschel a 68 ans , je crains qu'il ne puisse se satisfaire et qu'il ne trouve pas un successeur capable de terminer complètement une aussi difficile entreprise.

Le mètre des archives du corps-législatif et ce-

lui de l'observatoire , ont été mis sur le nouveau comparateur de M. le Noir à 23° du thermomètre centigrade ils ne diffèrent que d'un 600 millième dans le milieu de la largeur du mètre , mais on ne peut répondre de cette différence, la comparaison a été faite par MM. DELAMBRE, PRONY, BURCKHARDT et BOUVARD.

M. LE CHEVALIER, conservateur de la Bibliothèque du Panthéon, qui avoit accompagné Méchain en Espagne, a fait rétablir l'*Observatoire de Pingré*, avec de très-bons instrumens.

M. LEUPOLD, qui a travaillé avec moi à Paris, a entrepris de rétablir l'*Observatoire de Bordeaux*; il est secondé par MM. LESCAR et DUCUM. Ils ont demandé à l'Administration les réparations indispensables, et ils se proposent d'acquérir un quart de cercle. Cela seroit très-utile dans un pays où il doit y avoir beaucoup de marins.

La marine a fourni cette année quelques ouvrages. Dans le 3.^e volume, de 1806, des *Ephémérides de Coïmbre*, il y a une *Table de longitudes* d'après les triangles de Portugal. Le Bureau hydrographique de Madrid en a fourni plusieurs. On y trouve un mémoire sur le *reticule romboïde*, et sur l'*usage de la lunette méridienne*, quand elle a une déviation. On y trouve *Demonstração e ampliação do calculo dos eclipses proposto no primeiro volume das ephemerides de Coïmbra* 1806.

Mais cette méthode ne me paroît pas avoir un avantage sur les autres; elle suppose les tables des éphémérides de Coïmbre.

Elémens historiques-pratiques de la Marine, par M. SUZANNE. On y trouve le calcul des résistances des forces, la manœuvre et la tactique navale.

M. DUCUM, professeur de navigation à Bordeaux, a publié un mémoire intitulé : *Nouvelle méthode pour déterminer la latitude à la mer, par des hauteurs prises hors du méridien, et la longitude, par une hauteur de la lune dans plusieurs cas*. 36 pages in-4.^o Il fait voir les inconvéniens où l'on peut tomber en employant la *Méthode de DOWES*, et les précautions qu'il faut prendre pour les éviter. Il n'avoit pas de connoissance du grand ouvrage de M. DE MENDOZA qui s'en est occupé.

A l'égard de la *Méthode des longitudes*, il y a longtems que LEMONNIER, PINGRÉ et moi, en avons fait voir l'utilité; elle est surtout indiquée à la page 68 de mon *Abrégé de Navigation*, comme pouvant simplifier beaucoup la méthode des longitudes, au moyen des tables horaires que j'ai publiées avec cet abrégé.

Les nouvelles *Tables de la Lune*, de M. BURG, servent à calculer les observations de longitudes faites dans le voyage de la Nouvelle-Hollande; et Michel LALANDE a calculé, pour cet effet, plusieurs observations de la lune au méridien.

Il reste à recalculer toutes les observations faites dans les trois *Voyages de Cook*, parce qu'elles ont été comparées avec les tables de la lune que l'on avoit alors, et qui n'étoient pas assez exactes pour tenir lieu d'observations correspondantes.

La géographie a fait cette année de nouveaux

progrès. MUNGO PARCK a écrit de Tombuctoo, dans le milieu de l'Afrique. On avoit répandu le bruit de sa mort. Son retour nous apprendra des choses curieuses sur ces pays inconnus.

Tableaux historiques de toutes les découvertes faites en Afrique, traduit de l'anglais ; 2 vol. in-8.° chez Pain, place du Panthéon.

Les vaisseaux *le Nadeshda* et *la Newa*, qui étoient partis le 7 août 1803 de Cronstadt, sous les ordres du capitaine Krusenstern, sont arrivés les 4 et 19 août 1806, après avoir fait le tour du Monde. C'est la première fois que les Russes l'avoient fait. M. Horner a fait beaucoup d'observations importantes pour la géographie, sur la côte de Tartarie. Il y en a plusieurs dans le Journal de Gotha, septembre 1806, où M. le Baron de Zach continue de publier ce qu'il y a de plus curieux pour l'astronomie, en nous prouvant la nécessité qu'il y a pour un astronome de savoir l'allemand M. BURCKARDT en a mis une notice dans l'Annuaire de 1807.

M. WISNIEWSKI, astronome de l'Académie de Pétersbourg, a fait des voyages pour déterminer les principaux points des gouvernemens russes de nouvelles acquisitions ; la Lithuanie, la Volhynie, la Podolie et la Tauride.

Vers le printemps de 1804, le capitaine LEWIS fut chargé, par le Président des Etats-Unis, de remonter le Missouri, et chercher le moyen le plus facile de se rendre à la mer Pacifique. Il partit à cet effet de Washington, accom-

pagné du capitaine Clark et de trente hommes d'équipages formant sa petite caravane ; ils remontèrent le Missouri 930 lieues jusqu'à ses grandes cataractes ; delà ils traversèrent les montagnes rocheuses où il fut obligé d'hiverner en raison des neiges dont ces montagnes sont couvertes , et dont une partie qui , selon son rapport , est d'environ 20 lieues , ne fondent jamais. Il poursuivit enfin jusqu'à l'endroit navigable de la rivière Kooskooske, 120 lieues ; du Kooskooske à la branche S. E. de la rivière de Colombia, 25 lieues ; de cette branche jusqu'au lit de cette même rivière ; 50 lieues , puis enfin sur la rivière Colombia jusqu'à son embouchure 150 lieues , ce qui donne une distance de plus de 1200 lieues de l'embouchure du Missouri à la mer Pacifique.

Le capitaine Lewis a observé que la marée remontoit la Colombia à 50 lieues, c'est-à-dire jusqu'à 2 $\frac{1}{2}$ lieues de ses cataractes jusqu'où elle est navigable pour de grandes corvettes , mais plus haut la navigation n'admet que des canots et pirogues.

La Relation du Voyage de découvertes faites aux terres australes pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804, comprenant, 1^o. la partie historique ; 2^o. la partie des mœurs et la description des peuples ; 3^o. la partie physique et météorologique formant ensemble 4 vol. in-4^o. , rédigée par MM. PERON et LESUEUR , sera publiée aux frais du Gouvernement.

La partie de l'histoire naturelle du même

voyage sera imprimée et publiée par souscription.

M. GAULTIE, officier de la marine, qui est de Saint-Malo, a fait beaucoup d'observations dans la campagne de M. de Missiessi en Amérique.

M. de LOWENHON a publié, en Dannemarck, une *Carte et une Description des îles Féroë*, entre $61^{\circ} 25'$ et $62^{\circ} 25'$ de latitude, pour faire suite à la grande et belle carte de Dannemarck, en plusieurs feuilles qui a été levée par les ingénieurs géographes.

Le voyage des missionnaires en Chine n'ayant pu se faire cette année, on a déposé à l'observatoire les instrumens destinés pour ces voyages.

M. BUACHE nous a donné la notice d'une carte curieuse pour l'histoire de la géographie : *La Mappamondo di fra Mauro descrito ed illustrato da placido Zurla, venezia, 1806, in-folio.* (1) Cette mappemonde faite vers 1457 à Venise, est curieuse pour faire connoître l'état de la géographie à cette époque, elle fut construite pour le roi de Portugal, Alphonse V.

M. DUPUIS auteur du grand ouvrage de *l'Origine des Cultes* à continué de s'occuper des mêmes recherches; il a discuté 30 téogonies anciennes, il a comparé les constellations de la Chine et des Indes et il en a fait un planisphère curieux. Parmi les choses singulières que ces recherches lui ont fournies on peut compter l'explication des quatre

(1) Nous nous proposons de donner une notice de ce curieux ouvrage. A. L. M.

fleuves du Paradis terrestre , qui sont l'expression des quatre parties du Zodiaque. Suivant Joseph , le premier veut dire *plénitude* ; c'est la partie des longs jours. Le second , *dispersion* , répond à l'équinoxe d'automne. Le troisième , *étroit et rapide* , ce sont les courts jours de l'hyver. Le quatrième signifie *venant d'orient* ; c'est le lever du soleil à l'orient , dans la renaissance du printemps , par l'agneau réparateur qui efface les maux de l'hyver à son lever héliaque , emblème de J. C. qui efface les péchés du monde. Les Chinois ont aussi le *fleuve jaune* , *l'eau rouge* , *l'eau de l'agneau* , suivant Macartney , t. 4 , p. 134.

M. DUPUIS a aussi publié un *Mémoire explicatif du Zodiaque chronologique et mythologique* , ouvrage contenant le tableau des maisons de la lune chez les différens peuples d'Orient , et celui des plus anciennes observations qui s'y lient d'après les Egyptiens , les Chinois , les Perses , les Arabes , les Caldéens et les Grecs. Chez Courcier , 149 p. in-4°. Ce Zodiaque , supérieurement gravé aux frais de M. de VOLNEY , contient les 27 nat-chtrons des Indiens , le 28 sou des Chinois , les 28 kordens des Perses , c'est-à-dire , les maisons que la lune parcourt en un mois , et le savant auteur a tiré de ces rapprochemens des résultats curieux de l'ancienneté de ces divers Zodiaques ; entr'autres cette idée importante que nous ne devons pas nous borner aux observations qui nous sont parvenues , le point initial de la division étant plus ancien , l'on n'a pu partir que des équi-

noxes et des soltices 4700 ans avant l'ère vulgaire.

Cela lui donne l'explication des fables indiennes du Phénix qui n'est que la période de 1460 ans, et plusieurs autres points curieux d'érudition. Il s'occupe actuellement de sa collection de 30 théogonies pour compléter son grand ouvrage de l'origine des cultes. Il remarque par exemple qu'Adam et Eve sont les constellations du bouvier et de la Vierge qui ont chacune un serpent, et qui sont voisines de l'équinoxe d'automne. quand Adam se lève, Eve paroît le suivre et annoncer l'entrée du mal dans le monde.

On a imprimé, dans le quarante-septième volume de l'*Académie des inscriptions*, un grand mémoire de J. de GUIGNES sur l'*origine du Zodiaque des Orientaux*, tiré d'un ouvrage particulier concernant les Egyptiens et les Chinois qui n'est point imprimé. Il pense que les Grecs, faute d'avoir bien connu ce que les Egyptiens enseignoient sur le cours de la nature, ont formé un Zodiaque, mais les noms de bélier, du taureau, etc., ne sont pas des noms de constellations; c'est une division de l'année en douze parties relatives aux productions de la terre et aux influences du soleil. On voit, dans tout l'Orient, une foule de constellations qui tiennent lieu du bélier, etc. donc ces signes n'existoient pas anciennement; de Guignes se sert des Chinois pour conjecturer ce que les Egyptiens avoient dû établir:

Le Poème astronomique de M. GUDIN, aussi in-

téressant pour le savoir que par la poésie , a été augmenté , ou plutôt refait avec soin , et paroîtra cette année.

La suppression du Calendrier révolutionnaire , concourant avec les victoires de l'Empereur , ont donné lieu à de jolis vers de M. Etienne Boutard.

LE SIÈCLE IMPROMPTU.

De trois mois et dix jours , espace intercalaire ,

Que sembloit à-la-fois repousser de son sein

Et l'an grégorien et l'an républicain ,

Le Français ne savoit que faire.

Mais un Héros a fixé leur destin.

Le Vainqueur d'Austerlitz , d'immortelle mémoire ,

A fait de ces cent jours un siècle entier de gloire.

Les pertes de cette année , dont j'ai indiqué le nombre dans le Journal de Paris du 31 décembre 1806 , ne sont pas tombées sur les astronomes ; mais M. COULOMB , à qui le *magnétisme* avoit de grandes obligations , mérite bien nos regrets , comme je l'ai fait voir dans un discours prononcé sur sa tombe et que j'ai fait imprimer ; M. DELAMBRE le fera mieux encore dans les *Mémoires de l'Institut*.

Dans les *Ephémérides de Milan* de 1806 , M. CESARIS a donné la *Vie de François Reggio* , né à Gênes le 25 avril 1743 , mort à Milan le 12 octobre 1804 , dont les travaux ont illustré l'Observatoire de Milan pendant quarante ans. J'en ai souvent parlé à l'occasion des *Ephémérides de Milan* ; il a été remplacé par M. CARLINI ;

M. de Flaugergues a publié l'Eloge de M. de Rette; M. Vitalis a lu à l'Académie de Rouen celui de M. Dulague.

J'ai oublié dans l'histoire de 1804 *George SHUKBURGH* dont j'ai parlé (Voyage d'Italie 1,55) à l'occasion des hauteurs des montagnes qu'il a mesurées dans plusieurs pays (Phil. Tran. 1777) et du bel équatorial qu'il avoit fait construire dans sa terre, (Astron. art. 2410.) c'est dommage que cet instrument ne puisse plus servir faute d'observateur. M. Schukburgh, mort le 11 août 1804, à 55 ans, a laissé une fille de 15 ans parente de madame Pougens.

On écrit de Ratisbonne 5 mars : le comte de STERNBERG vice-président du directoire électoral a publié un *projet de souscription* pour ériger une statue colossale en marbre de Carrare, au célèbre astronome KEPLER mort en cette ville l'an 1630, comme il se rendoit à Vienne. L'électeur archichancelier a souscrit le premier, pour une somme de 1000 florins.

Le maréchal NEY étant entré à Thorn le 6 décembre, je lui ai écrit pour l'engager à ériger un petit monument au grand Copernic qui naquit dans cette ville, le 19 février 1473; ce monument conserveroit la mémoire des conquêtes des français et leur goût pour les sciences.

La météorologie a présenté cette année, des variations extraordinaires; il n'y a eu ni grand froid ni grand chaud, mais beaucoup de tempêtes.

En novembre 1805, tremblement de terre à

Francfort. Le 20 Janvier 1806 à Orgon, Bouches du Rhône, bruit sourd qui fit lever les habitans. Le 10 Janvier, il y eut des orages à Bordeaux, à Brest, à Rouen, à Paris et à Ypres.

Le 11 Janvier, il y eut un orage terrible du côté de Chartres, de Dijon et de Nancy; un ouragan extraordinaire à Besançon; le tonnerre tomba à Toulouse, et il y eut une inondation à Rotterdam.

Le 10, dans le département des Landes, il y eut des bâtimens consumés, des parcs enlevés, des arbres déracinés.

Le 28, on ressentit à Poitiers deux secousses de tremblement de terre, accompagnées d'un bruit sourd prolongé; le tonnerre tomba sur le clocher de Cervo près Savone, et le clocher d'Albisola fut renversé, il tomba sur le clocher de Bézaudun du côté de Grasse. Ainsi ces nuages orageux occupoient plus de cent lieues d'étendue, ce qui confirme l'explication que j'ai donnée dans l'histoire de 1805, pour les ouragans.

Le 13 mars à Paris, au Havre, à Caën, à Anvers et à Brest; ouragans épouvantables, à Amsterdam plusieurs naufrages.

Le 9 Juin, ouragan terrible à Salerne.

M. BLANC capitaine du génie à Palma Nova dans le Frioul Vénitien, a observé le 30 juillet une trombe singulière dont j'ai donné le détail dans le journal de l'Empire du 22 août et dans le Moniteur du 23.

Le 29 août, à Nantes un vent extrêmement fort,

à Paris des cheminées abatues, des arbres renversés, tous les fruits abattus.

A La Rochelle, la nuit du 28 au 29, à la suite d'un vent de Sud très-chaud qui avoit soufflé toute la journée, l'ouragan a occasionné plusieurs naufrages à l'avant-port.

A Milan, le 31, orage terrible. Le 8 septembre; terrible orage à Gronigue, le 9 septembre à Flessingue, et à la Martinique; 300 personnes ont péri à la Dominique (moniteur du 7 décembre).

Le 8 août, tremblement de terre sur la rive de Jenisseick en Sibérie (moniteur 4 décembre).

Le 9 décembre il y a eu un orage à Autun.

Le 11 décembre, du côté de Mayenne et de Vitré il y a eu trois clochers détruits par le tonnerre, le 13 le tonnerre est tombé à Brest, le 14, on se promenoit à Paris par le plus beau jour comme au retour du printemps, le froid a commencé après le passage la lune par l'équateur.

M. DE LAMARCK a publié, pour la huitième fois, son *Annuaire météorologique* pour 1807; il s'applaudit d'avoir eu le courage de se livrer à cette étude et d'avoir entrepris la publication de cet Annuaire; il n'avoit d'abord considéré que les deux déclinaisons alternatives de la lune; actuellement, il considère les différens systèmes d'influence de la lune et leurs déplacemens perpétuels les uns à l'égard des autres, qui changent sans cesse leurs rapports et leurs effets à chaque point lunaire, nouvelle lune, apogée, équinoxes, solstices, varient à raison de la disposition générale

des autres points à l'époque où ils arrivent, et il en déduit, pour chaque mois, des probabilités pour la température.

Il a donné, dans le septième volume pour l'an 14 ou 1806, l'esquisse de son *Système météorologique*, qui ne s'applique qu'aux généralités de l'atmosphère. Il donne, dans celui-ci, les influences que la disposition générale des points lunaires lui paroît exercer sur chaque point arrivant, d'où résulte pour ce point des modifications qui rendent son action tantôt efficace, tantôt incapable de l'être.

Il y ajoute des mémoires sur les vents orientaux et occidentaux, et sur la différence des phénomènes, sur l'électricité atmosphérique et sur les suites de ses variations.

Je desire que les observateurs examinent, vérifient les principes et les résultats, qu'on a peut-être trop négligés jusqu'à présent. S'il y avoit un grand nombre de points d'observations, on parviendroit à suivre la direction d'un vent depuis son origine, et par là remonter à la cause et suivre ces variations et ces effets.

Après avoir annoncé tous les bons livres qui ont paru, afin qu'on les lise, il est utile de parler de ceux qui pourroient tromper par les titres :

Essai sur le Monde, par M. Azais, 1806, in-8.º.
Il essaie de prouver la nécessité d'une première impulsion; l'infinité de l'Univers et la lumière comme cause du mouvement, par l'impulsion des rayons, et comme cause de la gravitation, l'im-

pulsion des étoiles étant plus grande que celle du soleil ; il vouloit lire à l'Institut ces idées singulières , mais on n'en a entendu qu'une partie ; il y a suppléé par une seconde brochure. Le *Mouvement de la matière en tout sens*, et les *Corpuscules ultramondains*, dont M. Lesage s'est occupé à Genève toute sa vie , pourroit servir d'appui au système de M. Azais ; mais les savans dédaignent ces sortes d'hypothèses , comme étant destituées de preuves et ne pouvant rien nous apprendre.

M. DE LORMEL a publié des *Supplémens à sa Grande Période*, pour donner de nouvelles preuves et de nouvelles applications pour les six jours de la création et les prophéties de Daniel. Il tâche de réfuter ce que je lui ai déjà objecté , que la diminution de l'obliquité de l'écliptique ne peut former une période , puisqu'elle ne peut continuer d'après la cause bien connue de cette diminution.

Il a paru un livre dont le titre m'a trompé , parce que je n'aurois jamais cru y trouver de l'astronomie. Il est intitulé : *Hommage à Pie VII et Napoleon-le-Grand, ou Réunion des Cultes*, par Alex. Jos. GUYOT, ancien curé de Cambrai. Il parle de l'atmosphère des comètes ; il croit avoir découvert la grandeur des étoiles ; mais on voit qu'il confond le diamètre apparent des étoiles avec la parallaxe annuelle , qui peut faire juger de leur distance. Il se persuade avoir démontré que le soleil ne tourne pas , parce que la lune auroit chaque jour toutes ses phases. Il ne comprend

pas que la lune ayant un même mouvement diurne que le soleil , tout est égal que ce mouvement soit apparent ou réel.

Ainsi, tous ces articles d'astronomie prouvent qu'il a peu profité de mes cours, auxquels il dit avoir assisté.

Découverte de l'Orbite de la terre, du Point central, de l'Orbite du soleil, leur situation et leurs formes, de la Section du Zodiaque par le plan de l'Equateur, Mouvement concordant des deux Globes, par M. C. J. E. D'AGUILA, ancien élève du Génie. 1806.

L'auteur explique d'abord tous les systèmes connus, ensuite il donne une astrostatique où il prétend que le soleil parcourt l'écliptique, cercle très-grand, et que la terre parcourt l'équateur, cercle très-petit. Il rejette toute excentricité comme contraire à la sagesse divine du Créateur; il est si convaincu de ces folies, qu'à la page 256 il dit, en parlant du soleil moyen, dont je me suis servi pour l'équation du Temps : « il n'est pas besoin de » citer les auteurs de pareils ouvrages, mais on doit » rappeler le livre sacré où tout cela est consigné, » et qui a le plus coopéré à former des auteurs » depuis un demi-siècle; livre tellement rempli » de sottises et d'erreurs par la philosophie mo- » derne, que la postérité n'en conservera que » quelques feuillets; c'est-à-dire, les notions » fournies par les artisans pour la partie des » métiers ».

En parlant de la réfraction qui fait voir un

astre à l'horison, quoiqu'il soit encore au-dessous, il ajoute ; cette burlesque méthaphysique, dont on riroit chez les sauvages de la Californie, a trouvé son appui par les tables routinières fournies d'après un principe faux d'un centre unique. Il ne comprend pas même qu'il y ait sous le pôle six mois de nuit ; il finit en disant : puisse cette publication participer à l'illustration du dix-neuvième siècle.

Nouvelle découverte, l'une des plus grandes que les hommes ayent jamais faites, qui comprend la cause naturelle et physique de ce beau phénomène du ciel connu sous le nom de la *voie lactée*, par Laurent POTIER DES LAURIERES, ancien curé, habitant de Périgny, département des Deux-Sèvres. Je ne parlerois pas de cette brochure, si elle n'avoit pas été annoncée comme présentée au Corps Législatif. L'auteur croit que les rayons du soleil, brisés et divisés par le contact de la terre, vont former le cercle de la *voie lactée*, qui n'est éloignée que de 180 mille lieues, et qui parcourt tout le cercle de notre horizon dans l'espace de 29 ans.

Il a aussi publié une brochure intitulée : *Nouvelle découverte sur le flux et reflux de la mer*, dont la cause physique est le double mouvement du globe.... Chimère de l'attraction newtonienne. Ce titre suffit pour faire sentir l'ineptie de l'ouvrage.

Il y a chez Dentu, quai des Augustins, n.º 22, une *Nouvelle découverte de la quadrature du*

cercle, 1804, du même auteur, qui prouve que l'on ne peut rien espérer de son astronomie.

Elémens de la philosophie du ciel; chez Ballard, rue Jean-Jacques-Rousseau. J'ai été bien trompé par le titre; j'ai cru que c'étoit un livre d'astronomie, mais c'est un livre de dévotion.

J. L.

V O Y A G E.

EXTRAIT d'une Lettre de M. Louis FRANK (1), premier Médecin du Pacha de Jannina, adressée à M. W. à Paris.

Jannina, le 15 mai 1806.

L'INTÉRÊT que vous avez toujours pris à ce qui me concerne, me fait croire qu'il vous sera agréable de recevoir de mes nouvelles, ainsi que quelques détails sur le pays que j'habite. Une suite de circonstances, qu'il seroit superflu de vous exposer ici, m'a empêché de vous écrire plutôt..... Sans me plaire tout-à-fait dans ce pays, j'ai cependant de bonnes raisons de me louer du Pacha, auprès duquel j'occupe l'emploi de premier médecin; c'est un homme de beaucoup de talens et d'une affabilité sans égale. Il aime de préférence

(1) M. Louis FRANK exerçoit la médecine en AËgypte, lorsque l'expédition française, sous les ordres de notre Empereur, fut entreprise dans ce pays. Il entra alors au service de l'armée française, et revint en France avec les derniers détachemens de nos troupes. Pendant son séjour à Paris, il publia dans le *Moniteur* plusieurs morceaux intéressans sur l'AËgypte, et une petite brochure sur le *Commerce des Nègres au Caire*. Après avoir été chargé successivement de la direction de plusieurs hôpitaux dans le ci-devant Piémont, le Pacha de Jannina l'appela auprès de lui comme premier médecin, sur la recommandation du célèbre médecin Frank, alors à Vicnne et maintenant à Wilna, dont M. Louis Frank est parent et élève. T. F. W.

la nation française , et il sait apprécier , plus qu'aucun autre, les grandes qualités du Héros qui gouverne le vaste Empire français. — Loin d'être obligé de paroître à sa cour en habit oriental, c'est avec plaisir qu'il me voit dans mon uniforme de médecin français, que je porte journellement et avec autant de liberté que si j'étois dans une ville de France.

En partant de Corfou pour se rendre à Jannina, on peut prendre le chemin de *Prévesa*, débarquer à *Salagora*, et delà aller à *Arta*, ou bien on traverse le bras de mer et l'on débarque à *Santi Quaranta*. Comme le trajet est infiniment plus long par le golfe de Salagora, j'ai préféré la traversée par *S. Quaranta*. D'Arta, qui est à 4 lieues de Salagora, il y a 10 bonnes lieues jusqu'à Jannina; tandis que de *S. Quaranta* il y en a 24, pour lesquelles il faut nécessairement trois jours de marche. Ce qu'on appelle aujourd'hui *S. Quaranta*, consiste en deux maisons où demeurent les douaniers. A quelque distance de là on voit un reste de ruines de l'ancienne ville de ce nom, mais qui n'offre rien de remarquable. N'ayant pas trouvé le nombre de chevaux nécessaire pour le transport de ma famille et de mon équipage, j'ai été obligé de passer la nuit à *S. Quaranta*. Le jour suivant je me rendis à *Delvino* qui n'en est éloigné que de 4 lieues. Cette ville, sans qu'on puisse l'appeler grande, occupe cependant un vaste espace de terrain, par la raison que les maisons sont éloignées de 100 à 150 pas les unes des

autres. Il y a, sur une assez haute montagne, une petite forteresse qui pourroit, dans l'occasion, faire une vigoureuse résistance, si elle étoit bien garnie de canons.

Le second jour, je fus coucher à *Delvinakio*, grand village situé dans une position très-agréable. A mon arrivée j'eus bien lieu de rendre grâce à la Providence d'avoir fait ce chemin sans accident; si je n'avois pas eu un cheval aussi prudent, j'aurois dû cent fois me tuer, car la moitié du tems on marche à côté de précipices qui inspirent de l'horreur et qui sont capables de décourager le voyageur le plus intrépide.

Le troisième jour, après avoir encore fait 12 lieues dans des chemins affreux, je suis arrivé à Jannina, et j'ai eu beaucoup de regrets de n'avoir pas pris le chemin par Prevesa, Salagora et Arta, d'autant plus qu'on ne se procure qu'avec beaucoup de peines des moyens de subsistance dans cette partie de l'Albanie.

La ville de Jannina n'est pas située dans une vaste plaine comme le disent plusieurs ouvrages de géographie, mais dans une large vallée et sur le bord d'un beau lac. Une partie de la ville est sur le penchant d'une colline. La rue principale qui la traverse d'une extrémité à l'autre est assez belle. Sur une langue de terre que l'on pourroit appeler une péninsule qui s'avance dans le lac, est le château où réside le Pacha. La place où cet édifice est situé, est la partie la plus élevée de la langue de terre, et elle est escarpée de gros rochers. Avant le Pacha

actuel , ce château n'étoit qu'une masse informe de vieilles maisons qui ont été successivement abattues pour y construire ce palais , qui , sans avoir la forme régulière qu'on aime en France , ne laisse pas d'être agréable.

Le palais du Pacha ainsi que beaucoup d'autres maisons de particuliers , construites sur cette presqu'île , est entouré d'une forte muraille sur laquelle on a placé des canons. En face du château il y a , au milieu du lac , une île , sur laquelle on a bâti plusieurs couvents et un village, dont les habitans s'occupent indistinctement de la pêche , et du commerce du bois.

Quoique le lac de Jannina soit très-poissonneux, on n'y pêche cependant guères plus de cinq espèces de poissons. On y prend aussi beaucoup de belles écrevisses et des grenouilles d'une grosseur prodigieuse ; mais les Grecs ont ces dernières tellement en horreur , qu'on ne s'en procure qu'avec beaucoup de difficulté.

Jannina n'est pas une ville très-ancienne ; vraisemblablement on a commencé à la bâtir dans les temps du Bas-Empire. On assure qu'un certain *Joannien* a été le fondateur ; il se fortifia d'abord sur une des pointes de la presqu'île, où l'on voit encore les traces de l'ancien château.

Il me reste maintenant à vous dire quelque chose du caractère des habitans de ce pays. Jannina est située dans la partie de l'ancienne Epire, qu'on appeloit le pays des Molosses ; mais les habitans d'aujourd'hui n'ont rien de commun avec

l'ancien peuple. Ils ont reçu successivement l'empreinte du caractère des Romains, des Espagnols, des Normands, des Turcs, et ce qui est pire encore, celle d'une religion mêlée de beaucoup de superstitions. Les Grecs de ce pays sont un peuple ignorant, léger, inconstant et souvent de mauvaise foi. Ce n'est guères que dans les villes que l'on rencontre des hommes instruits et de probité; ils se livrent plus volontiers au commerce qu'à toute autre branche d'industrie. Le Grec est naturellement gai; il aime la danse, la bonne chère, etc. Les femmes sont belles, et si elles étoient aussi libres qu'en France, il paroît qu'elles sauroient bien profiter de cette liberté.

Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai de quelques monumens anciens qui se voyent ici, et surtout d'un voyage que j'ai fait en Thessalie.

P O É S I E.

A Monsieur WIELAND.

UN amateur, un curieux
Ayant le sentiment du goût et du génie,
Viendrait voir exprès dans ces lieux
L'Apollon de la Germanie.
J'y passe heureusement ; mais un mauvais Génie
Tient mes genoux appésantis.
Plus mes desirs sont vifs, plus ils sont amortis
Par cette infernale Déesse
Sœur des Parques, et que la Grèce
Adoroit, en tremblant, sous le nom d'Arthritis.
Wieland qui, dans Weimar, sut transporter Athènes,
Connoîtra l'Euménide à son terrible nom.
Il sentira toute ma peine
De me trouver si près de l'auteur d'Agathon,
Des Graces, de Musarion,
Et de tant d'autres fruits d'une fertile veine,
Sans qu'il me soit permis d'aller
Le voir, l'entendre, lui parler,
M'abreuver de son Hippocrène,
Goûter sa douce urbanité,
Et des Muses de l'Elbe aux Muses de la Seine
Resserrer la fraternité.
Puisque mon espérance est vaine ;
Ces vers, à la hâte rimés,
Lui peindront mes regrets, quoique mal exprimés.
C'est un sincère ami des Enfans du Parnasse
Qui, d'une main souffrante, a tracé ce billet.
Son tribut, tout foible qu'il est,
Près de Wieland doit trouver grace.
La Minerve des anciens
Fut la Divinité de tous deux encensée :
Je n'ai pas ses talens ; mais ses goûts sont les miens.

Tome I. Février, 1807. C c

Je l'ai suivi, de loin, du Portique au Lycée,
Je raffolai toujours de ses Athéniens;
Et nous sommes, peut être, un peu concitoyens
Par l'étude et par la pensée.

FRANÇOIS (*de Neufchâteau*),
*Membre du Sénat et de l'Institut national de
France.*

A Weimar, le 20 novembre 1806.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

E T

CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ETRANGÈRES.

ANGLETERRE.

On a exposé à OXFORD, à la Bibliothèque bodléienne, la *Collection des manuscrits* de D'ORVILLE. Ce savant hollandais s'est fait connoître surtout par son édition du roman de Chariton. Il y a, dans cette collection, plusieurs auteurs classiques, qu'il a accompagné de notes manuscrites, et un recueil d'inscriptions antiques.

LA *Société pour l'amélioration du sort des Pauvres*, a publié son vingt-septième rapport. On y trouve joints les deux derniers rapports de la *Société jennérienne*, sur les progrès de la *Vaccine*. Ces Mémoires n'offrent que des faits, et laissent les lecteurs tirer les conséquences qui leur sembleront le plus naturelles.

On rapporte que deux enfans ont été guéris de l'épilepsie, par le moyen de l'oxygène. L'un d'eux, âgé de onze ans, avoit été réduit à une espèce d'abrutissement par la fréquence des attaques. Il a recouvré toutes ses facultés, après qu'on eut employé pendant dix-huit mois ce procédé pour le guérir.

Il y a eu, à l'exposition de LONDRES de l'année 1806, beaucoup de portraits; mais, en général, les grands maîtres n'ont fourni que très-peu de productions, et la plupart sont de leurs élèves. On a compté en tout 936 tableaux.

M. WILKIE, jeune écossais, âgé de dix-huit ans, a exposé un tableau qui, au gré de bien des connoisseurs, doit être considéré comme le chef-d'œuvre du salon. D'autres n'en jugent pas de même; cependant la foule des spectateurs se presse près de ce tableau. Il représente des paysans qui lisent les gazettes dans une taverne; c'est-à-dire, des *politiques de villages*. On trouve dans ce charmant tableau le goût flamand dans toute sa perfection. La disposition et l'expression des personnages sont extrêmement heureuses. On a critiqué pour le fond quelques fautes contre la vérité des couleurs; mais, en général, cet ouvrage a enlevé tous les suffrages.

Les artistes étrangers qui jugent avec impartialité des tableaux de l'école anglaise, tout en leur accordant le mérite qu'ils peuvent avoir, ne peuvent s'empêcher de condamner cette facilité mal entendue que veulent montrer dans leurs productions les peintres de cette école, et qui dégénère souvent en incorrection et en trivialité. Un grand maître ne s'épuise pas assurément à mettre toute la perfection de son art dans des détails qui perdroient par une exactitude trop scrupuleuse plus qu'ils ne gagneroient; mais cette négligence ne doit pas se faire remarquer et contraster par un effet désagréable avec le sujet principal auquel tout doit concourir, aussi-bien par l'exécution que par la disposition générale des parties. Les éloges immodérés qu'on a prodigués à *J. M. W. TURNER*, lui ont peut-être donné une trop haute idée de la facilité de son génie. Les défauts que nous venons de blâmer et qu'on retrouve partout dans ses ouvrages, pourroient au moins suffire pour le faire croire. La *Chute du Rhin* près de Schaffhouse, n'est vraiment qu'une ébauche au-dessous de la critique.

M. RIGAUD, qui s'étoit acquis quelque réputation par son tableau de *Samson*, semble avoir épuisé tous ses

moyens pour ce bel ouvrage. Tous les tableaux qu'il a exposés depuis au public, ont été trouvés passables, et on les a estimés à leur juste valeur. Mais M. Rigaud n'a pas été satisfait de ces éloges, qui lui ont paru trop modérés; il a voulu s'ouvrir de nouveau la carrière de la gloire, et il n'a pas trouvé pour cela de voie plus sûre qu'un nouveau *Samson*. Cet éternel Samson fournissoit aux rieurs une matière assez riche, d'autant plus que le second tableau n'avoit point sur le précédent une supériorité qui put imposer silence à leurs plaisanteries. Cependant la *Vestale*, du même artiste, a fait voir que cette répétition ne pouvoit être attribuée à un défaut d'idées; et de plaisantes allusions, auxquelles il avoit donné lieu, n'ont pas empêché qu'on ne rendit justice à cette dernière production.

M. FÜESSLI, déjà célèbre par sa *Galerie de Milton*, a représenté, d'après le Dante, *Ugolino enfermé avec ses quatre enfans dans une tour, où il est condamné à mourir de faim*. Ce sujet est généralement connu en Angleterre, par le superbe tableau qu'en a fait REYNOLDS. L'entreprise de vouloir hasarder le parallèle avec un artiste aussi célèbre que Reynolds, étoit un peu téméraire. On peut dire cependant que Füessli la soutient avec distinction. La pureté et la sévérité de son dessin lui ont valu les éloges de tous les bons juges; mais le public, qui aime ce qui l'éblouit et fait sur lui des impressions extraordinaires, a montré beaucoup d'indifférence pour des beautés qu'il n'étoit pas en état d'apprécier. Ugolino est, dit-on, représenté plutôt comme un athlète furieux, concentré dans un projet de vengeance, que comme un homme véritablement grand, qui s'élève au-dessus de l'horrible situation où le sort le réduit.

La Diligence vers le soir, de M. LAUTHERBURG, a reçu les applaudissemens des connoisseurs et du public.

On sait que le ciel en Angleterre n'a point, même dans les plus beaux jours d'été, cette pureté d'azur qui se remarque en Italie et dans les pays du sud en général. Delà, les paysages anglais, quelque soit l'effet agréable de leurs sites pittoresques, ont toujours une teinte nébuleuse qui dérobe les objets qui sont dans l'éloignement, et diminue l'impression de l'ensemble. M. Lautherburg a appelé l'art au secours de la nature; il a peint un paysage anglais et un ciel italien. Le choix du site est très-heureux. Le spectateur se trouve placé entre Londres et Greenwich, et le tableau de l'artiste lui offre le paysage charmant qu'on découvre de ce point. L'artiste n'a point imité la paresseuse négligence de ses confrères; il a soigné les détails avec toute l'exactitude qu'ils exigeoient, et le sujet et l'exécution sont également parfaits.

M. HOPPNER, un des savans élèves de Reynolds, et qui a souvent exposé des académies d'une grande perfection, a fait un excellent *portrait de feu M. Pitt*. Cet homme extraordinaire étoit digne du pinceau d'un peintre aussi célèbre que M. Hoppner. Quelques jours encore avant son départ pour Bath, il accorda encore une séance à cet artiste. On a une très-bonne gravure de ce portrait, qui est le plus fidèle de tous ceux qu'on a faits de ce grand homme d'état.

La Tempête, du baronnet BRAUMONT, membre honoraire de l'Académie, a encore ajouté à la réputation que s'étoit déjà acquise cet artiste. La perfection avec laquelle les ondes sont peintes, découvre un talent profond et un pinceau extrêmement juste et sévère. L'ensemble du sujet produit une impression presque également forte sur tous les spectateurs.

Le même artiste a représenté *la mer telle qu'on la voit près d'Albano*. La couleur de l'eau est d'une grande vérité; mais le coloris n'est pas assez vif pour le climat

de l'Italie, et l'auteur ne pouvoit pas peindre en Angleterre la clarté du ciel d'un pays méridional.

François BOURGEOIS, membre de l'Académie, a exposé un tableau qui représente *des pêcheurs sur le rivage de la mer*. Ce sujet est un peu commun pour un peintre déjà aussi connu que l'est M. Bourgeois; mais la fidélité et le parfait de l'exécution redonnent à son tableau un prix que le sujet de la composition n'avoit point.

Le *Portrait du Prince de Galles*, par M. PHILLIPS, est le meilleur qu'on ait eu jusqu'à présent.

Le *Paysage du Devonshire*, par M. GARVRY, n'a de mérite qu'aux yeux de ceux qui n'estiment pas celui d'un tableau d'après le goût à la mode, et surtout celui qui est maintenant en vogue en Angleterre. On y trouve la touche sûre d'un maître habile et consommé dans son art. Les détails sont un peu négligés.

Le sujet de *Prospero et Miranda*, tiré d'une scène de SHAKESPEARE, a été exécuté avec vigueur par M. SHÉE, qui s'est élevé à la hauteur du poète par l'impression forte et élevée que produit son tableau; mais le coloris est peu gracieux, et peu digne d'un peintre aussi distingué.

J. DANIEL a exposé plusieurs *Scènes des Indes orientales*, qui ne sont point exécutées avec beaucoup de soin (1).

M. OWEN a voulu rajeunir le sujet suranné des *Enfans égarés dans une forêt*, qui est tiré d'une ballade très-connue en Angleterre. Les enfans ont de la grace; leur disposition est heureuse et naturelle; mais on ne remarque point dans leurs traits l'expression de l'inquiétude et de la crainte, qui convenoit à leur situation.

(1) C'est celui qui a publié la belle suite des *Vues pittoresques des Indes orientales*, dont il y a un magnifique exemplaire dans la Bibliothèque de l'Institut. A. L. M.

M. HOFFNER a répété sa *Nymphé endormie*. Elle a été exécutée cette fois avec beaucoup plus de perfection. Les chairs sont dessinées avec beaucoup de délicatesse et de douceur. Le fond harmonise très-bien avec le sujet du tableau.

M. COSWAY, un des anciens membres de l'Académie, a fourni pour l'exposition des tableaux, qu'on n'a pu estimer que pour la pureté du dessin. Les couleurs sont distribuées d'une manière tout-à-fait étrange.

M. WEST, ancien président de l'Académie, mais qui a déposé cette dignité à cause des querelles des membres qui composent ce corps, n'a rien exposé au salon de cette année. On a été dédommagé en partie par les tableaux de M. TRESHAM, qui a traité des sujets du même genre que ceux de M. West, et qui l'a imité avec succès. Ceux qu'on a vus de lui au salon, sont : *l'Entretien de J. C. avec Nicodème*, et la *Mission de Saint-Augustin vers le roi Ethelbert*. On a trouvé la composition généralement bonne; mais le coloris, qui est aussi dans le style de West, n'a pas reçu le même éloge.

M. OPIE a fait le *Portrait de M. Tresham*, qu'on a fort bien accueilli.

T. STOTHARD, un des membres les plus célèbres de l'Académie, n'a produit qu'une figure assez médiocre; c'est celle de *Belinde*, dont la *boucle de cheveux enlevée*, poëme de POPE, lui a fourni l'idée. Il y a beaucoup d'affectation et de vague dans l'expression du sujet.

M. LAUTHERBURG a donné un pendant du tableau dont nous avons parlé. Il représente *Morgan et les ruines d'une abbaye*. La lumière qui tombe d'une fenêtre et les débris des murailles de l'abbaye, sont représentés avec beaucoup d'intelligence. Le devant du tableau est un peu trop vert et manque l'unité d'effet.

M. THOMSON a fourni un joli tableau, dont le sujet

est tiré de la *Reine des Fées*, de SPENCER. Une mère voit son enfant qui jone avec les griffes d'un dragon qui vient d'être tué. La crainte qu'elle a que cet animal ne puisse encore lui nuire, est fort bien exprimée, et le tableau fait en général beaucoup d'honneur à son auteur.

MISS SPILSBURY a exposé plusieurs tableaux, qui ont attiré tous les suffrages. Celui qui représente le *Centenaire Wyls près de Bristol, entouré de différens personnages*, est fort bien fait. La figure du vieillard est exécutée avec beaucoup d'art et de vérité. Il est assis dans une chambre de paysans, qui sont occupés à travailler ou à jouer.

Un second tableau, du même artiste, est encore plus intéressant. On a établi à Bath une maison de bienfaisance, où des femmes pauvres et de bonnes mœurs sont reçues et préservées des vices que pourrait entraîner leur misère. L'artiste a représenté la façade de cet établissement. Au-devant, sont assises ou debout quelques dames, qui sont les directrices de la maison. Deux femmes leur présentent, avec un air suppliant, un écrit. Elles desirent d'être reçues au nombre de celles à qui on a accordé cette faveur. Les dames les accueillent avec beaucoup de douceur et de bienveillance.

Deux tableaux, d'un artiste français, M. DUBOS, ont excité la curiosité des spectateurs. La jalousie des artistes qui se manifeste surtout à l'égard des productions d'un étranger, n'a osé se découvrir ici. M. Dubost est un homme de mérite et de beaucoup de talens. Son premier tableau, les *Préparatifs pour la course de chevaux*, est fort bon. Les chevaux sont d'une très belle exécution, et les grands connoisseurs de chevaux en Angleterre, n'ont rien trouvé à critiquer. Les figures, le paysage, le coloris, annoncent également une grande habileté. Les *Adieux de Brutus à Porcia* n'ont pas été aussi bien goûtés; on n'a pas trouvé

assez de naturel dans les attitudes. Le dessin a paru extrêmement correct. En général, on a vu dans M. Dubost un homme qui suivoit le chemin des vrais talens et de la gloire.

M. Donn a représenté, dans un tableau, le commencement de la bataille de Trafalgar. Les vaisseaux et la mer étoient fort bien exécutés ; mais la plupart des spectateurs n'ont pu comprendre l'intention de la composition, parce qu'elle exige, pour être bien suivie, une connoissance de la marine militaire.

On ne doit pas oublier de faire mention d'un très-joli tableau de M. CALLCOT, où il a représenté des *marchands de poisson près des bords de la mer*. L'ensemble forme une vue extrêmement simple et naturelle, où l'art ne se remarque pas, mais qui en suppose beaucoup dans l'auteur. Toutes les parties du tableau sont très-soignées.

Le public a été très-satisfait du tableau d'*Héro et de Léandre*, par M. HOWARD. Le jeune homme vient de terminer son pénible voyage. Il est reçu tout épuisé dans les bras de son amante. Les attitudes des deux personnages sont très-heureuses.

Le *Site de Windermero* a été représenté cette année par W. DANIELL; mais il n'a pas eu le succès de plusieurs peintres qui ont traité le même sujet. Une *Vue de la Tamise, près de Richmond*, par le même artiste, a été mieux accueillie.

M. REINAGLE a peint le *Val de Terni*, en Italie, au moment où le soleil vient de se lever. On remarque le village de Pasi. Le spectateur doit se trouver sur la route, près de la Cascade de Terni. Aucun artiste anglais n'a tiré un meilleur parti que M. Reinagle de son séjour en Italie. Son goût s'est absolument formé sur les beaux modèles qu'elle présente, et ses ouvrages sont extrêmement recherchés.

M. C. WYAT a exposé le *Portrait de Tippuh-Sahib*. Il prétend qu'il est très-ressemblant; mais cette qualité n'efface pas les nombreux défauts de ce tableau, qui contraste d'une manière désagréable avec tous ceux de l'exposition.

HOLLANDE.

LA *Société des arts et des sciences* d'AMSTERDAM, n'étoit composée dans les premiers temps de sa fondation, que de 40 membres qui tenoient leurs séances dans une maison particulière. L'accroissement de leur nombre les força à choisir un local plus vaste, et ils résolurent de faire construire un édifice qui leur présentât pour cet objet, toutes les commodités nécessaires. L'architecte M. JAC. OTT. HUSLY en dressa les plans, et les fondations en furent posées en 1787. Ce bâtiment qui a pour inscription : FELIX MERITIS, est construit sur un des plus beaux canaux de la ville (*le Kaisersgragt*). L'inauguration en fut faite en 1789 le 31 octobre.

Cet édifice consiste en un corps antérieur carré, où se trouve la grande salle d'assemblée et les appartemens des directeurs. Le bâtiment de derrière est de forme ovale. Il contient la salle de concert qui est décorée avec beaucoup de goût.

Au second étage, sont la bibliothèque, l'auditoire, les cabinets d'antiquités et de physique.

La destination des différentes pièces de ce bâtiment, a été déterminée selon les sections de la société. Elles sont au nombre de cinq, et ont chacune une direction spéciale. L'administration générale se compose des commissaires, des directions particulières, de leurs trésoriers et de deux secrétaires perpétuels.

Depuis six heures jusqu'à neuf heures du soir, la classe de dessin tient tous les *lundis* et les *mardis* des séances, où l'on copie d'après nature. Les *mardis* sont encore destinés

à des leçons de physique, de mathématiques et d'histoire naturelle. Les *mercredis* on donne des leçons sur la littérature et les beaux arts, dans le grand auditoire. Les *jeudis* sont consacrés aux sciences commerciales, astronomique, économique, et à tout ce qui a rapport à la marine, les manufactures, etc. On donne tous les *vendredis* des concerts où les dames ont le droit d'entrer. Les *samedis* les productions de l'école de dessin, sont exposées à la vue des membres de la société, et on instruit leurs fils sur les premiers élémens de la physique et de la mécanique. Les *dimanches* sont destinés à des réunions utiles et agréables des membres.

Une moralité reconnue, des connaissances et des talens, voilà les titres qu'il faut réunir pour être reçu au nombre de ces membres.

M. WYTTENBACH, prépare une nouvelle édition de l'ouvrage de CICÉRON de *natura Deorum*. Il s'occupe aussi d'une nouvelle édition du *Phædon* de PLATON.

M. VAN-LENNEP, en donnera une des *héroïdes* d'OVIDE.

M. DE WATER, donnera une nouvelle édition d'Arnobius; il a fait faire à Paris, plusieurs collations de manuscrits pour cette édition.

Un libraire d'Amsterdam va donner une suite d'auteurs Grecs. MM. VAN-LENNEP et WILLMET, sont à la tête de cette entreprise. La direction spéciale est confiée à M. VAN-REENEN; il s'est chargé de la correction des épreuves, de la confection des index nécessaires, etc. On commencera par publier les poésies de Sappho et d'Anacréon.

S A X E.

J. ÉLÉAZAR SCHENAU, professeur et directeur de l'Académie de peinture de DRESDE, est mort le 23 août, âgé de soixante deux ans. Son tableau le plus estimé, se voit

au maître-autel de la nouvelle église de la Croix, à Dresde.

M. BOUTERWECK a publié le huitième volume de son excellent recueil intitulé : la nouvelle Vesta, qui contient des morceaux de morale, de philosophie et de littérature.

A U T R I C H E.

Il vient de sortir du *bureau d'arts et d'industrie* de VIENNE, dirigé par M. SCHREYVOGEL, une estampe, *Job avec ses amis*, qui fait beaucoup d'honneur à NAHL. Elle est faite d'après le tableau de WAECHTER. L'artiste a choisi le moment où les amis de Job sont sur le point de rompre le silence qu'ils ont observé pendant sept jours. Leurs physionomies sont extrêmement expressives. Ces trois amis représentent les trois âges de l'homme, et chacun est figuré d'après le caractère qu'on peut lui supposer. On reconnoît dans Job une sombre fierté, on voit le murmure sur ses lèvres, on s'attend à le voir reprocher à Dieu, ses torts envers lui. Cette situation nous paroît heureusement choisie, quoique nous ne puissions juger du mérite de l'exécution de ce tableau, qui est extrêmement loué par les journaux Allemands.

On annonce un nouveau plan d'instruction et d'éducation pour la Hongrie.

Feu M. François de ПИСПОКЪ, chanoine à Grand-Varadin, dans la Hongrie, avoit ordonné dans son testament, que son ami, M. François de LEITSCHAK, recteur du séminaire épiscopal à Grand-Varadin, eût à disposer pour des objets pieux et d'utilité publique, de tout ce qui resteroit de son héritage, après avoir payé les différens legs qu'il avoit destinés aux pauvres, aux orphelins, etc. Ce reste montoit à la somme de 24 mille florins, dont l'exécuteur testamentaire consacra 5000 florins à fonder à Grand-Varadin, un hôpital pour les malades de toutes les re-

ligions et de tous les états du Comté de Bihar ; l'établissement et l'organisation de cet hôpital sont dûs aux soins et à l'activité de M. SANDORFFI, médecin du Comté ; 1000 florins ont été consacrés à l'usage des écoles de village, du diocèse de Grand-Varadin ; 7000 florins pour augmenter le traitement de quelques chapelains ; 1000 florins pour subvenir aux frais occasionnés par les expériences de physique de l'Académie royale de Grand-Varadin ; 1000 florins pour acheter des livres qui seront distribués comme prix aux enfans catholiques qui, dans les catéchisations paroissiales, auront le mieux répondu.

Il paroît à PRAGUE, chez Hehl, un journal intitulé : *Slawin*, ou *message adressé de la Bohême, à tous les peuples Slaves*, par Joseph DOBROWSKI, membre de la société royale des sciences à Prague, et de la société littéraire à Warsovie ; ce journal paroît par cahiers, format in-8° ; le prix de chaque cahier est d'un demi florin.

Tous les trimestres, il paroît encore à Prague un ouvrage périodique, intitulé : *Hlasatel Cesky*, ou *les annonces de Bohême*, par M. Jean NEGEDLY, docteur en droit, et professeur de la langue et de la littérature de la Bohême, à l'Université de Prague ; le principal but de l'auteur est de perfectionner la langue et la littérature bohémiennes. Les morceaux contenus dans les cahiers publiés jusqu'à présent, sont analogues à ce but. Ce sont des morceaux choisis, traduits de LUCIEN, de CICÉRON, de POPE, de la Messiede de KLOPSTOCK, etc. ; la biographie de DANIEL WELESLAYIN, etc.

Il existe aussi à Prague, une institution de *sourds-muets*, qui doit son origine à l'institution de la caisse des veuves, et aux membres de cette association. Au moyen d'une souscription à laquelle non seulement ceux-ci, mais encore beaucoup d'autres personnes bienfaitantes ont pris part, cet établissement est en état de recevoir des enfans

sourds-muets, moyennant une pension annuelle de 125 florins, somme pour laquelle il fournit aux élèves la nourriture, le logement, et l'instruction; et d'accorder gratuitement les mêmes avantages à un certain nombre d'enfans sourds-muets, appartenant à des familles qui n'ont pas les moyens de payer la pension indiquée. L'archiduc CHARLES et le Duc ALBERT, ont fait à cet établissement chacun un don de 200 florins.

Le Baron Jacques de WIMMER, colonel au service de S. M. l'Empereur d'Autriche, à souscrit pour la somme annuelle de 150 florins, etc.

Cet établissement est dirigé par M. Florian KLEIN, sous lequel sont encore employés deux autres professeurs.

Lors de l'examen public qui a eu lieu le 13 mai 1806, il y avoit dans la maison 17 élèves de l'un et de l'autre sexe.

L'apothicaire BUCHMÜLLER s'est engagé à fournir gratuitement les médicamens dont l'établissement pourra avoir besoin.

Le gouvernement vient d'ordonner que dans l'Université royale de PESTH, et dans toutes les Académies (ou établissemens d'instruction littéraires) de la Hongrie, on établit une chaire particulière de langue et de littérature grecques.

M. Etienne KULTSAR, publie à Pesth, en hongrois, un journal intitulé: *Hazai Tudositások*, (notices sur la patrie). Le nombre de ses abonnés s'élève à environ 200; les administrations provinciales ont sollicité pour qu'on lui permit de publier, non seulement des articles sur l'intérieur de la Hongrie, comme le gouvernement le lui avoit prescrit. Ce journal dont il paroît deux feuilles par semaine, est du prix de 8 florins par an. Les cahiers qui ont paru jusqu'à présent, font croire que ce journal sera fort utile pour donner des connoissances sur la Hon-

grie. M. KULTSAR étoit autrefois professeur d'éloquence, et gouverneur du jeune comte FÉSTETITS; on fait l'éloge de la pureté et de la précision de son style.

Une dame *Hongroise* qui porte le nom de Théone, vient de donner un nouveau volume de ses poésies, qui contient des pièces fugitives ou l'on remarque beaucoup de chaleur et un coloris brillant. Son premier recueil est composé de ses poésies et de celles d'une autre dame *Hongroise* qui a pris le nom imaginaire de Nina.

D A N E M A R C K.

L'*Université* de COPENHAGUE, a perdu le 30 novembre dernier, un de ses professeurs célèbres, M. FUMARS, qui y étoit attaché depuis plus de 30 ans. Il enseignoit les belles lettres françaises. On a de lui des fables charmantes. Il s'est rapproché de LAFONTAINE, aussi bien par son caractère que par le genre de ses ouvrages. On vient d'ouvrir à Copenhague une souscription pour la publication de ses poésies, qui consistent en une centaine de fables et des pièces fugitives. Ce recueil formera un volume in-8.^o et in-12 de 300 pages. Le prix sera de 5 francs pour l'in-12 et 10 francs pour l'in-8.^o

Ce professeur a été généralement regretté. L'épithaphe qu'on a placé sur sa tombe, est un abrégé du plus bel éloge, que ses vertus et ses talens lui aient mérité. Le voici :

C I G I T E T I E N N E F U M A R S ,
 P R O F E S S E U R D E B E L L E S - L E T T R E S F R A N Ç A I S E S
 A L ' U N I V E R S I T É D E C O P E N H A G U E .
 N É A M A R S E I L L E L E 2 2 O C T O B R E 1 7 4 3 .
 D É C È D É A C O P E N H A G U E L E 3 0 N O V E M B R E 1 8 0 6 .
 B O N P È R E , B O N É P O U X , B O N A M I ;
 I N S T R U I S A N T P A R S E S V E R T U S
 C O M M E P A R S E S L U M I È R E S E T S E S T A L E N S ;

AIMÉ, HONORÉ DANS SA NOUVELLE PATRIE,
 LA CHÉRISSENT A L'ÉGAL DE LA PREMIÈRE.
 IL A EMPORTÉ LES LARMES
 DE SES PARENS, DE SES AMIS,
 L'ESTIME ET LES REGRETS DES DANOIS.

R U S S I E.

Il a paru des lettres très-curieuses sur la *Colonie Morave* établie à *Sarepta*. Elles ont été publiées par M. BERGMANN. Cette secte connue aussi sous le nom d'*Herrnhutes*, a environ cent frères à *Sarepta*, et autant de sœurs non mariées. Ils s'occupent principalement de la fabrication des toiles, et ce métier rapporte environ douze roubles par mois, aux hommes comme aux femmes. Le commerce de la colonie ne se borne pas à cette seule branche. Il s'étend sur toutes les autres, et se fait au profit de la colonie entière. Chaque ouvrier apporte son salaire à la caisse commune. Les ouvrages qui sortent des établissemens des Moraves, sont très-estimés, et quoiqu'ils se payent un peu cher, ils sont extrêmement recherchés.

I T A L I E.

M. le Baron de PRUNNER, capitaine des chasseurs Sardes, a fondé il y a deux ans, une *société royale d'économie et d'agriculture* à CAGLIARI, capitale de la Sardaigne. La plupart des correspondans sont Allemands, ainsi que le fondateur de la société. On ne sait si les Mémoires de la société ont déjà été publiés.

P O R T U G A L.

D. Jean de BRAGANCE, Duc de *Lafuens*, oncle de la Reine régnante, fondateur et président perpétuel de l'Académie royale des sciences, est mort le 10 novembre 1806,

à Lisbonne. Ce seigneur est connu par les voyages nombreux qu'il a faits dans toutes les parties de l'Europe, l'Égypte, la Turquie d'Asie, etc. Il mérita l'estime et l'amitié de tous les souverains remarquables de son temps: Frédéric II, Clément XIV, Catherine II, Joseph II. Il fut en correspondance d'amitié avec ce dernier. Il soutint pendant cinq ans, et entretint à ses propres frais l'Académie de Lisbonne, qui dut sa fondation à son zèle et à son activité.

La culture et les voyages avoient éclairé son esprit et formé son goût. Son caractère étoit franc, sans perdre de sa douceur et de son aménité. Il a particulièrement aimé la France; il étoit depuis 1804, un des grands cordons de la Légion d'Honneur.

F R A N C E.

Quoique, par le programme de 1806, le concours pour l'éloge de *Chrétien-Guillaume de Lamoignon-Malesherbes* proposé par l'Académie du Gard, eût été déclaré fermé, à compter du 1.^{er} messidor an XIII, un nouvel ouvrage sur ce sujet, avec cette épigraphe :

Bonum virum facile crederes, magnum, libenter. TAC.

étant parvenu à l'Académie, et lui ayant paru digne d'une mention honorable, l'Académie la lui a solennellement décernée dans sa séance publique du 21 décembre.

Le sujet pour le prix de 1806 étoit la question suivante, qui devoit être *particulièrement traitée dans ses rapports avec les localités du département du Gard* :

Dans quels cas les défrichemens sont-ils utiles ?

Dans quels cas sont-ils nuisibles

Le prix a été remporté par un mémoire ayant pour devise :

O fortunatos nimium sua si bona norint, Agricolas!

VINC.

L'auteur ne s'est pas fait connoître ; un billet joint à son ouvrage, contenoit au lieu de son nom, une invitation à l'Académie, de disposer de la médaille pour le prochain concours.

Afin de remplir le vœu de l'anonyme, l'Académie a délibéré d'ouvrir, en même temps que le concours annuel, un concours extraordinaire sur la question suivante :

Déterminer le principe fondamental de l'intérêt de l'argent, les causes accidentelles de ses variations, et ses rapports avec la morale.

L'Académie propose de plus, pour sujet du prix ordinaire, *le récit, en style épique, de la mort de HENRI IV.* Ce morceau devra être de 100 à 200 vers.

Chaque prix consistera en une médaille d'or, de la valeur de 300 fr. Ils seront décernés dans la séance publique de 1807. Les ouvrages couronnés seront lus dans la même séance.

Le concours sera fermé le premier décembre 1807. Ce terme est de rigueur.

Les ouvrages seront adressés avec les formalités ordinaires, franc de port, à M. TRÉLIS, secrétaire perpétuel de l'Académie, à Nismes.

P A R I S.

LA Classe des Sciences mathématiques et physiques de l'INSTITUT DE FRANCE, a tenu sa séance publique le lundi 5 janvier 1806, présidée par M. LEGENDRE.

Voici quel a été l'ordre des lectures :

Proclamation des sujets de prix de physique proposés par la classe. — *Eloge historique de M. BRISSON*, par M. DELAMBRE, secrétaire perpétuel. — *Mémoire sur la découverte du platine en Europe*, par M. VAUQUELIN. —

Eloge historique de M. ADANSON, par M. CUVIER, secrétaire perpétuel. — *Rapport sur les phénomènes galvaniques, découverts* par M. ERMANN, membre de l'Académie de Berlin, qui ont mérité à ce physicien le prix annuel fondé par S. M. I. et R., par M. HAÛY. — *Eloge historique de M. COULOMB*, par M. DELAMBRE, secrétaire perpétuel.

Voici quels seront les prix proposés au concours pour l'année 1809.

Un grand nombre de substances répandent, dans différentes circonstances, une lumière phosphorescente plus ou moins vive, plus ou moins durable. Tels sont le fluide de chaux et quelques variétés de phosphate de chaux, lorsqu'on jette leur poussière sur un corps chaud; le phosphore de Bologne, lorsqu'après l'avoir présenté à la lumière, on le porte dans l'obscurité; certains sulfures de zinc, lorsqu'on les frotte avec un corps dur ou même avec le tuyau d'une plume; le bois pourri, certains poissons et d'autres substances animales qui approchent de la putréfaction, lorsqu'elles se trouvent dans un lieu obscur, etc.

La classe des Sciences mathématiques et physiques propose pour sujet du prix de physique qu'elle adjugera dans la séance publique du premier lundi de janvier 1809, la question suivante :

« *Etablir par l'expérience quels sont les rapports qui existent entre les différents modes de phosphorescence, et à quelle cause est due chaque espèce, en excluant l'examen des phénomènes de ce genre que l'on observe dans les animaux vivans.* »

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de trois mille francs.

Les mémoires envoyés au concours devront être remis

au secrétariat de l'Institut avant le premier octobre 1808. Ce terme est de rigueur.

LA classe des Sciences mathématiques et physiques a proposé dans son avant-dernière séance publique, pour sujet du prix qu'elle devoit adjuger dans celle du premier lundi de messidor an 15, la question suivante, qu'elle a remise au concours :

« Déterminer, par des observations et des expériences anatomiques et chimiques, quels sont les phénomènes de l'engourdissement que certains animaux, tels que les marmottes, les loirs, etc. éprouvent pendant l'hiver, sous le rapport de la circulation du sang, de la respiration et de l'irritabilité ; rechercher quelles sont les causes de ce sommeil, et pourquoi il est propre à ces animaux. »

Les mémoires devoient être remis au secrétariat de l'Institut avant le premier germinal an 15, ou 21 mars 1807. La nouvelle fixation de l'époque annuelle de ses séances publiques ne permettant à la classe de décerner le prix qu'au mois de janvier 1808, elle proroge le terme du concours jusqu'au premier octobre 1807.

On a distribué dans cette séance, l'analyse de ces travaux, pendant le second semestre de 1806. La partie physique est rédigée par M. CUVIER, secrétaire perpétuel.

La nouvelle époque annuelle, fixée pour les séances publiques de cette classe, dit-il, réduit à six mois, l'intervalle dont nous avons à rendre compte aujourd'hui ; mais notre rapport n'en sera pas moins riche en résultats intéressans.

Les vacances nombreuses arrivées cette année dans le sein de la classe, en excitant une vive émulation, ont produit un concours remarquable d'ouvrages, sur différentes parties des sciences naturelles. Nous restons fidèles à l'usage que nous avons observé jusqu'à présent,

d'analyser ces écrits en même temps que ceux de nos collègues ; l'histoire des sciences l'exige : ces travaux, étrangers en apparence, se lient presque toujours avec les nôtres par l'identité des objets de recherches , et nous nous en approprions presque toujours quelque partie, en répétant et en variant les observations ou les expériences qui en font la base , quand nous avons à en apprécier la justesse.

MM. Bosc et SILVESTRE, principaux concurrens pour la section d'agriculture, ont fait valoir des ouvrages manuscrits très-considérables sur l'ensemble de cette science, et plusieurs mémoires particuliers déjà publiés sur quelques-unes de ses branches ; les places importantes que le gouvernement leur a confiées dans cette partie de l'administration , et leurs connoissances étendues dans les sciences physiques , ont également été prises en considération ; la classe a eu le plaisir de les adopter l'un et l'autre. M. SILVESTRE a succédé à *Cels* ; et M. Bosc, profond naturaliste, autant qu'habile agriculteur, et dont on possède de si importans ouvrages sur l'*histoire des animaux* , a eu la place du vétérinaire *Gilbert* , qui vaquoit depuis cinq ans.

Dans la section de botanique , il n'y avoit à donner que la place de feu M. *Adanson* , mais le concours n'en a pas moins été très-brillant , par le nombre et l'importance des travaux que les concurrens ont soumis au jugement de la classe. Ce doit être une grande satisfaction pour les amis des sciences , que de prendre connoissance de ces preuves éclatantes du zèle de ceux qui les cultivent.

M. PALISOT DE BEAUVOIS , qui a été vainqueur , avoit des titres puissans, dans ses voyages en Afrique et en Amérique , dans sa *Flore d'Oware* et de *Benin*, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, et qui a procuré à

la botanique des plantes singulières ; dans *celle des Etats-Unis d'Amérique* qu'il prépare et dont il a déjà donné d'intéressans échantillons, enfin dans ses longues recherches sur les plantes appelées communément *cryptogames* (1). Ces recherches consistent en partie, en descriptions d'espèces nouvelles et en établissement de genres ou autres distributions méthodiques dont il seroit difficile de donner un extrait ; mais elles comprennent aussi des objets plus généraux, et principalement un système sur la fécondation des mousses et des champignons, que nous nous empressons d'autant plus d'analyser que, quoiqu'il soit annoncé depuis longtemps dans les ouvrages répandus et dignes de l'être, les botanistes ne paroissent pas y avoir fait assez d'attention.

On sait que les mousses produisent à une certaine époque des pédicules plus ou moins longs, terminés par des capsules ou des urnes d'une organisation assez compliquée, et remplies d'une poussière diversement colorée.

Dillenius et *Linné*, crurent ces capsules des anthères ou des organes du sexe mâle, et cherchèrent ceux du sexe femelle, dans certains groupes de feuilles en forme de rosettes ou d'étoiles, que l'on remarque sur d'autres parties de quelques-unes de ces petites plantes.

Cependant leur opinion ne prévalut pas généralement ; on ne tarda point à penser que la poussière qui remplit les urnes, étoit la semence et non pas le pollen.

Alors il fallut chercher l'analogie des étamines. *Hill* crut le voir dans les cils du bord de l'urne ; *Kœhltreuter*, dans la coiffe ; *Schreber*, dans certains filets placés au bas du pédicule, et d'autres ailleurs encore.

(1) Voyez *Magasin Encyclopédique*, ann. ix, t. vi, p. 273.

Mais, en 1774, un médecin établi à *Chemnitz*, *Jean Hedwig*, devenu depuis si célèbre, observant dans les rosettes de quelques mousses des corpuscules cylindriques, découverts longtemps auparavant par *Micheli*, s'aperçut qu'ils s'ouvroient par le bout, et qu'ils répandoient une poussière excessivement tenue : il ne douta donc point que ce ne fussent des anthères. Ayant ensuite semé la poussière plus grosse qui remplit les urnes, il en vit lever des mousses, et conclut que cette poussière étoit la graine, comme plusieurs l'avoient soupçonné avant lui, par conséquent que l'urne étoit le fruit ou l'organe femelle fécondé.

Ces observations publiées d'abord en abrégé en 1777, couronnées par l'académie de Pétersbourg en 1781, suivies pendant plus de trente ans avec une patience étonnante, et appuyées maintenant de grands ouvrages et de beaucoup de dessins faits au microscope, ont obtenu l'assentiment de presque tous les botanistes de l'Europe, et particulièrement de ceux qui s'occupent des mousses ; la seule objection, un peu forte qu'on ait pu leur opposer dans l'origine, savoir qu'on ne trouve pas de rosettes dans certains genres de mousses, est à peu près détruite, depuis qu'*Hedwig*, à force d'étude, est parvenu à montrer que les anthères sont alors dans les bourgeons des aisselles, ou bien qu'elles accompagnent la base du pédicule de l'urne, enfin depuis qu'il les a fait voir à peu près dans tous les genres. C'est néanmoins ce système si accredité que M. de *BEAUVOIS* combat, pour lui en substituer un qu'il avoit présenté à l'académie des sciences de Paris en 1782, et dont voici le fond.

Au milieu de cette poussière des urnes, qu'*Hedwig* regarde comme la graine, est une espèce de noyau ou de petit axe plus ou moins renflé, nommé par les botanistes *a columelle*. Ceux qui l'ont observé n'y ont vu qu'un

parenchyme plus ou moins celluleux ; *Hedwig* le représente plusieurs fois ainsi : mais M. DE BEAUVOIS dit y avoir remarqué de très-petits grains , et croit que ce sont là les véritables semences ; l'autre poussière qui remplit l'urne autour de ce noyau , est selon lui le *pollen* ; les mouvemens des cils du bord de l'urne , lorsque ces cils existent , n'ont , à ce qu'il croit , pour objet que de comprimer le *pollen* contre les semences pour les féconder au moment où elles vont s'échapper. Ainsi , selon M. DE BEAUVOIS , l'urne seroit hermaphrodite , tout l'appareil si compliqué des organes qu'*Hedwig* prend pour des anthères , et qui se retrouve dans presque toutes les mousses , n'auroit aucun usage connu : les individus de certaines espèces qui ne portent que des rosettes , n'auroient aucune part à la propagation ; le *pollen* seroit plus gros et plus abondant que la semence : celle-ci même auroit été invisible pour presque tous les observateurs ; elle seroit fécondée , non pas dans l'ovaire , et encore tendre et petite comme se féconde celle de toutes les autres plantes , mais au moment de sa sortie et lorsqu'elle est déjà toute développée ; enfin si l'on demande comment *Hedwig* a fait venir des mousses , en semant ce que M. DE BEAUVOIS croit n'être que le *pollen* , celui-ci répond qu'*Hedwig* semoit en même temps sans s'en apercevoir cette véritable graine presque invisible. On sentira que pour confirmer une opinion si nouvelle , il faudroit non seulement pouvoir montrer cette graine , mais encore la semer séparément et sans l'autre ; malheureusement cette dernière expérience n'a pas été faite , et même , ainsi qu'on en peut juger par l'exposé ci-dessus , il est à peu près impossible de la faire.

M. DE BEAUVOIS a des idées semblables sur la fructification des *champignons*.

Diverses parties de ces plantes , comme les lames des

agarics, les pointes des *hydnes*, etc., se couvrent à certaines époques d'une multitude de petits grains ou poussières; d'autres genres, comme les *lycoperdons*, en ont leur intérieur rempli, et les font jaillir à l'époque de la maturité. Ces grains sont regardés comme les semences ou comme leurs capsules, du moins par tous les botanistes qui croient que les champignons ont des semences. M. DE BEAUVOIS veut au contraire qu'ils soient le *pollen*, et dit que les semences sont dans l'intérieur des lames ou des pointes, ou bien dans quelque autre partie du tissu, et qu'elles y ont jusqu'à présent échappé aux yeux de ses prédécesseurs, parce qu'elles sont à-peu-près invisibles. C'est aussi au moment de l'explosion, et par conséquent lorsqu'elles sont déjà développées, qu'il croit que les graines des *lycoperdons*, ainsi que celles des mousses, se fécondent.

Tel est le système d'après lequel M. DE BEAUVOIS se croit autorisé à remplacer le nom de *cryptogames* ou de *fructification cachée* donné par *Linnæus* et conservé encore par *Hedwig* à ces différentes familles, par celui d'*Æthéogames* ou *plantes à fructification insolite ou extraordinaire*.

Il a publié une partie de son *prodrome d'Æthéogamie*, brochure où il annonce la distribution qu'il établit parmi les mousses; il a fait abstraction dans la formation des genres de ce qu'*Hedwig* prend pour les organes du sexe mâle; précaution convenable en effet, tant que les fonctions de ces parties ne seront point hors de contestation, et il use de la même prudence vis-à-vis de lui-même, ne tenant non plus aucun compte de cette columelle, qu'il prend pour le pistil. Cependant c'est d'après les organes des sexes qu'il sépare dans ce même prodrome les *lycoperdes* des mousses ordinaires; mais c'est qu'il pense qu'il ne reste aucun doute à l'égard des premiers, du moins dans quelques genres.

Dans une seconde partie, encore manuscrite et soumise à la classe pendant ce semestre, M. DE BEAUVOIS présente sa distribution des champignons et des *algues*. Il a fait pour les premiers quelques changemens à la distribution de *Persoon*, et réduit le nombre des genres de soixante-onze à soixante, qu'il distribue en six ordres.

Dans un mémoire plus récent, il avance avoir vu sur de jeunes plantes des grains qui lui ont paru semblables aux semences des champignons parasites qui ont coutume de se développer dans la substance de ces plantes, et sous leur épiderme; il en conclut contre un mémoire de M. de Candolle, dont nous parlerons bientôt, que ces graines traversent l'épiderme pour se loger dessous. Il s'arrête davantage à certains champignons vivans qui croissent par couches de haut en bas, au contraire des autres végétaux; c'est une observation faite depuis longtemps par *Marsilli* et par *Bulliard*; mais M. DE BEAUVOIS y ajoute l'idée que chaque couche peut être considérée comme un individu particulier ou comme un champignon nouveau provenant des graines de la couche antérieure.

Enfin, M. DE BEAUVOIS a montré qu'il y a assez de différences entre les fleurs du *Raphia* d'OWARE et celles du *Sagoutier* des Moluques, pour qu'on ne les laisse plus dans le même genre de *palmiers*, comme on le faisoit jusqu'ici; et il a communiqué la description des deux *lobélies*.

Parmi les concurrens moins heureux, il n'y en a eu que deux, MM. DE CANDOLLE et DU PETIT-THOUARS qui aient présenté des mémoires nouveaux dans cette occasion.

M. DE CANDOLLE, quoique jeune encore, a enrichi de découvertes aussi nombreuses qu'intéressantes la physique végétale, la botanique proprement dite, et la matière médicale.

A la première de ces sciences appartiennent les observations qu'il a faites sur l'action de la lumière artificielle qui, n'agissant d'abord qu'insensiblement, parvient à la fin à changer tout-à-fait les habitudes des végétaux : ses observations sur les pores corticaux, sur la production du gaz oxygène par les lichens verts, qui avoit été niée, et dont il a montré la réalité; enfin sur la végétation du guy, qui attire bien la sève du pommier, tandis qu'il ne peut pomper l'eau où on le plonge immédiatement; fait important qui modifie les idées qu'on avoit sur les causes de l'ascension de la sève.

A la botanique descriptive se rapportent son Histoire des *plantes grasses*, celle des *liliacées*, celle des *astragales*, l'édition de la *Flore française*, qu'il vient de donner sous les yeux de notre confrère M. de la Marck, et divers mémoires particuliers; ouvrages qui ont enrichi le catalogue des végétaux de trente-sept genres, et de plus de trois cents espèces auparavant inconnues.

Enfin, en matière médicale, il a distingué le premier les divers végétaux confondus sous le nom d'*Ipécacuanha*, et ceux qui se donnent aussi pêle-mêle sous celui de *mousse de Corse*; et dans un *Traité sur l'accord des vertus des plantes avec leurs familles naturelles*, il a développé, d'après des vues nouvelles, les règles à suivre dans ces sortes de recherches; règles dont la négligence avoit induit en de graves erreurs ceux qui s'étoient occupés avant lui de ce sujet, l'un des plus importants de la botanique appliquée.

A tous ces travaux M. DE CANDOLLE a ajouté trois mémoires qu'il a présentés à la classe dans le cours de ce semestre.

Le premier roule sur *les champignons parasites* qui se développent sous l'épiderme des végétaux, et qui causent à plusieurs espèces utiles des maladies funestes;

tels sont la *rouille des bleds* et le *charbon*, qui détruit les *avoines*; la *carie*, qui empoisonne le *froment*, en vient probablement aussi. On avoit cru, jusqu'à présent, que ces champignons s'introduisoient par les pores de l'épiderme; mais comme les liqueurs colorées ne traversent ces pores qu'avec peine, et qu'une simple application n'inocule point ces maladies aux plantes, M. DE CANDOLLE pense que leurs germes s'introduisent par les racines avec les sucS nourriciers des végétaux, et circulent dans l'intérieur des vaisseaux, jusqu'à ce qu'ils arrivent aux endroits convenables à leur développement; il les compare, à cet égard, aux vers intestins qui ne peuvent subsister que dans l'intérieur du corps des autres animaux; de cette théorie et de l'observation que chaque espèce de champignon parasite ne peut se propager que dans les plantes de même famille, il déduit des règles dont l'agriculture pourra profiter pour arrêter cette sorte de contagion.

On connoissoit, avant M. DE CANDOLLE, quatre-vingt-quatre de ces champignons: ses observations ont augmenté ce nombre de plus de cent.

Dans un Mémoire sur les *algues marines*, il montre que ces plantes n'ont point de vraies racines; qu'il n'y a, dans leur organisation, aucune trace de vaisseaux; qu'elles absorbent l'humidité par toute leur surface; qu'elles dégagent d'autant plus de gaz oxygène à la lumière qu'elles sont plus vertes; il annonce que les petits grains, regardés jusqu'ici comme leurs semences, n'en sont que les capsules, et contiennent des grains beaucoup plus petits, enduits d'une viscosité qui les fixe où ils doivent germer.

Enfin, M. DE CANDOLLE a présenté un Mémoire de botanique proprement dite sur la famille des *rubiacés*, qu'il divise en quatre ordres, et à laquelle il ajoute quatre nouveaux genres.

M. DU PETIT-THOUARS a séjourné longtemps dans les îles de *France* et de *Bourbon*, et voyagé à *Madagascar*. Il a commencé à en publier la Flore, qui est très-riche en plantes singulières; il a fait surtout des observations précieuses sur les *orchidées*, plantes qui ont besoin d'être examinées en vie, et qui se refusent à la culture. Il est prêt à en publier un grand nombre d'*espèces nouvelles*. Les *fougères* ont aussi été pour lui un objet important de recherches. La seule île de *Madagascar* lui a fourni quatre-vingt-neuf genres nouveaux dont il vient de faire imprimer les caractères, qu'il avoit envoyés en France il y a près de dix ans. Ses observations sur la germination du *cycas* lui ont fait découvrir que cet arbre singulier, dont les uns faisoient un *palmier*, et les autres une *fougère*, doit constituer une famille à part, également distincte de ces deux-là.

Le *dracæna*, ou *bois chandelle*, lui a fait connoître des faits particuliers, fort curieux, qui l'ont conduit à un système général et nouveau sur le développement des arbres. Nous allons essayer d'en donner une idée.

On sait que le tronc des arbres ordinaires grossit par des couches de bois qui se manifestent chaque année sous l'écorce, et qu'il s'allonge et se ramifie par des pousses qui ne sont que le développement des bourgeons. Chacune de ces nouvelles pousses n'a qu'une seule couche de bois qui est en communication avec la dernière de celles qui se sont formées sur le tronc, et le filet médullaire qui occupe l'axe de ces pousses vient de la moëlle qui règne dans le milieu de l'arbre. Les physiiciens pensent généralement que ces couches ligneuses successives naissent chaque année sous la face interne de l'écorce.

Les *palmiers* et les autres arbres *monocotylédones* croissent tout différemment : les nouvelles fibres se dé-

veloppent dans l'axe , et non pas dans le pourtour du tronc ; elles traversent toute la longueur de cet axe pour aller s'épanouir au sommet de l'arbre, en feuilles et en fleurs. Voilà pourquoi le tronc des *palmiers* ne grossit presque point, surtout dans le bas, et ne produit d'ordinaire aucune branches.

M. *Desfontaines*, notre collègue, a fait voir que cette manière de croître est commune à peu-près à toutes les plantes *monocotylédones*, et les distingue en général des *dicotylédones*.

Or, M. du *Petit-Thouars* ayant remarqué que les *dracæna*, arbres réellement *monocotylédones*, se ramifient pour ainsi dire comme les arbres ordinaires, et voulant se rendre compte de ce phénomène, il s'assura par la dissection, que l'axe d'un rameau ne communique point avec celui de l'arbre, mais que les fibres de ce rameau arrivées à l'endroit de sa jonction avec le tronc s'épanouissent sur celui-ci, en divergeant comme des rayons; les fibres inférieures descendent directement, les supérieures après avoir monté un peu se recourbent et descendent aussi. Ces arbres croîtreient donc par des couches concentriques, et en effet, ils grossissent autant qu'ils se ramifient. Tels sont les faits : voici maintenant le système.

M. DU PETIT-THOUARS, appliquant ces observations à tous les arbres à couches concentriques, conclut que les nouvelles couches ne sont point produites par l'écorce, mais par les bourgeons; que leurs fibres sont des prolongemens descendans de ces bourgeons, comme les pousses en sont des prolongemens ascendans. Il pense que le suc contenu dans la moelle fournit aux bourgeons leur première nourriture, comme les cotylédons la fournissent à la jeune plante : il est obligé d'ajouter que ces fibres se développent depuis les bourgeons qui leur dou-

ment naissance, jusqu'aux racines, avec une rapidité qu'il compare à celle de la lumière ou de l'électricité, car la couche ligneuse se forme sur toute l'étendue de l'arbre dans l'espace de quelques jours. La nécessité d'admettre un développement si rapide est déjà, comme on voit, une difficulté forte contre cette opinion. Il y en a une seconde qui a paru encore plus péremptoire. Quand on greffe une espèce d'arbre sur un autre, du poirier, par exemple, sur du pommier; chaque espèce forme son bois dans les parties qui viennent d'elle; le sujet n'a que du bois de pommier, et tout ce qui est au-dessus de l'insertion n'a que du bois de poirier. On distingue nettement l'endroit où les deux bois se séparent, et comme on a grand soin d'ébourgeonner le sujet, il faut bien, à ce qu'il semble, que son bois soit fourni uniquement par l'écorce; car comment, demandent les partisans de l'ancienne doctrine, des bourgeons de poirier donneroient-ils du bois de pommier? C'est que, répond M. DU PETIT-THOUARS, les fibres qui descendent de ces bourgeons ne peuvent se nourrir dans leur trajet le long du tronc du pommier que du cambium ou des sucs que celui-ci leur fournit.

Pendant qu'une rivalité noble animoit ainsi les candidats, les botanistes membres de la classe, en continuant leurs travaux, se monroient dignes d'être les principaux juges de ce grand concours.

M. VENTENAT poursuivoit sa belle entreprise du jardin de la *Malmaison*. Un nouveau cahier (le 20^e.) en a paru dans ce semestre.

La première des espèces qui y sont décrites est une superbe légumineuse originaire de Botany-Bay, et qui présente dans les organes de la fructification des caractères qui n'ont pas été encore observés dans les végétaux de cette famille. M. VENTENAT n'a pas hésité à en faire un genre nouveau, auquel il a rapporté une seconde es-

pèce cultivée également à la Malmaison, quoiqu'elle n'ait pas encore fleuri; mais elle ressemble tellement à la première par son port, qu'il est presque certain qu'elle doit lui être conforme dans les organes de la fructification.

La dernière est une malvacée originaire des Canaries, dont les fleurs, grandes comme celles de la Ketmie des jardins, sont d'un rouge de feu, couleur extrêmement rare dans les plantes de cette famille. Cette livraison, ainsi que celles qui l'ont précédée, font regretter aux personnes qui s'intéressent à la science, que la santé de l'auteur l'ait forcé de suspendre cet ouvrage.

M. DE LA BILLARDIÈRE conduisoit jusqu'à la vingt-troisième livraison sa *Flore de la Nouvelle - Hollande* (1). Cinq nouveaux genres s'y trouvent décrits, dont un surtout que M. DE LA BILLARDIÈRE nomme *athérosperme*, et qui lui paroît appartenir à la famille des *renoncules*, est un arbre qui pourra devenir utile à la France, parce que ses amandes ont le goût et l'odeur de la muscade, et qu'il paroît devoir très-bien supporter la température de notre climat.

L'un de nos plus célèbres correspondans, M. de HUMBOLDT, continue à publier, avec son compagnon de voyage, M. BONPLAND, les plantes qu'ils ont observées dans l'*Amérique équinoxiale*. Il vient d'en paroître encore deux livraisons. La seule famille des *mélastomes* devra à ces savans voyageurs une telle quantité d'espèces nouvelles qu'ils ont pu lui consacrer un ouvrage particulier (2).

Ils n'enrichissent pas moins l'histoire des animaux.

(1) Les différentes livraisons de cet important ouvrage ont été annoncées dans ce Journal. A. L. M.

(2) On trouve aussi, dans le *Magasin*, des notices des différentes livraisons de cet ouvrage. A. L. M.

Le *condor*, cet oiseau si fameux des Cordilières, n'avoit point été décrit avant eux d'une manière uniforme, et l'on en avoit beaucoup exagéré la grandeur.

Il n'a guère plus d'un mètre de hauteur, ni de trois ou quatre d'envergure. Sa couleur générale est un brun-noirâtre : le bas du cou est garni d'un collier de plumes blanches. Le mâle se distingue par une crête charnue sur le sommet de la tête et par une tache blanche à l'aile, qui manquent à la femelle.

Les observations de ces deux voyageurs sur l'*anguille électrique* de Surinam (*gymnotus electricus*) sont bien curieuses. Ce poisson est assez commun dans certaines mares de la Guiane, et donne des commotions assez vives pour étourdir des chevaux, les faire tomber et les exposer à se noyer. C'est même ainsi qu'on s'empare de l'anguille, parce que ces commotions l'affoiblissent elle-même en se répétant, et qu'alors on peut la saisir sans danger. M. DE HUMBOLDT, en posant les deux pieds sur une anguille qui venoit d'être tirée de l'eau, éprouva une douleur si vive que l'impression en dura toute la journée, et qu'il ne put en distinguer la nature; mais quand on ne s'expose qu'à des commotions foibles, on y remarque un tremblement particulier, une espèce de soubresaut des tendons, qui n'a point lieu dans les commotions électriques ordinaires. Celles des gymnotes ressemblent davantage à la douleur que l'on produit en galvanisant une plaie. Elles ne dépendent que de la volonté de l'animal, qui les donne sans faire aucun mouvement apparent, et les dirige comme il lui plaît : mieux il est nourri, plus on renouvelle l'eau où on le tient, plus ses commotions sont fortes; mais elles cessent sur-le-champ quand on lui enlève le cœur et le cerveau. Elles se propagent au travers des mêmes corps que celles de l'électricité; cependant il ne suffit pas pour les recevoir

de toucher l'eau où est le poisson; en revanche, il n'est pas nécessaire de faire un cercle ou de toucher le poisson en deux endroits.

M. TENON a donné une suite importante à ses Mémoires *sur la dentition du cheval*.

Après avoir rappelé en abrégé les résultats de ceux qu'il a présentés les années passées, il s'est occupé particulièrement des arrière-molaires, ou des trois dernières dents de chaque mâchoire.

Celles d'en bas ont deux racines, celles d'en haut trois. Les fûts des premières sont plus minces et arqués d'avant en arrière; ceux des autres s'arquent vers le palais: cette courbure les distingue des molaires antérieures, soit de lait, soit de remplacement, qui sont droites.

Les premières de ces arrière-molaires sont déjà visibles dans l'alvéole à la naissance; elles paroissent à neuf mois et durent toute la vie: aussi ont-elles plus de longueur à user par la mastication que toutes les autres. La première et la deuxième ont en arrière une petite arête longitudinale qui leur aide à fendre l'alvéole, mais qui est bientôt suivie d'une surface plane, destinée à donner appui à la molaire qui vient derrière. La troisième arrière-molaire, au contraire, ne devant être suivie d'aucune autre dent, conserve son arête sur toute sa longueur; mais elle a un petit renflement qui l'empêche de déboucher de l'alvéole aussi rapidement que les autres. Toutes ces dents, en se développant, font sur la mâchoire l'effet d'un instrument expansif qui la dilate inégalement, et en fait varier la forme selon les âges, et conformément aux besoins de chaque âge.

Ce n'est qu'en étudiant ainsi la nature jusque dans les moindres détails de ses ouvrages, que l'on devient digne de l'admirer comme elle mérite de l'être; mais combien cette étude est difficile! La seule dentition du cheval

suivie par M. TENON dans toutes ses époques, a été pour lui l'objet d'un travail assidu de plusieurs années.

Ce savant et respectable anatomiste a aussi publié récemment le premier volume de ses *Recherches d'anatomie et de chirurgie*. Il y traite principalement des yeux, de leurs maladies, de l'exfoliation des os, et il y a fait insérer plusieurs des mémoires dont nous avons rendu compte dans nos rapports précédens. Cet ouvrage, destiné aux hommes de l'art, ne pourroit être suffisamment analysé dans un rapport aussi abrégé que celui-ci.

M. CUVIER continue ses recherches sur les animaux que les révolutions du globe paroissent avoir détruits. Il en a encore décrit cinq dans ce semestre. Les ossemens du premier étoient connus depuis assez longtemps, et se trouvent abondamment le long des différentes rivières de l'Amérique septentrionale, où on leur a appliqué, mal à propos, le nom de *mammouth* qui appartient exclusivement à l'*éléphant fossile*, si commun en Sibérie. Des quatre autres, qui sont du même genre, mais que l'on n'avoit point reconnus jusqu'ici, deux se déterrent en Europe et deux en Amérique méridionale.

Les caractères communs à ces cinq animaux sont d'avoir porté des défenses et une trompe, comme l'éléphant, et d'avoir eu leurs mâchoières hérissées de pointes coniques disposées par paires. C'est cette dernière circonstance qu'exprime le nom générique de *mastodonte* ou *animaux à dents mammelonnées*, qui leur est imposé par M. CUVIER.

Les travaux de ce naturaliste sur les os fossiles, si communs dans les carrières à plâtre de nos environs, viennent d'être couronnés par la découverte faite tout récemment à Montmartre d'un squelette presque complet. Il appartient à l'une des onze espèces aujourd'hui détruites, et que M. CUVIER a, pour ainsi dire, réformées.

Ce qui n'avoit pu être que conjecturé sur des os trouvés isolément, est aujourd'hui pleinement confirmé par ce squelette où ils sont encore dans leur union naturelle.

M. DE BEAUVOIS a fait paroître le troisième cahier de ses *Insectes recueillis en Afrique et en Amérique*.

L'Histoire des animaux, placée sur la limite des sciences physiques et des sciences morales, n'emploie pas seulement, dans ses recherches, la théorie de l'action des corps; celle des opérations de l'esprit ne lui est point étrangère.

On sait, par exemple, que la nature et les bornes de l'intelligence des brutes occupent depuis longtemps les métaphysiciens, quoiqu'elles ne puissent guère être déterminées que par les observations des naturalistes.

Sous ce dernier rapport elles peuvent donc faire aussi l'objet des recherches de notre classe, et c'est par cette raison que nous avons entendu avec intérêt un mémoire sur *l'instinct* (1), ou plutôt *contre l'instinct*, qui nous a été lu par M. DUPONT DE NEMOURS, membre de la classe d'histoire.

Des considérations étrangères compliquoient autrefois ces sortes de questions, et *Descartes* ne s'en étoit débarrassé qu'en se jetant dans un parti extrême, et en faisant des brutes de pures machines.

Si l'on ne savoit, par tant d'expériences, jusqu'où l'esprit de système a quelquefois entraîné les plus grands hommes, on seroit tenté de croire, ou que ce n'étoit pas son sérieux, ou qu'il n'avoit jamais caressé un chien ni conduit un cheval.

Quoiqu'il en soit, depuis que les philosophes ont trouvé plus convenable d'observer la nature réelle que

(3) Ce mémoire a été inséré en entier dans la *Décade philosophique*. A. L. M.

d'en créer une imaginaire , ils en sont revenus à penser sur cet objet à peu-près comme le peuple.

Aucun d'eux ne doute, non seulement que les animaux n'aient la conscience de leurs sensations , et ne soient déterminés dans leurs actions par le plaisir et par la peine actuels , mais encore qu'ils n'aient une grande mémoire , qu'ils ne se forment , par des expériences répétées , des jugemens généraux fondés sur le sentiment de l'analogie , et qu'ils ne se conduisent ensuite d'après le plaisir et la peine que ces jugemens leur font prévoir , et souvent malgré l'attrait actuel d'une peine ou d'un plaisir présent ; enfin que ces moyens , bien dirigés , ne puissent être employés par l'homme à leur éducation , et ne les conduisent quelquefois à prendre l'habitude d'exécuter , avec une justesse admirable , des actions très-difficiles , et auxquelles même leur conformation ne sembloit point appropriée.

Aucun de ces philosophes ne doute non plus que les animaux n'aient divers moyens d'exprimer leurs besoins et leurs passions , et que ceux d'un ordre supérieur , c'est-à-dire voisins de nous par l'organisation , n'apprennent la signification de plusieurs de nos mots auxquels ils obéissent sans se méprendre.

Mais , indépendamment de ces facultés qui ressemblent aux nôtres , au degré près , et qui varient à un degré presque aussi considérable dans les différentes classes d'animaux , les naturalistes ont cru reconnoître , dans certaines espèces , d'autres facultés qui leur ont paru essentiellement différentes , et auxquelles ils ont donné le nom d'*instinct*.

Ce sont certaines actions nécessaires à la conservation de l'espèce , mais souvent entièrement étrangères aux besoins apparens des individus , souvent aussi très-compliquées , qui , pour qu'on les attribuât à l'intelligence , sup-

poseroient une prévoyance et des connoissances que personne n'oseroit accorder à ces espèces, actions qui ne peuvent non plus être attribuées à l'imitation, parce que les individus qui les pratiquent paroissent souvent dans l'impossibilité de les avoir apprises, et que cependant ceux de la même espèce les exercent toujours à-peu-près de la même manière; enfin, et ceci n'est pas moins remarquable, actions qui ne sont en aucun rapport avec le degré de l'intelligence ordinaire, qui deviennent plus singulières, plus savantes, plus désintéressées, à mesure que les animaux qui les font appartiennent à des classes moins élevées, et, dans tout le reste, plus stupides. C'est parmi les insectes, les mollusques, les vers, qu'on observe les instincts les plus admirables. Il semble que l'instinct et l'intelligence soient deux facultés faites pour se compenser, et dont l'une supplée à l'autre, comme à d'autres égards la fécondité supplée à la force ou à la longévité; c'est même par la juste proportion de l'intelligence, de l'instinct et des qualités physiques, telles que la finesse des sens ou la force du corps, que les espèces se conservent.

Les naturalistes ont donc pensé que les animaux, doués d'instincts, exercent ces actions particulières en vertu d'une impulsion intérieure, indépendante de l'expérience, de la prévoyance, de l'éducation, et des agens extérieurs, ou en d'autres termes, que c'est *leur organisation qui les détermine par elle-même* à agir ainsi. Ce résultat a été adopté à-peu-près par tous les observateurs; et s'ils ont varié, ce n'est qu'en expliquant la manière dont l'organisation peut donner cette détermination: voici, à cet égard, l'hypothèse particulière de l'un d'eux.

Le besoin ou le désir d'une certaine action ne peut être occasionné que par des sensations ou des souvenirs de sensations; en un mot, par des images; mais il n'est pas

nécessaire qu'une sensation vienne du dehors , car toute sensation extérieure exige des mouvemens intérieurs des nerfs et du cerveau , sans lesquels elle n'auroit pas lieu : or , ces mouvemens intérieurs peuvent naître dans les organes eux-mêmes sans action du dehors , et il en naît souvent ainsi dans les rêves et dans différentes maladies ; rien n'empêche donc que certains animaux ne soient organisés de manière à ce qu'il y ait constamment en eux des mouvemens intérieurs propres à produire des sensations , des images , et à ce que ces images déterminent impérieusement leur volonté à certaines actions.

Cette hypothèse ne paroît avoir rien de commun avec celle des idées innées , qui n'a pour objet que les idées générales ou abstraites : car , ceux qui nient , avec raison , que les idées générales de l'homme soient innées , n'ont jamais prétendu que l'homme ne puisse avoir des sensations en vertu des mouvemens intérieurs de son propre corps , et sans l'intervention des corps extérieurs ; l'expérience de chaque jour les auroit démentis.

Elle ne paroît avoir rien de commun non plus avec celle du matérialisme : car , quelque idée que l'on se fasse de la nature intime du principe sentant , on est toujours obligé de convenir qu'il n'éprouve de sensations que par l'intermède du cerveau et du système nerveux.

Enfin , elle n'a rien qui la rapproche plus qu'aucune autre du *fatalisme* ; car , toute action étant déterminée , ou par une sensation actuelle , ou par le souvenir d'une sensation passée , ou enfin par la crainte ou l'espoir d'une sensation future , que ces sensations soient internes ou externes , l'état de la question n'est pas changé.

Cependant , il semble que c'est surtout la crainte de donner dans l'un de ces trois écueils , qui a déterminé M. DUPONT à rejeter indistinctement toute espèce d'instinct.

Il commence par montrer que les actions des animaux d'ordres supérieurs, comme les *quadrupèdes* et les *oiseaux*, résultent de la combinaison de leur expérience et de leurs facultés physiques, et il n'y a aucune peine ; tous les naturalistes en conviennent. Ensuite il cherche à expliquer physiquement comment ces animaux, et les enfans eux-mêmes apprennent à tetter ; il montre que plusieurs espèces ont le pouvoir de faire entendre des sons assez nombreux pour former une langue très-compiquée, et il assure avoir observé qu'ils emploient une partie de ces sons dans des circonstances tellement semblables, qu'on ne peut guère douter qu'ils ne leur attachent une signification fixe. Ses observations, à cet égard, sont très-intéressantes, et propres à enrichir l'histoire naturelle de ces espèces.

Il cherche aussi à prouver que les espèces peuvent perfectionner leurs procédés dans certaines circonstances ; mais peut-être les naturalistes lui reprocheront-ils ici d'avoir pris quelquefois des espèces différentes pour la même perfectionnée. Ainsi, le castor architecte, du Canada, n'est pas entièrement semblable au castor terrier du Rhône ; l'araignée sociale du Paraguay n'est point du tout la même que nos araignées solitaires.

On conçoit d'après ce que nous avons dit ci-dessus, que la plus grande difficulté pour M. DUPONT, devoit être d'expliquer comment les insectes ont appris les précautions si merveilleuses avec lesquelles ils préparent à l'œuf, qu'eux et quelquefois d'autres qu'eux doivent pondre, et au ver qui en doit naître, l'abri et la nourriture qui leur conviennent, quoique ces insectes n'aient souvent jamais vu et ne doivent jamais revoir ni œuf, ni ver semblable, et que les besoins du ver n'aient aucun rapport avec ceux de l'insecte qui travaille pour lui.

Parmi des milliers d'exemples qu'on auroit pu allé-

guer, M. DUPONT n'en a choisi qu'un seul; mais on ne peut l'accuser de l'avoir choisi aisé; c'est celui d'une espèce de *fausse guêpe solitaire*, dont voici l'industrie. Pendant sa vie d'insecte parfait elle se tient sur les fleurs; quand elle est prête à pondre, elle creuse dans du sable argilleux un trou cylindrique; elle dépose un œuf au fond; elle va chercher sur le chou une petite chenille verte, dont elle n'avoit jamais fait sa proie auparavant; la guêpe pique la chenille de son aiguillon, de manière à affaiblir celle-ci, pour qu'elle ne puisse résister au ver qui sortira de l'œuf et qui doit la dévorer; mais point assez pour la tuer et la faire corrompre; elle la roule en cercle et la met au fond du trou; elle en va chercher successivement onze autres toutes semblables qu'elle traite et place de même, puis elle ferme le trou et meurt; le petit ver écrot, il dévore successivement les onze chenilles et alors il se métamorphose en guêpe qui sort de son souterrain, pour voltiger long-temps sur les fleurs, s'y livrer à l'amour, et recommencer, quand elle voudra pondre, précisément les mêmes opérations que sa mère, et sur les mêmes chenilles.

M. DUPONT DE NEMOURS est non seulement obligé de supposer, et suppose en effet dans son explication, que l'insecte parfait conserve le souvenir des sensations qu'il a éprouvées dans l'état de ver, quoiqu'il ait entièrement changé de forme et d'organes; mais il faut encore qu'il pense, quoiqu'il ne le dise pas expressément, que la *guêpe* peut désormais reconnoître par la vue les chenilles et le sable, qu'elle n'avoit appris à connoître que par le tact, et même par son ancien tact de ver; car le ver est aveugle; il vit dans un souterrain, et quand la guêpe écrot dans ce souterrain, les chenilles n'y sont plus. Enfin, comme M. DUPONT n'ose admettre dans la *guêpe* la prévoyance que l'œuf qu'elle dépose deviendra *ver*,

et aura besoin de tout ce qu'elle fait pour lui, il en vient à dire qu'elle fait tout cela seulement pour *s'amuser* en imitant ce qu'elle a vu dans son enfance.

Telles nous paroissent d'une part les difficultés que M. DUPONT combat, et de l'autre celles où il s'engage; on verra aisément par notre exposé que nous ne les jugeons pas de même force; mais nous avouons que nous n'avons peut-être pas l'impartialité nécessaire pour tenir entre elles une balance égale; et comme nous n'avons aucun droit d'en porter un jugement, nous engageons nos lecteurs à les revoir eux-mêmes dans le mémoire de M. DUPONT, où ils trouveront d'ailleurs tout le plaisir que l'esprit et l'imagination de cet ingénieux philosophe ne peuvent manquer de procurer.

La *médecine*, qui n'est qu'une application des lois de l'économie animale, à la guérison des maladies, a fait, comme on sait, dans ces dernières années, l'une de ses découvertes les plus importantes, la *vaccine*. Sa propriété préservative est aujourd'hui suffisamment démontrée; mais il reste encore bien des observations à faire sur les modifications dont elle est susceptible. M. HALLÉ en a communiqué à la classe de très-intéressantes sur les irrégularités que l'innoculation de la vaccine a éprouvées à Lucques dans le cours de l'année 1806.

Ces différences n'ont point affecté la marche, les périodes ni les caractères essentiels de l'éruption vaccinale.

Elles se sont seulement manifestées :

Dans *la forme du bouton*, qui en s'étendant et se confondant avec de petites pustules réunies autour de la pustule principale perdoit et sa forme régulière, et la dépression ombilicale qu'il offroit au moment de sa formation;

Dans *la nature de la croûte qui succède à la pustule*; celle-ci n'avoit point la couleur brune, luisante, polie

de la croûte de la vaccine ordinaire ; elle étoit irrégulière dans sa forme, comme le bouton qui lui avoit donné naissance, et laissoit dans la peau un enfoncement plus ou moins profond, qui se remplissoit ensuite complètement ;

Enfin, dans *des éruptions de pustules sur tout le corps*, qui se sont montrées dans le moment où se formoit l'arcole autour du bouton principal.

Ces irrégularités ont été *épidémiques* dans tout le territoire de *Lucques*.

Les contre-épreuves faites par l'inoculation de la petite vérole, sur les individus qui avoient éprouvé des vaccines irrégulières, ont démontré que leur irrégularité n'a aucunement altéré la propriété préservative de la vaccine.

La troisième partie de l'histoire de la nature, celle qui traite des *minéraux*, a été enrichie récemment d'un fait intéressant.

M. VAUQUELIN vient de découvrir la présence du platine dans les fameuses mines d'argent de *Guadalcanal* en *Estrémadure*.

On n'avoit trouvé jusqu'ici ce métal, qui peut devenir si précieux pour presque tous les arts, que dans les mines du *Pérou*, où il est combiné avec une multitude de substances diverses, ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier rapport. Dans celles de *Guadalcanal*, il est allié avec de l'argent, du cuivre, de l'antimoine, du fer, de l'arsenic, du plomb et du soufre. Il fait quelquefois jusqu'au dixième de la masse.

Le même chimiste a fait des expériences de la plus haute importance sur l'affinage des mines de fer.

On sait que la France assez pauvre en métaux précieux, produit en revanche une abondance d'excellent fer, mais l'on connoît aussi combien ce métal diffère en

bonté, selon les mines d'où il vient et les forges où on le prépare.

M. VAUQUELIN, pour découvrir les causes de ces différences, a commencé d'analyser avec cette exactitude si étonnante qui le distingue, les minerais et les fontes que l'on expose aux fourneaux, les fondans que l'on y ajoute, et les scories ou autres déchets que l'on en sépare.

Il a trouvé, dans nos mines de fer limoneuses de Bourgogne et de Franche-Comté, outre l'oxide de fer, de la silice, de l'alumine, de la chaux, du manganèse oxidé, de l'acide phosphorique, de la magnésie et de l'acide chromique. Une partie de ces substances reste dans la fonte, surtout dans la blanche, et l'on en retrouve des parcelles, même dans le fer le mieux affiné, quoique la plus grande quantité passe dans les scories ou les crasses, et dans les matières qui se subliment dans les fourneaux.

C'est aux restes de chrome, de phosphore et de manganèse, que M. VAUQUELIN attribue les mauvaises qualités de certains fers, comme celles de casser à chaud et à froid; et tous les soins des maîtres de forges doivent tendre à débarrasser leur métal de ces substances nuisibles.

Outre ces remarques utiles, M. VAUQUELIN en fait une très-curieuse; c'est que cette composition, soit des mines, soit surtout du sublimé des fourneaux, ressemble beaucoup à celle des pierres tombées de l'atmosphère. Il n'y a que le *nickel* qui se trouve de plus dans ces dernières. Comme ces substances qui se subliment ne restent pas toutes dans le fourneau, et qu'il s'en élève sans doute quelques-unes plus haut, il ne croit pas impossible qu'elles entrent pour quelque chose dans la formation de ces pierres: la seule difficulté seroit de savoir comment des métaux sublimés pourroient se réunir dans l'atmos-

phère, en masses aussi grandes que le sont certains *aérolithes*.

Ce sujet des mines de fer a été traité sous un autre point de vue par MM. DESCOSTILS et HASSENFRAZ, ingénieurs des mines. Il s'agissoit du *fer* dit vulgairement *spathique*, dont nous avons annoncé dans notre dernier rapport que la composition est fort variable. Ces minerais sont plus ou moins fusibles et donnent du fer plus ou moins bon. M. DESCOSTILS pense que la difficulté d'en fondre quelques-uns, tient à la magnésie qui entre dans leur composition; tous les fers spathiques infusibles qu'il a analysés lui ont donné de cette terre, et en ayant ajouté une portion à des échantillons fusibles par eux-mêmes, il leur a ôté cette propriété. Il explique par-là l'effet de l'exposition à l'air et à l'humidité, pour faciliter la fonte de ces minerais; c'est qu'il se forme par la décomposition des pyrites, de l'acide sulfurique qui dissout la magnésie. Cependant M. HASSENFRAZ conteste cette théorie, et dit avoir eu des fers spathiques infusibles, sans qu'ils contiennent de magnésie. Il croit que l'exposition à l'air ne fait que détruire la cohésion du minerai. Nous rendrons compte dans le temps du jugement qui aura été porté sur cette question intéressante de la métallurgie.

M. LELIÈVRE a décrit un minéral que l'on prenoit aussi pour un fer spathique, et qui s'est trouvé contenir plus de moitié d'oxide de manganèse combiné avec près d'un tiers d'acide carbonique, et seulement huit centièmes de fer et deux centièmes et demi de chaux. C'est donc un *manganèse carbonaté*, espèce nouvelle dans le genre.

Le même minéralogiste a décrit une pierre qu'il a découverte à l'île d'Elbe. Elle contient plus de moitié de son poids d'oxide de fer, et un peu d'oxide de manganèse. Le reste est formé de silice et de chaux. Son noyau cristallin est un prisme à base rhombe, sa couleur noire et opaque,

sa dureté un peu inférieure à celle du feldspath, et sa pesanteur spécifique quadruple de celle de l'eau distillée. M. LELIÈVRE la nomme *yénite*, d'après l'un des évènements les plus mémorables de ce siècle.

M. BARAILLON, correspondant de la classe d'histoire, ayant découvert dans les fouilles qu'il fait faire à l'ancienne ville romaine de *Neris*, près Montluçon, des vases antiques d'*étain*, M. MONGEZ, membre de la même classe, a été curieux de connoître leur degré de pureté. Il résulte de l'analyse qu'en a faite à sa prière, M. ANFRYE, inspecteur-général des essais à la monnaie, qu'ils contiennent près de trois dixièmes et demi de plomb. On sait, par les expériences de M. PROUST, qu'un tel alliage n'offre aucun des dangers qu'on imaginoit.

Nous avons parlé l'année dernière d'une application importante de la chimie aux arts, qui consistoit à rendre les aluns communs égaux à l'alun de Rome pour la teinture, et nous avons vu qu'il ne s'agissoit que de les débarrasser d'un peu de fer.

Aux divers moyens imaginés pour cela, M. SÉGUIN, correspondant, vient d'en ajouter un nouveau, pris de la différence de la solubilité de l'alun pur, et de l'alun chargé de fer. Il fait dissoudre seize parties d'alun ordinaire dans vingt-quatre parties d'eau, laisse cristalliser, et obtient par ce moyen quatorze parties d'alun aussi pur que celui de Rome, et deux parties à-peu-près au degré de celui de *Liège*.

On peut appliquer ce procédé à la fabrication première, et obtenir, dès l'origine, un alun qui vaut un tiers de plus.

Le même chimiste a continué ses travaux sur l'analyse des sucres des végétaux.

Il a traité dans ce semestre de ceux qui ne contiennent point de *tannin*; ils ont tous plus ou moins d'*albumine*

et de *principe amer*. Plus l'*albumine* y est abondante, plus aussi l'odeur est forte, et plus le suc se corrompt aisément. Les *champignons*, les *crucifères* et les *solanées* sont dans ce cas. M. SÉGUIN donne l'aperçu des proportions de ces deux principes, dans vingt-deux familles naturelles de plantes, en faisant remarquer dans plusieurs les différences de ces proportions dans les diverses parties du végétal, et dans la même plante prise à différens âges. Tous ces sucs, traités par l'acide sulfurique ou le muriate d'étain, ont acquis l'odeur soit de poires ou de pommes cuites, soit de quelque liqueur fermentée, comme du cidre et de la bière.

Ce qui rend ces sortes de recherches si difficiles, c'est la quantité prodigieuse de réactions et de combinaisons diverses qui peuvent se faire entre des substances élémentaires assez peu nombreuses par elles-mêmes.

Nous en avons eu de nouvelles preuves dans le mémoire de M. THÉNARD, professeur au Collège de France, sur l'éther nitrique.

On sait que les *éthers* sont des liqueurs odorantes et combustibles qui s'obtiennent en traitant l'*alcool* avec les acides. Le plus connu est l'éther sulfurique. Graces aux recherches de MM. FOURCROY et VAUQUELIN, on connoît aujourd'hui la marche de sa formation et toutes les combinaisons qui se forment avec lui. La théorie de l'*éther nitrique* étoit moins parfaite. Ce qu'on prenoit pour tel dans les pharmacies n'étoit pas même un véritable *éther*. L'acide nitrique est formé, comme on sait, d'azote et d'oxygène; l'alcool de carbone d'hydrogène et d'oxygène. Il n'y a donc dans les deux liqueurs que quatre substances élémentaires, et il se forme dans leur rapprochement dix combinaisons susceptibles d'être séparées; savoir, beaucoup d'eau, beaucoup de gaz oxidé d'azote, beaucoup d'éther, peu de gaz oxidulé

d'azote, de gaz nitreux, de gaz acide carbonique, d'acide acétique et d'une matière qui se carbonne facilement. Une portion de ces substances reste dans le premier vaisseau où s'est fait le mélange; une autre passe dans le récipient par la distillation et y prend la forme liquide, une troisième reste gazeuse.

C'est dans cette dernière portion qu'est presque tout l'éther, et il faut pour l'obtenir séparément faire passer le gaz au travers d'une suite de flacons soumis à un grand froid. L'éther se sépare sous forme d'un liquide jaunâtre, dont il faut encore enlever par le moyen de la chaux, beaucoup d'acide nitreux et acéteux qu'il retient; il en reforme même quand il en a été dépouillé, et cela par la réaction de ses propres principes, sans exiger le contact de l'air.

M. THÉNARD conclut de ses expériences que dans ces opérations l'oxygène de l'acide se combine avec beaucoup de l'hydrogène de l'alcool et peu de son carbone; d'où résulte beaucoup d'eau, beaucoup de gaz oxyde d'azote, peu d'acide et de gaz nitreux, et peu d'azote libre; que l'éther se forme de la réunion des deux principes de l'acide nitrique avec l'alcool déshydrogéné et légèrement décarbonisé, et que les résidus de carbone, d'hydrogène et d'oxygène fournissent l'acide acéteux et la matière carbonneuse.

On conçoit aisément combien il a dû être difficile de saisir ainsi dans leurs moindres détails des actions si fugitives, et de séparer des combinaisons si variées et si faciles à s'altérer et à se convertir réciproquement les unes dans les autres. Nous regrettons vivement que les bornes d'un rapport tel que celui-ci ne nous permettent point de donner une idée des procédés ingénieux et délicats dont M. THÉNARD s'est servi.

On se souvient de la théorie particulière à M. le comte

DE RUMFORT, associé étranger, sur la cause de la chaleur, qu'il attribue à certaines vibrations des particules des corps, et non pas à une matière particulière, ou à ce calorique admis par la plupart des chymistes. On lui opposoit une objection très-forte; c'est que les corps s'échauffent quand on les condense, pour ainsi dire comme si la condensation exprimoit le calorique qui y étoit contenu, et qui, n'y trouvant plus de place, manifeste sa sortie par ses effets. Ainsi, l'eau et l'alcool mêlés perdent un quarantième de volume, et gagnent plusieurs degrés de thermomètre; les pièces de monnoie sortent chaudes du balancier qui les a comprimées, etc.

M. DE RUMFORT a répondu à ces expériences par d'autres, qui ne sont pas moins certaines, et dans lesquelles la condensation est accompagnée au contraire de refroidissement. Ainsi des dissolutions de plusieurs sels mêlés à de l'eau pure, perdent à la fois du volume et de la chaleur. On savoit bien que les sels en se dissolvant produisent souvent du froid, et on expliquoit ce phénomène par la nécessité qu'une matière solide absorbe du calorique, quand elle devient liquide; mais cette explication ne paroît pas applicable, quand une dissolution déjà toute faite est simplement délayée avec de nouvelle eau.

On sait que la vapeur de l'eau, quand elle ne peut sortir des vaisseaux qui la renferment, est susceptible d'acquérir une chaleur bien supérieure à celle de l'eau bouillante, et M. de RUMFORT a imaginé depuis long-temps un moyen prompt et peu dispendieux, d'échauffer les liquides en y introduisant de cette vapeur dans un état de chaleur extrême.

Il vient d'en faire une application extrêmement heureuse à l'art de fabriquer le savon, et a réussi à cuire cette substance au degré convenable en six heures, tan-

dis qu'il en auroit fallu soixante par la méthode ordinaire. Les espèces de coups que la vapeur échauffée donne au mélange d'huile et de lessive en y pénétrant et en s'y condensant subitement, contribuent selon M. DE RUMFORT à cette accélération étonnante de la saponification.

Ce savant physicien est aussi parvenu à donner une nouvelle perfection aux chaudières destinées à chauffer ou à vaporiser les liquides, en hérissant leurs fonds de plusieurs tubes qui descendent et plongent de toute part dans la flamme, et en multipliant ainsi la surface de ce fonds sans augmenter son diamètre. De cette manière on épargne non-seulement le feu, mais encore la matière de la chaudière, parce que celle-ci résistant davantage à l'effort de la vapeur échauffée, n'a pas besoin de tant d'épaisseur.

Presque toute la météorologie dépend de l'action variable de la chaleur sur l'atmosphère. C'est l'air diversement échauffé qui produit les vents par l'inégalité de ses dilatations, et les vents portant les vapeurs dans les lieux plus chauds ou plus froids que ceux où elles se sont formées, causent leur dissolution plus complète ou leur précipitation plus ou moins rapide, c'est-à-dire le beau temps ou la pluie.

M. DUPONT DE NEMOURS, membre de la classe d'histoire, a présenté sur ce sujet à la classe des sciences, quelques réflexions qui ont sur-tout le mérite de rendre en quelque sorte sensible, l'inutilité nécessaire de toutes les tentatives pour prédire ces phénomènes par l'analogie et la connoissance du passé.

C'est que la zone de l'échauffement le plus direct, c'est-à-dire celle aux différens points de laquelle le soleil répond verticalement dans le cours de l'année, n'est jamais précisément la même sur la terre, non-seulement deux années de suite, mais pendant une infinité de siècles,

attendu que la précession des équinoxes qui ne les ramène aux mêmes points qu'après plus de 26,000 ans, et les variations de l'obliquité de l'écliptique dont le période est plus lent encore, contribuent à faire varier cette bande; et en supposant même qu'on eût un jour des observations aussi anciennes, il faudroit encore pour qu'elles fussent applicables, que la surface de la terre, les mers, les montagnes, qui ne sont pas des élémens moins essentiels de ce phénomène, n'eussent pas changé dans cet intervalle.

M. DUPONT admet que l'électricité contribue aussi à faire varier le temps en formant de l'eau par la combustion du gaz hydrogène; il est vrai qu'il paroît certain aujourd'hui que ce gaz n'existe point dans la région où se forment les orages; mais M. DUPONT suppose qu'il y est ramené de plus haut dans les tempêtes dont la violence trouble l'ordre naturel des couches de l'atmosphère.

L'ANALYSE de la partie Mathématique a été donnée par M. DELAMBRE, secrétaire perpétuel, de la manière qui suit :

On a vu, dans la notice du dernier semestre, avec quel succès M. LAPLACE avoit soumis à l'analyse les phénomènes des tubes capillaires contre lesquels avoient échoué tant de physiciens et de géomètres distingués. Cette même analyse vient de lui fournir l'explication non moins heureuse de phénomènes tout aussi singuliers. On avoit remarqué depuis long-temps que deux corps nageant sur un fluide qui s'élève ou s'abaisse autour de tous deux, s'approchent l'un de l'autre et se réunissent par un mouvement accéléré; mais ils se repoussent le plus souvent si le fluide qui s'élève autour de l'un s'abaisse autour de l'autre, et, dans ce cas, si l'on diminue convenablement la distance, on voit l'attraction succéder à la répulsion :

ces phénomènes surprenans avoient fort exercé les physiciens.

AMONTONS, il y a cent ans, avoit tenté de les expliquer; M. MONGE, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1787, avoit démontré l'insuffisance et même l'inexactitude des principes d'Amontons. On trouve, dans son mémoire, des aperçus heureux, des vues fines et des expériences curieuses. Enfin, M. Laplace vient de soumettre tous ces effets à la même analyse, de laquelle il avoit déjà déduit tous les phénomènes capillaires. Il prouve que si deux plans parallèles ont leurs parties inférieures prolongées dans un fluide, leurs surfaces intérieures et extérieures soutiennent une pression dont il donne l'expression analytique. On conçoit que si la pression extérieure l'emporte sur la pression intérieure, les deux plans devront s'approcher, et qu'ils se fuiront dans le cas contraire. M. Laplace expose ici en détail les circonstances qui donnent naissance à tous ces phénomènes, les limites qui les séparent, et le point où la répulsion doit se changer en une attraction apparente, et réunit le tout en deux théorèmes généraux ou formules algébriques, où l'on apperçoit d'un coup-d'œil tout l'ensemble de sa doctrine, dont tout ce qui précède n'est que la traduction en langage ordinaire. Le mémoire est terminé par une expérience faite avec beaucoup de soin par M. HAÛY. Une feuille carrée de talc laminaire étoit suspendue à un fil très-délié, de manière que sa partie inférieure plongeoit dans l'eau. Dans cet état, si l'on plongeoit dans le même fluide, et à peu de distance, la partie inférieure d'un parallélepède d'ivoire dans une situation verticale et parallèle au carré de talc, on voyoit aussitôt une répulsion sensible; mais si l'on diminoit cette distance, la répulsion cessoit par degrés et faisoit place à une attraction qui, par un mouvement accéléré, portoit le

talc vers le parallélepède et le mettoit promptement en contact. Cette expérience, plusieurs fois répétée avec diverses modifications, a constamment donné les résultats indiqués par la théorie.

Dans un autre mémoire, M. LAPLACE s'est proposé de ramener à la même analyse capillaire les phénomènes de *l'adhésion des corps à la surface des fluides*.

Lorsqu'on applique un disque de verre sur la surface de l'eau stagnante dans un vase d'une grande étendue, on éprouve, pour l'en détacher, une résistance d'autant plus considérable que la surface du disque est plus grande. En élevant le disque, on soulève en même temps, au-dessus du fluide contenu dans le vase, une colonne de ce fluide. Si l'on continue d'élever le disque, la colonne s'allonge; mais il vient un moment où son poids l'emportant sur l'adhésion, elle se détache et retombe.

Le poids de cette colonne à l'instant où elle est prête à retomber, est la mesure de la résistance à vaincre pour détacher le disque; M. Laplace en donne l'expression analytique.

Lorsque le fluide est de nature à s'abaisser au lieu de s'élever dans le tube capillaire, la colonne soulevée n'a plus la forme d'une gorge de poulie, mais celle d'une espèce de cône tronqué; l'expression analytique change et renferme un élément de plus, c'est-à-dire l'angle que la surface du cône forme avec le disque de verre.

La première formule, comparée aux expériences de M. HÄÛY et de M. ACHARD, donne à $\frac{1}{77}$ près le poids de la colonne observée.

La seconde n'a pu encore être comparée parce qu'elle renferme un angle que les observateurs ont jusqu'ici négligé de considérer, et dont il étoit également difficile de deviner l'importance et d'effectuer la mesure.

Si l'on place horizontalement l'un sur l'autre, deux

disques de verre, en laissant entre eux une couche d'eau très-mince, les deux disques adhèrent avec une force considérable. M. Laplace donne pour ce cas une formule par laquelle il trouve pour la force d'adhérence un peu moins que les deux tiers de ce que M. GUYTON a trouvé par l'expérience. Cette différence tient sans doute à l'évaluation très-délicate de l'intervalle qui séparoit les disques, ou peut-être aux inégalités de leurs surfaces, qu'il est difficile de rendre exactement planes.

La même théorie indique une correction au principe si connu d'hydrostatique, trouvé par Archimède, sur la diminution du poids qu'éprouve un corps plongeant dans un liquide. Cette diminution ne se mesure pas seulement par le poids d'un volume de fluide égal à la partie du corps située au-dessus du niveau. Il faut y ajouter le poids du fluide écarté par l'action capillaire, si le corps n'est pas de nature à se mouiller; mais s'il se mouille, il faut, au contraire, en retrancher le poids du volume soulevé par la capillarité. M. Monge, dans le mémoire cité, avoit donné comme une chose évidente la première partie de ce théorème. M. Laplace en donne ici la démonstration rigoureuse, en y ajoutant cette réflexion, que ce qui est relatif à l'action capillaire disparaît totalement, lorsque le corps est entièrement plongé dans le fluide au-dessous du niveau.

Pour achever l'explication des effets capillaires, M. Laplace considère enfin les phénomènes curieux que présentent les cylindres d'acier égaux et très-déliés, lorsqu'ils flottent à la surface d'un fluide. De quelque manière qu'on les amène à se toucher, ils ne tardent pas, après plusieurs oscillations, à se réunir dans toute leur longueur, comme s'ils formoient une lame unique. Ces oscillations pouvant se déterminer par l'analyse, il seroit à désirer qu'on les observât avec une grande précision

pour les comparer à leur expression analytique. « Ces » comparaisons, dit l'auteur, sont la pierre de touche » des théories; mais pour que l'épreuve soit censée com- » plète, il ne suffit pas que les formules indiquent va- » guement les effets qui naîtront des circonstances don- » nées, il faut encore qu'elles en déterminent exactement » les quantités. » M. Laplace va faire paroître une addition plus intéressante encore à cette théorie.

M. ROSWAG de Strasbourg présenta, en 1784, au bureau de Commerce, des gazes de fil de fer qui lui valurent une récompense; et le métier qu'il avoit imaginé pour la fabrication, fut déposé au cabinet de machines de Vaucanson.

A l'imitation de ces gazes, M. ROCHON en fit d'autres en 1799, et les enduisit d'une colle transparente pour les substituer à la corne, dans les fanaux de combat et d'entrepont.

Il a pen-sé depuis que ces mêmes gazes, avec un léger enduit de plâtre, pourroient préserver d'incendie les vaisseaux, et plus aisément encore les bâtimens civils, ou qu'au moins elles serviroient à rendre les dégâts du feu moins fréquens et moins terribles.

Ces gazes enfin pourroient être fort utiles pour les décorations théâtrales qui ne seroient plus sujettes à prendre feu; le seul inconvénient seroit le peu de flexibilité; mais M. Rochon ne désespère pas que la chymie ne trouve des moyens de remédier à cette imperfection, et c'est pour réclamer les avis et les secours de ses confrères chymistes ou physiciens, qu'il a lu à la classe le mémoire dont nous venons de rendre compte.

UNE éclipse de soleil est l'un des phénomènes les plus utiles, soit pour la vérification des tables astronomiques, soit aussi pour la détermination des longitudes géographiques; c'est encore celui de tous, sans contredit, qui

attire le plus l'attention des observateurs. M. LALANDE, fidèle à l'habitude qu'il a contractée depuis cinquante ans, a calculé toutes les observations qu'il a pu rassembler de l'éclipse de 1806. Les nuages l'ont dérobée aux astronomes de Paris; mais on l'a vue en plusieurs endroits de France, d'Allemagne, de Hollande et d'Italie. C'étoit surtout en Amérique qu'elle devoit être intéressante, puisqu'elle devoit être totale à Boston et Albany. C'est à Kinderhook, auprès de cette dernière ville, que M. FERRER l'a observée avec d'excellens instrumens. Il en a conclu la conjonction à 11 h. 45' 33". M. Lalande a trouvé exactement la même chose, et comme il avoit, par d'autres observations, reconnu qu'elle étoit arrivée à 4 h. 30' 6" à Paris, il en résulte que la différence des longitudes est de 7 h. 15' 27".

La même éclipse fut encore observée à Albany; mais à l'instant du retour de la lumière, l'observateur n'avoit pas l'œil à sa lunette, et quoique ce phénomène paroisse de nature à être remarqué tout aussi sûrement à l'œil nu, il semble pourtant qu'il ait été vu quelques secondes trop tard.

Une remarque curieuse de M. Ferrer, c'est que le disque de la lune parut éclairé quelques secondes avant la fin de l'éclipse totale; ce qui lui semble un effet de l'atmosphère de la lune.

L'obscurité ne fut pas aussi grande qu'on l'avoit cru; on ne vit que six étoiles principales ou planètes. Un anneau lumineux de 45 à 50' qui entourait le soleil, diminueoit l'épaisseur des ténèbres.

D'après la comparaison de cette éclipse totale avec quelques éclipses annulaires observées précédemment, M. Lalande pense que l'irradiation du soleil est de 2" et qu'il faut ajouter 1" au demi-diamètre de la lune qu'il avoit déterminé par des observations directes faites au temps de la pleine lune.

PLUSIEURS astronomes ont cru que le soleil n'est pas immobile en un point de l'espace. M. LALANDE, d'après le mouvement de rotation, qui n'est pas douteux, avoit conjecturé un mouvement de translation. Ce qu'il avoit donné comme un simple soupçon, M. HERSCHEL avoit entrepris de le prouver par les observations; il avoit même cru pouvoir déterminer le point du ciel vers lequel le soleil s'avance avec tout son cortège planétaire. M. PRÉVÔT, académicien de Pétersbourg, avoit été conduit au même résultat; mais M. DU SÉJOUR ayant traité analytiquement la même question, avoit trouvé qu'elle étoit insoluble quand on la considéroit dans toute sa généralité. M. HERSCHEL vient de la traiter de nouveau dans les *Transactions philosophiques* pour 1805.

Si les mouvemens propres qu'on a remarqués dans plusieurs étoiles, ne sont qu'apparens et sont produits par le mouvement réel du soleil qui s'approche des unes et s'éloigne par conséquent de celles qui sont dans la région opposée du ciel, tous ces mouvemens apparens seront parallèles entre eux, et au mouvement du soleil. Ces mouvemens sont très-lents, et la partie qu'on en a pu observer jusqu'à ce jour, ne forme encore que de petits arcs; mais si on les prolonge par la pensée, ils doivent former de grands cercles qui tous iront se couper en un même point du ciel, et ce point sera celui vers lequel tout le système solaire se dirigera. Il suffit des mouvemens bien connus de deux étoiles, pour déterminer ce point si les observations sont bonnes et si le principe est vrai. Deux autres étoiles doivent mener à la même conclusion que les premières, et la même conséquence sera confirmée par toutes les étoiles que l'on pourra combiner ainsi deux à deux. C'est ce travail que M. Herschel a entrepris sur les étoiles les plus brillantes du catalogue

de M. Maskelyne. Les résultats auxquels il a été conduit, ne s'accordent pas assez bien pour mettre hors de doute, le mouvement du soleil et l'immobilité des étoiles, il paroîtroit plutôt que tout est en mouvement, et c'est dans cette supposition que M. du Séjour a déclaré le problème insoluble. Malgré cette décision, M. BURCKHARDT vient de nouveau de le soumettre à l'analyse. Ses formules sont plus commodes et susceptibles d'une application plus facile que celle de M. du Séjour, elles sont beaucoup moins pénibles que le calcul trigonométrique de M. Herschel. Il a fort adroitement éliminé les distances des étoiles qui paroissent et sont réellement l'un des élémens de ce calcul, et qui probablement nous seront toujours inconnues. Si le soleil est seul en mouvement, avec le temps et de bonnes observations, on pourra connoître ce mouvement avec une certaine précision; mais si les étoiles avoient aussi le leur, la séparation des inconnues seroit impossible, et il en résulteroit quelques embarras pour les astronomes futurs, si les observations venoient à être interrompues pendant quelques siècles, et si après une période un peu longue de barbarie les astronomes vouloient, à la renaissance des sciences, calculer de nouveau les mouvemens célestes, par la comparaison de leurs observations avec les nôtres. Mais dans cette supposition même, qui est heureusement fort invraisemblable, il suivroit seulement que les observations faites dans le dix-huitième siècle paroîtroient un peu moins précises; ce qui n'empêcheroit pas qu'elles ne fournissent des secours bien au-dessus de ce que nous avons trouvé dans le très-petit nombre d'observations assez grossières que les Grecs nous ont transmises.

Le problème de *trouver les rouages nécessaires pour représenter les mouvemens planétaires*, a été résolu par HUGHENS de la manière la plus complète par les frac-

tions continues qui ont l'avantage de fournir des valeurs approchées, exprimées toujours par les plus petits nombres possibles dans tous les degrés d'approximation dont on juge à propos de se contenter. Mais ce moyen n'est pas toujours à la portée des artistes qui entreprennent des planétaires. M. BURCKHARDT leur a indiqué des calculs plus faciles et suffisamment exacts. Mais le conseil le plus important qu'il puisse leur donner et qu'il leur donne en effet, est sans contredit, celui de s'abstenir entièrement de ces recherches qui n'ont aucun but d'utilité bien réelle, ni pour eux ni pour la science. La machine la plus parfaite représentera les mouvemens planétaires, beaucoup moins bien que la plus médiocre éphéméride. Si l'artiste n'a qu'un talent ordinaire il ne produira jamais, avec beaucoup de temps, d'efforts et de dépense, qu'un ouvrage très-imparfait qui ne trouvera point d'acheteur. Et s'il a un talent distingué, en admirant les ressources de son art et de son intelligence, on ne pourra s'empêcher de regretter l'emploi stérile qu'il en aura fait. Son planétaire sera d'un prix au-dessus des facultés d'un particulier; et les gouvernemens sentiront qu'ils peuvent faire une meilleure distribution des encouragemens dus à l'industrie. On ne sauroit donc trop détourner les artistes de ces entreprises ruineuses, ils doivent les abandonner au riche amateur qui se sentant un goût et un talent particulier pour ces constructions, pourroit se contenter de sa propre satisfaction, et ne pas ambitionner d'autre récompense. Les planétaires d'ailleurs n'ont pas même l'avantage de servir à l'instruction, ils ne peuvent être qu'une représentation très-imparfaite du système du monde. Ils peuvent bien montrer les mouvemens dans leurs proportions à-peu-près, mais non les distances et les grandeurs des corps célestes. Tous ces rouages et ces soutiens qu'on ne peut rendre invisibles, ne peuvent que donner

une idée très-fausse des moyens simples et féconds, employés par la nature.

Nous continuerons , comme nous avons commencé dans la notice précédente , à comprendre dans les travaux de la classe , les rapports qui lui ont été faits par ses commissaires , sur les inventions les plus curieuses et les plus importantes qui ont été soumises à son examen par des savans étrangers à l'Institut. A ces deux titres , nous devons surtout faire mention du rapport de M. CARNOT , sur la machine imaginée par MM. NIEPS , qui lui ont donné le nom *Pyréolophore*. Ce mot est composé de trois mots grecs πῦρ feu, Ἄιόλος Æole ou vent , et φέρω je porte. Les inventeurs ont voulu que ce nom indiquât les moteurs de la machine qui sont le vent d'un soufflet , le feu et l'air dilaté soudainement.

Leur intention a été de trouver une force physique qui pût égaler celle des pompes à feu sans consommer autant de combustible.

Pour se faire une idée de la manière dont ils produisent et font agir la dilatation subite de l'air, qu'on se figure un récipient de cuivre attaché fortement à une table horizontale. A l'une des parois est adapté un tube par lequel on fait passer une masse d'air dans le récipient. Sur son chemin cet air rencontre quelques grains de matières combustibles qu'il projette sur une flamme où elle entre en ignition. La matière embrasée pénétrant dans le récipient, en dilate l'air avec une grande force qui s'exerce contre les parois, pousse en avant un piston qui glisse dans un second tube adapté à l'une des parois. Ce piston chasse devant lui une colonne d'eau ou tout autre corps qu'on expose à son action; après quoi ce piston reprend de lui-même sa première place, et toute la machine revenant à sa première disposition, se trouve prête à jouer de nouveau. Tous ces effets s'accomplissent en 5" de temps.

Dans une expérience faite par les auteurs, un bateau chargé de 9 quintaux et présentant à l'effort de l'eau une proue de 63 décimètres carrés (6 pieds carrés), a remonté la Saône avec une vitesse double de celle du courant.

Dans une autre expérience faite par les commissaires, la pression exercée sur un piston de 22 centimètres (3 pouces carrés), a fait équilibre à un poids de 57 kilogrammes; la capacité intérieure étoit de 418 centimètres cubes (21 pouces), et la consommation du combustible n'a été que de 32 centigrammes (6 grains).

Les auteurs se proposent de perfectionner leurs premiers essais; mais même dans l'état actuel les secousses violentes de la machine, l'ébranlement qu'elle communique aux corps sur lesquels elle repose, enfin la vivacité des mouvemens ne permettent pas de douter de l'intensité et de l'impétuosité de ce nouveau principe moteur; et l'on peut en attendre les résultats les plus heureux, lorsque par des expériences réitérées on sera parvenu à leur donner toute l'énergie dont il est susceptible. Tel est l'avis des commissaires, et la classe a décidé que leur rapport seroit en entier inséré dans la partie historique de ses mémoires, pour conserver le souvenir et la date d'un premier essai, qui peut devenir extrêmement intéressant par ses résultats physiques et économiques.

M. PICTET, correspondant de l'Institut, a présenté, de la part de MM. Malley de Genève, dix modèles d'échappemens construits sur un même calibre, et dont les trois derniers appartiennent d'une manière plus ou moins complète à l'artiste (M. Tavan) qui a construit tous ces modèles.

Il nous est impossible de donner ici une idée de tant de mécanismes divers, non plus que du rapport très-étendu dans lequel M. Prony a décrit et analysé tous

ces échappemens. Nous dirons seulement d'après le jugement des commissaires, adopté par la classe, que l'esprit d'invention s'y trouve réuni à une exécution qui prouve un talent distingué, et qu'il est à désirer que la société de Genève publie le mémoire descriptif qui accompagne les dix modèles.

NOUS avons, dans la notice précédente, fait mention d'un rouet de l'invention de M. BELLEMÈRE, directeur du travail des jeunes orphelins de la Pitié. M. DESMARETS nous a lu depuis un rapport intéressant sur un *nouveau métier à bas pour la fabrication du tricot à côte*, inventé par le même mécanicien, qui ne l'a présenté à la classe qu'après s'être assuré par une expérience de deux ans, de la réalité des avantages qu'il a désiré lui donner. En rendant les mouvemens du métier anglais beaucoup plus légers, l'artiste a su en faire un assemblage moins coûteux de moitié; ce qui fait désirer que la nouvelle machine puisse être introduite dans tous les ateliers de bonneterie protégés par le Gouvernement.

A L'AIDE des savantes recherches de M. COULOMB, des formules de MM. DE BORDA et LAPLACE, on peut aujourd'hui déterminer avec assez de sûreté et sans trop de difficultés, *la déclinaison et l'inclinaison de la boussole, et l'intensité des forces magnétiques*. Mais ces observations délicates exigent des instrumens parfaits, du temps et la connoissance exacte de la méridienne du lieu. Les voyageurs, à qui la plupart de ces moyens manquent trop souvent, n'ont pu faire que des observations trop peu sûres pour que l'on puisse conclure avec exactitude la position des pôles magnétiques de la terre, celle de l'équateur magnétique, et les points où il coupe l'équateur terrestre. M. BIOT a pourtant essayé de déterminer, d'après les observations de M. LA PEYROUSE et HUMBOLDT, tous ces élémens de la théorie magnétique du

globe, et il a donné les formules nécessaires pour calculer quelle doit être en un lieu quelconque la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille.

Le voyage que MM. HUMBOLDT et GAY-LUSSAC ont fait depuis en Italie, en France et en Allemagne, leur a fourni de continuelles occasions de comparer leurs observations à l'hypothèse mathématique de M. Biot. La difficulté de déterminer la méridienne du lieu les a empêchés d'observer la déclinaison de l'aiguille dans leurs diverses stations; mais ils ont observé l'inclinaison et le nombre d'oscillations que faisoit en un temps donné une aiguille horizontale; ils en ont conclu par une formule fort simple le nombre d'oscillations qu'elle auroit faites dans sa direction véritable, et de-là l'intensité des forces magnétiques.

Pour que l'on pût saisir d'un coup-d'œil l'ensemble de leur travail, et les conséquences que l'on en peut déduire, M. Gay-Lussac qui s'est chargé de la rédaction a présenté dans un tableau général les observations mêmes, la longitude et la latitude terrestre du lieu; les longitudes et latitudes rapportées à l'équateur magnétique dans l'hypothèse de M. Biot; les inclinaisons calculées dans cette hypothèse et les différences qu'ils ont trouvées entre l'observation et ces calculs. Enfin, pour que rien ne manquât à ce tableau, ils y ont joint des observations sur la nature du sol, et son élévation au-dessus du niveau de la mer.

Il est à remarquer que toutes les différences sont dans le même sens, que les inclinaisons calculées sont toutes trop fortes de quantités qui varient depuis $3^{\circ} 42'$ jusqu'à $5^{\circ} 9'$. En admettant qu'une partie de ces différences doit s'attribuer à des circonstances locales ou aux erreurs inévitables de l'observation, il paroît au moins fort vraisemblable qu'une partie plus considérable vient de la position attribuée aux nœuds de l'équateur magnétique, et à

l'angle qu'il fait avec l'équateur terrestre. Il ne sera pas difficile de déterminer quelles corrections demande l'hypothèse de M. Biot, pour représenter beaucoup mieux les nouvelles observations et les concilier avec celles sur lesquelles il avoit déterminé ses premiers élémens. Il est à présumer que M. Biot trouvera lui-même cet objet assez intéressant pour qu'il veuille s'en occuper quand il aura terminé la mission importante et difficile dont il est maintenant chargé (1). Pour donner à cette théorie toute la précision dont elle est susceptible, il seroit bien à désirer que l'on eût, en des points du globe plus éloignés, une suite d'observations faites avec le même soin que celles de MM. Humboldt et Gay-Lussac; mais en attendant on y voit déjà que l'intensité des forces magnétiques croît avec la latitude ainsi que M. Humboldt l'avoit déjà remarqué dans son grand voyage. Car elle est à Berlin de 13703, tandis qu'à Rome elle n'est que 12642. Il résulte encore de ce travail que l'influence de la chaîne des Alpes a été très-foible, si même elle n'est pas nulle. Celle du Vésuve à l'instant du tremblement de terre et de l'éruption de 1805 n'a pas été beaucoup plus sensible, et paroît devoir être attribuée à des circonstances locales plutôt qu'à un centre magnétique particulier.

La description des instrumens qui ont servi à ces observations, la discussion où M. Gay-Lussac est entré sur les meilleurs moyens d'observations, ne peut qu'ajouter à la confiance que doit naturellement inspirer l'habileté et l'exactitude très-connue des observateurs.

MM. HUMBOLDT et GAY-LUSSAC, par des expériences

(1) MM. Biot et Arago sont partis en septembre pour prolonger la méridienne jusqu'aux îles Baléares, et continuer les travaux interrompus par la mort de M. Méchain; ils ont commencé en décembre l'observation du grand triangle qui joindra l'île d'Ivice à la côte du royaume de Valence.

sur les moyens eudiométriques et l'analyse de l'air, avoient été conduits à soupçonner que tous les gaz pourroient bien avoir la même capacité pour le calorique. Cette conséquence qui paroissoit découler de leurs observations, méritoit d'être examinée plus scrupuleusement ; c'est ce que M. Gay-Lussac vient d'exécuter à son retour d'un voyage, dans lequel, avec M. Humboldt, il a parcouru la France, l'Italie et l'Allemagne. Ses nouvelles expériences en confirmant les premières, l'ont conduit pourtant à une conséquence toute opposée : les gaz qu'il avoit observés avec M. Humboldt, avoient réellement des capacités de calorique à très-peu près égales ; mais on auroit eu tort d'attribuer affirmativement la même propriété, à tous les gaz sans distinction.

L'appareil imaginé par M. Gay-Lussac, est d'une grande simplicité ; il consiste en deux ballons à double tubulure et égaux en capacité : à l'une des tubulures il avoit adapté un robinet, et à l'autre un thermomètre à alcool très-sensible. Ces ballons ayant été bien dépouillés de toute humidité, par le muriate de chaux desséché, il y faisoit le vide, remplissoit l'un des ballons avec le gaz qu'il vouloit éprouver ; ensuite il ouvroit la communication entre les deux ballons, une partie du gaz renfermé dans le premier, se précipitoit alors dans le second, jusqu'à ce que l'équilibre fût bien établi ; alors M. Gay-Lussac observoit scrupuleusement les changemens de température indiqués par les deux thermomètres.

Dans la première expérience qui avoit pour objet l'air atmosphérique, on vit avec étonnement le thermomètre monter sensiblement dans le ballon vide, à mesure que l'air s'y introduisoit.

Ce fait paroissoit entièrement opposé à un autre fait très-connu, qui est qu'une masse d'air renfermé dans un corps de pompe, absorbe continuellement du calo-

rique à mesure qu'elle se dilate sous le piston qui s'élève.

Dira-t-on que le vide n'étoit point assez parfait dans le second ballon, et que l'air qui s'y trouvoit encore, venant à être comprimé par le nouvel air qui survient, est obligé de restituer une partie du calorique qu'il contenoit? M. Gay-Lussac combat cette explication par le raisonnement d'abord, et ensuite par l'expérience directe.

Si l'alcool monte dans le second thermomètre, il descend de la même quantité à très-peu près dans le premier. A présent si, après avoir formé le vide dans le deuxième ballon, on rétablit la communication, le gaz également distribué sera réduit à une densité qui ne sera que moitié de la précédente, on verra l'un des thermomètres monter et l'autre descendre, de quantités encore égales entre elles, mais moindres en raison de la diminution de densité; et si, par une opération pareille on réduit encore la densité à moitié de ce qu'elle étoit dans le second essai, et par conséquent $\frac{1}{3}$ de la densité primitive; on verra la variation égale et contraire des deux thermomètres suivre encore la raison de la nouvelle densité. Des expériences pareilles faites avec des attentions particulières, sur le gaz hydrogène, sur le gaz oxygène, et sur le gaz acide carbonique ont donné des résultats semblables, c'est-à-dire, que les quantités de calorique absorbés dans le premier ballon et dégagé dans le second, ont toujours été égales de part et d'autre, et proportionnelles à la densité.

Pour rendre les expériences exactement comparables, il falloit que le temps de l'écoulement fût égal pour tous les gaz différens, c'est à quoi M. Gay-Lussac est parvenu par un appareil également simple et ingénieux, qui diminueoit l'orifice du tube de communication en raison de la

racine carrée des densités; par ce moyen, le temps de l'écoulement s'est trouvé de 11" pour tous les gaz.

Par ce travail digne de l'attention des physiciens, et qu'il se propose de vérifier et d'étendre encore par des observations ultérieures, M. Gay-Lussac est parvenu aux conséquences suivantes, qu'il ne me propose qu'avec la réserve qui caractérise le vrai savant.

1.° Lorsqu'un espace vide vient à être occupé par un gaz, le calorique qui se dégage n'est point dû au peu d'air qui pourroit y être resté;

2.° Si l'on fait communiquer deux espaces égaux l'un vide et l'autre plein d'un gaz, les variations de température, positive dans l'un et négative dans l'autre, sont égales en quantité, mais non en intensité;

3.° Pour le même gaz, ces variations sont proportionnelles au changement de densité qu'il éprouve;

4.° Les variations par différens gaz, sont d'autant plus grandes que les pesanteurs spécifiques sont plus petites;

5.° Les capacités d'un même gaz pour le calorique, diminuent sous le même volume avec la densité;

6.° Les capacités des gaz par le calorique, sous des volumes égaux, sont d'autant plus grandes que leurs pesanteurs spécifiques sont plus petites; cette dernière conséquence sera évidente pour ceux qui connoîtront les expériences par lesquelles M. Gay-Lussac avoit prouvé précédemment que tous les gaz se déterminent également par des élévations égales de température.

M. COTTE, correspondant de l'Institut, a comparé dans les jours les plus chauds des trois étés mémorables de 1802, 1803 et 1806, la marche de plusieurs *thermomètres* soit à mercure, soit à l'esprit-de-vin et diversement exposés.

Deux de ces thermomètres, l'un de mercure et l'autre d'esprit-de-vin, étoient placés à l'ombre et au nord.

Deux autres ont été exposés aux rayons directs du soleil.

Enfin , les deux derniers étoient à l'intérieur du cabinet.

Tous ces thermomètres ont été construits avec le plus grand soin , et sous les yeux de différens membres de l'Académie des Sciences.

Avant de chercher l'effet des différentes expositions, l'auteur a déterminé par des moyennes, entre un grand nombre d'observations, la marche relative de ces thermomètres dans une même position.

Il résulte de ces expériences que les différences entre les thermomètres à mercure et à esprit-de-vin sont beaucoup plus considérables lorsqu'ils sont directement exposés au soleil; ce que l'auteur attribue principalement à la couleur rouge de l'esprit-de-vin; cette différence est plus grande quand la chaleur est la plus forte.

La plus grande variation horaire a lieu de 6 à 7 h., et surtout de 7 à 8 h. du matin; elle va en diminuant jusqu'à 11, augmente ensuite jusqu'à 2 h., et diminue un peu entre 2 et 3 h.

La différence entre le mercure et l'esprit-de-vin exposés au soleil, est à-peu-près la même depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 du soir.

Le *maximum* des thermomètres intérieurs n'arrive pas les mêmes jours que celui des thermomètres extérieurs.

Un nuage qui passe rapidement devant le soleil fait baisser subitement l'esprit-de-vin de 2 ou 3 degrés, celui du mercure de 1 ou $\frac{3}{2}$ degrés. Le nuage passé, la liqueur remonte aussi promptement.

La marche du mercure est plus uniforme.

Le *maximum* pour les thermomètres extérieurs à l'ombre, a lieu de 2 à 3 h.

Pour les thermomètres exposés au soleil , entre 3 et 4 h.

Pour les thermomètres intérieurs , de 6 à 7 h. du soir.

Dans les momens où la chaleur est la plus forte , on observe dans la marche du mercure , et surtout dans celle de l'esprit-de-vin , une espèce de fluctuation et une agitation qui les fait monter et descendre continuellement.

M. CARNOT a publié un *Mémoire sur la relation qui existe entre les distances de cinq points quelconques pris dans l'espace* , suivi d'un *Essai sur la Théorie des transversales*.

Ce mémoire forme une suite intéressante à la *Géométrie de position* du même auteur. On y trouvera de même une foule de théorèmes utiles ou au moins très-curieux , des formules analytiques pour résoudre tous les problèmes relatifs à la pyramide quadrangulaire sans supposer d'autre connoissance que celle des arêtes. Toutes ces formules sont symétriques et d'une élégance qui plaira beaucoup aux géomètres. Il est vrai que quelques-unes seroient propres à effrayer le calculateur le plus hardi , et que l'on pourroit souvent par l'usage bien entendu de l'une et de l'autre trigonométrie arriver à des solutions plus courtes de beaucoup ; mais à chaque problème il faudroit des considérations nouvelles , et qui ne se présentent pas d'abord à l'esprit , au lieu qu'ici tout découle avec la plus grande clarté d'un petit nombre de principes connus. Mais un avantage plus grand , et que ne partagent pas les solutions trigonométriques , c'est que de la combinaison de ces formules on voit naître nombre de propositions nouvelles qui , sans ce moyen , seroient probablement restées longtemps inconnues. Cet ouvrage est donc un répertoire où les géomètres puiseront au besoin des expressions qui faciliteront la solution des problèmes très-complicés. Pour donner une idée des calculs exéc-

tés par l'auteur, nous citerons l'énoncé d'un des derniers problèmes qui est comme le résumé de tout ce qui précède : *Des dix droites qui joignent deux à deux cinq points quelconques pris dans l'espace, neuf étant données trouver la dixième.*

L'Essai sur les transversales n'est pas moins curieux. Le principe fondamental avoit été de même posé dans la *Géométrie de position*, et ce principe étoit l'un des deux sur lesquels Ptolémée avoit appuyé toute sa trigonométrie sphérique. Par le mot transversale on entend ici une droite quelconque qui coupe les trois côtés d'un triangle rectiligne ou leurs prolongemens. Une équation d'une simplicité remarquable exprime le rapport entre les segments de ces côtés. L'auteur en déduit aussitôt trois autres formules de même nature, qui, transportées ensuite à la trigonométrie sphérique, se retrouvent encore les mêmes que Ptolémée avoit jugées suffisantes pour les besoins de l'astronomie. Il les avoit démontrées synthétiquement, les anciens n'avoient pas d'autre méthode, et ses démonstrations étendues par son commentateur Théon n'étoient pas bien compliquées. M. Carnot, après avoir démontré le premier principe exactement comme Ptolémée, trouve pour les autres des moyens plus simples dans notre trigonométrie moderne.

Après s'être rencontré avec l'auteur grec, il donne à cette théorie de nombreux développemens qui l'étendent aux quadrilatères plans et sphériques, à tout polygone plan ou même gauche, et enfin aux pyramides; applications entièrement neuves, et dont on ne trouve pas le moindre vestige dans Ptolémée ni dans son commentateur.

M. LACROIX a donné une cinquième édition de ses *Elémens de géométrie*.

M. HAÛY, la seconde de ses *Elémens de physique*. Le

grand et rapide succès de la première nous dispense de tout détail sur le plan et l'exécution d'un ouvrage que son auteur a revu dans toutes ses parties pour l'enrichir de toutes les découvertes qui ont pu naître dans un si court intervalle. Ainsi l'on y trouvera la théorie des phénomènes capillaires, par M. LAPLACE; les expériences de M. GAY-LUSSAC sur la dilatation des gaz, et le travail que M. BIOT vient d'achever sur les rapports de la puissance réfractive avec la composition chimique de différentes substances.

— M. MILLEVOIE a obtenu le prix de poésie proposé par l'Institut, et qui sera distribué dans la première séance publique de la *Classe de la Littérature Française*.

La Classe a regretté de ne pas avoir un second prix à offrir à M. VICTORIN FAVRE, qui avoit obtenu l'*accessit* l'année dernière, lorsque M. Millevoie obtint le prix.

— On a fait grand bruit, dans les journaux, d'un buste antique qu'on disoit avoir été trouvé à St.-Germain-en-Laye, dans un puits, chez madame Campan, à 150 pieds sous terre. Le fait est absolument controuvé.

— La musique de Notre-Dame vient de perdre M. Louis LEVASSEUR, régulateur du chœur et chef des musiciens de cette Eglise. Il avoit été élevé dans la maîtrise de la cathédrale de Senlis, où il fut enfant de chœur. De là on l'avoit appelé à Orléans pour remplir, dans la cathédrale de cette ville, une place de musicien. En 1767, son talent, la douceur de ses mœurs et surtout sa conduite exemplaire, déterminèrent le chapitre de Notre-Dame de Paris à se l'attacher. En 1773, il prit les ordres et fut nommé successivement bénéficiaire, diacre et chanoine de St.-Jean-le-Rond. Une jolie voix, de la flexibilité et de la netteté dans l'organe, l'habitude de la musique et beaucoup de

goût dans l'exécution, lui donnèrent entrée au concert spirituel, où son emploi étoit de chanter des solos. Il joignoit aux vertus d'un bon ecclésiastique, une gaieté douce et franche qu'il devoit, disoit-il, *au charme musical*. Il se plaisoit à arranger les différens et à faire l'office de conciliateur. Il est universellement regretté de tous ceux qui l'ont connu, et surtout de MM. du chapitre de Notre-Dame, dont il avoit su mériter l'estime. Le tombeau s'ouvrit pour lui à l'improvistè. Le dimanche 25 janvier 1807 il étoit au rang des musiciens qui exécutoient le *Te Deum* chanté en action de grâces pour les victoires remportées sur les Russes, et le lendemain lundi 26, en sortant de dire la messe, il expira presque subitement dans la 60.^e année de son âge.

— La *Société médicale d'émulation* vient de renouveler son bureau dans une assemblée générale qu'elle a tenue au commencement de ce mois. Elle a nommé pour président, M. KERAUDREN, médecin consultant, près le ministère de la marine; pour vice-président, M. RENAUDIN, médecin des dispensaires; pour secrétaire général, M. TARTRA, chirurgien des dispensaires; pour secrétaires particuliers, MM. GRAPERON et LEVRAULT, docteurs en médecine de l'école de Paris; pour trésorier, M. GOULTS, docteur en médecine, et pour archiviste, M. MARE, docteur en médecine.

— La capitale vient de perdre un des hommes les plus justement célèbres dans la science des accouchemens. Une humeur goutteuse, fixée sur les viscères abdominaux, a enlevé précipitamment M. MARCHAIS à de nombreuses mères de familles dont l'heureuse fécondité trouvoit dans son habileté, dans son expérience, dans ses soins empressés, tous les secours d'un art si utile à l'humanité. Membre distingué de l'ancien collège de chirurgie, il ho-

noroit la profession à laquelle il s'étoit exclusivement voué. S'il n'a point publié d'ouvrages, il ne laisse pas moins un nom très-recommandable par 40 ans d'une pratique savante et sage. J'aime à payer ce foible tribut d'éloges à un compatriote qui fut mon maître, mon mentor et mon ami.

J. P. MAYGRIER, *docteur-médecin, professeur d'accouchemens, etc.*

THÉÂTRES.

THEATRE DE L'OPERA.

L'inauguration du Temple de la Victoire.

C'est un intermède en l'honneur de nos armées : la pompe du spectacle s'y joint à la poésie pour célébrer nos victoires. Les vers sont de M. *Baour-Lormian* ; la musique est de MM. *Lesueur et Persuis*.

THÉÂTRE FRANÇAIS.

Le Parleur contrarié.

Les parleurs sont à la mode depuis quelque tems, et ils trouvent des auditeurs bénévoles. Au *parleur éternel* a succédé le *parleur contrarié*, qui ne l'a pas été par le public. La pièce a été parfaitement jouée, et mademoiselle *Devienne*, dans la soubrette, et *Baptiste cadet*, dans une caricature fort plaisante, n'ont peut-être pas peu contribué au succès. Cet ouvrage est le premier au Théâtre Français, de M. *DELAUNAY*. Ce début doit l'encourager, car les faux pas sont devenus bien fréquens sur la scène, surtout sur la scène française, où les concurrens ne dédaignent aucuns moyens pour renverser leurs rivaux.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Les Artistes par occasion.

C'est un cadre choisi pour faire briller *Martin*. L'idée a quelque ressemblance avec celle de la *Mélomanie* ; mais on ne doit pas juger sérieusement un opéra-comique.

M. *Fomboni* attend deux hommes célèbres, *Goldoni* et *Guglielmi*. Un amoureux qu'il n'attend pas, suivi de son valet, pénètre dans la maison : on devine qu'il est épris de mademoiselle *Fomboni*, et que le valet aime la soubrette : ils se donnent pour les personnes que l'on attend. Le faux *Guglielmi* enchante le faux connoisseur, et la pièce se termine par la reconnaissance et le mariage. Cette bluette, écrite avec esprit, est de M. *Alexandre DUVAL*. La musique est de M. *CATEL* qui n'étoit encore connu que dans le genre sérieux, et à qui nous devons *Sémiramis*.

THEATRE DE L'IMPERATRICE.

Chacun sa manière, ou les Trois Rivaux.

Petite comédie agréablement versifiée. C'est l'ouvrage d'un jeune auteur qui annonce des dispositions, M. *Charles MAURICE*.

Les Ricochets.

Dans le monde tout s'enchaîne et tout marche par Ricochets. Telle est la morale de la pièce nouvelle de *PICARD*. Ce petit acte a autant de vogue dans ce moment, que viennent d'en avoir *les Marionnettes* et *la Manie de briller*. On y reconnoît *le faire* de l'auteur. C'est dans l'observation du cœur humain, qu'il puise des idées si comiques et des tableaux si vrais.

Un jeune colonel, fils d'un ministre, amoureux d'une jeune coquette, promet à son oncle une place qu'il ambi-

tionne. L'oncle veut un secrétaire : son valet-de-chambre lui en promet un. La nièce du valet-de-chambre est aimée du Jokei. Tout le monde va être heureux.

La coquette perd son chien : elle brusque le colonel , qui brusque l'oncle et refuse de le servir. L'oncle gronde son valet-de-chambre et refuse le secrétaire qu'il lui offroit. Le valet-de-chambre renvoie le jokei et lui refuse sa nièce. La nièce donne un serin à madame ; un sourire enchante le colonel ; il fait avoir la place à l'oncle ; le valet-de-chambre devient intendant ; le jokei valet-de-chambre , et la nièce se marie. Tel est l'aperçu des *Ricochets* , dont le comique est de la plus grande vérité. Cette jolie comédie brille autant par les détails que par le fonds ; elle est jouée avec le plus grand ensemble par MM. *Vigny* , *Clozel* et *Picard jeune* , dans le rôle du valet, et par mesdemoiselles *Delille* et *Adeline*.

Le Carnaval de Baugenci, ou Mascarade sur Mascarade.

Le titre même de l'ouvrage annonce ce qu'il doit être : une folie qui fait beaucoup rire et dont la circonstance autorise le succès. Elle est de MM. *ETIENNE* et *NANTEUIL* dont nous avons des ouvrages de bon goût et remplis d'esprit.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

Amour et Mystère, ou lequel est mon Cousin.

Il faut avoir vu les *Ricochets* et *Amour et Mystère* : ce sont les deux pièces qui attirent maintenant.

La dernière est un petit tour-de-force dont l'exécution a parfaitement réussi. Deux jeunes voyageurs arrivent dans un château où ils sont servis sans voir personne : tout semble s'y faire par enchantement. Delà naissent des

surprises, des énigmes dont le mot est le dénouement de la pièce. Une jeune cousine qui doit épouser l'un des deux jeunes gens, desire connoître son prétendu avant de lui donner sa main ; mais le secret est si bien gardé par tous deux, qu'elle est obligée de se découvrir elle-même pour forcer les deux étourdis à en faire autant. Les détails sont pleins d'esprit, de gaieté : c'est du vrai vaudeville. L'auteur est M. *Joseph PAIN*. La pièce a été parfaitement jouée par MM. *Julien, Henri*, et madame *Hervey*.

Le Château et la Chaumière,

Vaudeville en trois actes.

Ce titre piquant avoit excité la curiosité. La salle étoit pleine à la première représentation. Quelques interprétations ont fait défendre la pièce, et il paroît qu'elle ne sera pas rejouée.

En voici le sujet :

Trois jeunes artistes, un peintre, un sculpteur et un architecte, ont été élevés par M. d'*Arminville*. Ils sont partis pour Rome, et reviennent après les orages de la révolution. Ils apprennent que leur bienfaiteur est mort et que sa veuve, déponillée de tous ses biens, demeure dans une misérable chaumière. Ils employent leur fortune à racheter le château d'*Arminville* : ils le remettent dans l'état où il étoit lorsque la respectable veuve l'a quitté, et ils choisissent le jour de la fête du village pour se présenter à leur bienfaitrice, et la forcer d'accepter cette marque de leur reconnoissance.

Trois actes sont peut-être beaucoup, quoique le sujet soit intéressant et dramatique. Il y gagneroit si elle étoit dégagée de quelques scènes parasites. Au total, l'ouvrage est bien conçu et ne peut que faire honneur à MM. *BARRÉ, RADET* et *DESFONTAINES*.

O P E R A B U F F A .

Après avoir attiré long-temps avec les *Cantatrice vilaine* et la *prova di un opéra seria*, les bouffons viennent de s'assurer encore de bonnes recettes avec les *Due Gemelli*.

Cet opéra, de *Guglielmi*, est aussi suivi qu'il mérite de l'être, autant par la composition que par l'exécution. Madame *Barilli*, qui a débuté dans cet ouvrage, a eu le plus grand succès. Sa voix n'a pas une grande étendue, mais elle est douce et flexible, et sa méthode est excellente. Madame *Barilli*, jeune encore, est une excellente acquisition pour l'Opéra-*Buffa*.

Les spectacles du second ordre ont aussi dans ce moment leurs pièces à recette. On a couru au *Pied de Mouton*; on va maintenant à la *Cité*, voir la *Famille des Innocens*. Cette pièce gaie, sans être triviale, console les exilés du Théâtre Montansier, et prouve que la foule va partout où l'on trouve le secret de l'amuser. Elle est de MM. CHAZET et SEVRIN.

LIVRES DIVERS (I).

G É O M É T R I E.

ŒUVRES D'ARCHIMÈDE, traduites littéralement, avec un commentaire ; précédées de sa vie, et de l'analyse de ses ouvrages ; suivies d'un mémoire de M. DELAMBRE, sur l'arithmétique des Grecs, et d'un autre mémoire sur le miroir ardent d'ARCHIMÈDE, accompagné d'une gravure représentant ce miroir ; par F. PEYRARD, professeur de mathématiques et d'astronomie au Lycée Bonaparte, ci-devant bibliothécaire de l'École Polytechnique, etc. Avec le portrait d'ARCHIMÈDE, gravé en taille-douce. (Les figures, au nombre de plus de cinq cents cinquante, peuvent être regardées comme des chefs-d'œuvre de gravure, et sont placées dans le texte, à l'instar des belles éditions d'Oxford:)

Nous ne pouvons mieux faire que de publier le rapport fait par MM. LAGRANGE et DELAMBRE, Membres de l'Institut impérial, de la classe des sciences physiques et mathématiques, sur cette traduction.

La classe, en approuvant la traduction d'Euclide, avoit invité l'auteur (M. PEYRARD) à terminer celle des *œuvres* d'ARCHIMÈDE, qu'il avoit dès-lors entreprise. Ce travail est achevé. Nous l'avons comparé avec le texte original, et ce sont les résultats de cet examen que nous allons soumettre au jugement de la classe.

ARCHIMÈDE a conservé la réputation de l'un des génies les plus étonnans, et de l'une des têtes les plus fortes qui

(1) Les articles marqués d'une * sont ceux dont nous donnerons un extrait.

se soit jamais appliquée aux mathématiques. Aucun géomètre ancien ne s'est fait connoître par des découvertes plus nombreuses et plus importantes ; mais , malgré tant de renommée , il compte aujourd'hui peu de lecteurs. La principale raison en est sans doute , l'invention des nouveaux calculs

Malgré l'avantage des nouvelles méthodes , malgré leur certitude qui n'est plus contestée par les admirateurs même les plus outrés des anciens , il n'est pas de géomètre qui ne doive être curieux de voir par quelle adresse et quelle profondeur de méditation , la géométrie élémentaire a pu s'élever jusqu'à des vérités si difficiles ; comment par exemple , ARCHIMÈDE a pu trouver et démontrer , de deux manières absolument indépendantes l'une de l'autre , la quadrature de la parabole ; comment il a su déterminer le centre de gravité d'un secteur parabolique quelconque , et la position que doit prendre en vertu de la gravité , un paraboloïde abandonné à lui-même dans un liquide spécifiquement plus pesant. Ses traités des Spirales , des Conoïdes et des Sphéroïdes , de la Sphère et du Cylindre , brillent partout de ce même génie d'invention , qui crée des ressources proportionnées aux difficultés , et parvient ainsi à les surmonter heureusement. *L'Arénaire* même , quoiqu'il ait en apparence un but plus frivole , n'est pas moins recommandable , soit par des expériences faites avec autant d'adresse que de sagacité , pour mesurer le diamètre du soleil , soit par des efforts très-ingénieux pour suppléer à l'imperfection de l'arithmétique des Grecs , qui n'avoient ni figures ni noms pour exprimer les nombres au-dessus de cent millions.

Le système qu'il imagine pour écrire et dénommer un nombre quelconque , porte sur un principe bien peu différent de l'idée fondamentale qui fait le mérite et la simplicité de notre arithmétique Arabe , ou plutôt Indienne.

Voilà bien des motifs pour qu'au moins une fois en sa vie tout géomètre se croie obligé de lire ARCHIMÈDE tout entier. Mais les bonnes éditions sont rares ou incomplètes : le texte Grec y est singulièrement altéré , et les fautes d'impression ne sont pas rares , même dans la belle édition d'Oxford ; il est vrai qu'elles sont de nature à être facilement apperçues et corrigées. Le style des traducteurs , COMMENDIN et TORELLI exceptés , est souvent barbare , et quelques-uns ont montré qu'ils entendoient médiocrement le grec et la géométrie.

Le style d'ARCHIMÈDE lui-même est beaucoup meilleur , il est plus doux , plus agréable que celui d'aucun géomètre Grec. L'harmonie naturelle des grands mots qu'il est forcé d'employer , distrait souvent le lecteur de l'attention qu'il doit au fond des idées. Malgré le dialecte dorique qui domine plus ou moins dans presque tous ses ouvrages , il est , grammaticalement parlant , toujours clair et facile à comprendre. ARCHIMÈDE suit assez généralement l'ordre naturel , et ne se permet d'inversions que celles qu'il n'a pu éviter , parce qu'elles sont dans le génie de sa langue ; mais ce génie n'est pas précisément celui qui convient aux mathématiques. La multitude d'articles dont cette langue est embarrassée , beaucoup plus que la nôtre , la place où se mettent ces articles qui s'entrelacent et se trouvent souvent assez loin des mots auxquels ils appartiennent , toute cette construction nuit essentiellement à la clarté , surtout dans les propositions longues et compliquées ; et le traducteur Français peut facilement obtenir à cet égard un avantage marqué sur son original.

On s'attendroit à retrouver chez les géomètres anciens , une foule de termes grecs dont nous faisons un usage continuel. Quoique le mot *parabole* par exemple , soit bien grec , et qu'il se trouve même dans le titre de l'un des

traités d'ARCHIMÈDE, on ne le rencontre pourtant jamais dans le texte. Partout on y voit cette courbe désignée par les mots de *section du cône rectangle*. L'ellipse y est nommée *section du cône obliquangle*, et l'hyperbole *section du cône obtusangle*. Le paramètre, nommé *ὀρθία* par Apollonius, et *latus rectum* par les modernes, est désigné dans ARCHIMÈDE par l'expression longue et vague de *ligne qui s'étend jusqu'à l'axe*; les mots d'*ordonnée* et d'*abscisse* sont suppléés par de longues périphrases. Quoiqu'ARCHIMÈDE établisse en un endroit la distinction entre l'axe et les diamètres de la parabole, cependant il donne toujours à l'axe le nom de *diamètre*, et celui-ci est désigné par les termes de *ligne parallèle au diamètre*. Enfin, croiroit-on que les Grecs n'ont jamais eu de mot pour exprimer *le rayon d'un cercle*, et qu'ils l'appeloient *ligne qui part du centre*? Toutes ces expressions, qui reviennent à chaque instant, donnent à l'énoncé des propositions et à tous les raisonnemens dont se compose la démonstration, une longueur très-incommode; et je serois peu surpris que le géomètre qui entend le mieux le grec, préférât cependant la traduction pour suivre facilement une démonstration pénible et obscure, telle qu'il s'en rencontre plus d'une dans ARCHIMÈDE. Chaque membre de phrase est clair et très-intelligible à le considérer seul; mais le tout est si long, qu'on a souvent oublié le commencement, quand on arrive à l'endroit où le sens est complet. Ces inconvéniens se retrouvent presque tous avec beaucoup d'autres, dans les traductions latines; mais la majeure partie a disparu tout naturellement dans la traduction de M. Peyrard, qui s'est permis d'écrire: *rayon, tangente, parabole et paramètre*. Cependant il a conservé assez souvent *section du cône rectangle*, et peut-être a-t-il eu tort. Il auroit pu s'autoriser de l'exemple d'Apollonius; mais il a voulu sans doute res-

pecter son original, toutes les fois qu'il a cru le pouvoir sans nuire à la clarté. Il a voulu tenir la promesse qu'il a faite dans son *prospectus*, de donner une traduction littérale, et la sienne nous a paru telle en effet.

ARCHIMÈDE étoit fort exact à démontrer toutes les propositions dont il faisoit usage, à moins qu'elles ne fussent déjà démontrées dans ses traités antérieurs, ou dans ceux d'autres auteurs alors fort répandus: mais une partie de ces ouvrages est perdue; de là quelques lacunes que M. PEYRARD a remplies dans ses notes. Quelquefois aussi il y démontre algébriquement des lemmes qui, traités à la manière des anciens, sont trop obscurs et trop pénibles, Souvent il a puisé dans les commentaires d'Eutocius; et il auroit pu lui faire bien d'autres emprunts, s'il n'avoit craint de trop grossir le volume. Quelquefois aussi Eutocius, en suivant de trop près la marche d'Archimède, n'est guères moins obscur que lui; et c'est ce qu'on remarque principalement à la proposition 9, du livre 2, des corps flottans. La démonstration d'Archimède a trois énormes colonnes *in-folio*, et n'est rien moins que lumineuse. Eutocius commence sa note en disant, que le théorème est fort peu clair, et il promet de l'expliquer de son mieux. Il y emploie quatre colonnes du même format et d'un caractère plus serré, sans réussir davantage; au lieu que quatre lignes d'algèbre suffisent à M. Peyrard, pour mettre la vérité du théorème dans le plus grand jour. Il est peu croyable qu'Archimède ait pu arriver par une voie si longue à la proposition qu'il vouloit établir; et il est beaucoup plus probable qu'il en aura reconnu la vérité par quelqu'autre moyen, et que, bien sûr de cette vérité, il aura pris ce long détour pour la démontrer, en ne supposant que des propositions avouées et reçues des géomètres de son temps.

Telle est l'idée que nous pouvons donner ici du travail

de M. PEYRARD : sa traduction est fidèle et complète ; et quand il n'auroit rien ajouté de lui-même , ce seroit déjà un service important rendu aux géomètres. On prendra , dans la traduction française , une connoissance du génie et des méthodes d'Archimède , aussi juste et aussi exacte que si on le lisoit dans l'original. Le traducteur a tenu toutes ses promesses , et rempli toutes les conditions qu'il s'étoit imposées dans son *prospectus*. On doit donc des éloges à M. PEYRARD, et désirer que le succès de cette nouvelle traduction lui inspire le courage d'entreprendre celle d'Apollonius , bien moins difficile , au reste , que l'ouvrage qu'il vient d'achever.

Cette autre entreprise seroit d'autant plus utile , que l'édition d'Oxford , la seule qui soit complète , est aujourd'hui d'un prix et d'une rareté qui la tiennent au-dessus des moyens d'un grand nombre de géomètres.

Cet ouvrage est tiré , format in-4.^o , au nombre seulement de 500 exemplaires , qui sont tous numérotés. La liste des souscripteurs est placée en tête du volume , avec le numéro d'inscription imprimé sur leur exemplaire.

Prix , cartonné à la Bradel , 36 francs. En papier vélin , 72 fr.

Les personnes qui n'ont pas souscrit directement chez M. Buisson , sont priées de lui envoyer franc de port , leurs nom et adresse : on les imprimera à leur rang d'inscription , en tête de l'ouvrage.

PHYSIQUE MÉCANIQUE.

Physique mécanique ; par E. G. FISCHER , *Professeur de Physique, de Mathématiques et de Chymie à Berlin, Membre de l'Académie de cette ville ; traduites de l'allemand , avec des notes de M. BIOT , Professeur à Paris, Membre de l'Institut national de France.* 1 vol.

in-8.^o avec huit planches; à Paris, chez *Bernard*, libraire de l'École impériale polytechnique, éditeur des *Annales de Chymie*, et libraire de l'École impériale des ponts et chaussées; quai des Augustins, n.^o 25. Prix pour Paris, 6 fr.

JURISPRUDENCE.

Œuvres choisies de LE MAÎTRE, célèbre Avocat au Parlement de Paris; précédées d'un fragment sur l'Influence de la Volonté sur l'Intelligence, par M. BERGASSE, et de la Vie de Le Maître, avec un Examen de sa Manière, et une Analyse de ses Plaidoyers non réimprimés; par FALCONET. Un vol. in-4.^o de près de 500 pages. Prix 9 fr., broché, et 11 fr. 50 c. franc de port par la poste. On affranchit l'argent et la lettre d'avis. A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Git-le-Cœur, n.^o 10.

On trouve dans cet ouvrage un mémoire de *M. BERGASSE*, qui traite de *l'Influence de la Volonté sur l'Intelligence*. — *La Vie de M. Antoine le Maître*; par *M. FALCONET*. — *Différentes lettres de ce célèbre Avocat*, etc.

POÉSIE LATINE.

ESSAI d'une nouvelle traduction complète des Odes d'Horace. Paris, 1807, chez *Debeausseaux*, libraire, quai Voltaire, n.^o 5. XLII et 217 pages in-12. Prix : 1 fr. 50 c.

M É L A N G E S.

LE SPECTATEUR français au 19.^e siècle, ou Variétés morales, politiques et littéraires, recueillies des meilleurs écrits périodiques. 3 gros vol. in-8.^o Prix des deux premiers volumes, 9 fr., et 12 fr. par la poste; prix du troisième, 5 fr. et 6 fr. 50 c. A Paris, à la

Société typographique, rue des Fossés St.-Germain, n.° 14; chez *Giguet et Michaud*, rue des Bons-Enfans; chez *Fantin*, quai des Augustins, n.° 70; et *Lenormant*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

Quelques écrivains anglais, parmi lesquels on distingua STEELE et ADDISSON, firent paroître une galerie de tableaux qu'ils appelèrent *le Spectateur*. Ces feuilles volantes se firent remarquer par des traits vigoureux, par une expression hardie, réunis à une plaisanterie aimable et légère. Parmi nous, MARIVAUX s'empara du même titre, mais il n'avoit pas le même talent. Sa critique est maniérée et superficielle; sa diction est lourde, prolix et souvent ridicule.

Le Spectateur français n'a d'autre ressemblance avec ces deux livres qu'un titre pareil. Ce n'est pas un recueil d'observations, mais bien un choix des meilleurs morceaux échappés à la plume de quelques littérateurs, et insérés dans divers journaux. Si l'on en doutoit, il suffiroit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur la page où l'on explique les divers chiffres qui nous cachent plusieurs auteurs, MM. de FONTANES, de CHATEAUBRIAND, de BONNARD, l'abbé de BOULOGNE, GEOFFROY, ESMENARD, FELÈS, FIEVÉE, BERCHOUX, MICHAUD, PETITOT, GUARRARD, MONTJOYE, DUSSAULT, BELLEMAIN, DELALOT, Madame de GENLIS et plusieurs autres dont les initiales sont connues, et qui ont désiré garder entièrement l'anonyme.

Le Spectateur français présente une suite d'articles sous la quadruple division de *religion et philosophie morale*, *d'histoire et de politique*, *d'éducation et de morale*, *de sciences et de littérature*. C.

TABLE DES MATIÈRES.

SCIENCES ET ARTS.

Journal de Physique, de Chymie, d'Histoire naturelle et des Arts, par J. C. *Delametherie*. 180

MATHÉMATIQUES.

Œuvres d'Archimède, traduites par M. *Peyrard*. 481

ASTRONOMIE.

Histoire de l'Astronomie, pour 1806, par Jérôme *de Lalande*. 354

Orbite de la Comète, découverte par M. *Pons*; calculé par M. *Burckhard*. 165

ZOOLOGIE.

Mémoire sur le *Proteus-anguinus*, par M. le baron de *Zoës*: 39

MINÉRALOGIE.

Platine trouvée par M. *Vauquelin*, dans les mines d'argent de Guadalcanal. 165

Journal des Mines, ou recueil de Mémoires sur l'exploitation des mines, et sur les Sciences et les Arts qui s'y rapportent; par MM. *Coquebert-Monbret*, *Vauquelin*, *Baillet*, *Brochant*, *Tremeri* et *Collet-Descotils*. 180

PHYSIQUE.

Traité élémentaire de Physique, par M. *Haüy*. 241

Physique mécanique, par E. G. *Fischer*, trad. de l'allemand, avec des notes de M. *Biot*. 486

PHYSIOLOGIE.

Principes de Physiologie, ou Introduction à la Science expérimentale, philosophique et médicale de l'homme vivant, par C. L. *Dumas*. 317

Coup-d'œil physiologique sur la Folie, par P. A. *Prost*, Docteur en Médecine. 181

Individu curieux à Marseille. 161

M É D E C I N E.

- Supplément à la liste Chronologique des Médecins et Chirurgiens de Bordeaux, par D. J. *Tournon*, Médecin. 181

H Y G I È N E.

- La Géocomie, ou Code physiologique, etc. publié par M. *Millot*. 181

C H I R U R G I E.

- Perforation du tympan pour rendre l'ouïe aux sourds. 157

J U R I S P R U D E N C E.

- Œuvres choisies de *Le Maître*. 487

V O Y A G E S.

- Excursion au Mont-Auxois et au château de Bussy, par A. L. *Millin*, membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur. 5
- Retour du Lord Valence en Angleterre. 152
- Nouvelles reçues du célèbre Mungo Park. 152
- Nouvelles reçues de M. Giescke qui voyage en Islande. 157
- Destination de M. Klapproth, attaché à l'ambassade russe pour Pékin. 158
- Voyage de don Francisco Balmis, pour répandre la vaccine. 158
- Voyage de MM. Humboldt et Bonpland dans l'intérieur de l'Amérique. 226
- Extrait d'une lettre de M. Louis *Frank*, premier médecin du Pacha de Jannina. 396

C H R O N O L O G I E.

- Calendrier impérial pour l'année 1807. 239

H I S T O I R E.

- De Sacrificiis veterum Sueo-Gothorum*. Des Sacrifices des anciens Suédois, par Jacob Axel *Lindblom*. 24
- Histoire de France depuis 1789, par F. Em. *Toulongeon*.
Tome V. 197
- Précis historique de la révolution française. Directoire exécutif, par *Lacretelle*, jeune. 196
- Musée des monumens français, par Alex. *Lenoir*. 204
- Lettres sur la colonie morave établie à Sarepta. 417

ANTIQUITÉS. ARCHÉOLOGIE.

Les monumens antiques du musée Napoléon, publiés par F. et P. Piranesi, 30 ^e . et 31 ^e . livraison.	205
Lettre sur l'inscription grecque du Temple de Dendera, par J. J. Champollion Figeac.	205
Note sur le vase que l'on conservait à Gènes, sous le nom de <i>Sacro Catino</i> , et qui est actuellement dans le Cabinet des Antiques de la Bibliothèque Impériale.	137
Buste antique trouvé chez M ^e . Campan.	474

MYTHOLOGIE.

De Sacerdotio Comanensi; autore Chr. G. Heyne.	49
--	----

NUMISMATIQUE.

Monnoies antiques trouvées dans une terre du Lord Cavendish.	1521
--	------

NÉCROLOGIE et BIOGRAPHIE.

Notice biographique sur le Cardinal Borgia.	275
Notice sur M. Canova sculpteur.	86
Liste de ses ouvrages.	131
De viris illustribus urbis Romæ, à Romulo ad C. Augustum; auctore C. F. Lhomond.	203
Le Nepos français; par M. Châteauneuf. 7 ^e . partie.	203
Johan de Witt, c'est-à-dire, Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande, par A. Loosjes.	218
Mort de D. Jean de Bragance, duc de Lafoens.	417
Mort de M. Despatureaux, médecin.	168
Mort de M. Duchozal.	169
Mort de M. Fumars, professeur de littérature française à l'université de Copenhague.	416
Mort de M. Jallier, architecte.	169
Mort de M. Ledoux ancien architecte du roi.	168
Mort de M. Levasseur, chef des musiciens de l'église de Notre-Dame.	474
Mort de M. Marchais, chirurgien-accoucheur.	475
Mort de M. Eléazar Schenau.	412

BIBLIOGRAPHIE.

Cours de bibliographie , par C. F. <i>Achard</i> , n ^o . 6.	211
Notice sur une édition d'Homère , entreprise par J. R. <i>Wetstein</i> , par J. J. <i>Champollion-Figeac</i> .	213
Lettre sur <i>Conrard Heulit</i> , un des collaborateurs de <i>Guttem- berg</i> .	61
Sur les traductions de l'acte de navigation des anglais.	350

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Séance publique de la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut.	419
Sujets de prix proposés par la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut.	420
Rapport des travaux de cette classe, partie physique , par M. <i>Cuvier</i> .	420
Rapport des travaux de la même classe , partie mathématique , par M. <i>Delambre</i> .	452
Nomination de M. <i>Gay-Lussac</i> , en remplacement de M. <i>Cou- lomb</i> , membre de l'Institut.	168
Nomination de M. <i>Barbié du Bocage</i> , en remplacement de M. <i>Anquetil</i> , membre de l'Institut.	168
Prix de poésie , proposé par la classe de la littérature française de l'Institut , obtenu par M. <i>Millevoie</i> .	474
Renouvellement du bureau de la Société médicale.	475
Prix décernés par l'Académie du Gard.	418
Questions proposées par l'Académie du Gard.	419
Séance publique de la Société d'Emulation des Hautes-Alpes.	164
Prix proposés par l'Académie des Sciences , Belles-Lettres et Arts de la ville de Besançon.	163
Prix proposé par la Société de médecine de Toulouse.	162
Prix proposé par la Société d'Amateurs des Sciences et Arts à Lille.	161
Société royale d'Economie et d'Agriculture , à Cagliari.	417
Chaire de langue et de littérature grecque établie à l'université de Pesth.	415
Collection des manuscrits de <i>d'Orville</i> exposée à Oxford.	403

Vingt-septième rapport de la Société pour l'amélioration du sort des pauvres.	403
Origine de la Société des Arts et des Sciences d'Amsterdam.	411
Anniversaire du célèbre Wieland célébré à Weimar.	155
Huitième volume de la Nouvelle Vesta, publié par M. <i>Bouterweck</i> .	413
Journal intitulé : <i>Slawin</i> , publié à Prague.	414
Ouvrage périodique intitulé : <i>Hlasatel Cesky</i> , publié à Prague.	414
Testament de M. Fr. de Püspoky, chanoine à Grand-Varadiu.	413

I N S T R U C T I O N P U B L I Q U E .

Institut des Sourds-Muets, qui doit être établi en Suède.	157
Institut de Sourds-Muets, à Prague.	414

E D U C A T I O N .

Cours d'études pour la jeunesse française, par J. B. <i>Castille</i> .	193
--	-----

M O R A L E .

Lettre à M. de Châteaubriand, sur deux chapitres du Génie du christianisme.	189
---	-----

R E L I G I O N .

Discours pour la fête de l'Assomption de la Sainte-Vierge, et de la naissance de S. M. l'EMPEREUR et Roi, prononcé dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris, le 14 août 1806, par M. N. S. <i>Guillon</i> .	194
---	-----

L I T T É R A T U R E O R I E N T A L E .

Cours de l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes à la Bibliothèque impériale.	165
Medjnoun et Leïla, poème traduit du Persan de Djamy, par A. L. <i>Chezy</i> .	220 et 498
Odes hébraïques pour la célébration de la naissance de S. M. l'EMPEREUR des Français, par J. <i>Mayer</i> , etc.	211

LITTÉRATURE GRECQUE.

- Edition des auteurs grecs, préparée par MM. *Van-Lennep* et *Willmet*. 412
- Edition d'Arnobius, préparée par M. *de Water*. 412
- Dialogues des morts de Lucien, accompagnés de notes élémentaires et grammaticales, etc. par J. B. *Gail*. 239

LITTÉRATURE LATINE.

- Edition de l'ouvrage de Cicéron, de *Natura Deorum*, préparée par M. *Wyttenbach*. 412
- Edition des *Heroides* d'Ovide, par M. *Van-Lennep*. 412
- Proeve eener nieuwe Overzetting, etc. c'est-à-dire, Essai d'une nouvelle traduction de l'Eneïde, par M. Pierre *Van-Winter*. 217
- Terentii Andria, comœdia, etc. éditeur J. S. J. F. *Boinwilliers*. 217
- L'Andrienne, comédie en cinq actes et en vers, attribuée à Baron; revue et corrigée par M. *Boinwilliers*. 217
- Epîtres choisies de Cicéron, divisées en quatre livres. 225
- C. Plinii Cæcili Secundi epistolæ et panegyricus Trajano dictus. 226
- Essai d'une nouvelle traduction des Odes d'Horace. 487

LITTÉRATURE GRECQUE MODERNE.

- Epistolaire publié à Constantinople, par *Basilus*, médecin grec. 156

LITTÉRATURE HONGROISE.

- Journal hongrois intitulé: *Hazai Tudositások*, publié à Pesth. 415
- Nouveau volume des poésies hongroises de M^c. *Théone*. 416

POÉSIE FRANÇAISE.

- Lafontaine et tous les fabulistes, par M. N. S. *Guillon*. 213
- Epître à M. *Wieland*, par M. François *de Neufchâteau*. 401
- La République des Animaux, apologue. 151

ROMANS.

- Rose et Damette, roman pastoral de M. A. *Loosjes*. 219

TECHNOLOGIE.

Discours sur l'exposition publique des productions des arts du département du Calvados , par P. A. <i>Lair</i> .	211
Rapport sur la seconde exposition publique , etc.	211
Rapport fait à la Société libre des Sciences , Lettres et Arts de Paris , à la séance du premier mai 1806 , par M. <i>Davy-Chavigné</i> .	296

ŒCONOMIE RURALE ET DOMESTIQUE.

Traité pratique sur l'éducation des Abeilles , etc. par Stanislas <i>Beaunier</i> .	183
I. ^{er} II. ^e et III. ^e cahiers de la 5 ^e . année de la Bibliothèque Physico-économique , rédigée par G. S. <i>Sonnini</i> .	183

BEAUX-ARTS.

Notice sur le célèbre Sculpteur <i>Canova</i> , et sur ses ouvrages.	86
Liste des ouvrages de <i>Canova</i> :	131
Athénæum , ou Galerie française des productions de tous les Arts.	195
Rœmische Studien , c'est-à-dire , Etudes romaines , par Charles-Louis <i>Fernow</i> .	194
Collection de modèles en plâtre de M. <i>Cassas</i> .	169
Ouvrages en cire de M. <i>Laumonier</i> , exposés à l'Ecole de médecine.	169

PEINTURE.

Exposition des tableaux à Londres , en 1806.	403
Galerie des tableaux de M. <i>Beckford</i> , à Font-Hill.	152
Artistes de l'Ecole hollandaise.	155

ARCHITECTURE.

De la solidité des bâtimens , puisée dans les proportions des ordres d'architecture , etc. par Charles-François <i>Viel</i> .	296
Des erreurs publiées sur la construction des piliers du dôme du Panthéon français , faite par Soufflot , par Charles-François <i>Viel</i> .	195
De l'impuissance des mathématiques , etc. par Charles-François <i>Viel</i> .	296
Travaux publics à Paris.	166

Inscription de la fontaine des Invalides. 167

S C U L P T U R E.

Statue de la Paix, exécutée par M. Cheret. 167

G R A V U R E.

Retratos e bustos dos Varoes, e Donas, que illustraram a nação
Portugueza, etc. Num. I et II. 198

Estampe représentant Job avec ses amis; par M. *Nahl*, d'après
un tableau de M. *Wæchter*. 413

T H É A T R E S É T R A N G E R S.

Théâtre de Vienne. 156

T H É A T R E S D E P A R I S.

T H É A T R E D E L ' O P É R A.

Inauguration du Temple de la Victoire. 476

T H É A T R E F R A N Ç A I S.

Octavie. 173

Omasis. 174

Le Parleur contrarié. 476

T H É A T R E D E L ' O P É R A - C O M I Q U E.

Koulouf, ou les Chinois. 174

Les Artistes par occasion. 477

T H É A T R E D E L ' I M P E R A T R I C E.

Chacun sa manière, ou les Trois Rivaux. 477

Les Ricochets. 477

Le Carnaval de Baugenci, ou Mascarade sur Mascarade. 478

O P E R A B U F F A.

Due Gemelli. 480

T H É A T R E D U V A U D E V I L L E.

Madame Favart. 178

Le Séducteur en Voyage, ou les Voitures versées. 176

Amour et Mystère, ou lequel est mon Cousin? 478

Le Château et la Chaumière. 479

THÉÂTRE DE LA CITÉ.

La Famille des Innocens. 480

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS ÉTRANGÈRES.

Détails sur ce nouveau Théâtre. 178

THEATRE DE LA GAITÉ.

Le Pied de Mouton. 480


M É L A N G E S.

Opuscula Academica, seorsim olim edita, nunc recognita, in
unum volumen collegit auctor Johannes Schweighæuser. 236
et 498

Ancedotes extraites des Mémoires manuscrits de Collé. 65

Le Spectateur français. 487

A V I S.

 A dater du 1.^{er} janvier 1807, le BUREAU DU MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE étant transféré A L'IMPRIMERIE BIBLIOGRAPHIQUE, rue Gît le-Cœur, n.º 7, c'est à cette adresse que doivent être envoyés, franc de port, les abonnemens, annonces, ouvrages, et généralement tout ce qui est relatif à la composition de ce Journal.

Il ne sera rien négligé pour qu'à l'avenir, il ne puisse y avoir lieu à aucunes plaintes. Cependant, si quelques-uns de MM. nos souscripteurs en avoient à faire, nous les prions de vouloir bien nous les adresser *directement, et non autrement*, attendu que nous avons été à portée de reconnoître que celles qui ont eu lieu par le passé, n'ont été occasionnées que par l'inexactitude ou la négligence de quelques *correspondans*.

Le service des années antérieures nous est totalement étranger : si néanmoins quelques reclamations nous étoient adressées relativement à ce service, nous nous chargerons volontiers d'en suivre l'effet auprès de M. Delance, notre prédécesseur.

E R R A T A.

Dans la notice où l'on a rendu compte de la traduction de *Medjnoun et Leïla*, poëme traduit du persan de Djâmy, par A. L. CHEZY (pag. 220 et suiv. du N.^o de Janvier, de ce Journal) :

- Pag. 220, lign. 2, *au lieu de Chesy, lisez Chezy.*
Id. lign. 3, ——— *Aler Amor — Acer Amor.*
Id. lign. 12, ——— *le Lockman — Loqmân.*
Id. lign. 14, ——— *Enverri — Anôuary.*
Id. lign. 15, ——— *Xhosrov — Khosrou.*
Id. lign. 16, ——— *de ce Hafitz qui en est le Catulle,*
lisez de ce Hhâfiz que l'on peut appeler
l'Anacréon de la Perse.

Pag. 221, lign. 1, *au lieu de l'aigle de la taciturnité, lisez l'aigle de la taciturnité.*

Pag. 222, lign. 27, *au lieu de moins, lisez nous.*

Dans le même N.^o de Janvier, pag. 236 et suiv., on voudra bien corriger les fautes suivantes :

Pag. 236, ligne 8 ; p. 237, lign. 3, 18 et 28 ; pag. 238, lign. 4 et 5, *lisez SCHWEIGHÆUSER, au lieu de SCHWEICHÆUSER.*

Pag. 236, lign. 9, après *Argentorati*, ajoutez : *ex typographia societatis Bipontinæ.*

Pag. 237, ligne 4 et 5, *lisez : pour l'instruction.*

Pag. 238, ligne 2, *lisez : d'excellentes éditions.*

Id. lign. 5, *lisez : s'occupe d'Appien ; il en préparoit alors l'édition, dont, etc.*

Id. lignes 27 et 28, *lisez : et surtout à celle de Polybe. Ce recueil d'observations, etc.*



101

